Karl Marx

DU MÊME AUTEUR

Fascisme brun, fascisme rouge, Spartacus, 1975.
La crise mondiale ou vers le capitalisme d'État, Gallimard, 1932.
La révolution n'est pas une affaire de parti, Entremonde, 2010.

OTTO RÜHLE

KARL MARX

Vie et œuvre

Traduit de l'allemand
par Alexandre Vialatte

Postface
de Jean-François Gava

Entremonde
Genève

TITRE ORIGINAL : *Karl Marx, Leben und Werk.*

Hellerau bei Dresden, Avalun-Verlag, 1928.
Grasset, 1933, pour la traduction française.

Entremonde, 2011.

NOTE DE L'ÉDITEUR

L'édition originale étant dépourvue de source, nous avons, chaque fois que cela était possible, rajouté la source des citations en note de bas de page.

D'une manière générale, nous avons préféré pour les citations de Karl Marx retenir la traduction donnée dans la Bibliothèque de la Pléiade plutôt que les traductions d'origine réalisées par Alexandre Vialatte.

PRÉPARATION

LA SITUATION HISTORIQUE

Les révolutions européennes ouvrirent les portes de la Hollande, de l'Angleterre et de la France à l'évolution capitaliste à plusieurs siècles de distance.

La féodalité, fondée sur le vasselage, consolidée par le despotisme patriarcal, l'asservissement à l'héritage et l'esclavage de la conscience, s'effondra sous le choc de la nouvelle puissance: ce fut l'ère de l'Économie.

L'argent vainquit le sillon. Les postulats de la liberté triomphèrent des traditions de la servitude. C'était l'aurore sur l'Europe occidentale.

La classe bourgeoise prit son essor; de nouveaux champs d'action s'étendaient à ses yeux au soleil d'une nouvelle histoire. De Hollande elle créa une puissance coloniale qui n'eut d'égale, en sa démesure, que les sommes fabuleuses qu'elle rapportait à la métropole. De l'Angleterre, dont elle fit l'usine du monde, elle s'élança pour conquérir tous les marchés du globe terrestre, toutes les mines de matière première. En France elle mit à son service la plus grande force militaire de l'histoire pour assurer les résultats sociaux de son émancipation. Nulle difficulté de sa tâche n'effraya son activité. Son audace attaqua les problèmes les plus vastes. Son ambition s'assigna les buts les plus élevés. Dans une véritable ivresse de triomphe, la bourgeoisie subjugua ses destins.

Destin économique d'abord. Au-delà de la manufacture et de la combine mercantile, le nouveau système de production vit naître la grande industrie. Une révolution des techniques suivit celle de la politique. Les méthodes traditionnelles furent renversées et transformées. Les secrets de la nature furent percés, ses forces furent asservies, ses lois servirent la production. En 1767, Hargreave crée la « spinning jenny », en 1769 Arkwright la perfectionne encore, en 1775 Crompton donne la « mull jenny ». En 1781 Watt rend la vieille pompe à vapeur propre à actionner des machines. En 1785

Cartwright révolutionne toute l'industrie textile en inventant le métier mécanique. Le tissage subit dès lors une métamorphose totale. Le coton opéra son entrée en Europe. « Coton ! Coton ! », devint le mot d'ordre du capital. Les fabriques surgirent du sol. Des armées d'hommes, de femmes, d'enfants s'engloutirent dans ces usines. Un progrès n'attendait pas l'autre. C'est en 1802 que le premier vapeur sillonna le fjord de la Clyde, c'est en 1807 que, pour la première fois, des passagers franchirent l'Hudson à la vapeur; en 1819 le premier paquebot fendit les flots de l'océan. La machine à vapeur de Watt servait déjà de locomotive depuis l'année 1804 et rendait d'importants services. En 1825 le premier chemin de fer fut livré à l'exploitation. Le capitalisme avait vaincu l'espace et le temps. Le premier télégraphe électrique fonctionna en 1835. Qu'il avait fallu peu d'années pour reculer si loin les limites du monde ! Des prodiges, des féeries s'étaient réalisés. Le rendement du travail humain s'était élevé jusqu'au miracle. La bourgeoisie triomphait. « Elle a produit de bien autres merveilles que les Pyramides d'Égypte, les aqueducs romains, les cathédrales gothiques: elle a fait bien d'autres exploits que des migrations ou des croisades… Elle s'est asservie les forces naturelles, elle a appliqué la chimie à l'industrie et à l'agriculture et défriché des continents, elle a rendu des fleuves navigables, fait surgir des peuples du sol ! Machines, vapeurs, chemins de fer, télégraphes…, quel siècle précédent eût osé supposer qu'une telle puissance de production sommeillât dans le sein du travail collectif ! »

Quant à son destin politique, la bourgeoisie le prit en main pareillement. Elle survécut en France à la réaction des Bourbons et saisit le pouvoir en 1830. En Angleterre, pendant un siècle et demi, elle réussit à tirer son profit de toutes les cotes mal taillées, jusqu'à l'année 1832 où le « Reformbill » la rendit définitivement maîtresse de la situation. Ce fut elle qui dicta les lois aux gouvernements. Ce fut à son commandement que s'ébranlèrent les armées. Ce fut à son profit qu'on conclut des traités, qu'on cimenta des alliances, qu'on fit et termina des guerres, qu'on lança des proclamations, qu'on échangea des notes diplomatiques. Finalement elle se trouva au faîte. Sa position politique était assurée à tous égards.

Enfin, et ce n'est pas le moindre de ses travaux, elle donna de nouvelles couleurs et de nouvelles formes à l'idéologie qui peint l'image du monde dans la cervelle des humains. « Elle a noyé les saints frissons de l'extase mystique, de l'enthousiasme chevaleresque et de la mélancolie qu'on appelait distinguée dans l'eau glacée du calcul égoïste. Plus de dignité personnelle: elle l'a remplacée par la valeur marchande, et, à la place des libertés dûment acquises par lettres officielles, elle a instauré un libre-échange sans conscience… La bourgeoisie a dépouillé de leur auréole toutes les activités jusqu'alors vénérables et qu'on ne considérait qu'avec un saint frisson. Elle a remplacé le médecin, le juriste, le prêtre, le poète et l'homme de science par des travailleurs salariés. Elle a dépouillé la famille du voile attendrissant des sentiments touchants, elle l'a ramenée à une pure affaire d'argent. » C'est ainsi qu'elle a transformé la physionomie du monde entier, qu'elle a doté la vie humaine d'une foule de nouveaux aspects. Du haut du donjon de son succès, de l'échauguette de son triomphe, elle a pu dès lors contempler avec orgueil la carrière glorieuse qu'elle venait de parcourir en un si petit nombre d'années.

LA SITUATION ALLEMANDE

En Allemagne, jusqu'à 1800, la classe bourgeoise avait à peine participé à cette ruée triomphale.

Trois cents années auparavant, le capitalisme, pourtant, était mûr pour bouleverser la vie économique allemande. Il faisait voile en Méditerranée avec les flottes italiennes, il franchissait les cols des Alpes avec les caravanes du commerce germain. Son ferment révolutionnaire avait déjà commencé à sévir dans les veines et le cerveau des hommes. Il excitait les paysans à la révolte, enveloppait les bourgeois dans les restes d'un conflit avec le Pape et son église, il transformait les citadins en rebelles et en mutins. Mais l'Occident se vit encerclé par les Turcs, on découvrit la route maritime des Indes; les voies commerciales, barrées, furent envahies par les

herbes, et le nerf du capitalisme, qui était allemand et italien, dépérit et mourut bientôt. Le capitalisme, repoussé vers le littoral atlantique, s'empara successivement du Portugal et de l'Espagne, des Pays-Bas, de l'Angleterre et de la France, tarauda et bouleversa tout, accomplit son œuvre de ruine et son travail de création. Maintenant, trois cents ans plus tard, il revenait en Allemagne. Il y apportait les machines anglaises et le coton américain. Et ce fut aussitôt le processus ordinaire: transformation de la production, bouleversement de la société, métamorphose, dans les cerveaux, de l'image du monde.

Dans le Bas-Rhin, la Ruhr, la Sieg, en Thuringe, en Saxe et en Silésie, en Wurtemberg et en Bavière, on vit fleurir immédiatement une industrie avide d'action. Le blocus continental, coupant l'importation anglaise, mit cette jeune plante en serre chaude. En Saxe, le nombre des métiers passa en six ans de 13 000 à 210 000 dans le coton. En Rhénanie l'exploitation des mines, les fonderies, les fabriques de machines et l'industrie métallurgique prirent des proportions formidables. L'exportation, l'importation mondiales, suivirent en raison directe: c'était énorme pour l'Allemagne. On eût dit que le capitalisme voulait rattraper le temps perdu; il marchait à pas de géant; l'évolution fut inouïe. Des villes poussèrent. Les capitaux s'accumulèrent. Partout essor, succès, puissance et plus-value.

Mais, sans le prolétariat, la bourgeoisie n'est rien. C'est elle qui le crée en se développant. C'est elle qui le crée nécessairement, parce que c'est lui qui crée les accroissements de valeur dont la bourgeoisie tire sa vie. Elle ne peut renoncer à lui sans renoncer à sa propre existence. Ils sont liés indissolublement.

Le prolétariat allemand s'est recruté, comme ceux de France et d'Angleterre, dans la masse des paysans appauvris et déracinés, des artisans et des petits bourgeois écrasés par l'évolution. La première génération tenait au sol et vivait sûre. La suivante donna une partie de ses forces aux industries à domicile. La troisième prit le chemin de l'usine et constitua le prolétariat salarié. Les masses venues à la fabrique, groupées en tas par les méthodes de production, tombèrent sous l'œil du chef, la direction du maître, sous tous les

fouets des promoteurs d'une effroyable exploitation. Leur existence ne rencontra jamais nulle part une miette d'intérêt humain; elle n'eut d'autre sens qu'un sens capitaliste: produire, créer la plus-value, affermir la classe des maîtres. Le prolétaire devint lui-même une marchandise qui dut se vendre chaque jour. Une bête de somme, voire un peu moins, un instrument, un petit rouage de la machine à exploiter, une chose morte. Impuissant, mornement résigné à son sort, il était lié à sa corvée sous peine de mourir de faim en cas de refus. Et, perplexe et désespéré, il s'avançait vers son destin inévitable. De spasmodiques explosions d'indignation, ou des soulèvements violents, comme ceux, en 1826, des rémouleurs de Solingen, ou bien, en 1828, des tisseurs de soie de Krefeld, ne changèrent rien à la chose: ils eurent pour unique effet de faire ajouter au fouet disciplinaire de la faim la lanière d'une justice pédantesque.

Dans les endroits où la grande industrie n'avait pas encore pris pied, on fabriquait à domicile. En Silésie principalement, où les privilèges seigneuriaux favorisaient l'asservissement industriel de la misère paysanne, et dans l'Erzgebirge où l'avarice du sol précipitait les propriétaires affamés des lopins dans les tentacules des entrepreneurs. À la ville c'était encore l'artisan des corporations qui, mornement fermé dans son petit horizon à toute innovation technique, pourvoyait aux besoins de la clientèle locale dans une honnête et orgueilleuse routine. Là, comme dans le plat pays qui courbait les trois-quarts de la population sur de mesquines et minuscules agricultures, l'atmosphère sociale et intellectuelle avait encore le poids de plomb et l'étouffante densité du Moyen Âge.

SOCIALISTES UTOPISTES

Le fascinant éclat de l'essor capitaliste, en Angleterre et en France surtout, déchaîna des cris d'enthousiasme et des sanglots d'admiration dans le camp de la société bourgeoise.

Il n'y eut que de rares esprits pour considérer le phénomène avec des réflexions sceptiques. Ils constataient un contraste inquiétant

entre les lumières du succès, de la richesse, de l'essor d'un petit nombre, et les ténèbres dans lesquelles l'exploitation, la misère et l'asservissement avaient plongé des millions d'êtres. Ils remarquèrent un déficit: le gain de la civilisation leur paraissait acheté trop cher au prix de la masse d'ignorance et de barbarie qu'il entraînait. Leur conscience morale se sentit offensée. Leur raison leur disait trop haut que l'évolution qui provoquait de tels contrastes devait conduire nécessairement à une catastrophe sociale. Le sentiment de leur responsabilité leur ordonnait de lancer un cri d'avertissement, d'exhorter à la réflexion, de faire renverser la vapeur et de prôner un ordre social plus harmonieux qui fît la part de tout le monde.

Ce furent principalement en France Saint-Simon et Charles Fourier, en Angleterre Robert Owen, qui s'adressèrent au forum de leur époque au nom de la raison, de la justice, de l'humanité et du socialisme.

Au nom de la raison. N'avait-elle pas été le mot d'ordre de toutes les révolutions bourgeoises ? Le Contrat Social de Rousseau, qui avait fourni les paradigmes de tous les idéaux politiques de la révolution française, n'avait-il pas trouvé son couronnement classique en exigeant un état raisonnable ? C'était la bourgeoisie qui avait bâti cet état. Mais quelle figure faisait-il ? Le plus pur contraste des classes; l'abondance y naissait de la faim, l'élévation de l'humiliation, l'éclat du vice et de la honte. C'était précisément l'état contre lequel s'élevait la voix des critiques et des réformateurs. Quelle raison devait-elle maintenant organiser l'état futur ?

On protestait au nom de la justice. N'était-ce pas encore un mot d'ordre emprunté au langage bourgeois ? Et sans doute les anciens « états », les castes de l'ancien régime n'existaient plus, le tourbillon de la révolution avait balayé les privilèges, on voyait maintenant fleurir des libertés civiques que la féodalité n'eût même pas soupçonnées, les citoyens étant égaux devant la loi. Les exigences de la justice n'étaient-elles donc pas satisfaites ? L'état bourgeois avait la prétention d'être juste. De quel droit devait-on le réformer ou le remplacer par un autre ?

On invoquait l'humanité. Ce qui n'avait été jusqu'alors que phrase de rhéteur, envolée, déclamation d'agitateur, devait s'accomplir

désormais: l'avenir devait réaliser le bien-être, non seulement de ceux qui possédaient mais aussi de ceux qui n'avaient rien. Le but était d'améliorer la situation de tous les membres de la société. Mais on ne voulait pas l'atteindre par les moyens de la révolution dont les horreurs étaient encore beaucoup trop fraîches dans les mémoires. On se proposait d'y parvenir par le travail, l'éducation, la culture de l'esprit, la morale, bref par un nouveau christianisme, une nouvelle forme de vie que répandraient les phalanstères, une nouvelle forme du mariage, une transformation de l'État, une nouvelle législation de la propriété.

On travaillait enfin au nom du socialisme. Cet argument mettait d'accord les trois plus grands réformateurs de la société. Mais le socialisme d'alors était une théorie qui demandait simplement une réglementation de la vie économique du point de vue de l'industrie, point de vue bourgeois par conséquent, non du point de vue de la classe prolétarienne. Si différentes que fussent leurs conceptions de la raison et de la justice, si confus et si chaotiques que fussent les tableaux qu'ils peignaient de l'ordre social à établir, les trois réformateurs tombaient toujours d'accord qu'une transformation sociale devrait s'opérer sur la base de la propriété collective, du travail partagé, de la vie en commun. C'est par là que ces réformateurs, ces critiques et ces philanthropes méritent le nom de socialistes que l'histoire leur a donné.

Malheureusement leur socialisme n'était qu'un tissu de rêves et de désirs, le produit de spéculations et de constructions cérébrales, le résultat de leurs réflexions et de leurs vœux, une œuvre d'humanité et de philanthropie, une création de leur bon cœur, de leur noble zèle, de leur conscience pure. Sa réalisation devait venir d'en haut, d'après un programme établi qui était déjà prêt dans leurs têtes jusqu'en ses plus petits détails. Le prolétariat, complètement étranger à l'élaboration du plan, n'avait qu'à l'accepter avec reconnaissance, comme un présent de leur sagesse et de leur bonté. Ce socialisme était une utopie.

Qui ne serait ravi du génie de Saint-Simon, de cet éclair qui fait jaillir mille pensées éblouissantes à travers la lourde nuée des

dissertations de l'auteur sur la philosophie de l'histoire et sur les théories sociales ! Qui ne serait bouleversé par la critique pulvérisante avec laquelle Charles Fourier pousse ses charges passionnées contre le bluff capitaliste ! Qui ne serait touché d'émotion, qui ne serait frappé d'enthousiasme devant l'abnégation et l'opiniâtreté avec lesquelles Robert Owen sait combattre pour ses idées contre un monde de contradicteurs !

Et cependant… Quel romantisme dans l'espoir que le monde puisse renaître d'une recette élaborée d'avance par la cervelle d'un penseur ! Quelle naïveté que de croire que des usiniers, des agioteurs et des banquiers vont se convertir par esprit de sacrifice pour aider l'humanité à se délivrer du capitalisme ! Quel ridicule dans le fait que l'idée ne soit venue à personne qu'un nouvel ordre social plus noble serait le résultat d'une évolution historique que le prolétariat aurait à réaliser lui-même et qui devrait, à un certain moment, faire volte-face en s'oubliant !

Cette idée-là était à distance infinie de toutes les conceptions de l'époque. Elle manquait de toutes les conditions qui auraient pu la rendre pensable. L'impuissance des théoriciens bourgeois à penser sur le plan de l'évolution historique faisait d'elle une absurdité, tout comme la faiblesse du prolétariat et son insignifiance politique.

Et cependant elle devait être pensée, parce qu'elle fournissait la seule clef du problème. Car c'est la tâche de la science de formuler abstraitement ce dont l'évolution a besoin sur le plan concret. Aussi l'idée fut-elle pensée.

C'est en elle que se concentre l'œuvre formidable de Karl Marx.

KARL MARX

Il ne venait pas du prolétariat. Il n'était pas sorti non plus des rangs des socialistes utopistes.

Sa carrière n'avait pas été tracée d'avance par sa naissance, sa classe, son milieu ou sa formation. Elle ne se décida que lorsqu'il fit personnellement l'expérience de la société.

Il naquit à Trèves le 5 mai 1818. Depuis de longues générations tous ses ancêtres, paternels et maternels, étaient rabbins. Libre aux théoriciens de l'hérédité de conclure qu'il avait la sophistique et la chicane dans le sang. On peut tout au moins assurer, sans fétichisme pour leurs idées, que ses aïeux s'étaient entraînés avec méthode et succès au travail de l'esprit et au raisonnement. Le petit-fils continua cette tradition intellectuelle et marcha sur leurs traces.

Son père n'était pas rabbin, mais avocat. Formé par Voltaire et Leibniz, il était de culture française et allemande; les traditions de la révolution cohabitaient dans son esprit avec celles du grand Empire. Politiquement, il prenait rang parmi les patriotes prussiens, mais il y avait dans son tempérament une modération d'âme probe et cultivée qui lui permettait de se contenter du programme d'être homme honorable et bon citoyen. La mère était une excellente ménagère, sans autre grand talent d'esprit: elle n'apprit jamais à parler ni à écrire correctement l'allemand.

Lorsque Karl atteignit l'âge de l'école obligatoire, son père, Herschel Marx, prit le nom d'Henri Marx et se fit protestant avec toute sa famille. Une conversion s'opère rarement sans motifs sérieux. Surtout dans une famille si étroitement attachée par la profession et les traditions aux croyances de ses ancêtres. Rien de précis ne nous renseigne sur les mobiles immédiats ou sur les considérations qui déterminèrent le père Marx à se faire chrétien après la mort de sa mère. Mais nous savons combien le Juif était alors haï, surtout en Rhénanie: on le méprisait, on le fuyait, et rien n'était si peu favorable que d'être Juif dans une carrière bourgeoise. On peut donc supposer que cet homme doux et pacifique, aisément accessible aux compromis, voulût, en changeant de confession, non seulement effacer du monde « une réalité offensante pour l'œil religieux du chrétien », mais encore assurer à son fils « une carte d'entrée aux portes de la culture européenne ».

Comme nous n'avons pas de témoignages, comme nous ne possédons aucune indication sur la prime jeunesse de Marx, nous sommes tentés d'émettre encore quelques autres suppositions à propos de cette situation. Le petit Marx dut prendre conscience de sa

race de très bonne heure, surtout grâce aux traditions familiales, et il se pourrait que l'enfant ait vu dans son origine juive une sorte de tort, de tache, de handicap, dès que le monde lui permit de comparer. Peut-être faut-il chercher là l'origine de l'extraordinaire véhémence qui marqua son développement intellectuel. Son étonnante capacité d'assimilation, ses prodigieuses associations d'idées, sa surprenante clairvoyance, sa vigueur dans l'exégèse et l'étendue de son savoir ne devraient alors être considérés que comme des instruments qu'il perfectionna à dessein jusqu'à leur rendement maximum en vue de compenser le handicap de sa race et de sa naissance dans un domaine d'une honorabilité et d'un éclat nettement reconnus. On peut supposer également que le développement du caractère de l'enfant se trouva déterminé dans ses toutes premières lignes par ces impressions de début. Autant le père fut ravi des « dons magnifiques » de son fils, autant il éprouva d'inquiétude à voir se former un caractère dont l'intransigeance combative et l'arrogante dureté ne pouvaient rencontrer dans sa propre nature ni intelligence ni sympathie. Karl apprenait merveilleusement bien, mais il n'avait pas un ami; il n'a jamais plus tard mentionné d'un seul mot nul de ses camarades de classe. Son esprit perça comme l'éclair tout ce qu'on voulut lui apprendre, mais son cœur ne fit jamais halte. Toutes les forces de son âme se bandaient sur le seul travail, le rendement et le succès.

Rien ne contredit cette hypothèse dans le fait que le jeune Marx, qui était déjà à dix-sept ans sur les bancs de la faculté, se fiança à dix-huit, en pleine ivresse d'amour, avec Jenny de Westphalie, une amie d'enfance de sa sœur. Quand nous apprenons que cette jeune fille appartenait à la noblesse la plus considérée de la ville, que son père était haut fonctionnaire, et qu'elle passait pour une personne de rare beauté et de grande culture, nous comprenons immédiatement la fougueuse demande de Marx comme un geste de conquérant, le morceau de bravoure d'une nature qui vit de prestige et tremble pour son amour-propre. Représentons-nous le jeune Marx: il se trouve au seuil de l'existence, bardé de science et de diplômes, il brûle d'éprouver ses forces, de s'essayer sur les grands

problèmes de la vie. Mais il hésite encore à se faire pleine confiance, à se donner un satisfecit. Son année à Bonn n'a pas été entièrement satisfaisante. Il a causé une petite déception à ses parents et aux amis qui attendaient de lui une ascension rapide. Son père lui a même proposé de changer de spécialité et de s'engager dans la physique et la chimie. En de telles circonstances Karl Marx, découragé, a besoin d'une preuve vivante de sa valeur et de sa supériorité. Il se la procure en enlevant d'un geste conquérant la jeune fille la plus belle, la plus fêtée, la plus recherchée de la société. Son père, d'abord effrayé, finit par taire ses objections. Le père de sa fiancée consent et noue avec lui des relations plus intimes et plus cordiales. C'est ainsi que cette tête chaude abat en se jouant des obstacles. Bouillant d'orgueil et d'amour-propre satisfait, il se décerne à lui-même le certificat de haute valeur dont il a besoin pour l'équilibre de son âme.

Bien des années plus tard, en repassant par Trèves où le passé vient assaillir sa rêverie, il écrit encore à sa femme en son amoureuse vanité: « On me demande chaque jour, de gauche à droite, des nouvelles de *la plus belle fille* de Trèves, de la reine des anciens bals. Il est diantrement agréable pour un homme de voir ainsi sa femme continuer à vivre dans la mémoire d'une ville sous les traits de *la princesse enchantée*. »

ÉTUDES

À la rentrée de 1836, Marx alla suivre les cours de la Faculté de Berlin. Le rayonnement intellectuel de cette Faculté était immense; elle attirait toute la jeunesse d'Allemagne. Les grands noms de maîtres célèbres, Hegel, Schleiermacher, Gans, Savigny et Alexandre de Humboldt, lui composaient une auréole. Hegel surtout, et sa philosophie, exerçaient le plus grand prestige sur tous les esprits de ce temps. Marx se spécialisa dans le droit sur les étiquettes de l'école, sans toutefois le pratiquer que « comme discipline inférieure à côté de l'histoire et de la philosophie ». Il se jetait aussi, en dehors des conférences, avec un zèle dévorant, sur les sciences les plus

différentes et sur toutes les littératures, cherchant, goûtant, tâtant partout. Il lisait, notait, traduisait, apprenait les langues étrangères, se perdait sur des chemins solitaires, allait chercher au loin l'eau des sources cachées, escaladait les rocs les plus abrupts, visait les cimes inaccessibles. Aux heures de paix et de recueillement il épanchait ses nostalgiques rêveries pour sa lointaine bien-aimée dans une foule de poèmes, gauches produits, d'ailleurs, d'un zèle constructeur et d'une rhétorique raisonneuse, plutôt qu'épanouissement d'une vraie vocation poétique.

Il n'avait parcouru Hegel qu'à vol d'oiseau et ne connaissait guère que des fragments de sa philosophie; elle ne « lui avait rien dit de bon ». Il pressentait qu'avec Hegel, pour qui, à l'opposé du matérialisme, l'Idée oriente le devenir universel, pour qui le contenu de l'expérience et le mouvement rythmé de l'histoire suivent de l'activité réglée de l'Esprit universel et absolu, et qui affirme l'identité métaphysique de la Pensée et de l'État, il sentait qu'avec cet Hegel il faudrait bien qu'il s'expliquât un jour. Mais il restait encore tremblant devant l'énormité de cette audace. Et il s'entêtait dans une lutte de plus en plus faustienne contre lui-même, contre la philosophie traditionaliste et contre la grandeur monumentale du système hégélien. Une lettre écrite à son père le 10 novembre 1837 dans un grand mouvement de fièvre, et toute traversée d'explosions extatiques, nous renseigne sur ses humeurs:

Berlin, le 10 novembre 1837.

Père chéri,

Il est des moments dans la vie qui, semblables à des bornes frontières, se dressent au terme d'un temps écoulé, mais désignent en même temps, avec précision, une direction nouvelle.

Parvenus à ce tournant, nous ressentons le besoin de contempler, avec le regard d'aigle de la pensée, le passé et le présent, afin de prendre conscience de notre vraie position. Bien mieux, l'histoire elle-même se plaît à ces rétrospectives et à ces jeux de miroir, donnant l'impression de régresser et de stagner, alors qu'elle s'accorde seulement un répit pour se comprendre elle-même et percer le sens de sa propre action, l'action de l'esprit.

Dans de pareils moments, l'individu, lui, devient lyrique, car chaque métamorphose est tantôt chant du cygne, tantôt ouverture d'un grand poème nouveau qui cherche à se cristalliser à travers l'éclat de couleurs encore évanescentes; et pourtant, nous aimerions élever un monument aux choses déjà vécues afin qu'elles regagnent, dans nos sentiments, la place qu'elles ont perdue pour l'action. Mais où trouveraient-elles un havre plus sacré que dans le cœur des parents, ce juge le plus clément, ce compagnon le plus dévoué, ce soleil de l'amour dont la chaleur réchauffe le centre le plus intime de nos aspirations ! Ce qui est déplaisant et blâmable, comment obtiendrait-il mieux l'oubli et le pardon que s'il devient manifestation d'un état absolument nécessaire ? Comment, du moins, le jeu souvent odieux du hasard, de l'égarement de l'esprit pourrait-il mieux échapper au reproche de provenir d'un coeur monstrueux ?

Si donc, au terme d'une année passée ici, je contemple les événements qui l'ont marquée et réponds ainsi, mon père chéri, à ta si bonne, si bonne lettre d'Ems, qu'il me soit permis d'examiner mon existence du même regard dont je considère la vie en général: comme l'expression d'une activité intellectuelle qui tend à se donner une forme multiple, dans le domaine du savoir, de l'art ou des rapports privés.

Quand je vous ai quittés, un monde nouveau était né pour moi, le monde de l'amour, d'un amour d'abord ivre de nostalgie et vide d'espérance. Même le voyage à Berlin qui, en d'autres circonstances, m'eût ravi au plus haut point et incité à la contemplation de la nature, enflammé de joie de vivre, m'a laissé froid. Pis, il m'a mis de très mauvaise humeur, car les rochers que je voyais n'étaient pas plus abrupts, plus hautains que les sensations de mon âme, les grandes villes pas plus vivantes que mon sang, les tables d'auberge pas plus surchargées, plus indigestes que les provisions de chimères que je portais, et l'art, enfin, pas si beau que Jenny.

Arrivé à Berlin, j'ai rompu toutes les anciennes relations, fait sans plaisir quelques rares visites et cherché à me plonger dans la science et l'art.

Vu mon état d'esprit d'alors, il était fatal que la poésie lyrique fût mon premier projet, ou du moins le plus agréable, le plus immédiat; mais mon ancienne position et toute ma formation furent cause que cette poésie fut purement idéaliste. Mon art, qui fut mon ciel, devint un au-delà tout aussi lointain que mon amour. Toute réalité s'estompe et toutes ces brumes se

perdent dans l'infini: attaques contre le présent, un chaos de sentiments diffus, rien de naturel; tout était fiction lunaire, parfait contraste avec tout ce qui est et tout ce qui doit être; des réflexions rhétoriques au lieu d'idées poétiques, mais peut-être aussi une certaine chaleur du sentiment et la recherche de l'envolée caractérisent tous les vers des trois premiers volumes que j'ai envoyés à Jenny. L'immensité du désir qui ignore les frontières éclate en une variété de formes et fait en sorte que les vers se changent en verbiage.

Or, la poésie devait être accompagnement, et rien d'autre; il me fallait étudier le droit, mais je ressentais avant tout le désir de me mesurer avec la philosophie. Combinant les deux, je travaillais tantôt Heineccius, Thibaut et les sources, sans le moindre esprit critique, en collégien, traduisant par exemple les deux premiers livres des *Pandémies,* tantôt je cherchais à faire passer une philosophie du droit à travers le domaine du droit. En guise d'introduction, je plaçai quelques propositions métaphysiques et menai ce malheureux *opus* jusqu'au droit public, travail de près de 300 feuilles d'impression.

Ce qui s'y manifestait de manière bien troublante, c'était avant tout cette opposition du réel et de l'idéal qui caractérise l'idéalisme; il en résulta le plan maladroit et erroné que voici: venait d'abord ce que je baptisais généreusement la métaphysique du droit, c'est-à-dire des principes, réflexions, concepts sans aucun lien avec le droit réel ni avec aucune forme réelle du droit; exactement comme chez Fichte, à ceci près que mon travail était plus moderne et moins profond. À quoi s'ajoutait la forme peu scientifique du dogmatisme mathématique, où l'on voit le sujet tourner en rond, ratiociner à l'infini, sans que la matière même s'épanouisse pleinement en une forme vivante: tout cela constituait d'emblée un obstacle à l'intelligence du vrai.

Le triangle permet au mathématicien de construire et de démontrer; il n'en demeure pas moins une représentation dans l'étendue et ne se développe pas pour devenir quelque chose de différent; il faut le placer à côté d'autres figures, et c'est alors que sa position se modifie, ces rapprochements divers lui conférant d'autres relations et vérités. En revanche, dans les manifestations concrètes du monde vivant de l'esprit que constituent le droit, l'État, la nature, toute la philosophie, il en va tout différemment: là, il faut toiser l'objet lui-même dans son évolution, sans y introduire des divisions arbitraires, car c'est à la raison même de l'objet de poursuivre sa route, avec ses contradictions, et de trouver en elle-même son unité.

Venait ensuite, comme seconde partie, la philosophie du droit, c'est-à-dire, selon ma conception d'alors, l'examen de l'évolution des idées dans le droit romain positif; comme si, dans son développement théorique (et non dans ses déterminations purement concrètes), le droit positif pouvait être autre chose, une chose distincte de la genèse du concept de droit, qui devait être pourtant l'objet de la première partie !

Or, cette section, je l'avais, par-dessus le marché, divisée en jurisprudence formelle et jurisprudence matérielle, la première devant analyser la forme pure du système dans sa succession et dans sa cohésion – le plan et l'économie du système –, la seconde s'attachant à décrire le contenu, la fixation de la forme dans son contenu. J'ai partagé cette erreur avec M. von Savigny, comme j'ai pu le constater plus tard en lisant son savant ouvrage sur la propriété. […]

Mais à quoi bon encore noircir des pages de choses que j'ai moi-même rejetées ? Écrit avec une prolixité lassante, tout ce travail abonde en divisions trichotomiques et abuse de la manière la plus barbare des conceptions romaines afin de les faire entrer coûte que coûte dans mon système. Au demeurant, je me suis épris de la matière que j'ai, d'une certaine façon tout au moins, commencée à dominer.

Ayant terminé le droit privé matériel, je compris que tout cela était faux et que le schéma fondamental en était bien proche de celui de Kant, bien qu'il s'en écartât complètement dans le détail. Une fois de plus, il m'apparut clairement qu'il est impossible d'aboutir sans philosophie. Je pouvais donc, la conscience tranquille, me jeter derechef dans ses bras et j'entrepris d'écrire un nouveau système métaphysique; ce travail terminé, j'étais contraint d'en reconnaître l'absurdité, tout comme l'inanité de tous les efforts passés.

Simultanément, j'avais pris l'habitude de noter des extraits de tous les livres que je lisais, par exemple du *Lacoon* de Lessing, de *l'Erwin* de Solger, de *l'Histoire de l'art* de Winckelmann, de *l'Histoire allemande* de Luden, tout en griffonnant, par endroits, des réflexions. En même temps, je traduisais la *Germania* de Tacite et les *Libri tristium* d'Ovide, et je me mis tout seul, c'est-à-dire sans l'aide de grammaires, à apprendre l'anglais et l'italien, sans grands résultats jusqu'ici. Je lus le *Droit criminel* de Klein, ses *Annales* et tout ce qu'il y a de récent dans la littérature, mais cela en passant.

À la fin du semestre, je recherchai de nouveau les danses des muses et la musique des satyres, et dans ce dernier cahier déjà, que je vous ai envoyé,

l'idéalisme transparaît à travers un humour forcé *(Scorpion et Félix),* drame aussi fantastique que raté *(Oulanem)* pour finalement tourner court et se changer en un art purement formel, le plus souvent dépourvu de sujets exaltants et de son élan dans le cheminement des idées.

Et pourtant, ces derniers poèmes sont les seuls où soudain, comme par un coup de baguette magique – hélas ! ce coup d'abord m'écrasa –, le royaume de la vraie poésie m'apparut en un éclair, tel un lointain palais des fées, tandis que toutes mes créations s'évanouissaient dans le néant.

Qu'avec ces occupations multiples j'aie dû, tout au long du premier semestre, passer bien des nuits blanches, livrer maints combats, subir maintes impulsions intérieures et extérieures; qu'à la fin, je n'en sois pas sorti plus enrichi, ayant entre-temps négligé la nature, l'art, le monde et rebuté mes amis, voilà la réflexion que mon corps semblait faire. C'est alors qu'un médecin me conseilla un séjour à la campagne, et ainsi, traversant pour la première fois la ville dans toute sa longueur, je parvins à la porte qui mène à Stralow. Je ne me doutais pas que le gringalet anémié que j'étais allait se changer en un homme au corps robuste et musclé.

Un rideau était tombé, mon saint des saints déchiré, et il fallait y installer de nouveaux dieux.

Parti de l'idéalisme que, soit dit en passant, j'avais confronté et nourri avec celui de Kant et de Fichte, j'en arrivai à chercher l'idée dans le réel même. Si les dieux avaient autrefois habité au-dessus de la terre, ils en étaient maintenant devenus le centre.

J'avais lu des fragments de la philosophie de Hegel, dont la grotesque et rocailleuse mélodie m'indisposait. Je voulus, une fois encore, plonger dans l'océan, mais avec l'intention bien arrêtée de trouver la nature spirituelle aussi nécessaire, concrète et harmonieuse que la nature corporelle, de ne plus m'exercer à des tours d'escrime, mais de ramener au grand jour la perle des perles.

J'écrivis un dialogue de près de vingt-quatre feuilles: *Cléanthe ou le point de départ et l'avancement nécessaire de la philosophie.* L'art et la science, qui avaient suivi des chemins tout à fait opposés, s'y rejoignaient tant bien que mal et, voyageur alerte, je m'attaquais à l'œuvre même, une analyse philosophico-dialectique de la divinité, telle qu'elle se manifeste comme concept en soi, comme religion, comme nature, comme histoire. Ma dernière proposition

était le commencement du système hégélien, et ce travail, pour lequel je me suis quelque peu familiarisé avec les sciences naturelles, avec Schelling, avec l'histoire, qui m'a causé d'interminables casse-tête et qui est écrit si *concinne,* si artistement (à vrai dire, ce devait être une nouvelle logique), qu'à cette heure je ne puis guère m'y retrouver, cet enfant de mon cœur, choyé au clair de lune, me porte, fourbe sirène, dans les bras de l'ennemi.

De dépit, j'ai été quelques jours incapable de penser à quoi que ce soit, je sillonnais comme un fou le jardin des bords de la Sprée dont l'eau sale « lave les âmes et dilue le thé », j'allai même à une partie de chasse avec mon logeur, je m'enfuis à Berlin, prêt à embrasser tous les portefaix rencontrés au passage.

Peu après je me suis concentré sur des études positives: « la Propriété » de Savigny, le « Droit pénal » de Feuerbach et de Grolmann, le *de verborum significatione…* de Cramer, le « Système des Pandectes » de Wening-Ingenheim, la *doctrina Pandectarum* de Mühlenbruch (que je suis encore en train d'étudier), enfin quelques titres d'après Lauterbach: la procédure civile et surtout le droit ecclésiastique, dont j'ai lu et compilé presque entièrement dans le texte la première partie, la *concordia discordantium canonum* de Gratien, tout comme l'appendice, les *Institutiones* de Lancelotti. Puis j'ai traduit en partie la *Rhétorique* d'Aristote, lu le *de augmentis scientiarum* du célèbre Bacon de Verulam, me suis beaucoup occupé de Reimarus dont j'ai médité avec délices l'ouvrage sur « les instincts artistiques des animaux »; je me suis attelé aussi au droit germanique, en y glanant principalement les capitulaires des rois francs et les brefs que les papes leur adressaient. Chagriné par la maladie de Jenny et le naufrage de mes entreprises intellectuelles, dévoré par la rage de me trouver dans l'obligation de faire mon idole d'une pensée que je haïssais, je tombai malade, comme je te l'ai déjà écrit, père chéri. Une fois rétabli, j'ai brûlé tous mes vers, toutes les ébauches de nouvelles, etc., m'imaginant que je pourrais y renoncer totalement – jusqu'à présent, je n'en ai pas encore fourni la preuve contraire, il faut le reconnaître.

Pendant mon indisposition, j'avais étudié Hegel du début jusqu'à la fin, en même temps que la plupart de ses disciples. Grâce à des rencontres avec des amis à Stralow, je fus mêlé à un Doktorklub dont faisaient partie quelques privatdozents et le plus intime de mes amis berlinois, le Dr Rutenberg. Là, mainte opinion contradictoire se fit jour dans la discussion, et je m'attachai moi-même, de plus en plus, à la philosophie universelle du temps présent,

à laquelle j'avais pensé échapper. Mais toute mélodie s'était tue, et je fus pris d'une véritable rage d'ironie, chose inévitable, après tant de négations. Le silence de Jenny vint s'y ajouter, et je n'eus de cesse que je n'eusse racheté la modernité et la position de la méthode scientifique de ce temps par quelques méchantes productions telles que « la Visite », etc.

Pardonne-moi, si le récit que je t'ai fait de tout ce dernier semestre manque de clarté, si j'ai évité les détails et estompé les nuances; c'est, cher père, que je désire ardemment te parler du présent.

M. v. Chamisso m'a fait parvenir un billet bien insignifiant où il m'assure qu'« il regrette de ne pouvoir utiliser mes envois, l'*Almanacb* ayant été imprimé depuis longtemps déjà ». Ce billet, je l'ai avalé, de dépit. Le libraire Wigand a transmis mon projet à M. Schmidt, éditeur de la firme Wunder qui vend du bon fromage et de la mauvaise littérature. Ci-joint la lettre de Wigand, le second n'a pas encore répondu. Cependant, je ne renonce nullement à ce projet, d'autant moins que toutes les célébrités esthétiques de l'école hégélienne, sollicitées par le privatdozent Bauer qui joue un grand rôle parmi eux, et par mon coadjuteur Rutenberg, ont promis leur collaboration.

Pour ce qui est d'une carrière caméralistique, mon cher père, j'ai fait récemment la connaissance d'un assesseur du nom de Schmidthänner qui m'a conseillé de m'orienter après mon troisième examen de droit vers la magistrature, ce qui me conviendrait d'autant mieux que je préfère réellement la jurisprudence à toute science de l'administration. Ce monsieur me dit qu'il avait, et avec lui bien d'autres du Tribunal suprême de Münster, en Westphalie, avancé en trois ans au rang d'assesseur, sans grande difficulté, en travaillant beaucoup, s'entend; car ici les promotions ne sont pas aussi strictement réglementées qu'à Berlin et ailleurs. Plus tard, lorsque, comme assesseur, on est promu docteur, il y a de bien meilleures chances de débuter immédiatement comme professeur adjoint, ce qui, à Bonn, est arrivé à M. Gartner, auteur d'un ouvrage médiocre sur les codes provinciaux, dont on sait seulement qu'il se réclame de l'école des juristes hégéliens. Mais ne serait-il pas possible, mon père bien-aimé, d'en discuter avec toi de vive voix ? L'état de santé d'Eduard, la maladie de maman chérie, ton indisposition, dont j'espère que tu ne souffres pas trop, tout cela m'a fait souhaiter ou plutôt me fait presque une obligation d'accourir auprès de vous. Je serais déjà parmi vous si je n'avais douté d'obtenir ta permission, ton acquiescement.

Crois-moi, très cher père, nul dessein égoïste ne me pousse (et pourtant, je serais heureux de revoir Jenny), mais une idée me travaille, et je me garderai de l'exprimer. Ce serait même, à maints égards, une décision pénible mais, comme me l'écrit ma douce, mon unique Jenny, ces considérations s'effacent toutes quand il s'agit d'accomplir des devoirs qui sont sacrés.

Je te prie, cher père, quoi que tu décides, de ne pas montrer ce feuillet à maman, notre ange. Mon arrivée inattendue pourrait peut-être contribuer au rétablissement de cette admirable, cette noble femme.

La lettre que j'ai écrite à petite maman a été rédigée longtemps avant que m'arrivent les chères lignes de Jenny, si bien que, sans le vouloir, j'ai peut-être trop parlé de choses qui ne convenaient guère.

J'espère que les nuages qui assombrissent la vie de notre famille se dissiperont peu à peu, et qu'il me sera donné à moi-même de souffrir et de pleurer avec vous. Peut-être pourrai-je ainsi montrer auprès de vous ma sympathie sincère et profonde, l'amour infini que souvent je ne sais exprimer que si maladroitement. J'espère que toi aussi, père toujours aimé, songeant aux tribulations incessantes de mon âme, tu pardonneras les égarements apparents du cœur assourdi par les bruits de l'esprit au combat. J'espère que, bientôt, tu seras complètement rétabli, et que je pourrai moi-même te serrer sur mon cœur et m'ouvrir à toi entièrement.

Ton fils éternellement aimant,

Karl M.

Pardonne, père chéri, mon écriture illisible et ce style affreux. Il est bientôt quatre heures, la chandelle vient de s'éteindre et mes yeux se troublent. Je suis en proie à une vive inquiétude et ne pourrai apaiser les esprits irrités avant de me retrouver parmi vous.

Je t'en prie, salue de ma part ma douce, ma noble Jenny. Douze fois j'ai relu sa lettre, et toujours j'y découvre des charmes nouveaux. C'est à tous les égards, par le style et le reste, la plus belle lettre que je puisse imaginer venant de dames.[1]

1. K. Marx, *Lettre de Marx à son père* (1837) in *Œuvres III*, *Philosophie*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1982, p. 1370-1379.

Marx se retournait donc, aux termes de sa lettre, contre le formalisme et les spéculations abstraites de la philosophie idéaliste traditionnelle. Cette philosophie isolait la pensée des phénomènes de la nature. D'après elle l'Idée, principe directeur de l'univers, se tenait en dehors de la réalité et du monde de l'expérience. La réalité ne jouait qu'un rôle de pâte à pétrir, c'était un simple moyen plastique dont la Raison se servait pour se manifester.

Marx, maintenant, cherchait l'Idée dans la réalité elle-même, il essayait de l'en faire sortir. Mais en abandonnant ainsi le point de vue que défendaient les philosophes idéalistes, il venait involontairement, et même à son corps défendant, se jeter dans les bras de Hegel. Car, tout idéaliste qu'il fût, Hegel avait déjà surmonté l'opposition de l'être et de la pensée et les avait fondues dans l'unité. Le réel n'était plus pour lui le simple objet de la raison, la masse passive qu'anime l'esprit; il voyait au contraire déjà dans la pensée un résultat de l'évolution de la nature, il concevait le monde de l'expérience comme le développement vivant et spontané de l'Idée, l'effet positif de l'esprit universel opérant suivant une loi propre. Il avait ramené les regards du philosophe des zones vides de l'abstraction pure au monde de la réalité.

Évidemment, Hegel s'était arrêté là. L'unité de l'être et de la pensée gardait chez lui un caractère purement métaphysique. Marx, intérieurement, se rebellait là contre. Son intérêt, entièrement concentré sur l'intelligence du réel et étranger à toute métaphysique, commençait à voir là le défaut de la cuirasse de l'idéalisme hégélien, à deviner la prise qui permettrait de l'abattre. L'idée le piquait. Quelle tâche que de faire mordre la poussière à ce géant de l'empire de la pensée ! Quel triomphe ne couronnerait-il pas le succès d'une telle entreprise ! Marx commença à examiner le monde avec le regard du critique et à contrôler la valeur du schéma hégélien sur la réalité dans laquelle il vivait. Son œil s'exerça, sa perception s'affina. Les moments se multiplièrent qui nourrirent en lui l'idée de détrôner un jour Hegel. L'espoir de résoudre le problème devint de plus en plus tentant et de plus en plus justifié. Marx examina le but d'un œil qui ne cillait pas, et, avec toute

la fougue, le zèle et l'esprit de suite qui caractérisaient sa nature, il passa à l'exécution.

JEUNES HEGELIENS

La philosophie de Hegel était née au moment de l'essor de la bourgeoisie allemande. La considération sociale qui arrivait alors à la classe bourgeoise avec le progrès économique, et la conscience qu'elle prenait d'elle-même, avaient trouvé leur expression représentative dans le monument hégélien. « Tout ce qui est réel est rationnel, tout ce qui est rationnel est réel. » On avait transposé le principe, et bâti un état du droit qui apparaissait comme la réalisation même de l'idée morale, la chose raisonnable en soi.

Près de vingt ans avaient passé depuis. La Réalité de l'état bourgeois et de l'ordre capitaliste avait eu maintes fois l'occasion de s'affirmer dans le domaine pratique. Et on s'apercevait maintenant que réalité et idée, être et raison étaient séparés par des gouffres. La vie ne connaissait pas le truc philosophique de l'identité métaphysique de l'existence et de l'idée. L'idée morale qui s'incarnait dans le chef de la monarchie s'était mise en contradiction de plus en plus flagrante avec les nécessités de vie et d'évolution de la masse compacte qui commençait à développer ses propres idées dans un sens contraire à celui de la conscience morale officielle. La monarchie prussienne avait beau faire de l'hégélianisme sa philosophie d'état, elle n'avait pu s'élever au rang d'état moral au véritable sens hégélien. En face de la réalité de la situation politique et sociale on voyait se dresser l'idéal réclamé par les utopistes, les Saint-Simon, les Fourier, les Owen.

Ce n'étaient pourtant pas les contrastes sociaux ni les contradictions politiques qui avaient attiré d'abord les regards de Marx. Plus à son aise dans le monde théorique il remarquait surtout les erreurs et les dissonances qui naissaient de l'emploi de la pensée hégélienne sur le plan intellectuel et philosophique. Dans l'atmosphère de ce Club des Docteurs que fréquentaient les élèves de Hegel, son sens

critique acquérait une acuité qui lui permettait de discerner de plus en plus nettement ses divergences avec le maître et la direction de sa propre évolution.

Un mouvement idéologique qui, dans le domaine religieux, fut accueilli par de violents remous de la critique et de l'opposition, vint se greffer sur ces circonstances.

La révolution de Juillet avait ébranlé jusqu'en Allemagne la paix tombale de Metternich, provoquant même çà et là des mutineries, des émeutes d'étudiants et des révoltes qu'on avait écrasées à coups de crosses et à grand renfort de menottes. On avait remis la muselière à une presse impertinente, calmé les professeurs et les instituteurs à coups de trique sur l'estomac et purifié les Universités de l'infection libérale et révolutionnaire. Le comité central d'enquête de Mayence était revenu, contre les démagogues, aux pratiques de « soutien de l'État » qui consistaient dans la persécution. Une conférence des ministres de Prusse, d'Autriche et de Russie, à Teplitz, et une rencontre de leurs monarques à Königgrätz, avaient restauré solennellement l'inquisition de la Sainte-Alliance. Une conférence viennoise des ministres avait sanctionné les sévérités aggravées de la dictature réactionnaire.

On s'y était principalement trouvé d'accord que, pour ramener à l'humble obéissance les masses tombées en rébellion, il serait utile d'employer, outre le knout et le carcan, les narcotiques religieux à dose forcée. La cour de Prusse, docile à l'influence croissante du prince Guillaume, se drapait de tous les oripeaux du romantisme médiéval; elle possédait l'ambition de prendre la tête de ce mouvement d'apaisement et de faire marcher la première la gendarmerie ecclésiastique. C'était d'elle que les « Réveillés » et que les « Muets du Pays » avaient fait leur quartier général. C'était là que la question sociale se résolvait à coups de psaumes, de prières et d'adorations, de petits tracts et d'onctueuses litanies. Des généraux de sacristie, des fonctionnaires qui roulaient des yeux blancs, et de gémissants archevêques se réunissaient dans son sein en un chœur agréable à Dieu pour sauver l'État de la ruine. Les intellectuels sortis de l'école

de Hegel opposèrent à cette peste piétiste la froide protestation d'une analyse critique de la légende chrétienne.

Un jeune Souabe, nommé David-Frédéric Strauss, publia en 1835 une *Vie de Jésus* dans laquelle, revenant au rationalisme des « Lumières » bourgeoises, il dépouillait les évangiles de toute auréole historique. Il n'y voyait, d'après de savants documents, qu'un mythe, un tissu de légendes, une épopée sciemment forgée par la première communauté chrétienne dans une extase de dévotion. Les fidèles en frémirent, mais le succès fut incroyable. L'ouvrage ouvrit une ère de recherches critiques.

Le livre et toutes les questions qui se posaient à son propos furent naturellement, dans le Club des Docteurs, l'objet de discussions passionnées. Les membres de ce club, des directeurs d'école, littérateurs, chargés de cours, jeunes hégéliens de pied en cap, se considéraient comme l'avant-garde du mouvement; ils saluèrent avec joie le premier coup de lance de ce combat philosophique qui faisait partout aiguiser les épées contre le romantisme et la mômerie. Le coup n'était même, à leur goût, ni assez droit ni assez mortel. Et Bruno Bauer, chargé de cours à l'Université de Berlin, espoir le plus brillant de la postérité hégélienne, entra en lice contre Strauss. « Leur conflit », comme l'exposa plus tard Engels dans son ouvrage sur Ludwig Feuerbach, « revêtit l'apparence d'une bataille philosophique entre la « Conscience » et la « Substance »: le problème s'enfla follement; il ne fut plus question de savoir si les histoires miraculeuses des Évangiles étaient nées de la formation inconsciente d'un mythe dans le sein de la première communauté chrétienne ou si elles avaient été sciemment fabriquées par les Évangélistes eux-mêmes, mais si l'histoire universelle était régie par la « Conscience » ou la « Substance »; et finalement on vit venir Stirner, le prophète de l'anarchisme moderne, qui renchérit encore sur Bauer avec son « Unique » souverain, plus souverain que la « Conscience » souveraine. »

Cette controverse devint pour Bauer le pivot de tous ses travaux. Il ne laissa plus tomber le sujet; il poursuivit, aiguisa et approfondit la critique inaugurée par David Strauss. Si sa *Critique de l'Histoire*

Évangélique de 1841 se contentait encore de voir dans les Évangiles le produit de l'amour-propre de Marc, premier en date des Évangélistes et de rechercher ses sources grecques, gréco-latines et gréco-alexandriniennes, *Le Christianisme Révélé*, de 1843 (dont la publication fut étouffée dans l'œuf, puis épuisée et reprise seulement ces derniers temps) poussa l'idée jusqu'à l'antithéologie et l'athéisme. *Son Origine du Christianisme*, publié trente années plus tard, dit que les esprits créateurs du christianisme primitif ne furent pas Jésus et Paul, mais Sénèque et Philon.

Les passes d'armes philosophiques et les disputes religieuses eurent un second résultat chez les Jeunes Hégéliens: elles amenèrent la création des *Hallische Jahrbücher*, conçues pour être l'organe du nouveau mouvement. Arnold Ruge, leur fondateur, chargé de conférences à Halle, n'était ni un penseur profond, ni un esprit bien révolutionnaire. Il avait, à la vérité, dû purger six ans de prison comme « démagogue persécuté », mais ses convictions n'en étaient pas devenues plus fermes ni son caractère plus conséquent. Il rendit toutefois le plus précieux service à l'affranchissement des esprits en mettant sa tribune à leur disposition. La réaction de plus en plus forte, qui remplissait les chaires d'hommes noirs et poursuivait des vexations de sa censure tous les organes incommodants, l'obligea à déménager. Il dut aller de Halle à Dresde et les *Hallische Jahrbücher* devinrent les *Deutsche Jahrbücher*. Ce n'était pas simple changement de titre ni déplacement géographique; il y eut aussi progrès dans l'âpreté du ton et la qualité des articles. Strauss, qui avait dominé dans les *Hallische Jahrbücher*, fut relayé par Bruno Bauer et Ludwig Feuerbach.

BAUER ET FEUERBACH

Bauer, pris par un nouveau duel, cette fois avec Hengstenberg, chef de l'orthodoxie berlinoise, avait quitté Berlin pour Bonn. Il emportait en poche une promesse d'Altenberg, son protecteur, le ministre des Cultes, qui lui permettait d'espérer que, de chargé de conférences, il deviendrait bientôt professeur titulaire dans sa

nouvelle Faculté. Mais Altenberg mourut; la dernière influence de la tradition hégélienne disparaissait en même temps que lui. Il eut pour successeur Eichhorn, un ministre réactionnaire, entièrement aux mains des dévots. Ce changement réduisit à néant tous les espoirs que fondait Bauer sur sa carrière universitaire, et d'autant plus radicalement que sa collaboration aux *Jahrbücher* de Ruge et son point de vue extrémiste dans les questions de thélogie n'avaient pas contribué à lui faire des amis parmi les gens de la Faculté. Par surcroît, ce fut à cette époque que parut sa *Critique de l'Histoire des Synoptiques* qui déchaîna une tempête d'indignation. Bauer fut relevé de ses fonctions et le ministre restreignit par décret la liberté de l'enseignement dans toutes les Unversités.

Les projets de Marx tombaient à l'eau du même coup. Il n'avait jamais songé sérieusement à étudier en vue d'un gagne-pain. Mais son père était mort en 1838 et le souci qu'il avait de sa mère et de sa fiancée lui avait montré la nécessité de s'assurer une situation stable. C'était alors qu'il avait pensé à suivre à Bonn son ami Bauer pour se faire nommer chargé de conférences et, peut-être, fonder aussi une revue. Il n'avait encore passé aucun des examens de droit et ne possédait pas de diplôme de docteur. Il éprouvait à l'endroit des études et des examens universitaires une répugnance que Bauer cherchait à dissiper de son mieux par d'incessantes exhortations: « Finis-en donc une bonne fois », lui écrivait-il, « avec toutes ces indécisions, cesse de retarder constamment l'accomplissement d'une formalité stupide, dépêche-toi de liquider cette petite farce. » Finalement, Marx prit son courage à deux mains, écrivit une thèse sur les divergences de Démocrite et d'Epicure quant à la philosophie de la nature, et conquit « in absentia » son grade de docteur à Iéna, en 1841. Malheureusement, Bauer n'eut pas de chaire attitrée et Marx dut cesser de songer à la carrière universitaire. Quant à la revue, l'atmosphère asphyxiante de la politique réactionnaire ne lui laissait aucun espoir de voir le jour. Bauer retourna à Berlin et se consacra passionnément aux *Deutsche Jahrbücher* de Dresde.

Mais alors que Bauer, comme Strauss, ne cherchait qu'à élucider la question des origines du christianisme, Feuerbach, sautant un palier,

mettait carrément en discussion l'essence même de ce christianisme. Ludwig Feuerbach, fils d'Anselme Feuerbach le grand criminaliste, et disciple de Hegel, avait été contraint de lâcher sa situation de chargé de cours à Erlangen à la suite de publications extrémistes qui, tombées sous le coup de la censure, ne lui laissaient plus aucun espoir dans la carrière de l'enseignement. Il vivait loin du monde dans une retraite champêtre et s'adonnait entièrement à des travaux philosophiques qui l'éloignaient de plus en plus de Hegel. Il avait écrit une critique de la philosophie hégélienne qui était parue en 1839 et dénonçait « l'Esprit Absolu » de Hegel comme le « ci-devant esprit de la Théologie »; il ne voyait plus en Hegel qu'un revenant de la métaphysique, « la Théologie faite Logique », une « mystique rationaliste ». Quand Hegel enseignait, disait-il en cette œuvre, que la nature était l'ouvrage de l'Idée, il ne faisait que donner un déguisement philosophique à la phrase de la Bible qui dit que Dieu créa le monde. L'Esprit Absolu, selon Feuerbach, n'était autre en réalité que l'esprit fini et subjectif de l'homme, pensé seulement dans l'abstrait. Si l'esprit absolu, comme le disait Hegel, se manifestait dans l'art, la religion et la philosophie, cela ne pouvait signifier qu'une chose, à savoir: que religion, art et philosophie étaient le summum et l'absolu de l'esprit humain. Il retournait ainsi d'une main impitoyable tout le schéma du monde hégélien. La nature et la réalité cessaient chez lui d'être des « aliénations », des dégradations de l'Idée. Elles devenaient autonomes et reprenaient une valeur propre. L'homme passait au premier plan et se voyait muni de pleins pouvoirs, même dans le domaine religieux. De simple objet qu'il était jusqu'alors il se voyait promu au rang de sujet. Le matérialisme montait sur le trône.

Même point de vue, chez Feuerbach, en philosophie religieuse. Partant de l'homme, il explore les relations dont le tissu se présente comme la religion. Selon lui, en dehors de toute philosophie, l'homme est l'être le plus haut pour l'homme, à la fois début, centre et fin de la religion. Les idées sont des reflets de la nature, les dieux de simples créations de l'imagination humaine, personnifications de sentiments humains que l'on a idéalisées et logées au ciel. La

religion ? Ce sont les rapports de sentiments, les rapports de cœur d'homme à homme. La base de toute éthique n'est autre que le rapport du Moi au Toi.

L'*Essence du Christianisme*, qui développait cette idée pour la première fois, parut en 1841. Il fit l'effet d'une délivrance. Le ban hégélien était rompu. Toutes les contradictions paraissaient dissipées. On s'évadait de la région des Idées, on atterrissait sur le sol. « Il faut », écrit Engels auquel, dans le même temps, Feuerbach révélait la « vraie vie de l'homme », « il faut avoir éprouvé soi-même l'impression de délivrance que procure cet ouvrage pour pouvoir s'en faire une idée. L'enthousiasme fut général: nous fûmes tous immédiatement feuerbachiens. » Marx ne fut pas moins enthousiaste.

« Qui a balayé la dialectique des concepts, terminé la guerre des dieux ? C'est Feuerbach. Qui a placé l'homme sur le trône occupé par l'ancien fatras et par la conscience infinie ? Feuerbach et le seul Feuerbach. C'est Feuerbach qui, le premier, parachevant et critiquant Hegel du point de vue hégélien lui-même, et rendant à l'homme réel la place de l'Esprit métaphysique absolu, porta la critique religieuse jusqu'à son point de perfection et, du même coup, jeta magistralement les bases de toute critique de la spéculation hégélienne et, d'une façon plus générale, de la métaphysique elle-même. »

Telle fut l'approbation lyrique qui sortit de la plume de Marx.

ESSOR RÉVOLUTIONNAIRE

La suppression des dieux et des attaches de l'homme avec le monde surnaturel ne pouvait pas en rester là; elle déborda le domaine religieux et le plan de la philosophie.

Une fois l'autorité atteinte, le dualisme mis en doute et le droit de la tradition contesté, on ne pouvait plus s'arrêter dans la voie des conséquences. Le monarque absolu du ciel devait nécessairement entraîner dans sa chute le monarque absolu de la terre. La faillite de l'Idée souveraine dédora l'auréole de l'état de droit divin. Les hommes ayant fait l'expérience qu'ils étaient assez forts pour se

créer des dieux ne reculèrent plus devant l'idée qu'ils pouvaient également créer leurs conditions de vie sociale et politique sans aucune sanction céleste.

Ce fut ainsi que les jeunes Hégéliens, simples champions de la théorie, s'engagèrent dans le domaine pratique pour essayer de réaliser une politique à laquelle ils étaient venus pour ainsi dire inconsciemment, pour des raisons d'autre nature, poussés par l'esprit de suite et la philosophie.

L'État prussien prouvait nettement que réalité et raison ne coïncident pas toujours, malgré la leçon de Hegel. Les exigences de la réalité et les vues du gouvernement divergeaient de façon de plus en plus criarde depuis la révolution française de juillet. Ruge avait, à plusieurs reprises, rappelé dans les *Hallische Jahrbücher* que l'État constitutionnel n'était pas encore obtenu, que le maintien de la censure ruinait le crédit de l'esprit et de la science, et que la révision des chartes municipales de 1808 constituait une trahison envers le sens de la mission prussienne. L'examen révélait de plus en plus nettement que la réalité n'épouserait la raison que du jour où cette raison, qui n'avait pas encore pris forme dans la vie, serait introduite dans le réel par un geste conscient des hommes.

Ce geste n'était pas une révolution dans l'esprit des jeunes hégéliens, mais une réforme intérieure. Ils pensaient qu'elle devrait reprendre l'action de Stein et Hardenberg au point où on l'avait laissée. C'était à ce prix seulement, par une progression synchronique de la réalité historique et des idées directrices, que la Prusse pourrait accomplir sa mission: parachever l'œuvre de la Réformation et des Lumières en affranchissant l'esprit humain. Car les jeunes hégéliens ne mettaient pas en doute que la Prusse fût appelée à couronner le perfectionnement de l'humanité. Leur naissance, leur éducation, leur façon de voir, faisaient d'eux des Prussiens rigides; fils de la caste possédante et cultivée ils partageaient l'orgueil d'une classe en plein essor. À l'occasion de la fête de Frédéric le Grand, Köppen rédigeait, par exemple, un texte dédié à Marx, dans lequel on pouvait lire, entre autres accès de delirium patriotique: « La Prusse ne pourra jamais oublier qu'elle a couché dans le même berceau

que les Lumières et qu'elle a été élevée par leur grand représentant. La Terre ne repose pas plus sûrement sur les épaules d'Atlas que la Prusse sur les principes de Frédéric. »

L'espoir de voir la Prusse devenir le grand marché de l'affranchissement intellectuel se réalisa aussi peu que les rêves qu'on avait formés d'une constitution prussienne et d'un monarque libéral. Un adoucissement passager de la censure, qui ne pouvait être, étant donné la situation, que le fruit d'un caprice de despote, plongea bien l'éternel badaud dans un délire d'enthousiasme, mais le réveil, qui ne tarda pas, n'en fut que pire. Marx avait prévu ce revirement et consacré dans les *Jahrbücher* de Ruge tout un article à ce sujet. Mais, – c'était le début qu'il fallait, – son premier travail de publiciste tomba sous le coup de la censure. Comme les *Jahrbücher* avaient une mascotte en Suisse, Ruge le fit paraître à Zürich, en compagnie d'autres articles censurés, comme Anecdote Philosophique, dans les feuilles de Julius Fröbel. Il avait signé: « Un Rhénan » et intitulé son papier: « Remarques au sujet des dernières instructions concernant la censure en Prusse. »

Il s'occupait également d'une publication de Cologne, qui paraissait depuis le 1er janvier 1842. C'était la *Rheinische Zeitung*, qui, fondée par un groupe de riches négociants, faisait plutôt figure de feuille gouvernementale modérée que de journal d'opposition. Marx était entré en relations avec cette *Rheinische Zeitung* par l'intermédiaire de ses rédacteurs hégéliens, jeunes gens remuants qui entretenaient des relations avec le cercle de Berlin dans lequel ils puisaient des collaborateurs. Il avait même eu l'intention d'aller s'établir à Cologne, puis, finalement, avait opté pour Bonn.

Ce fut dans la *Rheinische Zeitung* qu'il trouva pour la première fois l'occasion d'aiguiser la raison spéculative sur la réalité pratique de la vie politique. Il se mit à l'œuvre avec entrain. Solidement campé sur le terrain connu du combat d'opinions, il maniait sa lame d'une main sûre. Et ce fut dans la *Rheinische Zeitung* qu'il inaugura sa brillante carrière de publiciste et de politicien.

L'ESSOR DE LA BOURGEOISIE

Grâce à l'essor industriel de 1830 à 1840, la bourgeoisie prussienne disposait à ce moment d'une position beaucoup plus forte qu'une vingtaine d'années avant.

L'application de la vapeur aux méthodes de production avait pris une ampleur plus grande. Les méthodes s'améliorant, l'industrie avait considérablement prospéré. De nouveaux champs d'activité s'étaient ouverts aux initiatives. L'exploitation des minerais et de la houille, favorisée par le développement des chemins de fer, avait atteint d'un coup des chiffres importants. Le grand commerce et la grosse industrie faisaient déjà éclore des cités. Certaines branches, le coton et la métallurgie, organisaient des maisons gigantesques. Les gros propriétaires fonciers, héritiers de l'ancien régime, se mettaient à la distillation et à la betterave sucrière pour profiter des nouvelles méthodes capitalistes, plus lucratives que les anciennes. Le bouleversement des conditions de la production et du trafic déteignait sur la vie sociale. De vieilles traditions disparurent, des institutions démodées tombèrent en complète désuétude, des idées périmées se virent révisées. La bourgeoisie prit conscience de sa force et un sang rajeuni battit dans ses artères. Les âmes se dépliaient enfin, se redressaient sous l'influence d'un accroissement de confiance en elles. À l'horizon de leur ambition, elles voyaient briller l'idéal de la personnalité forte qui ne supporte aucune restriction, se révolte contre la contrainte, se raille des tutelles et refuse de plier. Les livres commençaient à refléter cette nouvelle humeur.

Les grandes vedettes de la littérature classique, fuyant avec découragement les barbaries de la vie et le commerce du monde, s'étaient réfugiées dans le royaume abstrait du beau où elles trônaient sur l'apparence et compensaient leur impuissance par leur génie. Et plus le joug de la servitude sociale et de l'esclavage politique avait pesé durement sur les hommes, plus les natures productives et sensibles s'étaient senties à l'aise dans ce pays de l'illusion. Le domaine des idées n'est-il pas, en effet, la forteresse idéale de l'humanité menacée ou brutalisée par les faits ? Malgré la supériorité de son esprit

cosmopolite et de son génie universel, le vieux Gœthe était resté fermé dans les classiques jardins de son abstraite majesté. Chez Klopstock, chez Lessing et le jeune Schiller, on avait vu jaillir, en revanche, les premières étincelles d'un amour du nouveau prêtes à allumer la flamme révolutionnaire. Le monde social avait fourni sa nourriture à Chamisso. Platen, Saint Georges du dragon de la réaction, s'était fièrement attaqué à la corruption et au régime du knout. Grabbe s'était cabré enfin en rugissant comme un Titan contre l'avilissante mesquinerie de la petite ville qu'était l'Allemagne.

Puis, de 1830 à 1850, quand de jeunes pousses se mirent à surgir de partout sur le rempart croulant de la réaction allemande, tendant leur tête vers le ciel et défiant la répression dans leur assurance de vaincre, on vit tomber sur la forêt germaine tout un essaim de fiers chanteurs, bardes bruyants de la liberté. Georges Herwegh, « l'Alouette d'Acier », publia ses *Chants d'un Vivant* et, dans sa course triomphale à travers toute l'Allemagne, enflamma les cœurs par milliers. Franz Dingelstedt fouailla sans pitié dans ses *Chansons d'un noctambule cosmopolite* police, prêtres, ministres et toute la « clique ». Robert Prutz, écrivant ses *Caquets de l'Accouchée*, livra les princes allemands à la raillerie et au mépris du peuple, esclave enchaîné de ces tyrans. Pour avoir publié ses *Chants Apolitiques*, Hoffmann de Fallersleben, accusé de scandale, perdit sa situation avec son gagne-pain. Ferdinand Freiligrath, dont les lions, les déserts, l'exotisme et la poésie avaient déchaîné l'enthousiasme, mit sa rhétorique enflammée au service de la révolution. Gottfried Kinkel, Karl Beck, Moritz Hartmann, Alfred Meissner, Jung et bien d'autres, complétèrent par leurs chants de guerre, leurs hymnes à la liberté, leurs poèmes de feu et leurs appels aux armes, le programme du chœur des bardes qui devaient réveiller l'Allemagne de son sommeil moyenâgeux. D'autres, de l'étranger, Heine et Börne surtout, harcelèrent sans paix ni trêve, à coups de pamphlets, de polémiques et de critiques corrosives la réaction qui se manifestait en Prusse. Derrière Heine, mais indépendamment de lui, tout un groupe, la Jeune Allemagne, se déchaînait contre l'esprit de routine qui voulait étouffer dans l'œuf toute nouveauté. Les Gutzkow, les

Laube, Wienbarg, Mundt et l'équipe qui les suivait, flairaient le neuf dès sa naissance et s'assignaient le devoir de lui ouvrir la voie. Ils ne parlaient dans leurs écrits que des conditions historiques d'une constitution prussienne, des principes démocratiques, de l'unité de l'Allemagne et de l'importance qu'elle aurait pour le développement intellectuel et politique du pays; bien que rien ne leur fût plus étranger que l'idée d'une révolution, comme la police leur consacrait son plus grand zèle ils contribuaient énormément à la fermentation de l'opinion populaire qui eût risqué de s'endormir dans l'apathie de l'esclavage. Plus la réaction persécutait la liberté des opinions, plus le public trouvait aux appels des écrivains, fussent-ils timides, des résonances de fanfare qui l'excitaient au grand combat.

La signification de ces littératures fut soulignée par les explorations de la science. Le capitalisme, qui ne pouvait se passer des trésors de la nature pour développer sa production, avait appelé à son secours les sciences et l'histoire naturelle. Il encourageait les chercheurs, il incitait aux expériences, il aiguisait les sens des savants qui se penchaient sur leurs éprouvettes pour surprendre les secrets utilisables de la nature. Les mystères d'un monde nouveau furent sondés dans les nouveaux laboratoires, les ateliers, les salles de cours. Théodore Schwann découvrit dans la cellule l'élément constitutif des plantes et des animaux. Justus Liebig ouvrit de nouvelles perspectives sur les horizons de la chimie: il bâtit une théorie sur l'alimentation des plantes et rénova l'agriculture. Johannes Müller posa les bases de toute la physiologie moderne. Gauss élargit le champ des connaissances humaines par une série de découvertes dans le domaine des mathématiques, de la physique et de l'astronomie. Géographe, naturaliste et voyageur, Alexandre de Humboldt recula les limites du monde et ouvrit de nouvelles portes sur les sciences de la nature: géologie, minéralogie, zoologie ou botanique, météorologie et climatologie. Robert Mayer formula le principe de la transformation de la chaleur et de la conservation de l'énergie. Les frères Siemens, qui firent tant d'inventions dans les domaines les plus divers: distillation, raffinage, électricité, téléphonie, etc., fondèrent mainte industrie nouvelle. Il semblait qu'un concours général des esprits se

fût attaché à préparer une renaissance sociale. La société, n'accordant plus de valeur qu'à ce qui s'étudiait par les sens et se prouvait par la recherche scientifique, s'affranchissait intellectuellement de toutes les servitudes de ses normes passées pour professer de plus en plus ouvertement les principes d'une philosophie tout orientée par la matière et le concret. Ce matérialisme, en véhémente opposition contre la conception théologique et idéaliste du monde, fournissait le plus propice humus aux argumentations de Feuerbach.

Lorsque, en 1842, Marx se mit à collaborer à la *Rheinische Zeitung*, puis, peu après, en assura la direction, il se rendait parfaitement compte qu'elle ne pouvait fournir, dans le choral de la liberté, qu'un accord au milieu de bien d'autres. Mais il fallait que cet accord eût son accent particulier.

LA « RHEINISCHE ZEITUNG »

Frédéric-Guillaume III n'avait pas accordé la constitution promise au peuple prussien. La promesse de faire sanctionner tout nouvel emprunt par les États de l'Empire ne pouvait donc pas être observée. Cependant, pour sauver l'apparence, on avait créé des *Landtag* provinciaux, impuissantes institutions qui végétaient sous le régime de l'huis clos et où les hobereaux de la grosse propriété foncière jouaient leurs droits de suzerains dans des décrets parlementaires. Le Landtag rhénan ne se distinguait lui-même en rien des offices provinciaux de la frontière orientale.

Frédéric-Guillaume IV, héritier de la promesse que son père n'avait pas tenue, avait convoqué ce *Landtag* en 1841. Marx prit en main le compte rendu des séances et s'attaqua impitoyablement à ce carnavalesque document. Il consacra toute une série d'articles à la question de la liberté de la presse, liberté qui n'avait trouvé, sur les bancs de cette assemblée, aucune voix pour la défendre contre les attaques sournoises qu'on avait faites pour l'étouffer. Puis il passa à l'emprisonnement de l'archevêque de Cologne, dans un papier que la censure arrêta. Et il polémiqua enfin au sujet d'une loi sur les

voleurs de bois qui lui donna pas mal d'ouvrage, car la question des problèmes sociaux et des intérêts matériels « ne s'était pas trouvée prévue dans le système idéologique de Hegel ».

Les premiers de ces articles étaient étincelants. Ruge en fit le plus grand éloge: « Nous pouvons nous féliciter de la haute culture, de la génialité qui font ici leur entrée dans notre presse, et de la souveraine maîtrise avec laquelle l'auteur débrouille l'écheveau de ces vulgaires pensées. » Marx était dans son élément; il possédait parfaitement son sujet et s'était laissé emporter par une plume dont l'élan fit sensation. Mais, parvenu à son troisième point, il se heurta à ses propres limites. Au quatrième et au cinquième, qui devaient traiter de la police et de la propriété des chasses, du morcellement et de l'ensemble des questions concernant la propriété, il capitula devant sa tâche, se rendant compte que ces problèmes ne pouvaient pas être abordés sans une étude approfondie de l'économie politique et sans une discussion sérieuse du socialisme en général. Sa culture philosophique et juridique, si brillante qu'elle pût être, se révélait insuffisante; elle ne lui permettait pas de traiter des phénomènes économiques; sa conception idéaliste de l'État et de la société se heurtait au mur d'une impasse quand il fallait prendre position dans la question des intérêts relatifs de la bourgeoisie et du prolétariat.

L'affaire se compliquait du fait que la *Rheinische Zeitung* était forcée de proclamer son point de vue à propos de questions et d'événements qui mettaient en cause les socialistes français ou les intérêts du prolétariat rhénan: La lecture d'un ouvrage de Lorentz von Stein, *Histoire du Mouvement Socialiste Français*, avait nettement montré à Marx la nécessité d'étudier cette matière. Et une polémique qu'il eut avec la *Allgemeine Augsburger Zeitung* l'obligea, situation pénible, à avouer publiquement qu'il ne savait pas le premier mot des théories du socialisme et du collectivisme français. La *Augsburger Zeitung* avait reproché à la *Rheinische Zeitung* d'être en coquetterie avec le collectivisme. Marx répondit que la *Rheinische Zeitung* n'accordait même pas l'existence théorique aux idées des collectivistes « sous leur forme de ce moment », et qu'elle ne pouvait, à plus forte raison, ni désirer leur réalisation pratique ni même la

croire possible. Mais, comme le promettait Marx, elle se proposait de soumettre ces idées à une critique serrée. Car le danger n'était pas, disait-il, dans l'expérience qu'on pouvait faire de ces idées sur le plan pratique, mais « dans leur réalisation théorique ».

« Et en effet: aux expériences pratiques, fussent-elles le fait d'une foule, on peut toujours répondre au moyen des canons dès qu'elles deviennent périlleuses; au lieu que les idées, victoires de l'intelligence, conquêtes de notre esprit auxquelles notre raison a rivé notre conscience, sont des chaînes qu'on ne s'arrache pas sans déchirer son propre cœur, des démons que l'homme ne peut vaincre qu'en se soumettant à eux. »

Le pathétique de ces mots ne manqua pas son effet, mais Marx ne savait que trop bien qu'il ne pourrait se tirer longtemps de problèmes aussi graves ni par des déclamations ni par des pirouettes.

Socialisme et révolution jouèrent encore leur rôle par la suite dans certains différends qui éclatèrent entre Marx et ses amis de Berlin. Le Club des Docteurs s'était transformé en une Société des Hommes Libres qui réunissait des écrivains de tous les milieux. La pure culture des mandarins quintessenciés s'y frottait au style direct des idées d'Owen et de Saint-Simon fraîchement importées de France ou d'Angleterre. Comme le rigorisme étroit des doctrinaires se montrait dur à la détente, le résultat était d'amalgames assez fous. La grossièreté estudiantine s'y donnait pour un révolutionnarisme bon teint et le négligé de la rudesse pour l'affranchissement de l'esprit. Frédéric Engels, qui était fils d'un industriel de Brême et faisait à ce moment-là son année de volontariat dans les artilleurs de la garde, eut ses entrées chez les Hommes Libres et joua son rôle avec humour dans cette comédie bruyante en composant une épopée chrétienne, sorte de Bible travestie intitulée *Le Triomphe de la Foi*, qui reflétait dans une fantasmagorie grotesque le monde de cette société. Ce tohu-bohu des esprits n'eut d'autre résultat pour Marx que de l'inonder d'envois de Berlin, lettres, contributions, articles, « gribouillages gros d'intentions de bouleversement mondial et vide de toute pensée, rédigés d'une plume négligente, saupoudrés d'athéisme et amalgamés de collectivisme, une théorie que ces messieurs n'ont jamais pris la peine d'étudier ». Il se rebiffa.

« J'exigeai un peu moins de raisonnements vagues, de phrases à grand tralala, de subjectivités complaisantes, et plus de connaissance des situations concrètes, plus de jugements positifs. Je déclarai que je tenais pour déplacées, voire indécentes, les intrusions de socialisme et de communisme et les tartines de philosophie nouvelle dans des bouts de critique théâtrale, et que, si le journal devait traiter un jour la question du collectivisme, il faudrait que ce fût sur un tout autre ton et qu'on poussât au fond des choses. »

Les autres répondirent là-dessus que la *Rheinische Zeitung* ne devait pas « louvoyer, qu'il fallait aller jusqu'au bout ». Ce n'était pas une raison pour Marx de se livrer à des folies; mais il dut immédiatement s'informer sérieusement du problème socialiste.

La censure officielle semblait vouloir l'y aider. Elle persécuta si bien son journal qu'il y gagna beaucoup de prestige, de lecteurs et d'influence. Finalement, la feuille fut interdite par une décision du Conseil des ministres qui fut prise à Berlin en présence du roi, et peut-être sur sa demande, le 21 janvier 1843.

Rien n'y fit, ni protestation, ni pétition des actionnaires. Tombée sous le coup de la double censure, la *Neue Rheinische Zeitung* ne fut graciée que jusqu'à la fin du trimestre entamé. Dès le 17 mars, Marx en quitta la rédaction. Il respira, car il y avait longtemps, ainsi qu'il l'écrivait à Ruge, qu'il « était las de l'hypocrisie, de la bêtise et de la brutalité de l'autorité, des courbettes qu'il fallait faire, des temporisations et des atermoiements, et des coupages de cheveux en quatre. »

Le gouvernement l'avait mis en liberté. Quel meilleur emploi pouvait-il faire de ses loisirs que de se livrer avec ardeur à l'étude du socialisme ?

CLARIFICATION

CHANGEMENT DE TRIBUNE

Le feu avec lequel Marx s'était attaqué à la rédaction de la *Rheinische Zeitung* n'avait pas tardé à s'éteindre. Il fut suivi d'une déception trop évidente. Et tout finit par un soupir de soulagement. Sans qu'on puisse y trouver de raison positive.

Marx avait eu la plume combative, il avait travaillé avec grand dévouement; par ses capacités et ses connaissances, il avait mérité de la conscience critique et de l'opposition de son temps. Son action avait été courte, mais brillante et féconde.

Les tracasseries de la censure et de l'éditeur étaient certainement ennuyeuses mais faisaient partie du métier. Tout journaliste avait à compter avec elles. Elles n'étaient pas pires à Cologne qu'ailleurs. Et en quoi eussent-elles atteint une vraie nature de lutteur ? Marx n'avait eu à en souffrir que pendant cinq mois. Il y avait des champions de l'esprit qui étaient restés en butte à ce genre de vexations durant des lustres et des lustres, certains même toute une vie. Ce n'était pas le vrai motif de son découragement.

La raison en était ailleurs. Marx avait subi un échec avec la *Augsburger Zeitung*. Rédacteur en chef d'un grand journal moderne, il avait été pris sans vert en face d'une imposante partie de l'arsenal de l'esprit politique: le monde des idées socialistes françaises. En soi, ce n'était pas une grande catastrophe; nul homme ne peut tout savoir. Mais Marx ressentait son aveu comme un ridicule insupportable; il lui avait gâté toute son activité. Son amour-propre chatouilleux qui, sous les airs de dictateur qu'aimait à se donner le jeune homme, dissimulait un sentiment fort pénible d'insuffisance, avait cruellement souffert de l'aventure. Marx s'en alla complètement accablé, presque à la façon d'un vaincu, quittant à la hâte ces lieux dans lesquels il ne voyait plus le champ de sa brillante carrière de journaliste mais seul le théâtre de sa défaite.

Il était « avide » de loisirs qui lui permissent de pénétrer l'objet de ses curiosités par de « profondes et longues études ». Il se jeta sur

ce nouveau terrain et chercha une autre tribune. Cette fois, il voulait prendre sa revanche. Il n'accepterait plus d'échec. Peut-être un jour battrait-il tous les autres, peut-être régnerait-il alors incontesté sur le trône du socialisme.

Paris le tentait. C'était là-bas qu'on pouvait étudier cette doctrine à ses sources. La censure causait à Ruge des tracas de plus en plus grands pour l'édition de ses *Jahrbücher*. Marx s'entendit avec lui pour les faire paraître à Paris. Les *Deutsch-Französische Jahrbücher*, s'écriait-il dans le feu de son idée, « voilà un événement qui serait gros de conséquences, une entreprise pour laquelle on peut s'enthousiasmer ! »

Il se maria, délivrant sa fiancée, qui l'attendait depuis sept ans, du feu croisé des coteries et des intrigues que sa noble et bigote famille avait ouvertes depuis longtemps contre lui. Puis il passa une lune de miel de plusieurs mois chez sa belle-mère qui s'était installée à Kreuznach depuis la mort de son mari. Ruge alla habiter Paris au mois de septembre. Marx l'y rejoignit en novembre avec sa femme.

Ce fut Moïse Hess qui le présenta aux socialistes français. Descendant d'une famille d'industriels rhénans avec laquelle il était au plus mal, ce Hess, un possédé de l'esprit que l'inquiétude avait déjà promené, dans sa chasse à la vérité, sur tous les sommets et dans tous les bas-fonds de la vie intellectuelle, s'était vivement intéressé à la fondation de la *Rheinische Zeitung* qui lui avait fourni l'occasion de faire la connaissance de Marx. Il était également ferré sur l'évolution de la philosophie allemande, le développement de l'industrie anglaise et la politique française. De plus merveilleusement doué comme interprète intellectuel, il servait de truchement aux jeunes hégéliens que la lecture de Feuerbach orientait vers la politique et aux socialistes français qu'il fallait amener, au-delà des expériences concrètes, à l'hégélienne « clairvoyance » des Allemands dans les domaines de la Logique. Moïse Hess avait été le premier à signaler à son ami Engels la filiation du communisme et de la pensée hégélienne. Maintenant il s'employait à mettre Marx et Ruge en relations avec les représentants du socialisme français.

Le résultat de ces entrevues fut, à vrai dire, assez minime. Ruge et Marx prirent bien contact avec toute une série de personnalités, Louis Blanc, Dezamy, Considérant, Leroux, Proudhon et autres noms fameux dans le socialisme français, mais ces hommes se jalousaient ou se cantonnaient avec entêtement dans leurs conceptions subjectives, chacun ayant sa théorie, et nul d'entre eux ne manifestant la moindre envie de lier connaissance, de si loin que ce pût être, avec des systèmes différents. Ils ignoraient complètement la philosophie allemande. Aussi Paris se présentait-il comme un terrain des plus défavorables pour une tentative d'alliance « gallo-germaine ». Comment parler, à plus forte raison, des *Deutsch-Französische Jahrbücher* ? Pour en réaliser le programme, qui consistait à « rompre enfin avec la céleste politique du juste milieu et à instaurer à sa place la vraie science des choses humaines », Marx en était réduit à l'état-major de collaborateurs que lui fournissait l'Allemagne.

Il dut attendre jusqu'au mois de février de l'année 1844 pour pouvoir publier son premier numéro qui parut en même temps que le second, dans un fascicule commun. Il avait projeté douze livraisons par an. Ce fut la seule qui vit le jour.

Commercialement, elle essuya un four. Mais du point de vue socialiste, ce fut une fière incursion dans les zones d'un nouveau monde dont la première des exigences peut se résumer dans cette devise: connais-toi.

LES « DEUTSCH-FRANZÖSISCHE JAHRBÜCHER »

Arnold Ruge avait composé une introduction qu'il appelait: « Plan des *Deutsch-Französische Jahrbülcher* ».

Il débutait par un tableau de la situation prusso-allemande et dépeignait l'atmosphère étouffante dans laquelle la revue avait dû végéter jusqu'à sa suppression complète.

« Rien ne saurait détruire en Allemagne ce genre d'hypocrisie qui consiste à représenter la science comme indifférente à la vie, ou, sinon, à juger son ciel

inaccessible à la grande masse des hommes. Dans une situation raisonnable la science est l'aliment de tous. Malheureusement une idée pratique, une parole qui remue le monde, sont considérées en Allemagne comme des attentats directs contre tout ce qui est sacré et dépasse la tourbe du peuple. La science allemande, comme l'État, doit être sublime et sacrée, au lieu d'humaine, d'indépendante; et c'est trahir et l'une et l'autre que de placer l'humanité en possession de l'une ou l'autre. Cette trahison, commettons-la. »

Continuons-la plutôt. Car, il le dit plus loin, les événements avaient déjà donné en Allemagne une portée politique à la philosophie.

« Le mouvement allemand s'est retiré pour l'instant dans un monde purement livresque d'où il voudrait nous faire croire que l'histoire et la révolution dans laquelle nous vivons ne le regardent en rien. Nous mettrons fin à cette hypocrite indifférence en poursuivant sciemment un dessein politique. Nous ne jugerons que par la liberté. L'érudition indifférente n'existe pas aux yeux de la philosophie. La philosophie est liberté: elle veut engendrer la liberté. Et par ce mot nous entendons la liberté vraiment humaine, c'est-à-dire la liberté politique et non je ne sais quelle vapeur bleue dont on puisse s'illusionner dans son cabinet de travail, fût-il fermé par les murs d'une prison. »

La tâche que s'assignait la revue était de « renseigner tout le monde, sous la forme la plus vivante et la plus artistique possible, sur tout ce qui touchait au grand bouleversement qui s'opérait dans le vieux monde ». L'exécution de ce devoir amenait les esprits à la France qui avait acquis à la force du poing une mission cosmopolite, justifiée à l'endroit de tous, en conquérant les Droits de l'Homme par sa révolution glorieuse. La haine d'une nation pour la France avait toujours, ajoutait-il, marché de pair avec l'aveugle horreur de la liberté politique.

« En Allemagne on peut mesurer l'intelligence et l'affranchissement d'un homme à ses jugements sur la France. Plus l'intelligence d'un Allemand est confuse, plus servile sa façon de penser, plus son opinion de la France sera injuste et mal informée. Il traitera d'immorale la force et la grandeur d'une nation qui a conquis pour toute l'Europe les libertés dont le monde jouit

en ce moment, de froideur d'âme la suppression de la philistinerie qui règle sa conduite personnelle, et il refusera de reconnaître à ces Français sans religion tout sens du bonheur familial. Qui comprend et estime les Français en Allemagne est déjà un esprit cultivé, un homme libre. »

Ruge ajoutait que la France faisait honte à l'Allemagne.

« Ils nous étudient, nous respectent, nous surestiment même et nous et notre science surnaturelle; et, s'ils ignorent encore le retour à l'ici-bas qui a marqué notre toute dernière évolution, on ne tardera pas à voir que c'est surtout sur ce terrain qu'ils nous donneront vraiment la main. »

Les échanges intellectuels représentaient aux yeux de Ruge le véritable lien de nation à nation, et il voyait dans cette entente la victoire de la liberté.

« Nous avons perdu beaucoup de temps à épousseter, brosser et balayer notre bric-à-brac religieux et politique. Nous nous y sommes usés les yeux, nous nous les y sommes affligés d'une presbytie romantique. Mais nous y avons acquis aussi un sens de l'ordre et une clairvoyance logique auxquels nous pouvons nous fier comme à des boussoles fidèles dans les régions de la métaphysique et de la fantasmagorie, alors que les Français, privés d'eux, ballottent sans gouvernail au gré du vent et de la vague. »

Il ajoutait que le système de Hegel avait eu le mérite d'affranchir les esprits de l'arbitraire et des chimères, et sauverait l'esprit français des dangereuses séductions « d'une génialité effrénée et d'une imagination sans bride ». Qu'en France la liberté de la presse permettait de prouver au monde que les Allemands « étaient devenus assez forts dans le giron des ténèbres germaniques pour voir d'un coup la lumière du jour »; qu'une nouvelle époque commençait; que les « principes fraternisaient », que « toute une nation entrait chez l'autre ».

Cette solennelle et pathétique introduction était suivie d'une correspondance de Ruge, Marx, Feuerbach et Bakounine, organisée comme une « scène de drame ». Marx, dans cette fiction, écrivait de Hollande sous l'influence de la honte que lui causait la situation prussienne.

« Le manteau de gala du libéralisme est tombé, et le plus répugnant despotisme se montre aux yeux du monde entier dans sa complète nudité. C'est encore là une révélation, bien qu'une révélation à rebours. C'est une vérité qui nous enseigne au moins à dissimuler le vide de notre patriotisme, à voir la monstruosité de notre système politique et à cacher notre visage. Vous me regardez, vous souriez, et vous demandez ce qu'on y gagne ? La honte ne fait pas une révolution. Je vous réponds: elle en est déjà une… Si toute une nation avait honte elle serait le lion qui se ramasse pour bondir. »

La comédie du despotisme conduit nécessairement à la révolution, mais « l'État est chose trop sérieuse pour qu'on en fasse une pantalonnade. On peut laisser assez longtemps au gré des vents un navire chargé de fous; il n'en ira pas moins au-devant de son destin, précisément parce que les fous ne l'auront pas cru. Et ce destin c'est la révolution qui nous attend. »

La réponse de Ruge à cette lettre commence par une citation de Höderlin qui indique le profond degré de sa dépression. « Nous aurions une révolution politique ? » demande-t-il en hochant la tête. « Nous, les contemporains de ces Allemands ? » « Vous croyez, mon ami, ce que vous désirez… Il faut plus de courage pour désespérer que pour espérer. Mais c'est le courage de la raison. Et nous en sommes au point où l'on n'a plus le droit de se tromper. » Sur quoi, l'auteur dépeint longuement le pitoyable tableau que présentent à ses yeux les « despotiques maximes » de la réaction et « l'inlassable patience du Joseph Prudhomme allemand ». « Pourquoi ne pas se consoler de son destin en se disant que les choses doivent être ainsi, que l'homme n'est pas né pour être libre ? » Marx lui dit que le bateau des fous n'échappera pas à son destin, la révolution qui les guette. Mais pourquoi n'ajoute-t-il pas que cette révolution sera pour eux la seule façon de guérir ? « Votre image ne va qu'à montrer une inévitable faillite, mais cette faillite je ne vous l'accorde même pas. » Et il conclut dans une profonde résignation: « Reprochez-moi de ne pas faire mieux que les autres; demandez-moi d'amener une nouvelle ère à l'aide des nouveaux principes et d'être un écrivain que suivra un siècle libre; confiez-moi toute votre amertume: j'y suis prêt. Notre peuple n'a pas d'avenir; qu'importe sa réputation ? »

Marx répond à cette « élégie, à ce chant funèbre », qu'il le trouve impolitique. « Il est vrai que le vieux monde appartient à Prudhomme, mais nous n'avons pas le droit de considérer Prudhomme comme un épouvantail qu'on fuit peureusement. Il faut le regarder dans les yeux. » À quoi ressemble-t-il ?

« Le monde des philistins est une jungle politique [...] Des siècles barbares l'ont produit, et il se présente maintenant comme un système conséquent dont le principe est l'humanité déshumanisée [...] La seule pensée du despotisme est le mépris de l'homme, l'homme déshumanisé [...] Le principe monarchique, d'une façon générale, c'est l'homme méprisable, l'homme déshumanisé [...] Partout où la majorité soutient le principe monarchique les hommes sont en minorité; là où personne ne le discute il n'y a pas d'hommes [...] Prudhomme n'est pas autre chose que du matériau à monarchie, le monarque n'est jamais que le roi des philistins [...] Pourquoi un homme comme le roi de Prusse ne suivrait-il pas sa seule humeur ? Tant que le caprice reste à sa place il a raison [...] J'affirme que le roi de Prusse ne restera un homme de son temps que tant que le monde renversé sera le vrai monde. »

Marx explique comment le roi avait cherché une réforme à sa manière; « les valets de l'ancien despotisme eurent vite mis fin à ces manœuvres anti-allemandes ». Le chef des Vieux-Russes lui aussi s'inquiéta du mouvement d'esprit des Jeunes-Russes et réclama le rétablissement de l'ancien régime. « Échec [...] Une situation brutale ne peut être maintenue que par la brutalité. » Le système du gain et du commerce, de la propriété et de l'exploitation de l'homme, conduirait vite, ajoutait cette lettre, à un cataclysme social et le vieux système ne pourrait y remédier.

« De notre côté nous devons amener le vieux monde à la lumière du soleil et former le nouveau positivement. Plus les événements laissent le temps de réfléchir à l'humanité pensante, et, à l'humanité souffrante, le loisir de se recueillir, plus le produit que le présent porte en son sein viendra perfectionné au monde. »

Les lettres de Bakounine et de Feuerbach ont la même note encourageante.

« Ce n'est pas, » écrit Bakounine, « le moment de se croiser les bras et de désespérer lâchement. Si des hommes comme vous ne veulent plus croire à l'avenir de l'Allemagne, ne veulent plus y travailler, qui y croira, qui y travaillera ? [...] Il faut apprendre à donner le fouet à notre orgueil métaphysique dont le monde ne tire rien; nous devons travailler nuit et jour pour parvenir à vivre en hommes avec les hommes, à être libres et à rendre libres; nous devons, j'y reviens encore, prendre possession de notre temps par notre pensée. »

Et Feuerbach parle sur le même ton. Ruge répond alors à Marx:

« C'est vrai, la Pologne a sombré, mais elle n'est pas encore perdue [...] Les *Jahrbücher* ont sombré, la philosophie de Hegel appartient au passé. Nous allons fonder à Paris un organe dans lequel nous nous jugerons, nous et toute l'Allemagne, avec la plus grande liberté et la plus impitoyable franchise. »

Marx, dans la lettre de la fin, salue la décision que Ruge a prise d'agir et esquisse le programme de la revue:

« Nous ne nous perdrons pas sur le monde à venir en anticipations dogmatiques; nous le chercherons d'abord en critiquant l'ancien. Jusqu'à ce jour les philosophes tenaient la solution de tout dans leur tiroir; le stupide profane n'avait plus qu'à ouvrir la bouche pour y recevoir toutes rôties les cailles de la science absolue [...] Nous, nous proposerons de nouveaux principes au monde en développant les principes du monde. Nous ne lui disons pas: abandonne tes luttes, elles sont vaines, nous allons te passer le vrai cri de guerre. Nous lui montrons tout simplement pourquoi il lutte, il ne peut pas ne pas le comprendre [...] Nous devons donc avoir pour devise: Réformer la conscience du temps; non en dogmatisant, mais en en analysant ce qu'elle a de mystique et de plus trouble, dans le domaine politique ou religieux. »

Et finalement, résumant en deux mots toutes les tendances et le programme de la revue: « L'époque doit comprendre elle-même le sens de sa lutte et de ses aspirations. »

Le pavillon était hissé, il ne flotta malheureusement que peu de temps. La revue n'eut que de rares lecteurs. Ce fut une mauvaise affaire. Une grande quantité de livraisons qui devaient passer la frontière en contrebande furent saisies. Le gouvernement prussien intervint auprès de Guizot contre les éditeurs de la feuille. Ils

tombèrent en désaccord et se quittèrent en se tournant le dos, Ruge par un à-droite et Marx par un à-gauche. Ruge, incapable de distinguer un grief objectif d'un grief personnel, garda rancune à son ami. Marx, écartant Ruge du débat, passa à un ordre du jour plus important.

CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE DU DROIT DE HEGEL

Entre la fin de la *Rheinische Zeitung* et les *Deutsch-Französische Jahrbücher*, il n'y avait eu qu'un laps d'une petite année.

Marx avait mis ce temps à profit pour travailler avec acharnement. Son évolution socialiste avait fait un pas de géant.

Il avait repris Hegel et poussé Feuerbach; il avait adopté en outre une position personnelle devant le socialisme français. Il avait instauré l'histoire sur le trône de la religion déchue. Déjà descendue de l'éther, la philosophie, dans ses mains, était devenue politique. Son univers avait changé de pivot.

On imagine difficilement ce que Marx consomma de lectures scientifiques au cours de l'été et de l'automne de 1843. Ses tablettes de cette époque-là sont bourrées de citations d'ouvrages concernant l'histoire de la France (Schmidt, Wachsmuth, Chateaubriand et Lacretelle), de l'Angleterre (Lienhard, Lappenberg ou Russel), de l'Allemagne (Ranke) et des États-Unis; ajoutons-y les *Idées Patriotiques* de Möser, Machiavel, Rousseau, Montesquieu. Il étudia aussi les systèmes d'éducation politique, les économistes Ricardo et MacCulloch, et nourrit même le désir d'écrire une histoire de la Convention. Il compulsa à cette fin tous les documents nécessaires dans les grandes bibliothèques de Paris. On trouve le résultat de ces immenses travaux dans sa *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel*, qui parut dans le numéro des *Deutsch-Französische Jahrbücher*.

Il y jeta d'une plume géniale les grandes lignes de tout le monument futur de sa pensée. Son poing hardi inscrivit là en traits de flamme au firmament de son époque les grandes formules du manifeste de l'affranchissement prolétarien.

Partant de Feuerbach dont il résume encore avec une concision parfaite toute la critique religieuse dans ses principaux résultats, il montre dans l'histoire la clef de voûte de l'avenir et arrive par là sur le terrain politique.

« *C'est l'homme qui fait la religion*, et non la religion qui fait l'homme. À la vérité, la religion est la conscience de soi de l'homme qui, ou bien ne s'est pas encore conquis, ou bien s'est déjà de nouveau perdu. Mais l'homme, ce n'est pas un être abstrait recroquevillé hors du monde. L'homme c'est *le monde de l'homme*, c'est l'État, c'est la société. Cet État, cette société produisent la religion, une *conscience renversée du monde*, parce qu'ils sont eux-mêmes un *monde renversé*. La religion est la théorie générale de ce monde, son compendium encyclopédique, sa logique sous une forme populaire, son **point d'honneur* spiritualiste, son enthousiasme, sa sanction morale, son complément cérémoniel, son universel motif de consolation et de justification. Elle est la *réalisation chimérique* de l'essence humaine, parce que l'essence humaine ne possède pas de réalité véritable. Lutter contre la religion, c'est donc, indirectement, lutter contre ce monde-là, dont la religion est l'arôme spirituel. »

« La religion est le soupier de la créature accablée, l'âme d'un monde sans coeur, de même qu'elle est l'esprit d'un état de choses où il n'est point d'esprit. Elle est l'*opium* du peuple. »

« Nier la religion, ce bonheur *illusoire* du peuple, c'est exiger son bonheur *réel*. Exiger qu'il abandonne toute illusion sur son état, c'est exiger qu'il renonce à un état qui a besoin d'illusions. »

« C'est donc la *tâche de l'histoire*, une fois l'au-delà de la vérité disparu, d'établir la vérité de l'ici-bas. Et c'est tout d'abord la *tâche de la philosophie*, qui est au service de l'histoire, de démasquer l'aliénation de soi dans ses *formes profanes*, une fois démasquée la *forme sacrée* de l'aliénation de l'homme. La critique du ciel se transforme ainsi en critique de la terre, la *critique de la religion* en *critique du droit*, la *critique de la théologie* en *critique de la politique.* »

« En vérité, l'histoire allemande se flatte d'un mouvement dont aucun peuple ne lui a montré l'exemple au ciel de l'histoire et qu'aucun n'imitera. C'est que nous avons participé aux restaurations des peuples modernes, sans jamais partager leurs révolutions. Nous avons été restaurés, en premier lieu, parce que d'autres peuples ont osé faire une révolution et, en second lieu,

parce que d'autres peuples ont subi une contre-révolution; la première fois, parce que nos seigneurs, ont eu peur, la seconde fois parce que nos seigneurs n'ont pas eu peur. Nous, nos bergers en tête, nous ne nous sommes trouvés qu'une seule fois en compagnie de la liberté, *le jour de son enterrement*.»

«Il s'agit de n'accorder aux Allemands aucun instant d'illusion ni de résignation. Il faut rendre l'oppression réelle encore plus oppressive, en lui ajoutant la conscience de l'oppression, rendre la honte plus honteuse encore, en la divulguant. [...] Il faut forcer ces rapports fossilisés à entrer en danse, en leur chantant leurs propres airs!»

«De même que les peuples anciens ont vécu leur préhistoire en imagination dans la *mythologie*, de même, nous autres Allemands, nous avons vécu notre post-histoire en pensée, dans la *philosophie*. Nous sommes les contemporains *philosophiques* du présent, sans en être les contemporains *historiques*. La philosophie allemande est le *prolongement idéal* de l'histoire allemande.»

«Ce qui, chez les peuples avancés, constitue *pratiquement* une rupture avec les conditions politiques modernes est en Allemagne, où ces conditions n'existent même pas encore, une rupture *critique* avec leur reflet philosophique.»

«En politique, les Allemands ont *pensé* ce que les autres peuples ont *fait*. L'Allemagne était leur *conscience théorique*. Le caractère abstrait et présomptueux de sa pensée a toujours marché de pair avec le caractère borné et courtaud de sa réalité.»

«Le peuple allemand doit donc joindre cette sienne histoire de rêve à sa condition réelle, et soumettre à la critique non seulement cette condition, mais en même temps son prolongement abstrait.»

«De toute évidence, l'arme de la critique ne peut pas remplacer la critique des armes: la force matérielle doit être renversée par une force matérielle, mais la théorie se change, elle aussi, en force matérielle, dès qu'elle saisit les masses.»

«La critique de la religion s'achève par la leçon que l'*homme est, pour l'homme, l'être suprême*, donc par l'*impératif catégorique de bouleverser tous les rapports* où l'homme est un être dégradé, asservi, abandonné, méprisable [...]. Être radical, c'est saisir les choses à la racine, mais la racine, pour l'homme, c'est l'homme lui-même.»

«Ce n'est pas la révolution *radicale*, l'émancipation *universellement humaine*, qui est, pour l'Allemagne, un rêve utopique; c'est, bien plutôt, la révolution

partielle, la révolution *purement politique*, la révolution qui laisse subsister les piliers de la maison. Sur quoi repose une révolution partielle, une révolution seulement politique ? Sur le fait qu'une *partie de la société civile* s'émancipe et parvient à la suprématie *générale*, qu'une classe déterminée entreprend, à partir de sa *situation particulière*, l'émancipation générale de la société. Cette classe libère la société tout entière, mais à la seule condition que la société tout entière se trouve dans la situation de cette classe. »

« C'est seulement au nom des droits généraux de la société qu'une classe particulière peut revendiquer la suprématie générale. Pour emporter cette position émancipatrice et s'assurer ainsi l'exploitation politique de toutes les sphères de la société dans l'intérêt de sa propre sphère, énergie révolutionnaire et conscience morale ne sauraient suffire. Pour que la *révolution d'un peuple* et l'*émancipation d'une classe particulière* de la société bourgeoise coïncident, pour qu'un seul *Stand*, un seul ordre, soit reconnu comme *Stand* de la société tout entière, il faut qu'inversement toutes les tares de la société se concentrent dans une autre classe; il faut qu'un ordre particulier soit l'ordre du scandale universel, l'incarnation de la servitude universelle; il faut qu'une sphère particulière de la société représente le *crime notoire* de toute la société, de sorte que se libérer de cette sphère apparaisse comme l'universelle libération de soi. Pour qu'un *seul* ordre soit *par excellence* l'ordre de la libération, il faut qu'en contrepartie un autre ordre soit ouvertement l'ordre de l'asservissement. »

« Mais alors, où trouver la possibilité positive de l'émancipation allemande ? *Réponse* : dans la formation d'une classe chargée de *chaînes radicales*, d'une classe de la société civile qui n'est pas une classe de la société civile, d'un ordre qui est la dissolution de tous les ordres, d'une sphère qui possède un caractère universel en raison de ses souffrances universelles, et qui ne revendique aucun *droit particulier*, parce qu'on lui fait subir non un *tort particulier*, mais le *tort absolu*, qui ne peut plus s'en rapporter à un titre *historique*, mais seulement à un titre *humain*, qui n'est pas en opposition partielle avec les conséquences, mais opposition totale avec les principes politiques de l'État allemand, d'une sphère, enfin, qui ne peut s'émanciper sans s'émanciper de toutes les autres sphères de la société et, partant, sans les émanciper toutes; en un mot, une sphère qui est la *perte totale* de l'homme et me peut donc se reconquérir elle-même sans la *reconquête totale de l'homme*. Cette dissolution de la société, c'est, en tant que *Stand* particulier, le *prolétariat*. »

« Quand le prolétariat annonce la *dissolution de l'ordre présent du monde*, il ne fait qu'énoncer le secret de sa propre existence, car il est lui-même la dissolution effective de cet ordre du monde. Quand le prolétariat exige la *négation de la propriété privée*, il ne fait qu'ériger en *principe de la société* ce que la société a érigé en principe pour lui; ce qui, sans même qu'il intervienne, est déjà incarné en *lui* comme résultat négatif de la société. »

« Voici, en bref, le résultat obtenu: la seule libération de l'Allemagne *pratiquement* possible est la libération selon la théorie qui proclame que l'homme est pour l'homme l'être suprême. [...] *L'émancipation de l'Allemand c'est l'émancipation de l'homme.* »

« La philosophie ne peut devenir réalité sans l'abolition du prolétariat, le prolétariat ne peut s'abolir sans que la philosophie ne devienne réalité. »[1]

La suite d'idées qu'esquissent ces citations ne rend que très imparfaitement l'originalité, la violence des pensées, la logique impétueuse du discours, la rigueur de l'argumentation et la puissance plastique de la langue qui firent un véritable chef-d'œuvre du premier essai révolutionnaire de l'auteur et donnèrent à ses conclusions l'accent d'une géniale prophétie de la révolution prolétarienne.

Marx, a résumé plus tard en ces termes le contenu de son article:

« Mes recherches aboutirent au résultat que voici: Les rapports juridiques, pas plus que les formes de l'État, ne peuvent s'expliquer ni par eux-mêmes, ni par la prétendue évolution générale de l'esprit humaine; bien plutôt, ils prennent leurs racines dans les conditions matérielles de la vie qu'Hegel, à l'exemple des Anglais et des Français du XVIIIe siècle, comprend dans leur ensemble sous le nom de « société civile »; et c'est dans l'économie politique qu'il convient de chercher »[2]

Cette découverte lui livrait la clef de voûte du formidable monument de sa future théorie de la société.

1. K. Marx, *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel* (1844), in *Œuvres III, op. cit.*, p. 382-397.

2. K. Marx, *Critique de l'économie politique* (1859), trad. française par M. Rubel et L. Evrard in *Œuvres I, op. cit.*, p. 272.

LA QUESTION JUIVE

Un second article de Marx, dans les *Deutsch-Französische Jahrbücher*, fut consacré à la question juive. Il prenait prétexte d'un écrit que Bruno Bauer avait publié sur le même sujet dans les *Deutsche Jahrbücher* et fait paraître par la suite isolément.

La question juive était alors d'actualité. On entendait par là le problème de l'affranchissement politique et civique des juifs encore soumis à certaines lois d'exception qui remontaient au moyen âge. La réaction s'était naturellement refusée à adoucir cette situation ou, qui pis est, avait supprimé certaines solutions intervenues depuis la proclamation des droits de l'homme.

De leur côté, les Juifs avaient marqué peu d'enthousiasme à entrer en contact plus étroit avec la vie intellectuelle allemande. Le conservatisme de leur idéologie toute nourrie de l'Ancien Testament les faisait apparaître comme des corps étrangers dans ces temps d'émancipation. Et si l'attention politique se dirigeait parfois sur eux, c'était que leurs représentants les plus notoires étaient honteusement accusés, bailleurs de fonds des grands seigneurs, faux-monnayeurs, agents fiscaux et financiers de toute sorte, d'être les derniers soutiens, occultes mais puissants, du vieux système féodal.

Le développement économique général avait favorisé les Juifs. Ils parvenaient, sur ce terrain, à une considération et à une puissance qui demandaient à se transformer en atouts civiques et politiques. Ils s'intéressaient de plus en plus à consolider juridiquement une position déjà conquise en fait. Et c'était là la question juive.

Dans le chœur des voix de l'époque, celle d'Israël appelait la critique publique avec une impatience croissante sur l'injustice qu'on lui faisait. Les Juifs se solidarisaient avec les libéraux et les révolutionnaires, ils adoptaient leurs postulats et engageaient les sciences de l'esprit, la philosophie la première, à se faire les champions de leur émancipation. Le violent assaut que les jeunes hégéliens livraient au christianisme et à la religion portait de l'eau au moulin juif.

Bruno Bauer, comme Feuerbach, avait pris position dans cette question. Mais ni l'un ni l'autre n'avaient encore débarrassé le problème du fatras critique, théologique et philosophique qui l'obscurcissait.

Marx déchira ces rets de la spéculation, dégagea nettement la question et la posa sur le terrain du réel, avec ses conditions concrètes. D'un problème de théologie il fit un problème profane.

Il s'avança ensuite aux devants de son adversaire, qui était son ancien ami, avec la technique provocante d'un escrimeur sûr de son affaire. Son entraînement intellectuel, qui l'avait conduit bien au-delà du point de vue défendu par Bauer, le renseignait sur tous les points faibles. Et il vainquit du premier coup.

Si les Juifs allemands, disait-il, demandaient leur émancipation politique, il fallait remarquer que l'État ne pouvait les émanciper tant qu'il restait chrétien, tout comme les Juifs ne pouvaient être émancipés aussi longtemps qu'ils restaient Juifs. « À quel titre demandez-vous qu'on vous émancipe ? À cause de votre religion ? Elle est l'ennemie mortelle de la religion d'État. Comme citoyens ? Il n'y en a pas en Allemagne. Comme hommes ? Vous n'êtes pas plus hommes que les gens auxquels vous en appelez. »

D'après Bauer, le Juif qui veut devenir libre devrait commencer par se faire chrétien pour dépasser ensuite ce point de vue à l'aide de la philosophie de Hegel.

Au contraire ! dit Marx. Si, comme l'a prouvé Feuerbach, l'existence de la religion est basée sur celle d'une lacune et que l'origine de la lacune soit dans la nature de l'État, la conséquence logique ne veut pas que le Juif commence par élargir son champ religieux pour supprimer ensuite les restrictions politiques dont il est l'objet, mais qu'il procède inversement: dès que ses limitations politiques seront supprimées, ses limitations religieuses le seront également.

La question du rapport de l'émancipation politique et de la religion disparaît: il ne s'agit plus que des rapports de l'émancipation religieuse et de l'émancipation humaine.

L'État bourgeois moderne représente le résultat et le contenant de l'émancipation politique. Pour être citoyen, on n'a pas besoin de cesser d'être un chrétien, un juif, un homme religieux. Comme

citoyen, on est membre de la collectivité, comme chrétien ou comme juif homme privé. L'État « peut supprimer une barrière sans que l'homme en soit affranchi; l'État peut être un État libre sans que l'homme soit un homme libre ».

Il en va de la question religieuse, poursuit-il cherchant un exemple, comme de la question de la propriété. L'État supprime bien cette propriété dans le domaine politique en ne faisant pas intervenir le cens dans la question électorale. Il supprime bien, en politique également, les privilèges de la naissance, de la classe, de l'éducation, en appelant tout membre du peuple à une égale portion de souveraineté. Il n'en reste pas moins que la richesse, l'éducation, le rang, la naissance, etc. continuent à créer en fait des différences entre hommes privés; pis, « que l'existence de l'État présuppose ces différences et n'a pu affirmer de caractère général qu'en opposition avec elles, qui sont pourtant ses composantes ».

L'homme mène donc une vie double: membre d'une part de la collectivité de l'État, et d'autre part individu privé. « Le conflit dans lequel il se met avec sa qualité de citoyen et avec les autres membres de la collectivité en confessant une religion, se réduit à la divergence profane qui sépare l'État politique de la société bourgeoise. » C'est le résultat de la contradiction qui existe entre l'État et les éléments qu'il suppose, ou, pour parler encore plus simplement, entre l'intérêt général et l'intérêt particulier. Dans l'État bourgeois, nul remède à une telle contradiction; il ne pourra jamais résoudre la question juive, qui en est une manifestation.

« Si vous, Juifs, désirez votre émancipation politique sans vous émanciper d'abord humainement, l'imperfection et la contradiction ne proviennent pas seulement de vous-mêmes mais de la nature et de la catégorie de l'émancipation politique. En étant prisonniers de cette catégorie vous partagez les chaînes de tous. De même que l'état évangélise en se conduisant en chrétien avec les Juifs malgré sa qualité d'état, de même les Juifs politiquent en revendiquant des droits civiques malgré leur qualité de Juifs. »[3]

Mais que devrait être l'émancipation humaine ?

3. K. Marx, *À propos de la question juive* (1844) in *Œuvres III, op. cit.*, p. 347.

Si la révolution politique dissout la société bourgeoise en la ramenant à ses éléments sans la révolutionner, si c'est l'homme égoïste (le résultat passif, non révolutionné de ce processus de dissolution), qui devient l'élément constitutif de la société dissoute, l'émancipation humaine, la révolution sociale, se caractériseront « par un retour du monde humain à l'homme même ».

> « C'est seulement lorsque l'homme individuel, réel, aura recouvré en lui-même le citoyen abstrait et qu'il sera devenu, lui, homme individuel, un *être générique* dans sa vie empirique, dans son travail individuel, dans ses rapports individuels; lorsque l'homme aura reconnu et organisé ses *forces propres* comme forces *sociales* et ne retranchera donc plus de lui la force sociale sous l'aspect de la force *politique;* c'est alors seulement que l'émancipation humaine sera accomplie. »[4]

L'article conclut en conséquence en enseignant que l'être humain est l'être le plus haut pour l'homme et qu'en tant que tel – individu et membre de la collectivité tout à la fois – c'est à lui de monter sur le trône de l'histoire de l'humanité.

Les dieux sont renversés. Leur existence n'apparaît plus que comme une compensation à nos faiblesses et à nos lacunes. Les idées ne sont plus qu'un reflet de l'angoisse de l'âme.

Mais la matière ne peut rien non plus par elle-même. Elle a besoin de l'homme pour accomplir sa loi.

La révolution politique a scindé l'homme en un membre de la collectivité, qui mène une existence abstraite, et en un individu privé qui s'abandonne à l'égoïsme.

Le membre de la collectivité appartient à l'État, qui n'est pas, comme disait Hegel, la réalisation de l'idée morale, la manifestation de la raison absolue, mais le simple cadre d'un anarchique tohu-bohu d'individualités contradictoires, la lice d'un tournoi d'intérêts. L'homme privé, de son côté, appartient à la société bourgeoise qui lui fait payer son apparente indépendance en l'empêchant d'être un humain.

4. *Ibid.*, p. 373.

L'humanité ne pourra poursuivre avec succès son ascension émancipatrice que si elle réussit à rendre tout individu capable et désireux de mettre son programme subjectif d'existence en harmonie avec le programme d'existence objectif de la société, si l'homme privé est absorbé sans restriction par l'homme social.

L'homme objectivement socialisé et subjectivement collectivisé pourra seul accomplir l'œuvre de l'émancipation humaine et prendre ainsi en main les rênes de ses destins historiques.

FRÉDÉRIC ENGELS

En septembre 1844, Marx fit à Paris une rencontre qui devait décider de toute sa vie.

Il fit la connaissance personnelle d'un homme dont la vie et l'activité devaient être, à dater de ce jour, indissolublement liées aux siennes, et si indissolublement qu'on ne peut plus prononcer leurs noms séparément.

Cet homme qui venait de Manchester et s'arrêtait pour dix jours à Paris avant de repartir pour Barmen, s'appelait Frédéric Engels.

Marx avait déjà correspondu avec lui; il l'avait même aperçu au passage au temps de la *Rheinische Zeitung*. Engels y avait collaboré. Plus tard, il avait adressé deux contributions d'Angleterre aux *Deutsch-Französische Jahrbücher*: une étude sur la Situation Anglaise et le plan d'une Critique de l'Économie Politique. Maintenant, pour la première fois, Marx et Engels se trouvaient face à face.

Frédéric Engels était né à Barmen, le 28 novembre 1820. Son père était un riche industriel, copropriétaire de la grande firme des textiles Ermen et Engels qui possédait à Manchester, en dehors de l'usine allemande, une filature de coton des plus prospères. La mère de Frédéric, une femme cultivée, était la fille d'un proviseur du lycée de Hamm. Frédéric, aîné de huit enfants, avait grandi dans l'atmosphère d'une riche maison bourgeoise régie par de graves principes, où l'esprit respirait l'air de l'intelligence, mais gémissait un peu sous le joug du piétisme calviniste. Hors de la demeure familiale,

sa prime jeunesse s'était écoulée dans le décor des manufactures, des taudis ouvriers et de la misère prolétarienne sous toutes ses formes, dont les moins générales n'étaient pas l'alcoolisme et l'exploitation des enfants; ce décor lui avait fourni ses premières impressions.

Il avait fréquenté l'Ecole Réale de Barmen jusqu'à l'âge de quatorze ans, ensuite le Gymnase d'Elberfeld. Il y avait acquis de solides connaissances, surtout dans les sciences naturelles, mais il se distinguait particulièrement par d'extraordinaires aptitudes pour l'étude des langues étrangères. Son père dut observer avec quelque inquiétude le développement de son caractère, car l'enfant, avec les années, adoptait envers le dévot milieu de son enfance et, d'une façon plus générale, à l'endroit de tout dogmatisme orthodoxe et conservateur une attitude de protestation sinon agressive et haineuse du moins de plus en plus décidée. À dix-huit ans il quitta le Wuppertal pour faire un stage commercial chez un négociant de Brême avec lequel son père était en relations d'affaires. Sa fièvre de lecture et sa soif de savoir le déchaînèrent à travers toutes les littératures. Un jour, la *Vie de Jésus*, de Strauss, vint à lui tomber dans les mains et il se vit immédiatement sur le point de rompre avec l'orthodoxie. Malgré de violentes inquiétudes, il finit par tirer les conséquences logiques de sa découverte. Elle l'amena à Hegel qui fut pour lui une révélation. Il écrivit à un ami que ces « formidables pensées » l'empoignaient de « terrible façon ».

En même temps il découvrait l'existence de la Jeune Allemagne dont l'impertinence cavalière et l'outrance estudiantine le transportaient d'admiration. Neuve à de tels accents, son oreille de piétiste écoutait avec ravissement; la nuit, « à force d'idées du siècle », il ne pouvait trouver le sommeil. Il fit un pas de plus avec Börne dont les *Lettres de Paris* le familiarisèrent avec la pensée politique des extrémistes de l'Europe occidentale. Il rechercha le contact personnel des chefs de la Jeune Allemagne; son stage terminé à Brême, il parcourut la Suisse et l'Italie, et, quand le service militaire l'eut amené à Berlin, il entra dans le milieu des jeunes hégéliens. Il fréquentait le Club des Docteurs – c'était la seule oasis de l'esprit dans la capitale prussienne – sous le nom de Docteur Oswald, et

y aidait ses volcaniques amis à résoudre les problèmes du monde par l'absence totale de méthode. Il allait suivre aussi, de façon plus accessoire, les conférences de l'Université qui entrait alors précisément dans sa phase réactionnaire.

Le vieux Schelling, appelé à Berlin pour y donner un cours sur la philosophie de la Révélation, lui causa la plus vive déception à la première de ses conférences « en insultant au tombeau de Hegel ». Engels, dans son indignation, se décida à frapper un grand coup. Il écrivit une attaque sévère, « Schelling et la Révélation, Critique de la dernière tentative de la réaction contre la philosophie indépendante », et la publia sans nom d'auteur. Elle connut un tel succès qu'on l'attribua à Bakounine. Engels, pourvu dès lors de tous les sacrements de la littérature et de la philosophie, prit rang avec les deux Bauer, Köppen et Buhl, Stirner et Meyen, Rutenberg et Jung, dans la phalange des champions qui se pressaient avec ardeur autour de Ruge et des *Jahrbücher*, de Marx et de la *Rheinische Zeitung*. Quand Engels eut fini son année de service, il revint à Barmen en passant par Cologne, où il rencontra Moïse Hess qui l'avisa des conséquences politiques à tirer de la philosophie de Hegel et le renseigna pour la première fois sur le socialisme français. Hess écrivait en 1843: « L'an dernier, comme j'allais m'embarquer pour Paris, Engels arriva de Berlin; nous parlâmes de l'actualité; révolutionnaire de l'an I, il me quitta communiste enthousiaste. Voilà les ravages que je sais faire. » À la fin de l'année 1842 Engels partit pour l'Angleterre.

Au berceau du capitalisme ce furent d'abord le développement industriel et les questions économiques qui attirèrent son regard. Mais il s'intéressa aussi au mouvement chartiste, cet immense courant politique qui avait débuté en 1837 pour atteindre toute sa violence en 1842, année de grèves massives et de combats sanglants. Il fit la connaissance du grand chef du parti, cet O'Connor dont l'éloquence puissante réussissait à ranimer à tout instant les cendres du mouvement mourant, et collabora à *Northern Star*, organe du parti chartiste. Il fut entraîné également dans le sillage de Cobden qui avait déchaîné l'opinion contre la taxe sur les blés. Et pour finir il eut le bonheur de connaître la vénérable figure de Robert Owen

qui avait consacré toute sa vie au socialisme utopique. Il fréquenta assez souvent les réunions dominicales qu'Owen avait organisées à Manchester et où venaient des milliers de personnes, mais il ne s'associa jamais de façon active à ce mouvement qu'il trouva tout de suite naïf, chimérique et désuet. Il parla, en revanche, dans le journal d'Owen, qui s'appelait *New Moral World*, des progrès de la réforme sociale sur le continent.

Mais les relations les plus importantes et les plus grosses de conséquences qu'Engels noua en 1843 furent celles qui le lièrent à l'université ouvrière communiste, qui avait été fondée à Londres en 1842 par des réfugiés français et qui avait Schapper, Moll et Bauer, « trois vrais hommes », pour la diriger.

« Je m'étais heurté à Manchester », écrit Engels, « à cette vérité que les faits économiques, qui n'ont encore joué dans notre histoire écrite qu'un rôle nul ou méprisé, constituent dans le monde présent une force historique décisive; qu'ils sont aujourd'hui l'origine de tous les antagonismes de classes dans les pays comme l'Angleterre où la grande industrie leur a donné toute leur importance; ils y sont à la base de la formation et de la lutte des partis et, par là même, à l'origine de l'histoire politique. Marx était parvenu à la même opinion; il était même allé plus loin; il écrivait dans les *Deutsch-Französische Jahrbücher* que ce n'est jamais l'état qui conditionne et règle la société bourgeoise, mais au contraire la société bourgeoise qui conditionne et règle l'État, que la politique et son histoire s'expliquent donc par les raisons économiques et non ces raisons par l'histoire. Quand j'allai voir Marx à Paris au cours de l'été 1844 notre accord fut complet sur toutes les théories et c'est de ce jour que date notre collaboration. »

Le premier résultat des études et des observations anglaises d'Engels fut cette esquisse d'une Critique de l'Économie Politique que Marx qualifia de « géniale ». On y retrouve, comme de petites flammes, nourries de l'expérience industrielle anglaise, les mêmes pensées que Marx avait déjà découvertes dans sa cornue d'intellectuel en analysant la révolution française et en sondant les idées des socialistes de Paris.

Indépendamment l'un de l'autre ils avaient tous les deux tendu au vent de l'avenir, dans des champs d'expérience divers, des mains qui s'étaient rencontrées.

Maintenant ils ne faisaient plus qu'un.

PARIS

Si l'Angleterre offrait aux regards avides d'Engels une abondance unique et formidable de faits économiques dont on pouvait tirer un parti politique, Marx découvrait, de son côté, à Paris, outre un passé intéressant, un présent politique qui ne l'était pas moins et qui demandait une solution révolutionnaire.

La révolution de juillet avait porté au trône la monarchie bourgeoise. Le capital jouissait depuis lors de la plus grande liberté d'initiative; il pouvait développer sans frein son expansion, donner carrière à ses instincts, exploiter sur une grande échelle. « Enrichissez-vous », avait dit Guizot aux banquiers, aux spéculateurs, aux rois du chemin de fer, aux propriétaires de mines, aux fournisseurs de l'État et à toute la finance. Il n'en avait pas fallu davantage pour faire épanouir toutes les méthodes du pillage, de la corruption et du vol.

Mais tandis que la Bourse crachait l'or, que les entreprises rendaient des bénéfices énormes, que les affaires véreuses faisaient surgir du sol des millionnaires flambant neufs, la masse du peuple s'enfonçait dans les abîmes de la misère et les gouffres du désespoir.

L'instinct de la conservation et un reste de tradition poussaient ces malheureux, s'ils ne voulaient périr par complète suppression d'espoir, à s'unir en associations qui étaient obligées de se cacher sous un régime de terreur entretenu par la loi et la police.

C'est ainsi que s'étaient fondées de grandes organisations secrètes qui avaient étendu leurs mailles sur tout le pays. Le centre en était à Paris. Les deux principaux chefs s'appelaient Bernard Barbes et Blanqui, les groupements les « Amis du Peuple », les « Droits de l'Homme », « l'Union des Familles » ou les « Saisons »; l'opposition

travaillait là de toutes ses forces, le républicanisme animait les esprits: ils préparaient la révolution et s'occupaient de la dictature prolétarienne. Leur énergie accumulée, échauffée, irritée, se déchargeait parfois dans des rébellions, des mutineries, des complots ou des attentats.

L'élément allemand qui était disséminé dans les souterrains du mouvement – intellectuels, petits bourgeois, ouvriers et compagnons – se réunissait dans le groupe des Parias fondé en 1834 et qui éditait un petit journal. Bien qu'il ne fût pas dégagé de toutes les idées utopistes, il avait déjà mis au point un certain nombre d'autres théories: lutte des classes, concentration du capital, accroissement du prolétariat, révolution sociale et ateliers nationaux. Sa tactique refusait l'emploi de la violence. En 1836 le groupe des Parias donna naissance à celui des Justes. Le premier était dirigé par deux anciens chargés de conférences: Schuster, de Göttingen, et Venedey, de Heidelberg. Parmi les chefs les plus remarqués du second il faut citer Schapper, de Nassau, ancien étudiant des Eaux et Forêts; Bauer, cordonnier de Franken, et Wilhelm Weitling, un tailleur de Magdebourg.

« Leurs objectifs étaient les mêmes que ceux des sociétés secrètes de Paris, mi-propagande et mi-conspiration, avec toujours Paris pour quartier général bien qu'ils ne s'interdissent nullement de prévoir à l'occasion un coup d'État allemand. Mais comme Paris restait le champ de bataille décisif le groupe n'était guère plus alors qu'une branche allemande des sociétés secrètes françaises et gardait notamment le plus étroit contact avec les Saisons que dirigeaient Blanqui et Barbes. Les Français prirent le départ le 13 mai 1839; les sections des Justes suivirent et furent englobées ainsi dans la défaite. »

Le coup manqué amena l'effondrement du groupe; Schapper et Bauer, qui avaient pris part à l'action et étaient restés longtemps en prison, durent quitter la France et se réfugièrent à Londres où ils transportèrent avec eux le siège de la direction. Marx entra en rapport à Paris avec les membres de l'association qui y étaient restés; ils firent sur lui et sur Engels « l'impression de gens imposants » et il ne les perdit plus de vue.

Paris était à ce moment-là le creuset du socialisme et de la révolution. On y trouvait des restes du saint-simonisme, les cendres de la fameuse Phalange de Fourier prolongée par Considérant, le socialisme chrétien inspiré par Lammenais et un socialisme petit-bourgeois qui se jouait dans les mille nuances de la pensée des Sismondi, Buret, Pecqueur, Leroux, Vidal, etc. Aux environs de 1840, Étienne Cabet était revenu d'Angleterre où il avait étudié l'utopie de Thomas Morus et l'efficacité pratique de Robert Owen. Dans la fièvre de son expérience il avait publié un roman intitulé *Voyage en Icarie*, qui avait eu un retentissement considérable et qui avait inauguré toute une ère de propagande pour le socialisme utopique. Cabet donna une profession de foi communiste qui jouit du plus grand succès, surtout parmi les ouvriers. Son *Almanach d'Icarie* fut tiré à 8 000 exemplaires en 1843 et à 10 000 l'année suivante. Le *Populaire*, son journal, et ses brochures, ne cessèrent d'élargir son cercle de lecteurs. Mais Dezamy, qui avait publié en 1842 son code de la communauté dans lequel il réclamait, contre Fourier, Lammenais et Cabet, un socialisme pur de tout élément religieux, trouva aussi des partisans.

Un mouvement qui se dépensait presque entièrement en politique sociale pour les petits bourgeois s'était formé sous le patronat de Louis Blanc, de Ledru-Rollin et de Flocon. L'organisation du travail et le droit de l'homme au labeur constituaient les pierres angulaires de ce système que Louis Blanc avait exposé en 1842 dans un ouvrage intitulé précisément l'*Organisation du Travail*.

L'une des nuances dominantes dans le kaléidoscope des idées socialistes était, depuis 1840, celle de Proudhon, un typographe cultivé de Besançon, qui avait attiré sur lui l'attention des milieux savants depuis la publication de son remarquable ouvrage: « *Qu'est-ce que la propriété ?* ». Marx faisait grand cas de ce livre, car il y trouvait le résultat de ses propres spéculations. Plus tard, quand les chemins des deux hommes s'éloignèrent, il continua à soutenir que l'ouvrage « marquait une date, car il avait été le premier à tout dire avec une telle désinvolture »; Marx se déclarait enchanté de la « puissante musculature de ce style ». Il profita de son séjour à Paris pour faire

connaître à Proudhon la philosophie de Hegel et la façon de la dépasser. « Au cours de longs débats qui se prolongeaient parfois durant toute la nuit, je l'infectais », écrira Marx, « je l'infectais, à son grand préjudice, d'un hégélianisme qu'il ne pouvait pas approfondir à cause de son ignorance de l'allemand… »

Si cette liaison se termina par une rupture inévitable, la rencontre de Heine et Marx laissa en revanche de part et d'autre les plus forts sentiments d'estime et d'amitié. Heine, dont le nom suffisait pour mettre en crainte et en émoi cette réaction prussienne qu'il ne cessait de fouetter et de stigmatiser avec une véritable volupté, était tout désigné à l'affection de Marx. De plus, depuis un an, Heine avait pris parti, de tout son esprit et de tout son cœur, pour le communisme.

« Les communistes », écrivait-il le 15 juin 1843, « forment le seul parti français qui mérite carrément le respect. Je réclamerais volontiers une attention égale pour les Saint-Simoniens, qui survivent encore çà et là sous les plus étranges étiquettes, et pour les Fouriéristes, qui se montrent fort actifs, mais, si honorables qu'ils soient, ils ne pensent qu'au mot, et la question sociale n'est pour eux qu'une simple question; ils ne sont pas poussés par une nécessité démoniaque, ils ne sont pas les instruments prédestinés que la Volonté Supérieure emploie pour accomplir ses formidables desseins. Tôt ou tard la famille dispersée de Saint-Simon et l'état-major fouriériste passeront aux troupes sans cesse croissantes du communisme et, fournissant au besoin brutal le mot qui prête forme aux choses, ils assumeront en quelque sorte le rôle des Pères de l'Église. »

Ce fut donc la communion d'idées qui opéra le rapprochement de Heine et Marx et cimenta leurs relations futures. L'estime que chacun d'entre eux nourrissait pour l'œuvre de l'autre ne pouvait que renforcer de tels liens. Marx persuada Heine de prendre pour thème poétique, au lieu des petits chagrins d'amour, les grandes peines des opprimés, et de troquer de plus en plus fréquemment la flûte lyrique contre le fouet de la satire. Et il se sentit honoré, il vit sa peine récompensée toutes les fois que, désormais, Heine brandit ce terrible fouet sur la réaction et les cuistres.

Leur rôle commun de combattants les unissait aussi en face des persécutions auxquelles ils étaient exposés. Marx avait échappé en venant à Paris à l'espionnage de Cologne, mais il trouva en France, au sein de son entourage, des gens dont les desseins et la personne lui parurent assez obscurs les premiers temps. Ce fut d'abord l'ambassadeur d'Allemagne, von Arnim, qui fit des rapports au gouvernement de Berlin sur le « vil et scandaleux dithyrambe » que Heine avait publié dans les *Deutsch-Französische Jahrbücher*, au sujet du roi Louis de Bavière et sur l'article dans lequel Marx prêchait la révolution sociale à propos de la philosophie du droit. Le ministre de la police prussienne décida aussitôt que Heine, Marx et Bernays (qui avait publié dans les *Jahrbücher* le compte rendu final de la conférence de Vienne) seraient arrêtés immédiatement pour haute trahison et lèse-majesté s'ils avaient le malheur de rentrer en Allemagne. Il y avait aussi à Paris un certain Börnstein, ancien acteur, qui se poussait dans les affaires comme intermédiaire de théâtre et agent de publicité et qui avait fondé, à l'aide des subventions de Meyerbeer, le directeur de la musique royal prussienne, et de l'énergie de Bornstedt, – agent provocateur non moins royal prussien, – une petite gazette allemande, le *Vorwärts*. La feuille passa en premier lieu par une phase patriotique qui ne lui fut d'aucun profit. Elle changea alors d'équipe et, se lançant dans l'extrémisme, sollicita la collaboration de Heine et de Marx. Heine, qui était allé voir sa mère à Hambourg, écrivit à Marx en ces termes: « On me suppose pour le *Vorwärts* beaucoup plus de sympathie que je n'en puis témoigner; cette feuille a vraiment un singulier talent pour provoquer et compromettre. Que va-t-il en sortir ? Pourvu qu'il ne se trame rien à Paris ! » Marx envoya quelques articles; Heine donna, entre autres poèmes, les strophes terribles de son *Chant des Tisserands*, et Bernays, jeune impétueux, qui était rédacteur de la feuille, se garda de servir ces fortes nourritures sans les assaisonner de tous les condiments. Les chefs de la police prussienne purent alors se plaindre au gouvernement français de « l'insolence et de la grossièreté croissantes » des attaques qui venaient de Paris. Guizot ne tenait guère à se brûler les doigts, car il savait que la suppression

du journal et l'expulsion de Heine et de Marx feraient scandale. Il y eut de longues négociations au cours desquelles Arnold Ruge, brouillé avec Marx, joua un rôle des plus étranges. Ruge était le « Prussien » contre lequel Marx avait écrit dans le *Vorwärts* son premier article nettement communiste. Finalement Guizot se laissa déterminer par Alexandre de Humboldt à sévir contre le *Vorwärts*. Bernays fut condamné à deux mois de prison et trois cents francs d'amende; Marx, Ruge, Bakounine, Börnstein et Bernays furent expulsés du pays le 11 janvier 1845; Börnstein et Ruge réussirent, en employant leurs relations, à faire revenir sur l'arrêt. Heine fut épargné par le gouvernement qui craignait un trop gros scandale. Marx alla s'installer à Bruxelles.

Paris ne lui avait été hospitalier que moins d'un an. Quelque chagrin qu'il eût à le quitter, il pouvait le faire cependant avec la consolante certitude d'y avoir mûri et appris à juger, d'y avoir acquis l'expérience et la technique du combat. C'est de Paris que date son époque socialiste.

LA SAINTE FAMILLE

La principale discussion avait porté entre Marx et Engels sur la méthode la plus logique pour prolonger sur le terrain politique la critique de la philosophie hégélienne.

Au cours de ce débat, l'idée leur était venue de soumettre une bonne fois au scalpel de la critique le raffinement de l'idéalisme spéculatif, tel que le pratiquaient surtout les frères Bauer.

L'amitié de Marx et de Bruno Bauer avait pris fin depuis le jour où Marx avait opposé un refus catégorique aux Hommes Libres de Berlin. Et leur différend personnel s'était traduit sur le terrain des opinions par des divergences de plus en plus accusées. Bruno Bauer en voulait à Marx de l'orientation qu'il adoptait sans s'inquiéter de son patronage ni de son amicale assistance. Il suivait d'un œil malveillant les travaux des « malins de 1842 » et des survivants politiques de « feu la *Rheinische Zeitung* ». Il s'était abstenu de

toute collaboration aux *Deutsch-Französische Jahrbücher* malgré les invitations de ses rédacteurs, et de concert avec son frère Edgar, avait en revanche organisé dans la *Allgemeine Literatur-Zeitung* une citadelle d'où il avait promis de « représenter toute l'insuffisance et la creuse emphase du libéralisme et du radicalisme de 1842. » Il fallait, disait-il, remplacer la critique « prétentieuse, jalouse et mesquine » de l'ancienne *Rheinische Zeitung* par des vues « libres et humaines ». Au lieu de tourner au socialisme, ce qui n'était que le geste impuissant de philosophes désorientés, on reviendrait à la pure théorie, à « l'idée de la conscience infinie ».

Marx et Engels relevèrent le gant et retournèrent contre l'ennemi son propre fer. L'adversaire devait toucher le sol avant d'avoir pu prendre élan. Ils avaient tout ce qu'il fallait pour exécuter ce tour de force, entraînement, courage et mordant; ils étaient deux et ne péchaient que par excès de hardiesse. Partis d'un même passé philosophique, d'un égal enthousiasme à l'endroit de Feuerbach, ils avaient acquis tous les deux le même point de vue radical en matière de philosophie; puis, passant à la politique, ils étaient parvenus par des voies différentes à des conclusions identiques. Maintenant leur intérêt commun pour le socialisme et le communisme, et le sentiment de leur responsabilité envers l'époque les unissaient d'un lien indissoluble. Il s'agissait pour eux de s'affranchir de tout ce qui pouvait leur rester de leur ancienne évolution, de se débarrasser de leurs dernières coquilles d'œuf, de faire table rase et de déblayer la route de tout ce qui barrait la voie et risquait d'obscurcir le but. Il fallait s'engager sur un chemin tout neuf.

À l'occasion d'un article de Ruge sur la révolte des tisserands silésiens de 1844, Marx s'était expliqué nettement dans le *Vorwärts* avec l'ancien directeur des *Deutsch-Französische Jahrbücher*, marquant par là un pas fort important. En refusant le socialisme d'État et en proclamant que l'État est une « institution sociale », il affirmait le principe de la supériorité de la société sur l'État. Il s'en suivait, en écartant le socialisme utopique qui prétendait atteindre au but par des méthodes pacifiques, une définition de la révolution qui la représentait à la fois comme un phénomène social, dans la mesure

où elle détruit les moules de l'ancienne société, et politique, dans la mesure où elle renverse l'ancienne puissance de l'État. La logique de la déduction demandait donc que le socialisme fût placé au-dessus de la politique et que celle-ci ne se réduisit plus qu'à un moyen d'introduire celui-là. La ligne qui devait mener de la philosophie radicale à la politique se trouvait par là tracée logiquement jusqu'au bout, au-delà même de cette politique. La profession de foi socialiste de Marx ne se présentait que comme le couronnement logique de l'attitude politique qu'on lui avait connue jusqu'alors.

En face de cette évolution qui se précipitait vers l'avant, l'arrogante attitude de Ruge et sa démarche d'écrevisse professorale ne pouvaient qu'irriter plus vivement l'humeur querelleuse de Marx. Engels, qui de toute façon se sentait toujours démangé d'une envie de polémiquer, et pour qui nul combat n'était assez violent, fut aussitôt de la partie. Il prit sa plume avant de quitter Paris et rédigea brièvement tout ce qu'il avait sur le cœur. Marx se chargea de dire le reste, et il le fit si copieusement qu'il en noircit vingt-deux feuilles, un tome. Peut-être dilua-t-il ainsi la matière parce qu'au-dessus de vingt-deux feuilles les livres échappaient aux ciseaux des censeurs; peut-être aussi fut-ce malgré lui, parce qu'ayant une occasion de vider une bonne fois son âme il ne voyait aucune limite à sa matière et ne pouvait jamais se résoudre à en finir.

Engels fut effrayé quand il vit le gros bouquin qui venait de paraître à Francfort, aux éditions de Rütten & Löning, et plus encore en constatant que lui qui n'en avait écrit que si peu de pages, figurait en tête comme auteur. Mais ce fut le titre qui l'épouvanta le plus. Marx avait tout d'abord voulu appeler son livre: « Critique de la critique critique », puis il avait suivi le conseil de son éditeur qui préférait *La Sainte Famille* comme plus piquant, plus épigrammatique. *Critique de la critique critique* était resté comme sous-titre. C'était une pointe contre Bruno Bauer et consorts.

« Le nouveau titre », lui écrivit Engels, « va m'engager dans des ennuis avec mon vieux père qui est déjà bien assez irrité sans cela; tu ne pouvais pas t'en douter… Et puis il y en a beaucoup trop. Le souverain mépris avec

lequel nous traitons la *Literatur-Zeitung* ne s'accorde pas le moins du monde avec ces vingt-deux feuilles de texte. Enfin les trois quarts de la critique que tu consacres à la spéculation et à l'être abstrait passeront au-dessus du public. Ceci dit, le livre est magnifique; le texte est à mourir de rire.»

Engels avait raison. L'ouvrage était trop gros, trop lourd, trop peu «public» et trop inactuel. Personne n'avait assez de temps ni de patience pour arriver jusqu'aux passages qui étaient «à mourir de rire», et qui ne l'étaient, d'ailleurs, que pour les initiés. Enfin la *Literatur-Zeitung* avait depuis longtemps rendu le dernier soupir quand l'ouvrage parvint au public; il arrivait trop tard, même pour l'enterrement.

La portée de *la Sainte Famille* tenait beaucoup moins à ses critiques, souvent forcées et fatigantes, qu'à ses formules, aux grands principes qu'elle énonçait et qui passèrent plus tard dans les ouvrages de vaste format où ils prirent place pour des siècles.

Les aphorismes lapidaires que contient le livre sur le prolétariat, sur l'idée et les masses, sur le rôle de l'homme actif dans l'accomplissement de l'histoire ont parfois la beauté fascinante des pierres précieuses.

Citons ceci, sur le prolétariat:

«Le prolétariat et la richesse sont des antithèses. À ce titre, ils constituent un tout. L'un et l'autre sont des créations du monde de la propriété privée. Il s'agit de savoir quelle position déterminée chacun d'eux occupe dans l'antithèse. Il ne suffit pas de proclamer qu'ils forment les deux faces d'un tout.

La propriété privée comme propriété privée, comme richesse, est forcée de conserver *elle-même en vie*, et partant, de conserver en vie son antithèse, le prolétariat. C'est le côté *positif* de l'antithèse, la propriété privée satisfaite en soi-même.

Inversement, le prolétariat est contraint, comme prolétariat, de s'abolir lui-même, partant, d'abolir son antithèse, celle qui le conditionne, qui fait de lui le prolétariat: la propriété privée. C'est le côté *négatif* de l'antithèse, son inquiétude inhérente: la propriété privée dissoute et en voie de dissolution.

La classe possédante et la classe du prolétariat représentent la même aliénation humaine. Mais la première se complaît et se sent confirmée dans

cette aliénation de soi, elle éprouve l'aliénation humaine. Mais la première se complaît et se sent confirmée dans cette aliénation de soi, elle éprouve l'aliénation comme *sa propre puissance* et possède en elle l'*apparence* d'une existence humaine; la seconde se sent anéantie dans l'aliénation, elle voit en elle sa propre impuissance et la réalité d'une existence inhumaine. […]

Si, dans son mouvement économique, la propriété privée s'achemine d'elle-même vers sa propre dissolution, elle le fait uniquement à travers une évolution indépendante d'elle, inconsciente, contraire à sa volonté et inhérente à sa nature, simplement en produisant le prolétariat *comme prolétariat*, la misère consciente de sa misère morale et physique, la déshumanisation qui, consciente d'elle-même, tend à s'abolir elle-même. Le prolétariat exécute la sentence que la propriété privée prononce contre elle-même en engendrant le prolétariat, tout comme il exécute la sentence que le travail salarié prononce contre lui-même en produisant la richesse d'autrui et sa propre misère. Si le prolétariat triomphe, il ne sera nullement devenu le côté absolu de la société, car il ne triomphera qu'en s'abolissant lui-même et en abolissant son contraire. À ce moment-là, le prolétariat aura disparu tout autant que son antithèse qui est aussi sa condition, la propriété privée.

Si les auteurs socialistes assignent au prolétariat ce rôle historique, ce n'est nullement, comme la Critique critique feint de le croire, parce qu'ils tiennent les prolétaires pour des *dieux*. C'est plutôt le contraire. C'est parce que dans le prolétariat développé l'abstraction de toute humanité, et même de toute *apparence* d'humanité est achevée en pratique; c'est parce que les conditions d'existence du prolétariat résument toutes les conditions d'existence de la société actuelle parvenues au paroxysme de leur inhumanité; c'est parce que, dans le prolétariat, l'homme s'est perdu lui-même, mais a acquis en même temps la conscience théorique de cette perte et, qui plus est, se voit contraint directement, par la *misère* désormais inéluctable, impossible à farder, absolument impérieuse – expression pratique de la *nécessité* – à se révolter contre cette inhumanité: c'est pour ces raisons que le prolétariat peut et doit se libérer lui-même. Toutefois, il ne peut se libérer lui-même sans abolir ses propres conditions d'existence. Il ne peut abolir ses propres conditions d'existence sans abolir *toutes* les conditions d'existence inhumaines de la société actuelle que sa propre situation résume. […] Peu importe ce que tel ou tel prolétaire, ou même le prolétariat tout entier *imagine* momentanément

comme but. Seul importe ce *qu'il est* et ce qu'il sera historiquement contraint de faire en conformité de cet *être*. Son but et son action historique lui sont tracés visiblement et irrévocablement, tout autant dans la situation même de sa vie que dans toute l'organisation de la société bourgeoise de ce temps. »[5]

Et plus loin, à propos de l'idée et des masses:

« La *conception hégélienne de l'histoire;* laquelle, à son tour, ne fait qu'exprimer spéculativement ce dogme *germano-chrétien*, l'antithèse de l'*Esprit* et de la *Matière*, de *Dieu* et du *Monde*. Car à l'intérieur de l'histoire, à l'intérieur de l'humanité même, ladite antithèse se traduit de la sorte: quelques *individus* élus s'opposent comme Esprit actif du reste de l'humanité, *Masse dépourvue d'Esprit, Matière*.

La conception hégélienne de l'histoire suppose un *Esprit abstrait* ou *absolu* qui évolue de telle manière que l'humanité n'est qu'une *Masse*, qui le véhicule plus ou moins consciemment. C'est pourquoi Hegel met en scène, à l'intérieur de l'histoire *empirique*, exotérique, une histoire *spéculative*, ésotérique. L'histoire de l'humanité devient l'histoire de l'Esprit *abstrait* de l'humanité, donc d'un Esprit situé au-delà de l'homme réel. »

« Hegel se rend coupable, par deux fois, de raisonner à moitié: une fois en affirmant que la philosophie est la présence de l'Esprit absolu, mais en se gardant bien, dans le même temps de reconnaître l'*individu philosophique* réel comme l'*Esprit absolu*; une deuxième fois, en ne confiant qu'en apparence à l'Esprit absolu comme tel la tâche de réaliser l'histoire. En effet, l'Esprit absolu ne prenant conscience comme Esprit universel créateur que *post festum*, dans le philosophe, sa fabrication de l'histoire n'existe que dans la conscience, l'opinion et la représentation du philosophe, dans la seule imagination spéculative. »

« La philosophie *spéculative*, surtout la philosophie de Hegel, se devait de traduire toutes les questions relevant du bon sens humain dans la forme de la raison *spéculative*, et de changer la question réelle en une question spéculative afin de pouvoir y répondre. Ayant faussé la question que j'avais sur les lèvres, et m'avoir, comme au catéchisme, mis sa propre question sur les lèvres, la spéculation pouvait, naturellement, tout comme au catéchisme, tenir sa réponse prête pour chacune de mes questions. »

5. K. Marx, *La Sainte Famille ou critique de la critique critique* (1845), in *Œuvres III, op. cit.*, p. 458-460.

« De même que, selon les anciens téléologues, les plantes n'existent que pour servir de nourriture aux animaux, et les animaux que pour servir de nourriture aux hommes, de même l'histoire n'existe que pour servir à cet acte de consommation de la nourriture théorique: *la démonstration*. L'homme existe pour que l'histoire existe, et l'histoire existe pour qu'existe la *démonstration des vérités*. »

« L'« *Idée* » s'est toujours ridiculisée dans la mesure où elle était distincte de l'*intérêt*. Au demeurant, on comprend aisément que tout *intérêt* « massif », en s'affirmant historiquement, dépasse de beaucoup, dès sa première apparition sur la scène du monde, dans l'« idée » ou l'« imagination », ses limites réelles, et se confond avec l'intérêt *humain* tout court. Cette illusion constitue ce que Fourier appelle le *ton* de chaque époque historique. »

« Au demeurant, la Masse est un objet indéterminé et ne peut donc exercer une action déterminée ou nouer des relations déterminées. Objet de la Critique critique, la Masse, telle qu'elle est, n'a rien de commun avec les masses réelles qui, du reste forment entre elles des antithèses très « massives ». C'est la Critique elle-même qui s'est « fait » sa propre « Masse », tel un naturaliste qui au lieu de parler de classes déterminées, situerait *la* classe par rapport à sa personne. »

« Une fois l'homme reconnu comme l'essence, comme la base de toutes les activités et de toutes les conditions humaines, seule la « Critique » peut encore inventer de nouvelles catégories et retransformer – comme elle le fait précisément – l'Homme en une catégorie, voire, en principe, de toute une série de catégories, recourant ainsi à l'unique échappatoire laissée à l'inhumanité théologique terrifiée et traquée. L'Histoire ne fait rien, elle « ne possède pas de richesse immense », elle « ne livre point de combat » ! C'est plutôt l'homme, l'homme réel et vivant qui fait tout cela, qui possède et combat; ce n'est certes pas l'« Histoire » qui se sert de l'homme comme d'un moyen pour œuvrer et parvenir – comme si elle était un personnage à part – à ses propres fins; au contraire, elle n'est rien d'autre que l'activité de l'homme poursuivant ses fins. »

« Nul besoin d'une grande sagacité pour découvrir le lien de nécessité qui rattache le matérialisme au communisme et au socialisme, quand on connaît les doctrines matérialistes touchant la bonté originelle et l'égalité des dons intellectuels des hommes, la toute-puissance de l'expérience, de l'habitude, de

l'éducation, de l'influence des conditions extérieures sur l'homme, l'importance considérable de l'industrie, la légitimité de la jouissance, etc. Si l'homme tire toute connaissance, tout sentiment, etc. du monde sensible et de l'expérience de ce monde, il importe désormais d'organiser le monde empirique de manière telle que l'homme y éprouve l'authentiquement humain et en prenne l'habitude, qu'il s'éprouve homme. Si l'intérêt bien compris est le principe de toute morale, il emporte que l'intérêt privé de l'homme se confonde avec l'intérêt humain. Si l'homme n'est pas libre au sens matérialiste, c'est-à-dire s'il est libre, non par la force négative d'éviter ceci ou cela, mais par le pouvoir positif de faire valoir sa vraie individualité, il ne faut pas punir le crime dans l'individu, mais détruire les foyers antisociaux du crime et accorder à chacun l'espace social nécessaire à la manifestation essentielle de sa vie. Si l'homme est formé par les circonstances, il faut donner forme humaine aux circonstances. Si l'homme est sociable par nature, c'est seulement dans la société qu'il déploie sa vraie nature, et il faut mesurer la puissance de sa nature non à la puissance de l'individu singulier, mais à la puissance de la société. »[6]

Avec leur « Sainte Famille » Marx et Engels dépassaient systématiquement pour la première fois les conclusions de l'utopisme et ses tendances philanthropiques qui ne servaient plus depuis longtemps que d'ornement philosophique à la charité bourgeoise. Ils disaient pour la première fois, d'une façon nette et précise, ce que les utopistes n'avaient jamais compris, à savoir: que le socialisme était le résultat d'une évolution historique et que cette évolution devait se réaliser au moyen d'un mouvement conscient et autonome de la classe ouvrière.

Malgré la profusion des feuillages parasites qui encombraient sa frondaison, malgré le lierre de la philosophie et le chiendent de la spéculation, le jeune arbre du matérialisme historique poussait déjà un tronc si dru et étalait une si vaste couronne qu'il n'allait pas tarder à devenir le centre du jardin de l'esprit et à le recouvrir tout entier de son ombre.

6. *Ibid.*, p. 509-600.

BRUXELLES

Chassé de Paris, Marx alla s'établir à Bruxelles.

S'il put déménager sans souci pécuniaire, ce fut grâce aux soins immédiats et à la générosité d'Engels, son nouveau compagnon d'armes. Du premier jour de leur amitié cet homme de grand cœur était devenu le plus puissant soutien de Marx dans le domaine matériel comme dans le royaume de l'esprit.

« Je reçois à l'instant ton adresse après bien des péripéties », écrit-il de Barmen à Marx le 22 février 1845, « et je prends la plume sur le champ. Dès que j'ai appris ton expulsion j'ai jugé nécessaire d'ouvrir une souscription pour répartir collectivement sur nous tous les frais supplémentaires que cette aventure te cause. L'affaire a bien marché. D'ailleurs, comme je ne sais pas si le produit en sera suffisant, il va de soi que mes premiers honoraires d'Angleterre, dont je vais recevoir bientôt une partie, sont entièrement à ta disposition; je puis m'en passer en ce moment: mon père doit m'avancer de l'argent. Il ne faut pas que ces chiens aient le plaisir de te plonger par leur infamie dans des embarras financiers. »

Peu de temps après il vint en personne à Bruxelles. Depuis sa rencontre avec Marx il n'était pas resté inactif. Les documents qu'il avait rapportés d'Angleterre sur le développement de la production capitaliste, les diverses formes et les méthodes de l'exploitation ouvrière, la condition de la classe prolétarienne, la misère des enfants et bien d'autres sujets, lui avaient servi à établir un violent pamphlet, *La Situation de la classe laborieuse en Angleterre*, qui avait paru à Leipzig au cours de l'été 1845 et provoqué une vive curiosité. Mais ce n'était dans son esprit que l'amorce d'une œuvre considérable qui le préoccupait beaucoup, sur l'histoire sociale d'Angleterre. Il avait de plus envisagé la publication d'une revue socialiste mensuelle à laquelle Moïse Hess, qu'il fréquentait assidûment, devait fournir sa collaboration. À ce sujet, il écrivait à Marx le 20 janvier 1845: « En dernière heure Hess et moi devons lancer, le 1er avril, *Le Miroir de la Société*, revue mensuelle qui peindra le tableau de la misère sociale et du régime bourgeois. » Mais la feuille ne parut que le 1er juillet;

elle devait « représenter la classe non possédante et éclairer la situation sociale présente »; elle ne vécut que peu de temps. Quoi qu'il en fût, de même que Hess avait été le premier communiste, elle représenta le premier essai logique qu'on eût tenté pour créer une presse collectiviste dans laquelle la critique de la situation économique occupât le premier rang. Engels, d'ailleurs, n'y eut que peu de part; il s'était retiré assez vite. En revanche, il poursuivait d'autres projets, comme la réalisation d'une collection des auteurs socialistes étrangers et une critique de Frédéric List. Finalement, il mit le Wuppertal en feu par sa propagande communiste.

« À Elberfeld », écrivait-il à Marx, « nous réalisons des miracles. Nous avons tenu hier, dans la plus grande salle du premier hôtel de la ville, notre troisième réunion communiste: à la première nous étions quarante, à la deuxième nous fûmes cent vingt, et hier nous étions plus de deux cents. Tout Elberfeld et Barmen étaient représentés, depuis l'épicerie jusqu'à la grande finance; il ne manquait que le prolétariat. Hess a parlé; on a lu des poèmes et des passages de Shelley, ainsi que l'article concernant les colonies communistes déjà fondées. Puis discussion jusqu'à une heure. Notre institution fait fureur. On ne parle plus que communisme, et chaque jour nous amène de nouveaux adhérents. »

Le mouvement, naturellement, ne tarda pas à être réprimé; Engels eut de graves ennuis du côté de sa famille et profita avec plaisir de l'occasion de faire un voyage à Bruxelles.

Il s'y installa pour quelques mois, habita porte à porte avec Marx et se tint en rapport constant avec lui. Au mois de septembre, ils partirent ensemble pour l'Angleterre, où ils passèrent six semaines. Engels avait à y régler plusieurs affaires personnelles, déménager sa bibliothèque et réchauffer ses relations avec des revues. Mais il voulait surtout faire connaître à Marx la situation de l'Angleterre, sa littérature socialiste et les représentants de son mouvement ouvrier. Marx y puisa force impression puissante, moissonna tant qu'il put dans les divers écrits touchant l'économie ou le socialisme et entra en contact avec les chefs chartistes.

Aussitôt de retour à Bruxelles, ils se remirent tous les deux à la tâche. N'avaient-ils pas écrit dans leur introduction au livre

de *la Sainte Famille*: « Cette polémique doit servir de préface aux écrits dans lesquels chacun de nous développera isolément son opinion positive au sujet des nouvelles doctrines philosophiques et sociales » ? Il s'agissait maintenant de donner ces écrits. Ils y établiraient le bilan de toute la philosophie posthégélienne. Et ils feraient en même temps le point de leur propre évolution dans la « conscience philosophique ».

Engels avait pu constater dès son arrivée à Bruxelles que Marx s'était déjà dégagé de « l'humanisme réaliste » auquel il se référait encore dans la préface de la « Sainte Famille ». Esprit de feu il changeait de peau philosophique à tout instant, au point qu'Engels, pourtant plus souple et plus vite adapté que lui, avait parfois peine à le suivre.

Marx s'était rendu compte « qu'il n'y avait pas moyen de comprendre la réalité historique si l'on ignorait l'industrie ». La philosophie avait cessé d'être pour lui la couronne de tout savoir et la somme de toute connaissance; il la considérait maintenant comme superflue. C'était la critique de Feuerbach qui l'avait surtout poussé à cette extrémité de vues. Dès la publication de la « Sainte Famille », la scission était consommée.

Feuerbach, au bout de son rouleau, ne parvenait pas à liquider le problème de l'univers sensible, parce qu'il n'en finissait jamais d'être philosophe. Il ne pouvait trouver de porte de sortie pour s'évader du monde des abstractions « qu'il détestait pourtant mortellement lui-même ». Son univers sensible n'était qu'une nue abstraite, un fait donné de toute éternité et toujours semblable à lui-même. Que ce fût l'œuvre d'une immense évolution, le produit de générations dont chacune était montée sur les épaules de la précédente, il ne pouvait pas le comprendre. Son homme lui-même était un homme abstrait. « Feuerbach se cramponne », comme disait Engels, « à la nature et à l'homme; mais la nature et l'homme restent chez lui des mots. De l'homme réel, de la vraie nature, il ne peut rien dire de précis. » L'homme abstrait était justement la station terminus d'une philosophie qui avait supprimé l'Idée. Elle avait mis l'homme à la place mais n'avait changé, ce faisant, qu'une abstraction pour

une autre. La faute en était à la philosophie même. Dans le monde des réalités, cet homme abstrait ne pouvait servir à rien. Il fallait donc renoncer à la philosophie pour parvenir à l'homme réel. Et cet homme réel était aux yeux de Marx l'être actif, l'instrument de toute la production, l'homme qui vivait dans le complexe des liens sociaux, mû, dirigé par l'intérêt, l'homme qui faisait l'histoire quotidienne et qui réalisait par là l'évolution.

La découverte de l'homme réel, de l'homme vivant et facteur de l'histoire, fut la grande conquête de Marx, l'acquisition qui le dégagea de Hegel, Bauer et Feuerbach.

C'est dans un vieux carnet de Marx qu'on a trouvé, parmi des citations et des notes presque illisibles, ces fameux jugements au sujet de Feuerbach dont l'imposant massif marque comme un jalon la formidable proportion de cette découverte et le progrès de son évolution. Engels a parlé d'eux comme du « germe génial d'une nouvelle conception du monde ».

I. Le grand défaut de tout le matérialisme passé (y compris celui de Feuerbach), c'est que la chose concrète, le réel, le sensible, n'y est saisi que sous la forme de *l'objet* ou de *l'intuition*, non comme activité humaine sensible, comme *pratique*; non pas subjectivement. Voilà pourquoi le côté actif se trouve développé abstraitement, en opposition au matérialisme, par l'idéalisme: celui-ci ignore naturellement la réelle activité sensible comme telle. Feuerbach veut des objets sensibles, réellement distincts des objets pensés: mais il ne saisit pas l'activité humaine elle-même comme activité *objective*. C'est pourquoi il ne considère, dans l'*Essence du christianisme*, que le comportement théorique comme véritablement humain, tandis que la pratique n'est conçue et saisie que dans sa manifestation sordidement judaïque. Il ne comprend donc pas la signification de l'activité « révolutionnaire », de l'activité « pratiquement critique ».

II. La question de savoir si le penser humain peut prétendre à la vérité objective n'est pas une question de théorie, mais une question *pratique*. C'est dans la pratique que l'homme doit prouver la vérité, c'est-à-dire la réalité et la puissance, l'ici-bas de sa pensée. La querelle de la réalité ou de l'irréalité du penser – qui est isolé de la pratique – est un problème purement scolastique.

III. La doctrine matérialiste de la transformation par le milieu et par l'éducation oublie que le milieu est transformé par les hommes et que l'éducateur doit lui-même être éduqué. Aussi lui faut-il diviser la société en deux parties, dont l'une est au-dessus de la société.

La coïncidence de la transformation du milieu et de l'activité humaine ou de la transformation de l'homme par lui-même ne peut être saisie et comprise rationnellement que comme *praxis révolutionnaire*.

IV. Feuerbach part du fait de l'aliénation religieuse de soi, du dédoublement du monde en un monde religieux et un monde profane. Son travail consiste à dissoudre le monde religieux dans son assise profane. Mais si l'assise profane se détache d'elle-même et se fixe dans les nues, tel un royaume indépendant, cela ne peut s'expliquer que par le déchirement de soi et par la contradiction à soi-même de cette assise profane. Il faut donc tout autant comprendre cette assise en elle-même, dans sa contradiction, que la révolutionner pratiquement. Ainsi, une fois que l'on a découvert, par exemple, que la famille terrestre est le secret de la Sainte Famille, c'est la première elle-même qui doit être anéantie en théorie et en pratique.

V. Peu satisfait du penser abstrait, Feuerbach veut la contemplation; toutefois, il ne conçoit pas le sensible comme activité *pratique* humaine et sensible.

VI. Feuerbach réduit l'essence de la religion à l'essence humaine. Mais l'essence *humaine* n'est point chose abstraite, inhérente à l'individu isolé. Elle est, dans sa réalité, l'ensemble des relations sociales.

N'abordant pas la critique de cette essence réelle, Feuerbach est obligé:

1° de faire abstraction du cours historique et de fixer le sentiment religieux pour soi, en supposant un individu abstraitement – *isolément* – humain.

2° de ne concevoir l'essence que comme « genre », comme généralité intérieure, muette, qui relie de manière naturelle la multitude des individus.

VII. C'est pourquoi Feuerbach ne voit pas que le « sentiment religieux » est lui-même un produit social et que l'individu abstrait qu'il analyse appartient à une forme de société bien déterminée.

VIII. Toute vie sociale est essentiellement *pratique*. Tous les mystères qui entraînent la théorie vers le mysticisme trouvent leur solution rationnelle dans la pratique humaine et dans la compréhension de cette pratique.

IX. Le résultat suprême auquel parvient le matérialisme contemplatif – c'est-à-dire le matérialisme qui ne conçoit pas le sensible comme activité pratique, c'est la théorie des individus isolés et de la société bourgeoise.

X. L'ancien matérialisme se situe au point de vue de la société bourgeoise. Le nouveau matérialisme se situe au point de vue de la société humaine, ou de l'humanité sociale.

XI. Les philosophes n'ont fait qu'*interpréter* le monde de diverses manières; ce qui importe, c'est de le *transformer*.[7]

Ces jugements n'étaient que le prélude du grand débat qui devait s'ouvrir entre Marx et Engels d'une part et Feuerbach, Bauer, Stirner de l'autre.

L'IDÉOLOGIE ALLEMANDE

Un an de travail, septembre 1845-août 1846, fournit à Marx deux gros volumes qui devaient paraître sous le titre: *l'Idéologie allemande*.

Un géomètre westphalien, l'ancien lieutenant Weydemeyer, ami de Marx qu'il admirait, espérait conquérir son beau-frère, Lüning, un éditeur de Bielfeld qui publiait le *Westfälisches Dampfboot*, à l'idée de lancer l'ouvrage. Le manuscrit fut envoyé, mais le livre ne parut pas, car les auteurs apprirent un beau jour que « le changement de la situation n'en permettait plus l'impression ». Ils ne trouvèrent aucun autre éditeur. « Nous abandonnâmes donc », écrivit Marx plus tard, « le manuscrit de cet ouvrage à la critique perforante des rats, et ce d'autant plus volontiers que nous avions atteint notre but principal, qui était de nous comprendre nous-mêmes ».

En réalité, tout l'ouvrage se résumait dans cette devise: il fallait que chacun se connût. Il s'agissait de « démasquer les ânes qui se prenaient pour des lions, et qu'on croyait sur la foi de leurs paroles », de « montrer que les rodomontades des exégètes de la philosophie ne reflétaient que la misère pitoyable de la véritable situation allemande » et de dévoiler aux yeux du monde « le processus de

7. K. Marx, *Ad Feuerbach* (1844-1847), in *Œuvres III, op. cit.*, p. 1029-1033.

pourriture de l'esprit absolutiste allemand ». Tel était le dessein des auteurs. Mais il en est sorti bien plus. L'ouvrage permit à Marx et à Engels de se débarrasser des derniers restes du fatras philosophique qui gênaient encore leur esprit, les amena de la critique philosophique, politique et économique, à la critique de la conception de l'histoire, et leur permit de voir, immense découverte, que le moteur de cette histoire n'était pas l'idée, la critique, mais la révolution, l'homme révolutionnaire.

La découverte de l'homme réel, agissant, acteur de l'histoire, telle qu'elle ressortait des jugements de Marx sur Feuerbach, s'élargit dans le nouveau livre: ils découvrirent l'homme révolutionnaire. Marx était parvenu jusque-là par degrés.

« La première présupposition de toute histoire humaine c'est, naturellement, l'existence d'individus humains vivants. Le premier état de fait à constater, c'est donc l'organisation corporelle de ces individus et la relation qui en résulte pour eux avec le reste de la nature. [...] Toute historiographie doit partir de ces bases naturelles et de leur modification par l'action des hommes au cours de l'histoire.

On peut distinguer les hommes des animaux par la conscience, par la religion ou par tout ce que l'on voudra. Eux-mêmes commencent à se distinguer des animaux dès qu'ils se mettent *à produire* leurs moyens d'existence: ils font là un pas qui leur est dicté par leur organisation physique. En produisant leurs moyens d'existence les hommes produisent indirectement leur vie matérielle elle-même. »

« Or, pour vivre, il faut avant tout manger et boire, se loger, se vêtir et maintes choses encore. Le premier acte historique, c'est donc la création des moyens pour satisfaire ces besoins, la production de la vie matérielle elle-même. En vérité, c'est là un acte historique, une condition fondamentale de toute histoire. »

« Ainsi les individus manifestent-ils leur vie, ainsi sont-ils. Ce qu'ils sont coïncide donc avec leur production, avec ce qu'ils produisent aussi bien qu'avec la façon dont ils la produisent. Ainsi, ce que sont les individus dépend des conditions matérielles de leur production. »

« Des individus déterminés, exerçant une activité productive déterminée, nouent des relations sociales et politiques déterminées. »

« La structure sociale et l'État se dégagent constamment du processus vital d'individus déterminés – non pas tels qu'ils peuvent apparaître dans leur propre imagination et dans celle d'autrui, mais tels qu'ils sont *en réalité*, c'est-à-dire tels qu'ils œuvrent, produisent matériellement, donc tels qu'ils s'achèvent dans des limites, des circonstances préalables et des conditions matérielles déterminées, indépendantes de leur volonté.

La production des idées; des représentations, de la conscience est, de prime abord, directement mêlée à l'activité et au commerce matériels des hommes: elle est le langage de la vie réelle. Ici, la manière d'imaginer et de penser, le commerce intellectuel des hommes apparaissent encore comme l'émanation directe de leur conduite matérielle. Il en va de même de la production intellectuelle, telle qu'elle se manifeste dans le langage de la politique, des lois, de la morale, de la religion, de la métaphysique, etc., d'un peuple. Ce sont les hommes qui sont les producteurs de leurs représentations, de leurs idées, etc., mais ce sont les hommes réels, œuvrants, tels qu'ils sont conditionnés par un développement déterminé de leurs forces productives. [...] La conscience ne peut jamais être autre chose que l'être conscient, et l'être des hommes est leur procès de vie réel.

« Tout au contraire de la philosophie allemande, qui descend du ciel sur la terre, on s'élève ici de la terre au ciel; autrement dit, on ne part pas de ce que les hommes disent, s'imaginent, se représentent, ni non plus de ce que l'on dit, pense, s'imagine et se représente à leur sujet, pour en arriver à l'homme en chair et en os; c'est à partir des hommes réellement actifs et de leur processus de vie réel que l'on expose le développement des reflets et des échos idéologiques de ce processus. Les formations brumeuses du cerveau humain sont elles aussi des sublimés nécessaires du processus matériel de leur vie, empiriquement vérifiable et lié à des circonstances matérielles préalables. Par conséquent, la morale, la religion, la métaphysique et tout le reste de l'idéologie, ainsi que les formes de conscience qui leur correspondent, ne conservent plus leur semblant d'indépendance. Elles n'ont ni histoire ni développement; ce sont, au contraire, les hommes qui, en même temps qu'ils développent leur production et leur communication matérielles, transforment, avec cette réalité qui leur

est propre, et leur pensée et les produits de celle-ci. Ce n'est pas la conscience qui détermine la vie, c'est la vie qui détermine la conscience. »

« Cette conception ne va pas sans présuppositions. Elle part de circonstances préalables réelles et ne les abandonne pas un seul instant. Ses présuppositions, ce sont les hommes, non pas dans quelque isolement ou immobilité imaginaires, mais dans leur processus d'évolution réel, empiriquement perceptible dans des conditions déterminées. Sitôt décrit ce processus d'activité vitale, l'histoire cesse d'être une collection de faits inanimés. »

« Ce n'est pas la critique, mais la révolution qui est la force motrice de l'histoire. »

« Elle montre que l'histoire ne prend pas fin en se dissolvant dans la « Conscience de soi » comme « Esprit de l'esprit », mais que chacun de ses stades offre un résultat matériel, une somme de forces productives, une relation historiquement créée avec la nature et entre les individus, dont chaque génération hérite de sa devancière, une masse de forces productives, de capitaux et de circonstances qui, d'une part, sont modifiées, certes, par la nouvelle génération, mais qui lui prescrivent, d'autre part, ses propres conditions d'existence et lui impriment un développement déterminé, un caractère spécifique. Bref, cette conception de l'histoire montre que les circonstances font les hommes tout autant que les hommes font les circonstances. »

« Voici, pour finir, quelques résultats que nous obtenons encore de la conception de l'histoire que nous avons exposée:

1° À un certain stade de l'évolution des forces productives, on voit surgir des forces de production et des moyens de commerce qui, dans les conditions existantes, ne font que causer des malheurs. Ce ne sont plus des forces de production, mais des forces de destruction (machinisme et argent). Autre conséquence, une classe fait son apparition, qui doit supporter toutes les charges de la société sans jouir de ses avantages; une classe qui, jetée hors de la société, est reléguée de force dans l'opposition la plus résolue à toutes les autres classes; une classe qui constitue la majorité de tous les membres de la société et d'où émane la conscience de la nécessité d'une révolution en profondeur, la conscience communiste, celle-ci pouvant, naturellement, se former aussi parmi les autres classes grâce à l'appréhension du rôle de cette classe;

2° Les conditions dont dépend l'emploi de forces productives déterminées sont celles qu'impose le règne d'une classe déterminée de la société dont la

puissance sociale, fruit de ses possessions matérielles, trouve son expression à la fois idéaliste et *pratique* dans le type d'État existant; c'est pourquoi toute lutte révolutionnaire est dirigée contre une classe dont la domination a trop duré;

3° Jusqu'à présent, toutes les révolutions ont toujours laissé intact le mode des activités; il s'y agissait seulement d'une autre distribution de ces activités, d'une répartition nouvelle du travail entre d'autres personnes. En revanche, la révolution communiste, se dressant contre le *mode* traditionnel des activités, se débarrasse du *travail* et abolit la domination de toutes les classes en abolissant les classes elles-mêmes, cette révolution étant l'œuvre de la classe qui, dans la société, n'a plus rang de classe et n'est pas reconnue comme telle: dès maintenant, elle marque la dissolution de toutes les classes, de toutes les nationalités, etc. au sein même de la société présente;

4° Pour produire massivement cette conscience communiste, aussi bien que pour faire triompher la cause elle-même, il faut une transformation qui touche la masse des hommes; laquelle ne peut s'opérer que dans un mouvement pratique, dans une *révolution*. Par conséquent, la révolution est nécessaire non seulement parce qu'il n'est pas d'autre moyen pour renverser la classe *dominante*, mais encore parce que c'est seulement dans une révolution que la classe du *renversement* réussira à se débarrasser de toute l'ancienne fange et à devenir ainsi capable de donner à la société de nouveaux fondements. »

« Pour nous, le communisme n'est pas un état de choses qu'il convient d'établir, un idéal auquel la réalité devra se conformer. Nous appelons communisme le mouvement réel qui abolit l'état actuel des choses. Les conditions de ce mouvement résultent des données préalables telles qu'elles existent présentement. »[8]

Ces quelques phrases, extraites des restes de l'ouvrage qu'on a pu sauver et qui n'ont été publiés que récemment (par les soins des archives Marx-Engels de Francfort), ne donnent qu'une faible idée de la richesse et de la force de pensée avec lesquelles s'opéra cet impétueux bilan.

Elles contiennent déjà, parfois textuellement, les formules élémentaires de la conception matérialiste de l'histoire qui, mûrie, devait devenir plus tard une méthode.

8. K. Marx, *L'idéologie allemande*, 1845-1846, in *Œuvres III, op. cit.*, p. 1054-1123.

LE SOCIALISME « VRAI »

Ce grand règlement de comptes avec un monde d'adversaires serait resté imparfait, et la victoire intellectuelle n'eût pas été satisfaisante si les auteurs ne s'étaient pas rués, dans le second tome de leur ouvrage, sur le « socialisme vrai », autrement dit le socialisme « allemand », de toute la force de leurs crocs.

Au premier rang de ces socialistes « vrais » était Karl Grün, un Westphalien. Il avait fait ses études avec Marx, et Hess l'avait mis en rapport avec Engels. Le libéralisme radical avait été son point de départ. Il avait coqueté ensuite avec Fourier, pour finir par se joindre à Hess dans le socialisme. Toutes les nuances de cette opinion se mélangeaient dans son esprit. Puisant ici, extrayant là des pensées de Proudhon, de Feuerbach, de Moïse Hess ou de Marx, que son cerveau digérait mal, il en brassait les plus prodigieux élixirs pour le soulagement de l'humanité, et les livrait empaquetés dans une page de revue littéraire vaporisée de trois gouttes d'esthétique. Sa plume rapide et frivole alimentait de Paris la *Triersche Zeitung*. Il eut le malheur de blâmer Marx, – injustement, – de ne pas avoir protesté assez fort contre son expulsion, et Marx, qui était extrêmement susceptible, en conçut une rancune qui fournit un piment à sa cruelle critique du socialisme de Grün.

Grün exerçait une influence sur les ouvriers et compagnons socialistes de Paris, les « Tour-de-France », disait Engels avec mépris. Comme on voulait les gagner au communisme, il s'agissait de porter Grün au tableau de chasse. Il ne suffisait pas de l'exécuter sur le plan littéraire; Engels devait se rendre à Paris et, se mêlant personnellement de l'affaire, ébranler le crédit de Grün. Il écrivait à Marx en octobre 1846:

« Je pense venir enfin à bout des « Tour-de-France ». Ces gaillards sont évidemment de l'ignorance la plus crasse et leurs conditions d'existence les rendent aussi peu prêts que possible [...] Le Grün a nui épouvantablement. Il a transformé chez ces types tout ce qui était mouvement précis en rêveries et en tendances humanitaires. Sous prétexte de combattre le Weitlingisme et

autres systèmes communistes, il leur a bourré la tête de littératures nuageuses et de phrases de petits bourgeois; il leur fait tout lâcher pour chevaucher des dadas. Les ébénistes eux-mêmes, qui n'ont jamais été Weitlingiens, ou très peu, ont maintenant une crainte superstitieuse du « communisme de la cuillère », ils en ont peur comme d'un revenant, et ils aiment mieux se rallier aux grandes théories nuageuses, aux plans de félicité pacifiques que de s'associer à ce « communisme de la cuillère ». On ne trouve ici que confusion. »

Engels fit tant qu'il détrôna bien Grün mais ne réussit qu'à augmenter le chaos, de sorte que les « Tour-de-France » furent perdus pour la grande internationale communiste dont il rêvait avec Marx.

Karl Grün se tenait en rapports étroits avec Moïse Hess qui vivait aussi à Paris à cette époque. Il ne manqua donc pas d'attaquer fréquemment dans ses épîtres parisiennes le « grand rabbin du communisme », comme Ruge l'avait baptisé. Et, dès le mois de mai 1846, Marx inscrivait le nom de Hess sur ses listes de proscription.

« Car », écrivait Weitling à Hess à propos des projets de Marx, « car qu'il faille entreprendre une grande épuration au sein du parti communiste, que le communisme des compagnons, le communisme philosophique, doive être attaqué et honni, c'est de la pure rêverie. Le communisme ne pourra se réaliser que quand la bourgeoisie aura pris le gouvernail. »

Dans ce conflit entre Marx et Weitling Hess avait pris le parti du dernier, ample motif pour que Karl Marx le poursuivît de son courroux et cherchât à l'anéantir à la première occasion. Mais, malgré bien des conceptions particulières, Hess s'était tellement rapproché du point de vue de Marx au cours de son évolution qu'il pouvait déjà lui écrire le 28 juillet 1846:

« Je suis parfaitement d'accord avec toi au sujet des littératures communistes. Si nécessaire qu'ait été dans les débuts un rapprochement du communisme et de l'idéologie allemande il faut maintenant le fonder sur l'histoire et l'économie, sinon on n'en finira ni avec les « socialistes » ni avec les adversaires de toutes nuances. Je ne lis plus que des ouvrages d'économie. »

Bien que Marx eût enregistré cette déclaration comme une capitulation, Engels qui, de son propre aveu, avait adopté à Paris un

ton des plus insolents, n'en continua pas moins à traiter Hess « de la façon la plus froide et la plus ironique ». Lorsque pourtant, en août 1847, l'Ecole des Travailleurs Allemands fut fondée à Bruxelles, sous l'influence directe de Marx et Engels, Hess, qui était venu entre-temps à Bruxelles, fut invité non seulement à en être membre, mais encore à la présider et à se joindre aux deux amis comme rédacteur régulier de la *Deutsche Brüsseler Zeitung*.

Parmi les autres « socialistes vrais » il faut nommer Hermann Kriege, un étudiant passé par Feuerbach, sur lequel Engels avait placé de grands espoirs, mais qui alla fonder à New-York un journal, *Der Volks-Tribun*, où il prêcha un communisme sentimental; Hermann Püttmann, un ancien rédacteur de la *Rheinische Zeitung*, qui édita pendant deux ans le *Deutsches Bürgerbuch* et les *Rheinischen Jahrbücher*, asile confus et chaotique d'un essaim de rêveurs socialistes et libres penseurs; Otto Lüning, enfin, de Bielefeld, cet éditeur du *Westfälisches Dampfboot*, qui s'était fait le propagandiste de l'idée socialiste jusqu'à la révolution inclusivement.

Ces « socialistes vrais » furent traqués par Marx et Engels comme autrefois les philosophes; ils les livrèrent à la curée de leur critique dans toutes les règles de l'art. Leur exemple faisait bien voir, expliquaient les deux aristarques, que ce « socialisme vrai » n'était autre chose qu'une misérable traduction allemande des idées du socialisme français, une maladroite adaptation du communisme exécutée dans le langage des idéologues allemands. Ces philosophes éclectiques avaient toujours le cerveau hanté par l'indécrottable chimère qui leur faisait croire que toute coupure dans les événements de l'histoire devait être infailliblement précédée d'une coupure dans les idées et que celle-ci amenait celle-là.

« Ils cherchaient à cacher le pitoyable rôle que les Allemands ont joué dans l'histoire universelle en plaçant au même rang que la réalité les illusions dont l'Allemagne a toujours été particulièrement riche. Et parce que les Allemands n'ont jamais eu nulle part qu'un rôle de spectateurs et de critiques, ils se figuraient follement que c'était toujours l'Allemagne qui détenait le dernier mot de l'histoire. »

En pratiquant ainsi leur « Connais-toi toi-même », Marx et Engels, en même temps, pratiquaient un « Démembre-toi ». Non seulement ils se créaient une armée d'ennemis et de contradicteurs, se préparaient cinq ans des plus laides querelles et de critiques acharnées, mais ils brisaient prématurément le front prolétarien qui était à peine en train de se former. Ces scissions, ces épurations intolérantes n'étaient nullement nécessitées par la situation, par l'exigence inévitable de l'évolution du parti. Elles n'étaient dues qu'au besoin de Marx de régner seul, besoin poussé jusqu'à l'extrême raffinement et qui faisait de lui un possédé, une victime de sa foi fanatique dans la puissance victorieuse de son idée.

Il est vrai que cette idée, distillée de la sorte jusqu'à la pureté absolue par ces méthodes impitoyables, montrait maintenant sans erreur, comme l'étoile qui conduisait à Bethléem, la voie de la libération. De même qu'il faut laisser principalement à Hess le mérite d'avoir dégagé le socialisme du radicalisme de l'opposition bourgeoise, de même il faut laisser à Marx et à Engels l'honneur d'avoir tracé, même au prix de l'union, avec un besoin de clarté fanatique, la ligne de démarcation entre le socialisme éthique et philosophique et le socialisme économique.

DIALECTIQUE

Tout le travail de Marx depuis nombre d'années se réduisait au fond à lutter contre Hegel de façon directe ou détournée.

Un jeune géant armé de griffes léonines et combattant fiévreusement pour accroître à ses propres yeux le sentiment de sa valeur, étranger à la société qui ne voulait pas le reconnaître, l'évitait même et le persécutait, s'était cabré contre la toute puissance de Hegel, monumentale figure révérée et admirée dans tout le monde de l'esprit.

Tout ce que Marx, depuis des années, avait écrit contre Bruno Bauer, Feuerbach, Stirner, les jeunes hégéliens et les « socialistes vrais », visait au fond le principe de Hegel, son absolu, son hégémonie

de l'idée, son orientation métaphysique, sa tendance à ignorer le monde, son homme abstrait; il n'était pas une phrase de Marx qui, plus ou moins directement, dans son noyau ou dans sa pointe, ne fût dirigée contre lui. C'était cette opposition profonde qui avait déterminé Marx à revenir au matérialisme avec Feuerbach, à combattre la philosophie hégélienne du droit, à pousser vers la politique, à remplacer l'idée par l'homme, et l'homme abstrait par l'homme actif, et la critique par la révolution, et à élever finalement le prolétariat au rôle de suprême facteur de l'évolution historique.

C'était toujours Marx contre Hegel; Titan contre Titan.

Mais une œuvre d'aussi fondamentale importance que le système de Hegel, une philosophie d'aussi grosse influence sur la pensée et l'évolution d'une nation, ne pouvait pas être traitée par l'ignorance ou par l'assaut brutal. On ne pouvait la supprimer qu'en détruisant sa forme par la critique et en sauvant le nouveau contenu qu'elle avait acquis.

Ce contenu nouveau était la méthode dialectique.

Pour observer les phénomènes on peut procéder, entre autres méthodes, en les examinant isolément, fragmentairement, détachés de leur ensemble, dans leur autonomie abstraite. Il est des cas qui le demandent et qui y gagnent. Mais quand on applique indifféremment cette méthode au tout elle ne donne pas de résultats satisfaisants. Car c'est précisément l'essentiel qui s'y perd.

Il n'est rien d'isolé au monde, il n'est rien à l'état de repos, rien qui tienne seul en équilibre, nul phénomène qui constitue un monde fermé. Tout, au contraire, est mouvement, flux, dynamisme, tout est lié par des attaches indissolubles avec le monde des phénomènes tout entier. La loi du devenir, à laquelle n'échappe rien de vivant, résout tout être en mouvement éternel. Ce mouvement est modification, suppression de l'état précédent et avènement du nouveau. D'où la nécessité logique de considérer toute chose, tout phénomène, dans ses manifestations, articulations et rapports, c'est la méthode dialectique qui satisfait à cette exigence théorique et légitime scientifiquement le principe de l'évolution.

Les Anciens l'avaient pratiquée, principalement Heraclite. Hegel y était revenu. Il avait adopté les trois échelons: thèse, antithèse et synthèse, que l'on trouvait déjà chez Fichte, et remplacé le principe de l'ancienne logique: « tout est identique à soi-même, rien ne se contredit », par un principe tout nouveau: « rien n'est semblable à soi-même et tout se contredit ». En conséquence, il concevait tout concept comme le produit nécessaire de l'action réciproque de deux concepts précédents qui, fondant leurs caractères strictement opposés dans une nouvelle unité, se perdaient tous deux dans le concept supérieur. Aussi n'attachait-il aux concepts aucune valeur éternelle, mais seulement une valeur historique, passagère.

« La vérité qu'il s'agissait », disait Engels, « de reconnaître en philosophie, la vérité cessait avec Hegel d'être une collection d'aphorismes tout faits qu'on n'avait plus qu'à apprendre par cœur une fois qu'ils étaient trouvés; la vérité se trouvait maintenant dans le processus de la connaissance lui-même, dans la longue évolution historique de la science qui s'élève du degré de connaissance le plus bas jusqu'à des échelons de plus en plus élevés, mais sans jamais arriver au point où, ayant découvert ce qu'on appelle vérité absolue, elle ne pourrait plus monter et n'aurait plus qu'à se croiser les bras pour admirer cette vérité enfin conquise [...] Tout échelon est nécessaire, et par conséquent légitime, dans l'époque et les circonstances d'où il tire son origine; mais il devient caduc, il n'est plus justifié dans les nouvelles conditions qui naissent petit à petit de sa propre existence; il doit faire place à un échelon plus haut qui vieillira et disparaîtra à son tour [...] C'est ainsi que la philosophie dialectique abolit toute représentation d'une vérité absolue définitive et d'une situation humaine absolue correspondant à cette vérité. Rien n'est à ses yeux absolu ni définitif ni sacré; elle montre le caractère éphémère de toute chose; rien ne tient devant elle que le processus ininterrompu de la naissance et de la mort, d'une ascension sans terme, dont elle n'est elle-même que le reflet dans le cerveau du penseur. »

Hegel a donné personnellement différentes définitions de ce qu'il entendait par dialectique. Il dit dans son encyclopédie que la véritable dialectique est le passage intérieur et progressif d'une affirmation à une autre qui montre que les affirmations de l'esprit

sont unilatérales et étroites, c'est-à-dire contiennent une négation d'elles-mêmes. Le caractère propre de toutes ces affirmations est de se nier elles-mêmes. Il a dépeint dans sa *Logique* le processus du développement dialectique déterminé par le jeu des oppositions intérieures: la progression commence par des concepts ou catégories abstraits et simples pour passer aux concepts suivants, qui deviennent de plus en plus riches et denses. À chaque degré du concept élargi apparaît toute la masse de son contenu antérieur. Non seulement rien ne se perd dans le développement dialectique, mais il porte en soi ce qu'il vient d'acquérir, s'en enrichit et le condense. La dialectique s'achève et se couronne par l'Idée absolue.

Dans la *Logique* de Hegel il est dit textuellement:

« Après ce moment négatif, l'Immédiat s'est évanoui dans l'Autre, mais l'Autre, essentiellement, n'est pas la négation pure, le néant qu'on tient pour le résultat ordinaire de la dialectique; il est l'Autre du premier terme, la négation de l'Immédiat; il se définit donc comme le Médiat, et contient, somme toute, la définition du premier terme. Ainsi ce qui est premier se garde et persiste dans l'Autre. »

Le point de vue idéaliste de Hegel, qui voyait dans l'idée l'âme propre et vivante du monde, voulait que cette dialectique jouât d'abord son rôle dans le domaine des pensées. C'était seulement en « s'extériorisant » que le concept acquis par elle se transformait en « nature ».

« Là, sans conscience de soi, il porte le masque de la nécessité naturelle; il réalise un nouveau développement et revient enfin, dans l'homme, à la conscience de soi; cette conscience de soi se dégage laborieusement du monde brut dans l'histoire pour aboutir finalement à soi sous forme de concept absolu dans la philosophie de Hegel. Le développement dialectique de la nature et de l'histoire, c'est-à-dire la connexion causale dans le progrès qui s'opère de bas en haut malgré tous les zigzags et les reculs passagers, n'est donc chez Hegel que le reflet du mouvement spontané du concept, mouvement qui s'opère de toute éternité, on ne sait où, mais en tout cas indépendamment du cerveau de l'homme pensant. » (Engels.)

Dès son premier contact avec le philosophe, Marx avait vu dans la dialectique du concept une mystification spéculative, mais sans pour cela rejeter ni mettre en question la méthode dialectique. Quand la lecture de Feuerbach l'amena au matérialisme, cet auteur lui apprit à la dépouiller de son travesti idéaliste et à mettre au net l'écriture qui se reflétait dans les miroirs de l'abstraction. La réalité, désormais, n'apparut plus comme une image des concepts, ce furent ceux-ci au contraire qui, fort d'une façon toute matérialiste, devinrent l'image intellectuelle du réel. La dialectique hégélienne des idées retomba de la tête sur les pieds et se présenta comme une dialectique des faits.

Quand, par la suite, Marx se détacha de Feuerbach, ce fut, comme nous le savons, parce que le matérialisme des données objectives de la nature avait fait place dans son esprit au matérialisme des situations sociales qui, vues sous l'angle dialectique, se présentent comme le résultat de certains processus. En agissant sur le monde extérieur l'homme modifie sa propre nature au cours du processus de cette action. La production de l'idée et des concepts s'opère en étroite relation avec l'activité matérielle de l'homme et les circonstances matérielles de cette activité. L'existence de l'homme est le processus effectif de sa vie; et la connaissance ne peut être précisément que la connaissance de cette existence. Cette existence – une série d'opérations – se révéla à Marx, quand il poussa la philosophie jusqu'à la politique, comme un produit de la vie matérielle et une suite de combats d'intérêts. Les intérêts, qu'il reconnut économiques, l'amenèrent à la production, à l'économie politique. Et là il vit clairement que les luttes en relation avec la production matérielle se déroulent entre des classes qui s'opposent les unes aux autres comme des puissances ennemies.

Ce n'était pas une trouvaille qu'il fît le premier. Il rencontrait déjà ce point de vue chez les Anglais et les Français qu'il étudiait, et Engels lui en avait parlé.

« Depuis l'avènement de la grande industrie, » écrit ce dernier dans son ouvrage au sujet de Ludwig Feuerbach, « depuis au moins 1815 par conséquent, nul n'ignorait en Angleterre que toutes les luttes politiques se ramenaient

à la rivalité de deux classes, noblesse terrienne et bourgeoisie. En France le retour des Bourbon fit prendre conscience du même fait; les historiens de la Restauration, de Thierry jusqu'à Guizot, Mignet et Thiers le donnent partout pour la clef de l'histoire de France depuis le Moyen-Âge. Et, depuis 1830, les deux pays reconnaissent l'intervention d'un troisième prétendant à la suprématie sociale, la classe ouvrière, le prolétariat. Les circonstances s'étaient tellement simplifiées qu'il eût fallu vouloir s'aveugler à dessein pour ne pas voir le moteur de l'histoire moderne dans la lutte de ces trois grandes classes et leurs divergences d'intérêts. Tout au moins dans les deux pays les plus évolués du monde.»

La bourgeoisie et le prolétariat se comportent dans la défense de leurs intérêts comme la thèse et l'antithèse. Le processus dialectique s'effectue dans la lutte des classes qui emportera au-delà d'elle-même l'opposition de ces rapports antithétiques. La synthèse apparaît dès lors dans la nouvelle société socialiste.

Tandis que Marx, cherchant, concluant et forgeant, ajoutant maillon sur maillon à la chaîne de ses découvertes, poussait ainsi le matérialisme de la nature de Feuerbach, établissait le matérialisme social, renversait la dialectique hégélienne des idées et en faisait une dialectique concrète des faits, tandis qu'il voyait dans les classes l'incarnation de la contradiction dialectique et dans leur lutte son processus, il parvenait à une nouvelle dialectique, à une nouvelle conception de l'histoire.

Bien plus: il parvenait au socialisme même comme à une conséquence interne, nécessaire de l'évolution de l'histoire et de l'économie.

Engels faisait de son côté la même découverte scientifique. Il y arrivait par les faits, à la suite de ses expériences et de ses observations anglaises. Le caractère de la méthode de production capitaliste qui se traduisait par des oppositions sociales s'était montré à lui en pays britannique dans toute sa rigueur et toute sa nudité. Il avait déjà donné aux *Deutsch-Französische Jahrbücher* le résultat de ses remarques et de ses méditations en deux articles gros de critiques et de conséquences, écrits de points de vue tout nouveaux.

Cette seule découverte eût suffi pour faire de lui le collaborateur rêvé de Marx.

MISÈRE DE LA PHILOSOPHIE

Avec Hegel, les hommes étaient des marionnettes qui s'agitaient sur la scène de la vie au bout de la ficelle de l'idée.

Feuerbach leur avait rendu la réalité, la chair, les os, mais sans qu'ils ne pussent rien en faire.

Avec Marx ils devinrent enfin de vrais acteurs, jouant leur propre drame sur leur scène personnelle. Ils vécurent vraiment l'histoire et l'accomplirent. Il n'était plus question de volonté supérieure pour diriger leurs mouvements, de conscience tendue vers le but depuis toute une éternité; on avait supprimé le souffleur. Ils étaient autonomes et n'agissaient plus que sous l'impulsion de leurs intérêts humains, intérêts qui visaient à maîtriser la terre, à assurer leur existence, à l'entretenir et à la développer par le moyen de la production et de l'organisation sociale. Dans une société de classes cette défense des intérêts se traduit par la lutte des classes. Le but de la lutte de classe du prolétariat est la société socialiste. La voie qui y conduit passe par la révolution.

Marx avait développé la terrible logique de cette pensée avec une clarté, une maîtrise et une fermeté qui croissaient d'œuvre en œuvre et d'année en année. Phosphorescences vacillantes au début dans le fourré de la philosophie, les résultats de son examen avaient multiplié leurs flammes et leurs lumières pour fournir finalement aux poings des prolétaires les torches d'une démonstration qui remplissait le monde d'effroi. Mais ce n'était pas encore assez pour ce démolisseur de ciels. Il voulait ériger un phare dont l'éclat rayonnât sur le globe entier; il voulait mettre le monde en feu pour placer toute la société devant la question inévitable du destin.

Ce fut l'ouvrage décisif de sa « Misère de la Philosophie ».

Cette *Misère de la Philosophie* est une réplique polémique à la *Philosophie de la Misère* que Proudhon avait publiée en 1847. Marx, à Paris, avait connu Proudhon, comme nous l'avons déjà vu; ils avaient eu de longues discussions mais Proudhon ne pouvait le suivre.

« Monsieur Proudhon », écrivait Marx railleusement dans sa préface, « Monsieur Proudhon a le malheur d'être singulièrement méconnu en Europe. En France, il a le droit d'être mauvais économiste, parce qu'il passe pour être bon philosophe allemand. En Allemagne, il a le droit d'être mauvais philosophe, parce qu'il passe pour être économiste français des plus forts. Nous, en notre qualité d'Allemand et d'économiste à la fois, nous avons voulu protester contre cette double erreur. »[9]

Proudhon avait écrit à Marx en lui envoyant son ouvrage: « J'attends le fouet de votre critique. » Il devait le recevoir comme nul autre encore.

Marx le fustigea dans son œuvre avec une telle absence d'égards, le déchira avec de tels sarcasmes, le désossa avec une telle ardeur que non seulement toute amitié en disparut mais que des indifférents eux-mêmes s'indignèrent de ce traitement. De fait, ni après ni avant, même avec des ennemis dangereux ou des adversaires moins dignes, Marx n'a été aussi sévère dans le débat, aussi souverainement méprisant, aussi arrogamment supérieur. Il ne s'agit plus ici de critique, c'est de l'éreintement.

Mais l'ouvrage de Marx n'est pas seulement le théâtre d'une exécution grandiose, il fournit aussi le décor d'une création de génie. Car, détruisant les derniers restes des illusions spéculatives, démasquant les contradictions des utopistes romantiques, fustigeant les insuffisances, les chimères et les folies des charlatans de l'économie, il déblaya complètement le plateau de la discussion scientifique, prêt à accueillir désormais l'échafaudage déjà cloué d'une nouvelle conception de l'histoire et d'une nouvelle théorie de la société.

Pour la première fois Marx donne dans cet ouvrage une représentation concrète et synthétique de cette conception matérialiste de l'histoire qu'il n'avait encore exposée que d'une façon sporadique, accessoirement et par esquisses, par allusions. Pour la première fois il énonce clairement, sans aucune amphibologie, que la production économique d'une époque et la structure sociale qui en découle nécessairement, forment la base de l'histoire politique et intellec-

9. K. Marx, *Misère de la philosophie* (1847), in *Œuvres I*, *Économie*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1963, p. 7.

tuelle de cette époque. Toute l'histoire, jusqu'à nos jours, est celle d'une lutte des classes. Cette lutte en est aujourd'hui au moment où le prolétariat, exploité et opprimé, ne peut se délivrer de la bourgeoisie sans bouleverser la société entière. Le matérialisme historique était bâti dans cette suite d'idées.

Marx a précisé plus tard en ces termes le sens et l'accent de son ouvrage:

« J'y montrais, entre autres, qu'il n'avait guère percé le secret de la dialectique scientifique; et d'autre part, qu'il partageait les illusions de la philosophie spéculative: au lieu de saisir *les catégories économiques comme des expressions théoriques des rapports de production historiques qui correspondent à un niveau donné du développement de la production matérielle*, sa divagation les transforme en idées éternelles, préexistantes. Il revient ainsi par un chemin détourné, à la position de l'économie bourgeoise.

J'y montrais également combien insuffisantes et parfois même élémentaires étaient ses connaissances en économie politique, science dont il entreprit la critique et comment, tel les utopistes, il se met en quête d'une prétendue « science » afin d'en tirer une formule *a priori* pour la « solution de la question sociale », au lieu de puiser la science dans la connaissance critique du mouvement historique, mouvement qui lui-même produit les *conditions matérielles de l'émancipation*. J'y démontrais surtout que Proudhon n'a que des idées vagues, fausses et partielles sur la *valeur d'échange*, fondement de toute l'économie; qu'il confond l'interprétation utopique de la théorie ricardienne de la valeur avec le principe d'une nouvelle science. Résumant ma critique de sa conception générale, je m'exprimais en ces termes:

« Chaque rapport économique a un bon et un mauvais côté: c'est le seul point dans lequel M. Proudhon ne se dément pas. Le bon côté, il le voit exposé par les économistes; le mauvais côté, il le voit dénoncé par les socialistes. Il emprunte aux économistes la nécessité des rapports éternels, il emprunte aux socialistes l'illusion de ne voir dans la misère que la misère (au lieu d'y voir le côté révolutionnaire, subversif, qui renversera la société ancienne). Il est d'accord avec les uns et les autres en voulant s'en référer à l'autorité de la science. La science, pour lui, se réduit aux minces proportions d'une formule scientifique; il est l'homme à la recherche des formules. C'est ainsi que M.

Proudhon se flatte d'avoir donné la critique et de l'économie politique et du communisme: il est au-dessous de l'une et de l'autre. Au-dessous des économistes, puisque comme philosophe, qui a sous la main une formule magique, il a cru pouvoir se dispenser d'entrer dans des détails purement économiques; au-dessous des socialistes, puisqu'il n'a ni assez de courage, ni assez de lumières pour s'élever, ne serait-ce que spéculativement au-dessus de l'horizon bourgeois. » »[10]

La première partie de l'ouvrage de Marx, critique ardente et corrosive, traite des valeurs d'usage, d'échange, constituante et synthétique, temps de travail, monnaie, et supplément de travail; la deuxième, de la division du travail, des machines, de la concurrence et du monopole, de la propriété foncière et de la rente, de la grève et de l'association des ouvriers. On reste étonné du soin avec lequel Marx a approfondi l'anatomie de la société bourgeoise. Tous les documents lui sont familiers. Il cite Adam Smith, Ricardo, se réfère à tous les Anglais, à Lauderdale, à Sismondi, à Storch, Atkinson et Hodgkin, à Thomson, Edmonds, Bray, John Stuart Mill, Sadler, à Cooper, un Américain, à des Français comme Boisguilbert, Quesnay, Say ou bien Lemontey. Il s'attaque à tous les points faibles, dévoile toutes les gênes de Proudhon dans le domaine spéculatif, toutes les confusions utopistes provoquent de sa part des sarcasmes sanglants.

Si l'on envisage surtout l'œuvre quant à la conception de l'histoire matérialiste qu'elle fonde et qu'elle formule, il faut relever les passages suivants:

« M. Proudhon, en vrai philosophe, prenant les choses à l'envers, ne voit dans les rapports réels que les incarnations de ces principes, de ces catégories, qui sommeillaient, nous dit encore M. Proudhon le philosophe, au sein de la « raison impersonnelle de l'humanité ».

M. Proudhon l'économiste a très bien compris que les hommes font le drap, la toile, les étoffes de soie, dans des rapports déterminés de production. Mais ce qu'il n'a pas compris, c'est que ces rapports sociaux déterminés sont aussi bien produits par les hommes que la toile, le lin, etc. Les rapports sociaux sont intimement liés aux forces productives. En acquérant de nouvelles forces

10. K. Marx, *Deux lettres sur Proudhon* (1846), in *Œuvres I, op. cit.*, p. 1455-1456.

productives, les hommes changent leur mode de production, et en changeant le mode de production, la manière de gagner leur vie, ils changent tous leurs rapports sociaux. Le moulin à bras vous donnera la société avec le suzerain; le moulin à vapeur, la société avec le capitaliste industriel.

Les mêmes hommes qui établissent les rapports sociaux conformément à leur productivité matérielle, produisent aussi les principes, les idées, les catégories, conformément à leurs rapports sociaux.

Ainsi ces idées, ces catégories sont aussi peu éternelles que les relations qu'elles expriment. Elles sont des *produits historiques et transitoires*. »

« Admettons avec M. Proudhon que l'histoire réelle, l'histoire selon l'ordre des temps, est la succession historique dans laquelle les idées, les catégories, les principes se sont manifestés.

Chaque principe a eu son siècle, pour s'y manifester: le principe d'autorité, par exemple, a eu le XIe siècle, de même que le principe d'individualisme le XVIIIe siècle. De conséquence en conséquence, c'était le siècle qui appartenait au principe, et non le principe qui appartenait au siècle. En d'autres termes, c'était le principe qui faisait l'histoire, ce n'était pas l'histoire qui faisait le principe. Lorsque, ensuite, pour sauver les principes autant que l'histoire, on se demande pourquoi tel principe s'est manifesté dans le XIe ou dans le XVIIIe siècle plutôt que dans tel autre, on est nécessairement forcé d'examiner minutieusement quels étaient les hommes du XIe siècle, quels étaient ceux du XVIIIe, quels étaient leurs besoins respectifs, leurs forces productrices, leur mode de production, les matières premières de leur production, enfin quels étaient les rapports d'homme à homme qui résultaient de toutes ces conditions d'existence. Approfondir toutes ces questions, n'est-ce pas faire l'histoire réelle, profane des hommes dans chaque siècle, représenter ces hommes à la fois comme les auteurs et les acteurs de leur propre drame ? Mais du moment que vous représentez les hommes comme les acteurs et les auteurs de leur propre histoire, vous êtes, par un détour, arrivé au véritable point de départ, puisque vous avez abandonné les principes éternels dont vous parliez d'abord. »

« Providence, but providentiel, voilà le grand mot dont on se sert aujourd'hui, pour expliquer la marche de l'histoire. Dans le fait ce mot n'explique rien. C'est tout au plus une forme déclamatoire, une manière comme une autre de paraphraser les faits.

Il est de fait qu'en Écosse les propriétés foncières obtinrent une valeur nouvelle par le développement de l'industrie anglaise. Cette industrie ouvrit de nouveaux débouchés à la laine. Pour produire la laine en grand, il fallait transformer les champs labourables en pâturages. Pour effectuer cette transformation, il fallait concentrer les propriétés. Pour concentrer les propriétés, il fallait abolir les petites tenures, chasser des milliers de tenanciers de leur pays natal, et mettre à leur place quelques pasteurs surveillant des millions de moutons. Ainsi, par des transformations successives, la propriété foncière a eu pour résultat en Écosse de faire chasser les hommes par les moutons. Dites maintenant que le but providentiel de l'institution de la propriété foncière en Écosse avait été de faire chasser les hommes par les moutons, et vous aurez fait de l'histoire providentielle. »

« M. Proudhon n'a de la dialectique de Hegel que le langage. Son mouvement dialectique, à lui, c'est la distinction dogmatique du bon et du mauvais.

Prenons un instant M. Proudhon lui-même comme catégorie. Examinons son bon et son mauvais côté, ses avantages et ses inconvénients.

S'il a sur Hegel l'avantage de poser des problèmes, qu'il se réserve de résoudre pour le plus grand bien de l'humanité, il a l'inconvénient d'être frappé de stérilité quand il s'agit d'engendrer par le travail d'enfantement dialectique une catégorie nouvelle. Ce qui constitue le mouvement dialectique, c'est la coexistence des deux côtés contradictoires, leur lutte et leur fusion en une catégorie nouvelle. Rien qu'à se poser le problème d'éliminer le mauvais côté, on coupe court au mouvement dialectique. »

« Les conditions économiques avaient d'abord transformé la masse du pays en travailleurs. La domination du capital a créé à cette masse une situation commune, des intérêts communs. Ainsi cette masse est déjà une classe vis-à-vis du capital, mais pas encore pour elle-même. Dans la lutte, dont nous n'avons signalé que quelques phases, cette masse se réunit, elle se constitue en classe pour elle-même. Les intérêts qu'elle défend deviennent des intérêts de classe. Mais la lutte de classe à classe est une lutte politique. »

« Une classe opprimée est la condition vitale de toute société fondée sur l'antagonisme des classes. L'affranchissement de la classe opprimée implique donc nécessairement la création d'une société nouvelle. Pour que la classe opprimée puisse s'affranchir, il faut que les pouvoirs productifs déjà acquis et les rapports sociaux existants ne puissent plus exister les uns à côté des autres.

De tous les instruments de production, le plus grand pouvoir productif, c'est la classe révolutionnaire elle-même. L'organisation des éléments révolutionnaires comme classe suppose l'existence de toutes les forces productives qui pouvaient s'engendrer dans le sein de la société ancienne. »

« La condition d'affranchissement de la classe laborieuse c'est l'abolition de toute classe, de même que la condition d'affranchissement du tiers état, de l'ordre bourgeois, fut l'abolition de tous les états et de tous les ordres.

La classe laborieuse substituera, dans le cours de son développement, à l'ancienne société civile une association qui exclura les classes et leur antagonisme, et il n'y aura plus de pouvoir politique proprement dit, puisque le pouvoir politique est précisément le résumé officiel de l'antagonisme dans la société civile.

En attendant, l'antagonisme entre le prolétariat et la bourgeoisie est une lutte de classe à classe, lutte qui, portée à sa plus haute expression, est une révolution totale. D'ailleurs, faut-il s'étonner qu'une société, fondée sur l'*opposition* des classes, aboutisse à la *contradiction* brutale, à un choc de corps à corps comme dernier dénouement ?

Ne dites pas que le mouvement social exclut le mouvement politique. Il n'y a jamais de mouvement politique qui ne soit social en même temps.

Ce n'est que dans un ordre de choses où il n'y aura plus de classes et d'antagonisme de classes, que les *évolutions sociales* cesseront d'être des *révolutions politiques*. »[11]

On croirait lire le brouillon du *Manifeste communiste*. Et, de fait, la *Misère de la Philosophie* est certainement le travail qui fait le mieux pressentir ce programme vraiment classique. Il devait tomber six mois plus tard, inattendu, comme un cadeau de la destinée, dans la poche du prolétariat à la veille brûlante de la révolution.

PRÉ-MARS

Si, comme le veut Marx, les pensées, les idées, sont des images de la réalité vivante, ses théories devaient trouver leur substratum dans la situation politique et économique de son temps. Elles devaient se

11. K. Marx, *Misère de la philosophie* (1847), in *Œuvres I*, *op. cit.,* p. 78-136.

présenter comme une transposition intellectuelle des circonstances matérielles de cette époque.

Or quel tableau nous offre l'analyse de la situation sociale, de la vie économique et des événements politiques dans les années qui suivirent 1840 ?

Toutes les apparences conspiraient à prouver que le continent était gros d'une révolution.

En France, depuis 1830, la bourgeoisie avait pris le pouvoir, mais sa couche supérieure seulement, une aristocratie d'argent qui s'entendait merveilleusement à exploiter sa situation pour s'enrichir facilement à l'aide d'emprunts d'État, de livraisons, de corruptions, de concussions, etc., etc.

> « La monarchie de Juillet », dit Marx, « n'était qu'une société par actions pour l'exploitation de la richesse nationale française dont les dividendes étaient partagés entre les ministres, les Chambres, les deux cent quarante mille électeurs et leur clientèle. »[12]

Louis-Philippe était le directeur « de l'affaire ». Mais, plus cette situation durait, plus le capital de production, favorisé par le grand nombre des découvertes et les progrès de la machine, prenait d'ampleur et d'importance; il en vint à allonger le bras vers le gouvernail de l'État comme le capital financier. Il commença à voir en soi un élément de l'économie nationale et un puissant pilier de l'État, se rebella contre la tutelle des banquiers et des rois de la bourse qui négligeaient ses intérêts, et réclama sa part de pouvoir législatif.

Ses exigences furent accompagnées d'un écho de murmures et de menaces qui alla en s'accentuant au fond des couches prolétariennes. Là d'innombrables groupes, des sociétés secrètes, des sectes menées par d'étranges états-majors de réformateurs, de rêveurs, de professeurs de salut, d'apôtres du bonheur et de musiciens du futur, cherchaient une porte de sortie à la misère.

Marx, quand il était à Paris, au cours de son étude des auteurs socialistes et dans ses fréquentes entrevues avec les chefs de l'utopie,

12. K. Marx, *Les Luttes de classes en France* (1850), trad. française par M. Rubel in *Œuvres IV*, *Politique*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1994, p. 240.

avait poussé jusqu'au cœur de ce monde de lutte et de fermentations. Ce n'était pas le seul royaume de l'idée, l'univers de la théorie, c'était surtout une contrée dans laquelle les gens mouraient de faim à la tâche par hécatombes impressionnantes, où la sueur et les larmes des femmes blanchissaient les tissus sur lesquels elles s'usaient, où la misère des enfants exploités lançait au ciel des appels sans réponse.

En Allemagne, la bourgeoisie avait connu aussi un essor formidable, grâce à l'incroyable progrès des méthodes de production depuis l'année 1840. Marx lui-même nous a laissé un tableau saisissant de la société de cette époque:

« La bourgeoisie sentait sa force; elle était décidée à ne plus supporter les chaînes dont un despotisme féodal et bureaucratique paralysait son trafic commercial, sa production industrielle, son action de classe. Une grande partie des nobles, se livrant aux mêmes activités, partageait les intérêts de cette bourgeoisie et s'était coalisée avec elle. La classe moyenne, mécontente, murmurait contre les impôts et les obstacles qu'on apportait à ses affaires, mais ne possédait pas de programme de réforme qui promît d'assurer sa situation politique et sociale. Les paysans étaient opprimés, en partie par les seigneurs du sol, en partie par les usuriers et les avocats. Les ouvriers des villes partageaient le mécontentement général, détestaient également et le gouvernement et l'industrie capitaliste, et subissaient la contagion du communisme et des théories socialistes. Bref, l'opposition constituait une masse hétérogène, mais toujours plus ou moins menée par la bourgeoisie. De l'autre côté le gouvernement prussien, abandonné par l'opinion publique et même une partie de la noblesse, s'appuyait sur une armée et une bureaucratie qui se laissaient de plus en plus contaminer par l'opposition bourgeoise; et ce gouvernement, qui pis est, n'avait pas un sou dans ses caisses et ne pouvait trouver un pfennig pour couvrir le déficit croissant, sans consentir, chaque fois, à une capitulation en face de la bourgeoisie. »

La révolution était donc dans l'air, en Allemagne comme en France. La bourgeoisie commença elle aussi à accorder son attention aux problèmes sociaux et révolutionnaires. La presse parlait à tout bout de champ travail, paupérisme, réformes, dangers de la concurrence, risques des monopoles, libre-échange, protectionnisme,

socialisme, etc. L'officieuse *Kölnische Zeitung*, à la suite de la révolte des tisserands de Silésie, suivit elle-même l'exemple des feuilles libérales en organisant une collecte pour les familles des victimes. Jung écrivait à Marx:

> « Le paupérisme et le socialisme sont les refrains de chaque jour; le philistin allemand finit même par croire ce qu'on lui répète quotidiennement sans l'effrayer; il partagerait si on le lui répétait tous les jours pendant quelques années. »

Partout des clubs, des coteries communistes qui organisaient des réunions et des débats sans autorisation de police. Dès 1844 Engels mandait de Barmen à Marx: « Où qu'on se tourne on butte sur des communistes. » Et dans le journal d'Owen, cette *New Moral World*, dont nous avons parlé déjà, il rapportait que dans le court espace d'un an on avait vu se former en Allemagne un puissant parti socialiste qui ne se recrutait encore que dans la classe bourgeoise, mais espérait toucher bientôt le monde ouvrier. La glace de la réaction commençait à se crevasser. Le mois de mars se faisait proche.

Naturellement cette révolution ne pouvait être encore que bourgeoise et ne visait qu'à libérer les forces du capitalisme, à créer une forme d'État qui répondît aux intérêts et aux besoins de la bourgeoisie. Pour ne pas rester en arrière de la concurrence étrangère et ne pas perdre un marché péniblement conquis il fallait que la bourgeoisie prît barre sur le gouvernement. Suivant que sa révolution serait victorieuse ou vaincue elle verrait son existence s'épanouir ou se flétrir.

Marx, ayant étudié l'histoire, était convaincu que la victoire assurerait le triomphe des ambitions bourgeoises mais que la masse partirait les mains vides. Il voyait jusqu'au bout de l'époque au sein de laquelle il agissait; et il voyait même plus loin. Son regard embrassait la période suivante. Et, comptant par décades et par générations, il découvrait dans la révolution bourgeoise le prélude et le seuil d'une autre, celle que feraient les prolétaires. Il ne s'agissait pas encore de la naissance de cette seconde révolution, mais de sa conception seulement. Alors que le bourgeois attendait

de ses réformes la fin du combat qu'il menait, Marx savait que la révolution qui commençait son mouvement ne l'achèverait que par l'anéantissement de l'ordre bourgeois.

Quoi qu'il en fût, il trouvait nécessaire, historiquement nécessaire, d'aider d'abord à la victoire de la révolution bourgeoise. Car ce ne serait que par la voie que la bourgeoisie aurait frayée que le prolétariat pourrait atteindre enfin l'étape assignée par l'histoire. L'exemple de l'Angleterre, de la France et de l'Amérique lui montrait que la bourgeoisie allait non seulement doter le prolétariat d'armes toutes nouvelles pour la lutte politique, mais encore, en légitimant sa qualité de parti politique, lui procurer une position incomparablement plus favorable dans le front de combat.

Aussi ne négligea-t-il rien de ce qui pouvait être utile à la préparation de la révolution bourgeoise. Il se mit en relations avec les radicaux de Bruxelles, participa à la fondation de l'Association Démocratique dont il devint vice-président et parla pour elle au meeting de Londres de 1847. Il écrivit également dans la *Deutsche Brüsseler Zeitung*, journal de tendance révolutionnaire que dirigeait le Bornstedt de l'ancien *Vorwärts* de Paris. Il réussit même avec ses amis à exercer la plus grande influence dans ce journal et à y prendre position dans les questions d'actualité, protectionnisme et libre-échange notamment. Il y mena avec Engels une violente polémique contre Cari Heinzen, vieux fanfaron de la révolution, qui, banni d'Allemagne pour lèse-majesté, cherchait à fabriquer une sorte de communisme personnel assez grossier, et une seconde bataille contre Hermann Wegener, un assistant consistorial qui essayait de propager, par le canal du *Rheinischer Beobachter*, un socialisme gouvernemental teinté d'une nuance chrétienne. Marx l'envoya promener dans les termes suivants:

« Les principes sociaux du christianisme ont eu déjà dix-huit cents ans pour se développer et n'ont pas besoin d'un assistant consistorial pour évoluer davantage. Les principes sociaux du christianisme ont justifié l'esclavage antique, glorifié le servage médiéval, et s'entendent fort bien au besoin, malgré leur mine gémissante, à découvrir de bonnes raisons pour l'oppression

du prolétariat. Les principes sociaux du christianisme prêchent la nécessité d'une classe de domination et d'oppression et se contentent de lui souhaiter pieusement d'être bienfaisante. Les principes sociaux du christianisme placent au ciel la réparation consistoriale-assistoriale de toutes les infamies et justifient par là sur terre la persistance de ces mêmes infamies. Les principes sociaux du christianisme expliquent toutes les vilenies des oppresseurs comme la conséquence légitime de la faute originelle et autres péchés des opprimés, ou comme des épreuves distribuées aux élus par la sagesse du Seigneur. Les principes sociaux du christianisme prêchent la lâcheté, le mépris de soi, l'humilité, la servilité, bref toutes les vertus de la canaille; or le prolétariat, qui ne veut pas se laisser traiter en canaille, a besoin de son courage, de son estime, de sa fierté et de son indépendance plus encore que de son pain. Les principes sociaux du christianisme sont des principes de cafard, et le prolétariat est révolutionnaire. »

Mais le conflit le plus sérieux et le plus fâcheux dans lequel Marx s'engagea à Bruxelles fut celui qui le mit aux prises avec Wilhelm Weitling, le seul grand socialiste utopiste d'Allemagne, homme sympathique et digne de toute estime. Ce pauvre tailleur de Magdebourg, le fils d'une simple servante, avait été compagnon à Paris et s'y était gavé de Fourier et de Saint-Simon. Il avait dû payer en Suisse par un long emprisonnement la propagande dévouée qu'il avait faite à ses idées, et avait attiré sur lui l'attention de tout le public par un ouvrage intitulé: *Garanties de l'harmonie et de la liberté*. Marx avait vu dans cette publication « un brillant début littéraire » et, dans son enthousiasme, en avait pris prétexte pour pronostiquer le plus bel avenir à ce prolétariat qui, « dès ses premiers pas, marchait comme un géant ». Malheureusement, à Bruxelles, où Weitling apparut à l'Association Ouvrière, on s'aperçut que si l'évolution de cet écrivain prolétarien n'avait subi aucun progrès, il s'était fort monté la tête; il chevauchait toujours le dada de l'utopie, ne rêvait que conspirations et se croyait entouré de jaloux. Lorsqu'un beau jour Marx déclara qu'il fallait pourchasser partout les rêves de félicité qui se donnaient pour communisme, Weitling prit le parti de l'utopisme, ce qui le brouilla publiquement avec Marx. Et Marx, qui avait le don fatal de ne pouvoir vider une querelle sans laisser

dans le sang de l'adversaire le venin d'une raillerie personnelle, se fit de Weitling un ennemi irréconciliable.

Ignorant ami comme ennemi, il ne songeait qu'à dégager du brouillard dont l'enveloppait une évolution nuageuse la ligne d'airain du combat de classe. Il se cramponnait résolument à un cercle d'idées dont le centre était la théorie de cette lutte. Il était le premier à voir dans le socialisme le résultat d'une évolution qui trouvait en elle-même son propre mouvement, le premier qui rompît systématiquement avec l'utopisme. Le premier qui vit dans les masses prolétariennes les forces destinées à réaliser cette évolution. Le premier qui comptât avec le capitalisme comme avec une phase inévitable de l'évolution, un facteur économique et politique qu'on ne pouvait escamoter par des débats, des subtilités oratoires ou des astuces de tactique. Le premier qui s'identifiât par son attitude générale avec le prolétariat même, avec une classe sociale dont il expliquait la situation comme un combat de tous les jours et de toutes les heures. Tout ce qui risquait d'obscurcir la netteté de cette ligne rigoureuse, de troubler la clarté de cette logique implacable, il l'attaquait avec la fureur d'un lion irrité.

Les utopistes avaient comme lui dirigé leur regard sur l'avenir socialiste et combattu pour l'idéal social. Mais ils n'avaient jamais construit leur paradis qu'à un étage au-dessus de la féodalité. Ils voulaient tourner le capitalisme ou le gagner à leur cause par la persuasion. Ils donnaient comme un grand présent, avec des gestes protecteurs et des mines de philanthropes, ce qu'ils proclamaient pour la doctrine du salut. Ils agissaient sous l'influence de la morale ou d'inspirations sentimentales, poussés par la pitié, touchés par l'émotion et aiguillonnés par la haine. Leur socialisme devait rester un jeu de nuages, parce qu'il ignorait l'élément le plus simple, essentiel, de toute société, c'est-à-dire la réalité. Parce qu'ils n'avaient aucune idée non plus de la loi du devenir historique, c'est-à-dire de la dialectique. Et parce qu'ils croyaient enfin pouvoir se passer du moteur vivant du mouvement socialiste: le prolétariat résolu au combat de classe. Marx tira un trait décisif entre lui et ces utopistes. Et, dans une lutte quotidienne qui ne cessa de lui amener

de nouvelles phalanges d'ennemis, il se prouva que son socialisme était le seul bon et le seul vrai.

L'ASSOCIATION OUVRIÈRE DE BRUXELLES

L'activité de Marx et d'Engels avait fait de Bruxelles au bout de deux ou trois ans une centrale du communisme.

C'était de là que partaient incessamment pour se répandre sur le monde d'immenses courants d'énergie, des appels, des ondes d'influence. C'étaient là que se nouaient les innombrables fils qui assuraient la liaison de la direction commune avec tous les troupeaux de la révolution, les représentants de l'idée communiste et les mouvements qui s'inspiraient de cette idée en France, en Angleterre, en Suisse, en Allemagne et en Pologne.

Une correspondance formidable avec toute personnalité qui touchait, de près ou de loin, au communisme ou aux idées modernes, ajoutait sans cesse de nouvelles mailles à ce réseau déjà serré de relations. Engels, au cours de fréquents voyages à Paris, informait les amis français, gagnait des collaborateurs, les formait, mettait de la clarté dans la babylonienne confusion des langages. Saint-Simon et Fourier, dépassés depuis longtemps, ne vivaient plus que dans la tradition. Ils avaient été remplacés par Cabet, Weitling et Proudhon qui attiraient les ouvriers et les intellectuels en foule. Brochant sur le tout, des brouillons comme Karl Grün, des conspirateurs comme Mazzini, des socialistes chrétiens et des bienfaiteurs de toutes les nuances éthiques, esthétiques et sentimentales, trouvaient encore leur public.

Au milieu de ce tohu-bohu, Bruxelles représentait un pôle reposant, une Mecque sacrée, pour un grand nombre d'esprits sérieux qui s'intéressaient au communisme, voulaient discuter avec Marx ou Engels, demandaient leurs conseils et leurs explications ou proposaient leur collaboration. De Londres était venu, avec Wilhelm Weitling, un Silésien du nom de Wilhelm Wolff qui ne tarda pas à se joindre à Marx et lui resta toujours fidèle. De

Suisse vint Sébastien Seiler, de Westphalie Joseph Weydemeyer, et, du Wuppertal, le jeune Kriege qui s'en allait en Amérique. De Paris Engels ramena le talentueux Stefan Born qui était ouvrier typographe. À Bruxelles même les partisans les plus remarquables étaient Gigot, de la Bibliothèque Municipale, et Heilberg, qui éditait un journal d'ouvriers.

Le point de rassemblement général était l'Association Ouvrière qui avait été fondée en liaison avec la Société Démocratique. On s'y réunissait le mercredi et le samedi pour discuter l'actualité, faire des conférences, passer la semaine en revue et organiser des cours. Marx écrivait dans une lettre à Herwegh: « Nous avons ici des débats comme on en fait au Parlement, et une partie récréative, chant, déclamation ou théâtre, etc., etc. Si tu reviens, tu verras que dans la petite Belgique on trouve beaucoup plus à faire que dans la grande France, même pour la propagande directe. » Seul Bakounine n'avait pas montré de goût pour les activités de l'Association Ouvrière. Il avait déjà rencontré Marx à Paris. Et un Russe de ses amis lui en avait fait le portrait suivant: « Marx était le type de l'homme énergique; volonté de fer et convictions inébranlables; un type hautement curieux également quant à son aspect extérieur. Avec son casque de cheveux noirs, ses mains velues, son manteau boutonné de travers, il avait tout de même la mine d'un monsieur qui a le droit et la force de demander le respect des autres, quelle que fût sa façon d'agir. Ses gestes étaient anguleux, mais fiers, et témoignaient d'un homme qui s'estime. Toutes ses manières blessaient les usages reçus, mais elles étaient empreintes de fierté, voire de mépris; sa voix perçante et métallique convenait merveilleusement aux jugements péremptoires qu'il portait sur choses et gens. » Des différends ne tardèrent pas à s'élever entre ces deux révolutionnaires dont les nuances s'opposaient. « Il me traitait », dit plus tard Bakounine, « d'idéaliste et de sentimental; c'est en quoi il avait raison; moi, je le traitais d'homme ténébreux, d'être perfide et vaniteux, et je n'avais pas moins raison que lui. » Il est facile de comprendre que Bakounine, qui répondait, comme nous le voyons, à un jugement sur son point de vue par une critique *ad*

hominem, se soit senti éloigné de l'Association Ouvrière pour des raisons plutôt personnelles qu'objectives. « Marx fait ici », écrit-il de Bruxelles, « le même vain métier qu'auparavant; il gâte les ouvriers en en faisant des raisonneurs. C'est la même folie de systèmes et la même suffisance inassouvie. »

Un abrégé des conférences que Marx fit à cette époque-là à l'Association Ouvrière parut plus tard sous forme d'articles dans la presse, et fut finalement mis sous forme de tract pour atteindre un plus grand public. Intitulé *Capital et Salaire*, il représente l'un des premiers ouvrages dans lesquels Marx ait commencé sa critique de l'économie politique et exposé ses résultats. Ce travail mérite surtout l'attention parce qu'il montre les démarches du chercheur, les tâtonnements, les études, les lenteurs par lesquels il s'acheminait vers le but, perfectionnant petit à petit ses solutions à force de temps et d'études. Dans l'écrit que nous considérons, c'est principalement l'idée du travail marchandise qui nous permet de suivre les lents progrès de la science économique de Marx.

L'économie politique traditionnelle empruntait à la langue courante, comme l'explique Engels dans sa préface, des expressions qui représentaient l'industriel comme achetant et payant le travail de ses ouvriers. Cette représentation avait suffi jusqu'alors pour les besoins des affaires, la tenue des livres et le calcul des prix. Naïvement transportée dans le domaine de l'économie politique, elle y causait d'étranges erreurs et de prodigieuses confusions.

L'économie se voit placée en face du fait que les prix de toutes les marchandises, y compris celle qu'on nomme travail, changent constamment; qu'ils montent ou baissent à la suite de circonstances très diverses, qui se trouvent même fréquemment sans rapport avec la production de la marchandise elle-même, de telle sorte que les prix semblent en règle générale dictés par le simple hasard. Dès que l'économie se présenta comme une science, l'un de ses premiers devoirs fut de chercher la loi qui se cachait derrière ce hasard apparent. Elle s'inquiéta de trouver une constante au milieu de ces oscillations; elle partit du prix des marchandises pour découvrir

la valeur commerciale qui lui imposait ses lois et en expliquait les variations.

L'économie traditionnelle découvrit donc que la valeur des marchandises était déterminée par le travail nécessaire à leur production. Elle se contenta de cette explication. Mais dès qu'elle voulut l'appliquer à la marchandise travail elle-même, elle tomba de contradiction en contradiction. Comment déterminer la valeur du « travail » ? Par le travail qui est nécessaire à le produire ? Mais combien y a-t-il de travail dans le travail d'un ouvrier pendant un jour, une semaine, un mois, un an ? Si le travail est la mesure de toute valeur, nous ne pouvons exprimer qu'en travail la « valeur du travail » lui-même. Mais c'est ne rien savoir de la valeur du travail que de savoir tout simplement qu'une heure de travail vaut une heure de travail. On tourne dans un cercle vicieux.

L'économie traditionnelle essaya une autre formule. Elle déclara que la valeur d'une marchandise égale ses frais de production. Mais quels sont les frais de production du travail ? Pour y répondre, elle força la logique. Au lieu de chercher les frais de production du travail, qu'on ne peut malheureusement trouver, elle chercha à calculer les frais de production de l'ouvrier. Ceux-là se laissent évaluer. Ils correspondent à la somme moyenne de vivres – ou à la valeur de ces vivres – qui est nécessaire à l'ouvrier pour le rendre capable de sa tâche et entretenir sa famille.

On vit ressortir de ce calcul un résultat intéressant: la valeur du travail payé à l'ouvrier restait considérablement en arrière de la valeur du travail fournie à son patron. Ou le travail avait deux valeurs, une petite pour l'ouvrier et une grande pour le capitaliste, ou bien la formule était fausse, ou il y avait quelque chose qui clochait.

L'économie traditionnelle n'a pas encore résolu cette question. L'école de Ricardo, son dernier prolongement, a échoué en grande partie à cause de cette contradiction. L'économie traditionnelle s'était fourvoyée dans une impasse. Ce fut Karl Marx qui en trouva la sortie. Ses conférences sur le Salaire et le Capital commencèrent à lever le rideau sur l'énigme.

Ce fut un formidable progrès dans la voie de la clarté. Après avoir dégagé, du chaos de la philosophie et de la pensée, des théories sur la société ou l'histoire, des idées nettes, des lignes claires et de sûrs jalons, il recommençait le même travail de pionnier en économie politique et portait son flambeau dans toutes les cavernes. Dans son *Salaire et Capital*, comme dans sa *Misère de la Philosophie* qui était parue la même année, il présentait les résultats sensationnels de ses premières fouilles.

LE MANIFESTE COMMUNISTE

Ce fut pendant la dernière période de son séjour à Bruxelles que Marx entra en relation avec la direction de la Société des Justes, déjà liée avec Engels.

Au mois de janvier 1847, on vit arriver à Bruxelles l'un des membres du comité, l'horloger Moll, muni de pleins pouvoirs, qui venait inviter Marx et Engels à entrer dans la Société, car elle se disait disposée à accepter leur point de vue. Elle envisageait un Congrès destiné à rallier ou à éliminer les opposants, à épurer complètement l'association et à en répandre le programme sous la forme d'un manifeste. Marx accepta, car il gardait depuis Paris bonne opinion de ce mouvement.

Le Congrès eut lieu à Londres en 1847. Mais Marx ne put y assister. Ce fut Wilhelm Wolff qui le remplaça au nom de la commune de Bruxelles, avec Engels qui représentait Paris. Le Congrès changea de statut et rebaptisa l'association, mais ne prit pas de résolutions définitives; on attendait que les diverses sections eussent exprimé leur opinion. Une deuxième réunion fut prévue pour le début de décembre.

Marx retrouva Engels à Ostende à la fin du mois de novembre et partit avec lui pour Londres où il devait d'abord prendre part le 29, au nom de la Société de la Démocratie, à un meeting organisé par les Fraternal Democrats à l'occasion de l'anniversaire de la révolution polonaise. Il y prononça un discours et y rédigea une adresse. Suivit

immédiatement le Congrès qui se tint dans le même local: c'était la salle de réunion de l'académie ouvrière communiste, située dans la Greet Windmill Street. Les Justes s'appelaient maintenant Ligue des Communistes. Le Congrès, qui dura une dizaine de jours, rompit définitivement avec les doctrines utopistes et la tactique de la conspiration pour adopter une organisation nouvelle et un programme comportant le renversement de la bourgeoisie, la domination du prolétariat, la suppression des classes sociales et la création d'une société d'ordre économique sans classes ni propriété, tout à fait dans le sens marxiste. Pour terminer, Marx et Engels furent chargés d'élaborer un manifeste proclamant les principes communistes de la nouvelle plate-forme révolutionnaire.

Aussitôt revenu de Londres, Engels rédigea un projet de vingt-cinq points traité sous forme de catéchisme. Marx attendit un peu plus longtemps et proposa une autre présentation. Imitant en partie les programmes en usage dans tous les groupes politiques de cette époque, mais renouvelant l'originalité du genre et s'inspirent de la plus parfaite indépendance de pensée, il créa dans l'élan génial de sa grandiose conception un manifeste qui pouvait se réclamer en même temps de l'exposé historique, de l'analyse critique, du programme et de la prophétie. Un programme classique d'un seul jet; un chef-d'œuvre quant à l'originalité des idées, la substance de la pensée, la fermeté du dessein, la force de la langue.

Avec une vie et une puissance plastique qu'il n'avait encore jamais eues et ne retrouva plus depuis, il y peignit l'évolution de la société de classes jusqu'au moment de son apogée: capitalisme, bourgeoisie, prolétariat industriel. Et cela dans le temps où le capitalisme se débattait encore contre nombre d'obstacles et où la bourgeoisie commençait seulement à établir sa souveraineté, où le prolétariat ne paraissait qu'en tremblant à la tribune politique, dans le demi-jour de la plus grande indécision. Le don extraordinaire qu'avait Marx de se dégager de l'insuffisance des données que lui fournissait l'actualité pour s'élever jusqu'au zénith d'une conception d'où il découvrait l'avenir dans ses plus lointains horizons, au point de n'y perdre de vue ni la loi ni la direction de l'évolution historique, ni l'ensemble, ni

le détail, éclate ici dans toute sa lumière. Il prévoit toutes les luttes et toutes les défaites, toutes les étapes, tous les retards, tous les dangers, toutes les victoires. Il observe tout le mécanisme de la progression historique, compte les marches de l'ascension sociale, tâte le pouls de la bourgeoisie, entend sonner le pas du prolétariat, voit au loin flotter l'étendard de la révolution victorieuse. Il embrasse des yeux tout lustre avant sa réalisation, toute génération avant son entrée en scène, et, malgré l'aspect visionnaire de ce tableau de l'avenir, il n'est pas un de ses détails qui ne soit rendu avec une sûreté et un réalisme effrayants. Quatre-vingts ans ont passé aujourd'hui depuis le moment où parut ce manifeste, et il paraît aussi actuel, aussi vivant, aussi conforme aux faits du jour que s'il était sorti d'hier de la plume du plus grand connaisseur de notre époque.

Il s'appuie sur le fait que nous vivons dans une société de classes qui est un produit de l'histoire. La bourgeoisie et le prolétariat s'opposent de nos jours en classes ennemies. Elles se conditionnent l'une l'autre, mais le rapport qui les unit au cours de l'histoire est un rapport d'antagonisme. Marx en déduit l'idée maîtresse de son écrit: la libération du prolétariat, la suppression de la misère, de l'exploitation, de l'asservissement prolétariens ne seront possibles que du jour où on abolira le capitalisme, la société de classes, l'état de classes, et où on instaurera un ordre communiste sur la base de la propriété commune et de l'absence de classes. Accomplir cette tâche, tel est le sens et le but de la révolution prolétarienne, révolution qui ne se présente pas comme le résultat d'une décision arbitraire, mais comme la mission historique de la classe ouvrière.

Il est indispensable de suivre dans le texte même de Marx l'exposé réellement classique de cet enchaînement scientifique.

« L'histoire de toute société jusqu'à nos jours, c'est l'histoire de luttes de classes. [...]

La société bourgeoise moderne, qui est issue des ruines de la société féodale, n'a pas surmonté les antagonismes de classes. Elle a mis seulement en place des classes nouvelles, de nouvelles conditions d'oppression, de nouvelles formes de lutte à la place des anciennes.

Toutefois, notre époque – l'époque de la bourgeoisie – se distingue des autres par un trait particulier: elle a simplifié les antagonismes de classes. De plus en plus, la société se divise en deux grands camps ennemis, en deux grandes classes qui s'affrontent directement: la bourgeoisie et le prolétariat.

Les citoyens hors barrière des premières villes sont issus des serfs du Moyen Âge; c'est parmi eux que se sont formés les premiers éléments de la bourgeoisie.

La découverte de l'Amérique, la circumnavigation de l'Afrique offrirent à la bourgeoisie naissante un nouveau champ d'action. Les marchés des Indes orientales et de la Chine, la colonisation de l'Amérique, les échanges avec les colonies, l'accroissement des moyens d'échange et des marchandises en général donnèrent au commerce, à la navigation, à l'industrie un essor inconnu jusqu'alors; du même coup, ils hâtèrent le développement de l'élément révolutionnaire au sein d'une société féodale en décomposition.

L'ancien mode de production, féodal ou corporatif, ne suffisait plus aux besoins qui augmentaient en même temps que les nouveaux marchés. La manufacture vint le remplacer. […]

Cependant les marchés ne cessaient de s'étendre, les besoins de s'accroître. La manufacture devint bientôt insuffisante, elle aussi. Alors la vapeur et les machines vinrent révolutionner la production industrielle. La manufacture dut céder la place à la grande industrie moderne et les petits industriels se trouvèrent détrônés par les millionnaires de l'industrie, chefs d'armées industrielles: les bourgeois modernes.

La grande industrie a fait naître le marché mondial, que la découverte de l'Amérique avait préparé. Le marché mondial a donné une impulsion énorme au commerce, à la navigation, aux voies de communication. En retour, ce développement a entraîné l'essor de navigation, les chemins de fer prirent de l'extension, la bourgeoisie s'épanouissait, multipliant ses capitaux et refoulant à l'arrière-plan toutes les classes léguées par le Moyen Âge. […]

Chaque étape de l'évolution parcourue par la bourgeoisie était accompagnée d'un progrès politique correspondant […] Le pouvoir d'État moderne n'est qu'un comité qui gère les affaires communes de toute la classe bourgeoise.

La bourgeoisie ne peut exister sans révolutionner constamment les instruments de production, donc les rapports de production, donc l'ensemble des conditions sociales […] Ce qui distingue l'époque bourgeoise de toutes les précédentes, c'est le bouleversement incessant de la production, l'ébranlement

continuel de toutes les institutions sociales, bref la permanence de l'instabilité et du mouvement. […]

Poussée par le besoin de débouchés toujours plus larges pour ses produits, la bourgeoisie envahit toute la surface du globe. Partout elle doit s'incruster, partout il lui faut bâtir, partout elle établit des relations. […]

Par suite du perfectionnement rapide de tous les instruments de production et grâce à l'amélioration incessante des communications, la bourgeoisie précipite dans la civilisation jusqu'aux nations les plus barbares. Le bas prix de ses marchandises est la grosse artillerie avec laquelle elle démolit toutes les murailles de Chine et obtient la capitulation des barbares le plus opiniâtrement xénophobes. Elle contraint toutes les nations, sous peine de courir à leur perte, à adopter le mode de production bourgeois; elle les contraint d'importer chez elles ce qui s'appelle la civilisation, autrement dit: elle en fait des nations de bourgeois. En un mot, elle crée un monde à son image. […]

La bourgeoisie supprime de plus en plus l'éparpillement des moyens de production, de la propriété et de la population. Elle a aggloméré la population, centralisé les moyens de production et concentré la propriété dans un petit nombre de mains. La centralisation politique en a été la conséquence fatale. Des provinces indépendantes ou à peine fédérées, ayant des intérêts, des lois, des gouvernements, des tarifs douaniers différents, ont été rassemblées, pêle-mêle, et fondues en une seule nation, sous un seul gouvernement, sous une seule loi, avec un seul intérêt national de classe, derrière un seul cordon douanier. […]

Nous l'avons vu: les moyens de production et l'échange qui servirent de base à la formation de la bourgeoisie furent créés dans la société féodale. À un certain stade du développement de ces moyens de production et d'échange, les conditions dans lesquelles la société féodale produisait et commerçait, l'organisation féodale de l'agriculture et de la manufacture, en un mot, les rapports féodaux de propriété cessèrent de correspondre aux forces productives en pleine croissance. Ils entravaient la production au lieu de la faire avancer. Ils se transformèrent en autant de chaînes. Ces chaînes, il fallait les briser: elles furent brisées.

La libre concurrence vint s'installer à leur place, avec la constitution sociale et politique adéquate, avec le règne économique et politique de la classe bourgeoise.

Sous nos yeux s'accomplit un mouvement similaire. Les conditions bourgeoises de production et de commerce, les rapports de propriété bourgeois, la société bourgeoise moderne, qui a fait éclore de si puissants moyens de production et de communication, ressemble à ce magicien, désormais incapable d'exorciser les puissances infernales qu'il a évoquées. Depuis plusieurs décennies, l'histoire de l'industrie et du commerce n'est que l'histoire de la révolte des forces productives modernes contre les rapports de production modernes, contre le système de propriété qui est la condition d'existence de la bourgeoisie et de son régime. Il suffit de rappeler les crises commerciales qui, par leur retour périodique, menacent de plus en plus l'existence de la société bourgeoise. [...] Les armes dont la bourgeoisie s'est servie pour abattre la féodalité se retournent à présent contre la bourgeoisie elle-même.

Mais la bourgeoisie n'a pas seulement forgé les armes qui lui donneront la mort, elle a aussi produit les hommes qui manieront ces armes – les travailleurs modernes, les *prolétaires*.

Dans la même mesure où la bourgeoisie, autrement dit le capital, se développe, on voit se développer le prolétariat [...] obligés de se vendre morceau par morceau tels une marchandise; et, comme tout autre article de commerce, ils sont livrés pareillement à toutes les vicissitudes de la concurrence, à toutes les fluctuations du marché. [...]

Les couches moyennes, petits industriels, marchands et rentiers, artisans et paysans, toutes ces classes sombrent dans le prolétariat, soit que leur petit capital ne leur permette pas d'employer les procédés de la grande industrie et qu'ils succombent à la concurrence des capitalistes plus puissants; soit que leur savoir-faire se trouve déprécié par les nouvelles méthodes de production. Le prolétariat se recrute ainsi dans toutes les classes de la population.

Le prolétariat passe par différentes phases de développement. Sa lutte contre la bourgeoisie commence avec son existence même.

Au début, la lutte est engagée par des ouvriers isolés; mais ce sont les ouvriers d'une fabrique, enfin les ouvriers d'une branche d'industrie dans un même centre qui combattent contre tel bourgeois qui les exploite directement. Ils dirigent leurs attaques, non seulement contre le système bourgeois de production, mais contre les instruments de production eux-mêmes; ils détruisent les marchandises provenant de concurrence étrangère, ils brisent

les machines, mettent le feu aux fabriques: ils s'efforcent de reconquérir la position perdue du travailleur médiéval.

À ce stade, les travailleurs forment une masse disséminée à travers tout le pays et divisée par la concurrence. Parfois ils se rapprochent pour former un seul bloc. Cette action n'est cependant pas encore le résultat de leur propre union, mais de l'union de la bourgeoisie qui, pour atteindre ses fins politiques, doit mettre en branle le prolétariat tout entier, et est encore capable de le faire. À ce stade, les prolétaires ne combattent donc pas leurs propres ennemis, mais les ennemis de leurs ennemis, les résidus de la monarchie absolue, les propriétaires fonciers, les bourgeois non industriels, les petits-bourgeois. Tout le mouvement historique est ainsi concentré entre les mains de la bourgeoisie; toute victoire remportée dans ces conditions est une victoire de la bourgeoisie.

Or, le développement de l'industrie n'a pas pour seul effet d'accroître le prolétariat, mais aussi de l'agglomérer en masses de plus en plus compactes. Le prolétariat sent sa force grandir. Les intérêts, les conditions de vie se nivellent de plus en plus au sein du prolétariat, à mesure que le machinisme efface les différences du travail et ramène presque partout le salaire à un niveau également bas. La concurrence accrue des bourgeois entre eux et les crises commerciales qui en découlent rendent le salaire des ouvriers de plus en plus instable; le perfectionnement incessant et toujours plus poussé du machinisme rend leur condition de plus en plus précaire; les heurts individuels entre les ouvriers et les bourgeois prennent de plus en plus le caractère de collisions entre deux classes. Bientôt les ouvriers s'essaient à des coalitions contre les bourgeois; ils se groupent pour défendre leur salaire. Ils vont jusqu'à fonder des associations durables pour constituer des provisions en vue des révoltes éventuelles. Çà et là, la lutte éclate sous la forme d'émeutes.

De temps à autre, les travailleurs sont victorieux, mais leur triomphe est éphémère. Le vrai résultat de leurs luttes, ce n'est pas le succès immédiat, mais l'union de plus en plus étendue des travailleurs. Cette union est facilitée par l'accroissement des moyens de communication créés par la grande industrie qui mettent en relation les ouvriers de diverses localités. Or, ces liaisons sont nécessaires pour centraliser en une lutte nationale, en une lutte de classes, les nombreuses luttes locales qui ont partout le même caractère. Mais toute lutte de classes est une lutte politique. […]

Cette organisation des prolétaires en une classe et, par suite, en un parti politique est à tout moment détruite par la concurrence des ouvriers entre eux. Mais elle renaît sans cesse, toujours plus forte, plus solide, plus puissante. Mettant à profit les dissensions intestines de la bourgeoisie, elle lui arrache la reconnaissance, sous forme de loi, de certains intérêts des travailleurs. […]

Enfin, quand la lutte des classes approche de l'heure décisive, la désagrégation de la classe dominante, voire de la vieille société tout entière, va s'accentuant, et prend un caractère si violent et si tranché qu'une petite partie de la classe dominante s'en désolidarise et se rallie à la classe révolutionnaire, à la classe qui porte l'avenir dans ses mains. De même qu'autrefois une partie de l'aristocratie passa à la bourgeoisie, une partie de la bourgeoisie passe au prolétariat, et en particulier ceux des idéologues bourgeois qui se sont haussés à l'intelligence théorique du mouvement général de l'histoire. […]

Les conditions de vie de la vieille société sont déjà anéanties dans les conditions de vie du prolétariat. Le prolétaire n'a pas de propriété; ses rapports avec sa femme et ses enfants ne ressemblent en rien à ceux de la famille bourgeoise; le travail industriel moderne, l'asservissement au capital – le même en Angleterre et en France, en Amérique et en Allemagne – ont dépouillé le prolétaire de tout caractère national. Les lois, la morale, la religion sont pour lui autant de préjugés bourgeois, qui dissimulent autant d'intérêts bourgeois.

Toutes les classes qui s'assurèrent autrefois le pouvoir ont cherché à consolider leur position déjà acquise en assujettissant la société tout entière aux conditions de leur pratique. Les prolétaires ne peuvent se rendre maîtres des forces productives de la société qu'en abolissant leur propre mode d'appropriation; et par suite, le mode d'appropriation tel qu'il existait jusqu'à nos jours. Les prolétaires n'ont rien en propre, rien à sauvegarder; ils ont à détruire toutes les garanties privées, toutes les assurances jadis contractées.

Tous les mouvements du passé ont été le fait de minorités, ou fait dans l'intérêt de minorités. Le mouvement prolétarien est le mouvement autonome de l'immense majorité dans l'intérêt de l'immense majorité. Le prolétariat, couche la plus basse de la société actuelle, ne peut se soulever, se redresser, sans faire sauter tout l'édifice des couches supérieures qui constituent la société officielle. […]

Bref, les communistes appuient partout les mouvements révolutionnaires contre les conditions sociales et politiques existantes.

Dans tous ces mouvements, ils mettent en avant la question de la propriété, quel que soit le degré de développement qu'elle ait pu atteindre: c'est la question fondamentale [...]

Les communistes dédaignent de faire un secret de leurs idées et de leurs intentions. Ils déclarent ouvertement que leurs fins ne pourront être atteintes sans le renversement violent de tout l'ordre social, tel qu'il a existé jusqu'à présent. Ce n'est pas sans raison que les classes dominantes tremblent devant la menace d'une révolution communiste. Les prolétaires ne risquent d'y perdre que leurs chaînes. Ils ont un monde à y gagner.

Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! »[13]

Cette simple esquisse, ces quelques phrases laconiques et brutales tirées du second et du quatrième articles sont la voix même de l'âme révolutionnaire qui parle dans ce manifeste.

Si l'on excepte le troisième paragraphe qui, consacré à la critique des systèmes non marxistes, ne peut valoir pour une situation qui a cessé en 1847, on voit que le texte de Marx contient tous les éléments nécessaires pour orienter pratiquement la religion du prolétariat sur la nécessité de la lutte de classes.

Les événements ont confirmé dans tous ses points cette anticipation abstraite du processus de l'évolution.

Quatre-vingts ans de vie concrète sont là maintenant pour témoigner que le *Manifeste communiste* n'était pas le document livresque d'un savant ignorant du monde, mais qu'il exprimait fidèlement la loi d'airain de l'évolution et que le pouls même de l'histoire bat dans ses lignes.

13. K. Marx, *Le Manifeste Communiste* (1848), trad. française par M. Rubel et L. Évrard in *Œuvres I, op. cit.*, p. 161-195.

L'ÉPREUVE

LE COQ GAULOIS

Dans les *Deutsch-Französische Jahrbücher* de 1843, Marx avait terminé son article, *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel*, par ces paroles prophétiques: « Quand tout sera prêt, l'aurore de la résurrection allemande sera sonnée par la trompette du coq gaulois. »

Le siècle n'était pas encore à son milieu que « tout » était déjà si bien « prêt » pour la France que le coq gaulois pouvait déjà donner le signal d'une révolution.

Depuis 1845, la détresse des ouvriers français s'était considérablement accrue. La maladie des pommes de terre et la mauvaise récolte qui s'en était suivie avaient amené une disette et une augmentation des prix d'autant plus amèrement ressenties par le peuple, et avec plus d'indignation, que les dix mille fêtaient en haut plus scandaleusement leurs orgies. Le mécontentement général s'accrut encore du fait d'une crise générale de l'industrie et du commerce qui prit naissance en Angleterre et ne tarda pas à déferler sur le continent.

> « Annoncée dès l'automne 1845, contenue pendant l'année 1846 par une série d'incidences comme la suppression imminente des taxes douanières sur les blés, elle éclata en 1847: ce fut la banqueroute des grands épiciers de Londres, immédiatement suivie de la faillite des banques et de la fermeture des usines dans les districts industriels de l'Angleterre [...] À Paris particulièrement cette crise eut pour conséquence de rejeter sur le marché intérieur tous les produits qui ne pouvaient plus être exportés. L'industrie et le gros négoce organisèrent de grands établissements dont la concurrence ruina une foule d'épiciers et de boutiquiers. D'où un grand nombre de faillites dans cette partie de la bourgeoisie française, ce qui explique sa participation à la révolution de février. » (Marx)

La bourgeoisie, à dire vrai, avait le plus grand intérêt à la ruine de l'aristocratie financière, mais redoutait les masses qu'elle devrait

déchaîner. Elle n'ignorait pas les mines que l'opinion avait creusées sous le trône du roi bourgeois, parfois à son instigation. Elle inclinait même à surfaire leur importance et à surestimer la maturité politique de la classe ouvrière, et elle craignait dans un changement de régime de perdre les rênes du pouvoir. Aussi tenta-t-elle d'abord de modifier le gouvernement sans faire intervenir les masses.

Elle commença par ouvrir une campagne électorale en vue de gagner à sa cause la majorité du Parlement. Depuis juillet 1847, elle organisait en tous lieux des banquets de réformateurs au cours desquels on étudiait entre la poire et le fromage les chances que pourrait avoir une révolution pacifique. Le prolétariat n'avait aucune part à ce genre de combats politiques et n'y portait nul intérêt. Mais le gouvernement, qui était entre les mains de l'aristocratie financière, se montra des plus maladroit. Guizot et la majorité de la Chambre refusèrent tout compromis; ils ne voulurent accorder aucune réduction du cens, aucun siège de plus à la Chambre, aucune admission des « capacités ». Leur brusquerie jeta de l'huile sur le feu d'un mouvement fort prudemment entretenu, ce qui accrut les sympathies et le nombre des partisans. Louis-Philippe essaya bien d'éteindre les premiers foyers d'incendie en composant un ministère libéral, mais sa réforme vint trop tard. La flamme révolutionnaire embrasait déjà la toiture. Le coq gaulois lançait déjà son signal rouge dans le silence du monde attentif.

Marx et Engels furent surpris. Ils n'avaient pu évaluer de loin le rythme ni l'intensité de l'évolution accomplie; et comment auraient-ils prévu les à-coups de la dernière heure qui avaient déclenché le mouvement ? Même à Paris, où Engels était venu au mois de janvier 1848, rien ne laissait présager dans le monde ouvrier ni dans la Ligue des Communistes quoi que ce fût qui ne contribuât à renforcer le plus grand scepticisme. « La ligue, ici, est pitoyable », écrivait-il à Marx le 14 janvier. « Je n'avais jamais vu pareille mesquinerie ni pareilles rivalités. Weitlingerie et proudhonerie sont vraiment l'expression parfaite de l'ânerie de ces imbéciles, et il n'y a rien à faire là-contre […] J'essaie encore d'une dernière tentative; si je ne réussis pas, je m'en vais. » De tous les chefs connus, il n'y avait

que Flocon, un démocrate petit-bourgeois, qu'on pût gagner à la cause communiste; encore craignait-il lui-même que le drapeau du communisme nuisît à la révolution. Engels revenait à Bruxelles, extrêmement déçu, le 31 janvier.

Trois semaines plus tard, révolution. Les barricades se hérissent à Paris; les ouvriers prennent l'initiative; ils descendent sur le pavé, tiennent deux jours sous un feu meurtrier, renversent le ministère Guizot, jettent le trône à bas, le brûlent place de la Bastille, devant la Colonne de Juillet, et chassent du pays le roi et le ministre. Le 24 février, gouvernement provisoire; la république est proclamée. Ledru-Rollin, Louis Blanc, Flocon et l'ouvrier Albert font partie du gouvernement qui appelle Marx à Paris le 1er mars par une lettre signée Flocon.

Le comité central de la Ligue des Communistes, comité qui siégeait à Londres, avait aux premières nouvelles donné de pleins pouvoirs au groupe bruxellois. Mais la décision n'arriva, comme on peut le lire dans Engels, qu'au moment où la capitale était déjà en état de siège, sous le contrôle de l'armée qui sévissait impitoyablement contre toutes les réunions. Il ne fallait pas songer à se voir, surtout si l'on n'était pas Belge. De plus Marx, Engels et les autres attendaient à tout instant de partir pour Paris. Aussi décida-t-on de dissoudre le comité central et de donner carte blanche à Marx, avec mission de composer à Paris une nouvelle direction. À peine la décision prise, la police pénétra chez Marx et l'arrêta avec sa femme. Ils passèrent la nuit sous garde et furent expulsés le lendemain. La route de Paris s'ouvrait ainsi toute seule.

À Paris, la révolution avait mis sur pied l'état-major des chefs socialistes et des thaumaturges au grand complet. Louis Blanc combattait au nom du drapeau rouge qu'il voulait faire reconnaître comme l'emblème officiel, et pour les ateliers nationaux. Proudhon, refusant violemment les expériences d'état social, prêchait « l'organisation du crédit et de la spéculation ». Bakounine réclamait sans cesse des coups d'État, si bien que Caussidière, le préfet des barricades, s'écriait désespérément: « Quel homme ! Le premier jour, il est prodigieux, le second il faudrait le faire fusiller ! » D'autres qui, absorbés par

l'étude théorique, n'avaient pas préparé de projets, appelaient le secours de l'État pour réaliser l'idée révolutionnaire. D'autres encore, comme Leroux l'écrivait à Cabet, se demandaient s'il était possible de fonder une république indépendante du socialisme. Cependant, le peuple, dans l'ivresse du triomphe, plantait des arbres de la liberté sur les boulevards, se grisait de la Marseillaise, se repaissait de prises d'armes et tirait des feux d'artifice.

Les étrangers, qui avaient instantanément perdu tout travail, se groupaient en légions à l'appel de Herwegh pour porter la révolution dans leurs pays. Le gouvernement avait accepté ce projet, comme celui des ateliers nationaux. Le second devait lui servir à discréditer Louis Blanc, le premier à se débarrasser, au prix d'une faible subvention, d'une foule gênante d'étrangers qui encombraient le pavé de Paris. Herwegh, facile à enflammer, rêvait surtout d'une légion allemande. Il redevenait le héros du jour; jeunes et vieux l'applaudissaient, s'armaient et le pressaient de donner l'ordre de route. Parmi ses plus jeunes volontaires se trouvait Guillaume Liebknecht, alors âgé de vingt-deux ans; membre de l'Association Ouvrière de Zurich, il était venu à Paris aux premiers bruits de révolution pour partager des combats dont l'idée mettait en feu son jeune sang.

Marx arriva le 4 mars à Paris. Engels – perfidie du destin – n'avait pas d'argent pour le voyage et ne put le rejoindre que le 25. Le 6, Marx descendait déjà dans l'arène politique. Au cours d'une grande réunion, il se prononça sévèrement, en analyste froid, en cinglant polémiste, contre l'opérette romantique que Herwegh projetait de monter. Conduire une légion en Allemagne c'était provoquer la réaction prussienne à faire hacher la révolution par son armée. En face des armes de la Prusse, de l'Autriche et de la Russie, les légions n'étaient que jeu d'enfants. Tout héroïsme aurait le pire sort. Le seul résultat serait d'avoir rendu service à la bourgeoisie française qu'on aurait délivrée du cauchemar d'héberger à Paris les éléments les plus révolutionnaires du monde. Cette idée des légions venait d'ailleurs de là; Herwegh n'était qu'un instrument. Marx, emporté par son élan et par la force de son argumentation, n'entendait pas qu'on le

traitait de lâche et que l'auditoire s'indignait du tour démagogique que prenait son discours, comme toujours en de tels moments. L'assemblée ne put pourtant pas résister à son opiniâtreté; et la victoire de la révolution, qui suivit peu après à Vienne et à Berlin, relégua l'invasion des légions au dernier plan de l'actualité. Herwegh conduisit tout de même une troupe d'ouvriers en Allemagne. Ils furent piteusement hachés au cours des révoltes de Bade et leur anéantissement donna raison aux prédictions de Marx.

Pour exécuter son mandat, celui-ci s'était mis d'emblée à composer le nouveau comité de la Ligue des Communistes. Ce comité comprit dès lors, outre lui, Marx, Engels et Wolff, les membres du comité central de Londres qui venaient d'arriver à Paris. On publia un manifeste qui exposait en dix-sept points les exigences du parti quant à l'Allemagne: elle devait se constituer en une république indivise, payer les représentants du peuple, armer ce peuple, transformer en propriétés d'État les biens princiers et seigneuriaux, les chemins de fer, canaux, vapeurs et mines, prendre les hypothèques à son compte, restreindre le droit d'hériter, instaurer des impôts progressifs très sérieux, supprimer les taxes de consommation, créer des ateliers nationaux, donner l'enseignement gratuit, etc., etc. Un nouveau club devint le foyer de l'activité politique; son principal effort était de faire passer de l'autre côté du Rhin, avec l'aide de Flocon, un grand nombre de révolutionnaires allemands chargés de déchaîner un mouvement populaire et de prendre la direction politique du pays. Wolff partit pour Breslau, Schapper pour Nassau, Stephan Born pour Berlin.

Ces départs privèrent le mouvement, assez anémique déjà, de ses membres les plus capables et les plus sûrs. Les tâches qu'il restait à accomplir à Paris étaient nombreuses, diverses et pressantes; on ne pouvait songer à les mettre à l'étude, encore moins à en venir à bout avec le peu de gens actifs qui étaient demeurés. On se mit d'accord sur les points de vue et les grandes lignes, mais le plus grand zèle ne put mieux faire. L'association secrète cessa d'avoir un sens dès l'instant, dit Engels, où les causes disparurent qui avaient nécessité son secret.

Cette révolution ne fit en France que changer par d'autres bourgeois les bourgeois qui étaient au pouvoir. Marx et Engels, s'en désintéressant alors, portèrent leurs regards sur le Rhin, siège de la grosse industrie et de la grande bourgeoisie, où le bouleversement devait avoir, selon le *Manifeste communiste*, son ampleur la plus imposante et porter ses plus riches fruits.

Ils quittèrent Paris aux premiers jours d'avril et partirent pour l'Allemagne.

LA « NEUE RHEINISCHE ZEITUNG »

La flamme de la révolution, ayant mis le feu à l'Autriche et à l'Allemagne du Sud, s'était élancée sur la Prusse.

Dans le duché de Bade, le Wurtemberg, et en Bavière, elle avait consumé d'innombrables perruques, à Vienne elle réduisait en cendres le monument caduc de la Sainte Alliance; à Berlin elle provoqua la terrible explosion de mars.

Frédéric-Guillaume IV avait cru au début qu'elle s'arrêterait respectueusement aux portes de la Prusse. Aussi ne s'était-il pas hâté de faire les concessions demandées ni de multiplier les libertés civiques. Il avait convoqué le Landtag général pour se faire accorder les crédits que Rothschild refusait d'avancer sans l'autorisation des États. C'était le seul tribut qu'il songeât à payer à l'esprit du temps.

L'opposition des libéraux et des démocrates bourgeois s'était sérieusement mise en branle, mais quand elle vit que la révolution de Paris introduisait dans le gouvernement socialistes et ouvriers, elle recula frappée d'effroi. L'évolution, pourtant, la bouscula aussi en vertu de la vitesse acquise. Travailleurs et petits-bourgeois mirent à sa place les éléments d'une ère nouvelle.

La bourgeoisie ne les vit arriver qu'avec angoisse. Elle ne pouvait oublier le geste menaçant des prolétaires français; le prolétariat de Paris exigeait la satisfaction de ses revendications sociales au nom de la révolution. Ajoutons que le gouvernement qu'on venait de renverser en France était précisément celui que la bourgeoisie

allemande se proposait seulement d'instaurer à Berlin, et qu'il avait été vaincu par des hommes qu'elle considérait comme des ennemis de la propriété, de l'ordre, de la religion, de tous ses idéals politiques et sociaux, et l'on comprendra son effroi. Sa fureur révolutionnaire s'éteignit comme par enchantement. Elle redouta l'avenir et se réfugia en tremblant dans les bras de la noblesse et de la monarchie. On tomba rapidement d'accord sur un compromis lamentable qui décida du sort de la révolution.

La république encore à naître y fut perdue avec le reste. Dans l'ivresse des premiers succès, quand l'enthousiasme emportait tous les cours et semait en tout lieu les illusions hardies, les combats de mars avaient fait espérer comme une chose toute naturelle aux chefs de l'extrême-gauche bourgeoise, que la république était au bout de leurs guerres. Et cet espoir trouvait un écho chaleureux dans l'opinion des couches les plus nombreuses.

Mais, cette première ivresse partie, la lune de miel terminée, le tableau prit un autre aspect. Joseph Prudhomme réclama la fin de la révolution, les autorités déclarèrent que le calme était la première des vertus civiques, la bourgeoisie se déchaîna contre les « meneurs » et les « étrangers ». La révolution était devenue un crime, la république n'était plus que « rapt, assassinat et idée russe ». Jung, de Cologne, l'avait déjà écrit à Marx; et quand Bakounine, en avril, eut l'occasion de traverser cette ville, il observa que la bourgeoisie « maudissait désespérément la république ». De Francfort, Donke rapportait qu'on se faisait presque lapider quand on se proclamait communiste. Marx et Engels ne se faisaient donc pas d'illusion sur l'atmosphère politique qui les attendait en Allemagne. Ils n'en donnèrent pas moins suite à leur projet. « Dans les circonstances d'alors », comme écrivait Engels plus tard, « nous ne pouvions pas mettre en doute que la grande lutte eût commencé, nous savions qu'il faudrait une longue période de révolution et de chances diverses pour la mener jusqu'à son terme mais qu'elle finirait sûrement par une victoire définitive. » Engels se rendit à Barmen, Marx à Cologne. Ils voulaient rappeler à la vie l'ancienne *Rheinische Zeitung*, enterrée par la réaction. Ils brandiraient dans ses colonnes l'étendard de la révolution que

réclamait le *Manifeste communiste*. Ce projet concordait en gros avec les efforts de certains démocrates ou communistes qui réclamaient la fondation d'un grand quotidien. La diversité des desseins causa pourtant nombre d'obstacles. La question financière fut des plus épineuse. La riche bourgeoisie fuyait avec terreur toute discussion sur la révolution et fermait peureusement sa poche. Engels, qui gardait le souvenir de quelques succès communistes dans la vallée de la Wupper, et qui escomptait un appui dans les milieux qu'il avait enflammés, fit des expériences désolantes.

« Ces gens-là fuient comme la peste », écrivait-il dans une lettre à Marx, « la discussion des problèmes sociaux; ils appellent ça de la rébellion. Si nous avions le malheur de faire circuler ici le moindre exemplaire de nos dix-sept points tout serait perdu pour la cause. L'esprit de la classe bourgeoise est une chose honteuse… Il n'y a rien à tirer de mon père. Pour lui la *Kölnische Zeitung* est déjà un repaire infâme, et plutôt que de lâcher un millier de talers il aimerait mieux nous envoyer une boîte à mitraille dans le ventre. »

On finit par trouver pourtant un nombre suffisant d'actionnaires, de sorte que la feuille parut, mais sans grands moyens financiers. Elle vit le jour à Cologne le 1er juin 1848, sous le nom de *Neue Rheinische Zeitung*. Le drapeau rouge était hissé.

À côté de Marx et d'Engels, la rédaction se composait de Wilhelm et Ferdinand Wolff, Ernest Dronke, Georges Weerth, Ferdinand Freiligrath et Henri Bürgers. Marx s'occupait de la politique allemande et de la direction générale qu'il assurait avec la maîtrise souveraine et la netteté d'un dictateur génial. Il n'avait pas les qualités du journaliste; il écrivait péniblement et n'en finissait pas de polir; la facilité de Engels ne cessa jamais de provoquer sa jalousie admirative. En revanche, il possédait une sûreté de vue parfaite, un jugement net et froid que rien ne pouvait troubler, un point de vue que rien n'entamait et une maîtrise inébranlable. Engels, un journaliste né, vif et souple d'esprit, s'adaptant à toute chose, faisait la revue de la presse étrangère, car il parlait un grand nombre de langues, et suivait particulièrement les événements de France et d'Angleterre. Freiligrath pourvoyait la feuille des pathétiques accents

de ses hymnes qui répandaient dans tous les coins de l'Allemagne les noms de Liberté et de Révolution. Les autres membres de l'état-major s'harmonisaient si parfaitement que du premier au dernier numéro la *Neue Rheinische Zeitung* laissa le tableau d'une entière unité. Elle semblait écrite d'un seul jet; elle peut servir de modèle à la presse révolutionnaire.

En juin 1848, quand elle commença à paraître, la révolution était déjà complètement perdue pour le prolétariat et à moitié pour la bourgeoisie.

Ceux qui n'avaient pas eu le courage de combattre pour la sauver se cramponnaient maintenant à la vaillance des phrases, des discours et des bavardages, au Parlement pour tout dire d'un mot. C'était, selon leur ferme espoir, à l'église Saint-Paul de Francfort que l'œuvre de l'unification et de l'affranchissement de l'Allemagne se réaliserait dans le cadre de la loi, de l'ordre et de la modération.

En douter eût été antipatriotique, de même qu'il était criminel de parler encore de révolution et de barricades.

On peut imaginer par là les impressions des bourgeois de Cologne en face du premier numéro de la *Neue Rheinische Zeitung*. Leur loyale moutonnerie y recevait des sarcasmes sévères; leur tactique de la réflexion y était taxée de lâche égoïsme; l'Assemblée nationale, leur espoir politique, était livrée au ridicule sous le nom de « boîte à caquets » et de « concile des commères ». Bref la moitié des actionnaires se retira, et les plus vives discussions s'en suivirent dans le parti démocratique dont le journal passait pour l'organe.

Mais la rédaction ne se laissa ni intimider ni réduire à un ton moins rude. Elle poursuivit de numéro en numéro des attaques de plus en plus vives contre le gouvernement, l'Assemblée nationale, la réaction et la politique des compromis. Vinrent à Paris les combats de juin. Alors que les ouvriers français ne comprenaient même pas le sens de ce bain de sang et que le prolétariat allemand suivait les événements avec indifférence, Marx profita de l'occasion pour faire une analyse aiguë de la guerre civile qui menaçait aussi en Allemagne. Bravant toute considération et prenant résolument place à côté des hommes de juin, il écrivait dans la *Neue Rheinische Zeitung*:

« La commission exécutive, dernier reste officiel de la révolution de février, s'est effondrée comme un château de cartes en ces circonstances périlleuses. Les balles lumineuses de Lamartine ont fait place aux fusées incendiaires de Cavaignac. La fameuse fraternité, – cette fraternité de deux classes antagonistes dont l'une ne fait qu'exploiter l'autre, – proclamée au mois de février, inscrite en lettres majuscules au front de Paris, sur toutes les prisons et les casernes, a trouvé son expression vraie, sa forme la moins falsifiée, sa prosaïque réalité au sein de la guerre civile, et la plus terrible de toutes, celle du travail contre le capital. Cette fraternité a brillé à toutes les fenêtres de Paris le soir de ce 25 juin où le Paris bourgeois illuminait pendant que le Paris prolétarien brûlait, saignait, râlait partout. La fraternité a duré aussi longtemps qu'elle a uni les intérêts de la bourgeoisie à ceux de la classe prolétarienne. La révolution de février était la belle révolution, la révolution sympathique, parce qu'elle ne dissociait pas les intérêts d'ordre contradictoire qui s'étaient révoltés ensemble contre les excès de la royauté, parce qu'elle les laissait sommeiller dans son sein, parce que le combat social qui formait son arrière-plan n'avait encore qu'une existence fantomatique, celle du mot, celle des jolies phrases. Mais la révolution de juin est la révolution hideuse parce qu'à la place du mot c'est la chose même qui s'est montrée, parce que la République a découvert la tête de l'hydre en lui arrachant la couronne qui la protégeait et la cachait. L'ordre était le cri de guerre de Guizot. L'ordre ! crie Cavaignac, se faisant l'écho brutal de l'Assemblée nationale française et de la bourgeoisie républicaine. L'ordre ! ont tonné ses boîtes à mitraille en faisant sauter le ventre du peuple. Nulle des nombreuses révolutions bourgeoises qui avaient eu lieu depuis 1789 n'avait attenté contre l'ordre, parce qu'elle n'avait pas supprimé la domination des bourgeois; elles maintenaient l'esclavage ouvrier, elles conservaient l'ordre bourgeois, si fréquemment qu'elles changeassent la forme politique de cette domination et de cet esclavage. Mais juin a touché à cet ordre. Malheur à juin ! »

Cet article de Marx, qui parut le 29 juin, fut accueilli par la plus pure indignation dans le parti démocratique. Une véritable battue s'organisa contre la *Neue Rheinische Zeitung* et principalement contre Marx. La *Kreuzzeitung* invita les autorités à sévir contre cette « himmalayesque insolence », et le ministre de la Justice invita le procureur à poursuivre Karl Marx.

Imperturbable et impavide, la gazette poursuivit le combat. Ayant perdu la seconde moitié de ses actionnaires, elle n'évita la faillite que grâce au geste des rédacteurs qui renoncèrent à leurs appointements. Elle réduisit ses dépenses. Marx donna son dernier avoir et on tint bon, les dents serrées. On prit pour devise: plus que jamais. Et on donna comme mot d'ordre à la presse démocratique: continuer la révolution aux côtés du prolétariat jusqu'à la victoire complète.

DANS LE PARTI DÉMOCRATIQUE

Tandis que la *Neue Rheinische Zeitung*, étiquetée démocratique, forgeait le fer de la révolution, les anciens membres de la Ligue des Communistes qui étaient venus s'installer à Cologne ne restaient pas dans l'inaction. Leur passé révolutionnaire leur faisait comprendre au contraire qu'ils étaient les premiers appelés à préparer le nouveau combat. Ils faisaient donc porter leur principal effort sur l'organisation et la propagande orale.

La ligue n'était pas très brillante au moment où avait éclaté la révolution allemande. Au cours de son voyage de Paris à Breslau, Wilhelm Wolff écrivait de Cologne que « la ligue végétait en cette ville dans la plus grande incohésion », et, de Breslau, « que l'organisation était complètement absente ». Les nouvelles des autres endroits étaient aussi décourageantes. Dronke s'estima heureux de pouvoir annoncer, le 5 mai, qu'il avait « constitué une communauté et admis déjà quatre membres »; voilà pour la ville de Cologne; à Francfort, il avait « enrôlé deux excellentes recrues et en avait encore d'autres en vue »; à Hanau et Cassel, il voyait quelque espoir de recruter des adhérents, mais à Mayence il avait trouvé la ligue « en pleine anarchie ».

L'organisation n'était donc pas fameuse et donnait beaucoup de travail. Schapper et Moll étaient venus voir Marx à Cologne, et avaient commencé à jeter un réseau d'associations sur la Westphalie et la Rhénanie pour dominer l'ensemble des provinces

importantes. Il s'agissait et de créer des points d'appui pour l'action révolutionnaire, et de gagner à la *Rheinische* un cercle imposant de lecteurs. Dans le Wuppertal, Engels mettait en train la fondation d'associations ouvrières communistes.

Ces travaux de sape ne tardèrent pas à attirer l'attention des autorités. Bien que la place de Cologne fût occupée par une troupe de huit mille hommes le gouvernement ne trouva pas que l'ordre y fût assez garanti. Il fit venir des corps de l'est en Rhénanie, afin de pouvoir intervenir en cas de besoin. Mais le dégoût de la lutte et la grande léthargie qui s'étendait sur l'Allemagne interdisaient aux révolutionnaires l'idée de tenter un coup local. Marx et Engels prêchaient le sang-froid et invitaient à se méfier des étourderies qui n'eussent fait que servir la cause de l'adversaire. Mais ils discutaient en même temps, en toute liberté d'esprit, de l'attitude que le peuple devrait prendre au cas d'un coup d'État qui semblait s'annoncer.

Pour voir plus clair dans ces débats, ils avaient besoin de faire une expérience pratique; ils organisèrent à cette fin une immense réunion en plein air au cours de laquelle Henri Bürger prononça un discours animé du même souffle que la *Neue Rheinische Zeitung*. Une résolution proposée par Engels fut adressée à l'Assemblée Nationale de Berlin pour la prier de faire son devoir et de résister au besoin à la force des baïonnettes si l'on cherchait à la dissoudre ou l'évincer.

Une seconde réunion populaire, inspirée des mêmes idées, se déroula de façon encore plus imposante dans une prairie de Wörringen-sur-le-Rhin. Elle est surtout digne de mention parce qu'elle fut grossie par une délégation venue spécialement de Düsseldorf sous la direction de Lassalle, alors âgé de vingt-trois ans. Il était en correspondance avec la *Neue Rheinische Zeitung* et lui fournissait des articles. Ce fut la première fois qu'il rencontra Engels. Privé de ses droits civiques en Prusse et redoutant à tout instant d'être expulsé, Marx s'était tenu à l'écart de cette manifestation, dont il était pourtant l'inspirateur suprême, pour éviter de fournir aux autorités un prétexte facile.

Ses craintes n'étaient pas vaines; des troubles qui survinrent peu de temps après la réunion amenèrent l'intervention de la troupe et

provoquèrent l'arrestation de Schapper, Moll et Hermann Becker, futur bourgmestre de Cologne. L'état de siège fut proclamé, la *Neue Rheinische Zeitung* interdite. Engels, Guillaume Wolff et Dronke, qui étaient les plus compromis, savaient qu'ils n'échapperaient pas à une longue peine de prison. Aussi prirent-ils la clef des champs. Wolff alla en Palatinat. Engels se rendit à Barmen pour détruire sa correspondance, et partit de là pour Bruxelles avec Dronke, après une vive explication avec son père. À Bruxelles on les arrêta; ils furent emmenés sous escorte jusqu'à la frontière française. Leur première station fut Paris, mais Engels en partit bientôt pour aller s'installer en Suisse.

Marx n'eut pas d'ennuis à Cologne; on le laissa même publier son journal pendant que la ville était en état de siège. Il se lia plus étroitement avec Lassalle, qui assista sans doute avec lui au congrès du parti démocratique. Ce congrès se tenait à Cologne et Marx y était délégué. Il s'agissait pour lui de faire aboutir le point de vue extrême dont il s'était fait le champion; c'était une tâche qui réclamait la plus rude énergie et la plus grande activité. Quelle figure fit-il en cette circonstance ? Nous l'apprenons par un portrait que nous a laissé Karl Schulz, alors âgé de dix-neuf ans, et qui fut témoin des débats aux côtés de Gottfried Kinkel.

« Marx », nous dit-il, « avait alors trente ans, et on le connaissait déjà comme le chef d'une école socialiste. Cet homme trapu, solidement bâti, attirait tout de suite l'attention par son front large, sa crinière de charbon, sa grande barbe, ses yeux noirs et brillants. Il avait la réputation d'un savant très remarquable dans sa spécialité, et, comme je ne savais pas grand-chose de ses théories et de ses découvertes dans le domaine de l'économie sociale, je brûlais de recueillir les paroles de sagesse qui tomberaient de sa bouche célèbre. Cette attente fut étrangement déçue. Ce que disait Marx était sans doute substantiel, logique et clair; mais je n'ai jamais vu un homme d'une arrogance d'attitude aussi blessante, aussi insupportable. Dès qu'une opinion s'écartait en quoi que ce fût de la sienne, il ne lui faisait même pas l'honneur de l'examiner. Si quelqu'un le contredisait il le traitait avec un mépris qu'il dissimulait à peine. Quand un argument lui déplaisait il y répondait soit par

une ironie cinglante pour la pitoyable ignorance dont on faisait preuve en le lui servant, soit par des soupçons injurieux sur les mobiles de celui qui l'employait. Je me souviens encore du ton de dédain tranchant, j'aimerais pouvoir dire du ton de vomissement, avec lequel il prononçait le mot « bourgeois »; c'était de « bourgeois » qu'il traitait toute personne qui se permettait de le contredire, pour exprimer le profond degré de l'abrutissement de son adversaire en le mesurant au parangon irréfutable de l'enlisement intellectuel. Il n'y a pas lieu de s'étonner si les projets qu'il patronnait n'aboutissaient pas, si les gens que son attitude avait blessés penchaient à approuver tout ce qu'il ne voulait pas, et si, loin de gagner des amis à sa cause, il éloignait même des esprits qui eussent été prêts à le suivre. »

Ce portrait, qui n'est pas flatteur, a bien des chances d'être exact, car il concorde avec bien d'autres témoignages. Le lieutenant Techow, quelques années plus tard, s'est exprimé au sujet de Marx dans des termes presque semblables.

Ces témoignages prouvent seulement que Marx, malgré ses trente ans d'âge, sa formidable production, sa réputation de savant et son renom d'homme politique, avait toujours le même besoin de s'affirmer sa propre valeur que le petit garçon que nous avons connu, et qu'il tremblait toujours autant pour son prestige. Car cette arrogance dont on parle, cette susceptibilité frémissante, ce besoin d'avoir toujours raison, n'étaient que le masque, bien connu des psychologues, d'une immense méfiance de soi; cette méfiance l'obligeait incessamment à parer au danger, réel ou chimérique, de se voir soudain découvert, par les réflexes excessifs d'une sensibilité constamment irritée. Il ne pouvait écouter jusqu'au bout quiconque pensait autrement que lui parce qu'il redoutait toujours que l'adversaire ne sortît vainqueur du débat. Il ne pouvait que traîner dans la boue l'opinion de ses contradicteurs, parce qu'il tremblait d'appréhension qu'elle ne trouvât des partisans et que la sienne fût ridiculisée. Il ne pouvait que bafouer parce qu'il espérait déprécier par des attaques personnelles la validité des arguments qu'on lui opposait, dévaloriser la thèse adverse, et détourner d'elle les suffrages des gens qui l'auraient approuvée. Il ne pouvait souffrir de rival, parce qu'il était constamment torturé par l'idée qu'on risquait

de trouver que ce n'était pas lui, mais ce rival, qui était l'homme habile entre les plus habiles, capable entre les plus capables, et révolutionnaire parmi les révolutionnaires.

En se présentant arrogamment il espérait inconsciemment intimider les adversaires hésitants, avoir d'emblée raison des faibles. En ridiculisant les opinions des autres il pensait s'assurer une supériorité. En se montrant sûr de la victoire et se donnant les lauriers d'avance il était convaincu d'user de la seule méthode qui pût permettre un triomphe complet et octroyer toutes les couronnes. « Son âme, gémissant sous de faux poids, se créait de faux contrepoids. »

Il n'admettait qu'un égal: Engels. Et seulement parce qu'il pouvait disposer en maître absolu des extraordinaires facultés de son ami sans que celui-ci réclamât jamais, à titre de compensation, d'en recevoir un remerciement ou d'être cité de pair avec lui. Tant qu'un collaborateur demeurait le docile serviteur de Marx, les relations restaient excellentes. Mais sitôt qu'il manifestait une opinion qui lui fût personnelle ou prétendait avoir sa propre volonté, c'était le conflit. En somme le type des relations de l'autoritaire.

C'était un fâcheux caractère; tous ceux qui se laissaient attirer par la fascination de sa personnalité devaient en souffrir plus ou moins; mais le plus malheureux était Marx. Il soupirait littéralement de soulagement dans les situations où la crainte qu'il transformait en ambition n'avait pas à intervenir et où il pouvait oublier cette sensation d'insuffisance qu'il transmutait en arrogance. Une métamorphose complète s'opérait alors en lui. Il devenait simple, doux et tendre, touchant de bon cœur et de dévouement.

Ce côté belle âme, évidemment, ne suffisait pas pour venir à bout de l'extraordinaire tâche qu'il avait fixée à sa vie. Travailler pour l'humanité jusqu'aux générations les plus lointaines, conquérir un monde ennemi, c'est chose que l'on ne peut faire que si l'on sent passer nuit et jour sur ses flancs l'éperon sanglant d'une impulsion surhumaine.

EFFONDREMENT DE LA RÉVOLUTION

Pas à pas la contre-révolution avait regagné du terrain et rassemblé ses forces. Mais elle hésitait encore à frapper le coup suprême quand la répétition générale de Vienne lui apporta la certitude d'être assez forte pour pulvériser l'œuvre de la révolution.

Marx s'était rendu à Vienne à la fin du mois d'août pour conseiller les révolutionnaires bourgeois et inviter les ouvriers à faire bloc contre la révolution. Il était revenu bredouille. Le deuxième Congrès des Démocrates à Berlin, fut également un échec. Les appels de Marx se perdirent sous le flot des gémissements déclamatoires. Vienne succomba à son destin. La soldatesque, au mois d'octobre, enleva la ville malgré une défense héroïque, et la noya dans un bain de sang. Le 9 novembre, à la Brigittenau, Robert Blum fut exécuté.

Le soir de ce jour mémorable, les démocrates de Cologne organisèrent une grande réunion populaire. Marx apparut soudain, porteur d'une dépêche qu'il lut à voix haute au public: « Conformément aux lois de mars, Robert Blum a été exécuté à Vienne. » Un cri terrible de la foule répondit à cette lecture. Et ce cri retentit dans toute l'Allemagne.

Mais maintenant on savait à Berlin que la baïonnette était plus forte que les cris et que les larmes. On laissa le sentimentalisme aux ouvriers et aux petits bourgeois, on s'appuya sur la violence. La répétition fut suivie de la vraie représentation du drame, et ce drame était un coup d'État. Le nouveau ministère, le ministère Brandenburg, mit la constitution au panier, supprima l'Assemblée nationale, désarma la garde civique et proclama l'état de siège. Le tout sans la moindre résistance. Jamais encore révolution n'avait fini si piteusement.

L'Assemblée nationale, au tout dernier moment, se dispersant déjà au vent sous les coups de sabre de la garde, avait eu le temps de décider la grève générale de l'impôt comme protestation contre sa suppression et à titre de compensation pour son manque de courage physique. C'était un coup de bâton dans l'eau, mais la *Neue Rheinische Zeitung* essaya cependant d'en tirer quelque chose.

Elle lança plusieurs appels aux citoyens pour les exhorter à faire bloc et à s'organiser contre l'autorité. Le comité démocratique du district publia à son instigation une proclamation signée de Marx, Schapper et Schneider, invitant le peuple à se préparer à une résistance armée. Il fallait « repousser par n'importe quel moyen ceux qui voudraient recouvrer les impôts par la force ». On demandait « d'organiser partout le ban et l'arrière-ban de la résistance »; ceux qui ne pourraient se procurer personnellement des armes et des munitions devraient en être pourvus aux frais de la collectivité ou par le moyen de souscriptions volontaires; enfin, si les autorités se refusaient à reconnaître et à exécuter les décisions de l'Assemblée nationale, on nommerait des comités de sécurité. Naturellement cette proclamation resta pur chiffon de papier. La lâcheté des députés, leur exemple décourageant, leurs mille exhortations au calme et au respect de la légalité avaient de mauvais effets: les masses restaient dociles et confites même quand le mépris le plus actif des lois aurait été leur seule porte de salut. Aussi le coup de bâton dans l'eau resta-t-il coup de bâton dans l'eau et la contre-révolution triompha sur toute la ligne sans aucune contestation.

Cette aventure n'eut d'autre résultat concret que de faire arrêter Lassalle à Düsseldorf, et d'amener Marx, comme rédacteur en chef de la *Neue Rheinische Zeitung*, Engels, comme coresponsable, et Korff, comme éditeur de la feuille, devant les tribunaux du pays pour provocation à la résistance armée contre l'autorité civile et militaire. Les débats eurent lieu le 8 février 1849 devant le jury de Cologne. Marx se défendit brillamment. Il commença par refuser au tribunal le droit de le punir au nom de lois que le gouvernement avait depuis longtemps piétinées par son coup d'État. Il montra ensuite que, d'ailleurs, c'était une fiction juridique que de présenter la société comme reposant sur la loi. Que c'était la loi, tout au contraire, qui reposait sur la société, et que le code Napoléon devenait un chiffon de papier dès qu'il ne correspondait plus à la vraie situation sociale. Il proclama enfin avec une passion de feu que le peuple a le droit de se soulever quand ses représentants négligent leur mandat.

« Lorsque l'Assemblée nationale n'exécute pas sa mission elle cesse d'avoir une existence. Le peuple monte alors lui-même sur la scène pour agir avec plein pouvoir. Quand la couronne opère elle-même une contre-révolution c'est en toute légitimité que le peuple répond par une révolution. »

Ce discours, qui est devenu le plaidoyer classique de la défense dans la littérature révolutionnaire, fit une sensation formidable. Les jurés qui venaient déjà d'acquitter Marx quarante-huit heures auparavant dans un procès en diffamation, l'innocentèrent encore une fois. Et le président du jury fit même mieux, en remerciant Marx, au nom de tous, de l'intéressante et instructive explication de l'accusé.

Trois mois plus tard, Lassalle passa en jugement à Düsseldorf. Il fut également acquitté. Son procès, comme celui de Marx, laissa un plaidoyer célèbre qui se trouvait, d'ailleurs, déjà chez l'imprimeur quand l'affaire fut évoquée. La cour, qui en avait eu vent, fit prononcer l'huis clos pour ôter au discours toute efficacité agitatoire, et Lassalle, dans ces conditions, renonça à le prononcer.

Rafraîchi par le bain de fer de la justice, Marx poursuivit avec la même violence sa campagne dans la *Neue Rheinische Zeitung*. Depuis six mois que cette feuille existait, elle avait fait un travail gigantesque et contribué plus que toute autre à éclairer et remuer l'opinion. Non contente de fustiger les lamentables parlements de Francfort et de Berlin, de critiquer sans pitié le ministère Camphausen-Hansemann, de ridiculiser le fossilisme et la pleutrerie de la petite bourgeoisie et de s'opposer avec une intransigeance impavide à la réaction et aux leaders de « l'entente », elle avait demandé aussi une guerre révolutionnaire dirigée contre la Russie, avait plaidé de tout son feu la cause de la Pologne, combattu l'armistice de Malmo, traité le cas Vienne et soutenu la révolution hongroise. Elle s'était expliquée en outre avec le panslavisme démocratique de Bakounine, et avait publié les articles de Guillaume Wolff sur les milliards de Silésie; elle avait commencé enfin à reproduire les conférences bruxelloises de Marx sur le salaire et le capital pour présenter le tableau de la situation économique « qui forme la base de la lutte de classe et des guerres nationales du jour ». Il y avait cependant un point faible dans

ce programme si riche et si varié de la *Neue Rheinische Zeitung*: elle ne donnait que de très pauvres informations sur le rôle du mouvement ouvrier au cours de la révolution. On ne pouvait tout de même pas dire que les choses se fussent passées comme si ce mouvement n'avait pas existé. Certes, même dans les grandes villes, les ouvriers ne possédaient pas grande éducation politique, ils suivaient au hasard les raconteurs de bourdes libérales ou démocratiques de la petite bourgeoisie ou faisaient cortège aux phraseurs, spéculateurs et autres brouillons semi-révolutionnaires que cette époque agitée produisait en série. Mais enfin ils se trouvaient là et la révolution pouvait les absorber. Stephan Born écrivait de Berlin:

« Le prolétariat est complètement révolutionnaire. J'organise partout les forces dispersées. Je suis ici pour ainsi dire le chef du mouvement ouvrier [...] Depuis juin je dirige un journal ouvrier que j'ai intitulé *Das Volk*. Je connais beaucoup de gens dans la ville ce qui me donne bon espoir de réussir. »

Born, de fait, organisa une « fraternelle ouvrière » qui constitua une force imposante, déchaîna des grèves, fonda des coopératives, et fit si bien parler d'elle que son rayon, débordant Berlin, finit par s'étendre jusqu'à Leipzig, Dresde et l'autre rive de l'Elbe.

La *Neue Rheinische Zeitung* avait pris à tâche d'agiter la gauche démocratique bourgeoise parce qu'elle pensait qu'il fallait commencer par laisser l'élément bourgeois déblayer le champ au prolétariat. Le poids de la classe ouvrière lui paraissait encore trop faible pour être lancé efficacement dans la balance. Mais l'espoir qu'elle fondait sur cette tactique fut compromis par la lâcheté de la bourgeoisie, et elle se rabattit sur la classe ouvrière. Cette évolution était devenue particulièrement urgente en face de la complète faillite de la démocratie rhénane, qui avait reculé devant l'obstacle à plusieurs moments décisifs.

Le 15 avril 1849, Marx, Guillaume Wolff, Schapper et Hermann Becker donnèrent leur démission de membres du comité.

« Nous estimons », expliquèrent-ils, « que les associations démocratiques, telles qu'elles se trouvent composées en ce moment, sont beaucoup trop

hétérogènes pour pouvoir développer une activité idoine à leurs fins. Nous estimons qu'il vaut mieux travailler à augmenter la cohésion des associations ouvrières qui se composent d'éléments homogènes. »

L'Association Ouvrière de Cologne se retira en même temps qu'eux de l'Union des Démocrates Rhénans. Le plan de Marx était de réunir toutes les associations ouvrières de la province dans un congrès qui aurait lieu le 6 mai et de les affilier à la « Fédération des Ouvriers » qui avait convoqué à Leipzig toutes les associations ouvrières d'Allemagne.

Pour donner à l'exécution de ce revirement tactique une base financière solide, Marx opéra vers le milieu d'avril un voyage de propagande destiné à pourvoir la caisse de quelques renforts pécuniaires. Le journal, en effet, était à bout de ressources, la fortune personnelle de Marx y était passée tout entière, les actionnaires avaient repris leur argent. L'entreprise menait pour vivre une lutte désespérée. Elle perdit la partie avant le retour de Marx.

Le 18 mai, la *Neue Rheinische Zeitung* publiait le texte suivant:

« Les autorités de la ville reçurent il y a quelque temps l'ordre répété de proclamer l'état de siège à Berlin. On cherchait à provoquer par là l'exécution martiale de la *Neue Rheinische Zeitung*, mais on se heurta à une résistance inattendue. Le gouvernement Royal s'adressa alors au Parquet pour parvenir à ses fins par des arrestations arbitraires; il échoua devant les scrupules de la justice comme il avait déjà échoué par deux fois devant le bon sens des jurys rhénans. Il ne lui restait plus de recours que dans la ruse. Le 16 mai Karl Marx, notre rédacteur en chef, reçut la paperasse suivante: « La *Neue Rheinische Zeitung* provoque le public dans ses derniers articles de façon de plus en plus violente au mépris du gouvernement, au bouleversement de l'ordre et à l'instauration de la République sociale. Le droit de cité que le Dr Marx viole par là si honteusement (!) doit donc lui être retiré, et, puisqu'il n'a pas obtenu l'autorisation de séjourner plus longtemps dans les États d'ici, il faut lui intimer l'ordre de les quitter dans les vingt-quatre heures. S'il n'obéit pas de plein gré il devra être reconduit de force à la frontière. »

Ce fut donc là le dernier numéro de la *Neue Rheinische Zeitung*. Il parut le 19 mai, imprimé sur papier rouge, et donna en tête un

poème de Freiligrath, devenu célèbre: « Ce n'est pas un coup loyal dans une lutte loyale… »

Trois cents thalers que venait de prêter un M. Henze, quinze cents des abonnés, la presse mécanique et tout le matériel furent employés à désintéresser les créanciers, l'imprimeur, le marchand de papier, les correspondants, le personnel. Mme Marx engagea son argenterie de famille, vendit tout ce qu'elle possédait et se mit en route pour la misère au côté de son compagnon, sans patrie, sans maison, sans argent et sans pain.

Tout était perdu.

PREMIÈRES ÉTAPES DE LA MISÈRE

Cologne avait été le point de départ de la carrière révolutionnaire de Marx.

Les périodes de préparation et d'épuration qui avaient servi d'introduction à sa vie politique avaient été suivies d'une période d'épreuves: épreuve de sa science, de ses capacités pratiques, de son courage personnel. Ces épreuves l'avaient trouvé ferme.

Il avait suivi sans écart la droite ligne de la lutte de classes. Il s'était battu avec adresse, énergie et persévérance contre toutes les difficultés. Il avait bravé jusqu'au bout, avec un courage impavide et aux prix de gros sacrifices, tous les dangers et les obstacles.

Il avait préféré une glorieuse défaite à la tiède tactique des opportunistes. Il n'avait pas cédé un pouce de terrain.

Son tempérament le poussait à aggraver encore toute difficulté, à compliquer tout conflit, à saccager toute possibilité d'accommodement.

Mais cette circonstance l'obligeait à bander ses nerfs à l'extrême, à pousser jusqu'à l'infini son abnégation à la cause, à déployer ses possibilités jusqu'au tour de force.

C'était ce qui seul lui avait permis d'acquérir le format gigantesque et les qualités inouïes qui étaient nécessaires pour accomplir la tâche dont il faisait sa mission historique.

En tout cas, homme et combattant, il avait montré ce qu'il valait.

L'idée qu'il avait développée dans le *Manifeste communiste* avait-elle eu un résultat pratique ? Dans quelle mesure ? L'avenir seul pourrait répondre à cette question. Ce n'était pas l'affaire du présent.

Le présent ne devait s'inquiéter que de l'action révolutionnaire.

Ce n'était pas l'Assemblée nationale de Francfort qui s'en chargerait. Marx s'en aperçut tout de suite quand il débarqua dans cette ville avec Engels. Il trouva confirmé d'écrasante façon, dans ce concile des timidités, ce qu'il en avait écrit une fois dans la *Neue Rheinische Zeitung* : « Ce n'est pas la bonne volonté qui leur manque ; mais le courage, le courage. »

Restait un faible espoir. La cause de la révolution pouvait encore être sauvée dans cette Allemagne du Sud où le combat avait pris la forme d'un soulèvement général. Mais, à Mannheim et à Karlsruhe ils s'aperçurent que la révolution n'avait été qu'un grand charivari rustique mené par des philistins déchaînés et qu'elle était déjà perdue. À Karlsruhe, les petits-bourgeois, qui se disaient démocrates avec un sot orgueil, avaient chassé le grand-duc et pris le pouvoir en mains. Mais, effrayés de leur propre audace, ils avaient fait bêtise sur bêtise et furent finalement enchantés que Brentano, dictateur du bon ordre, vînt leur réinculquer à coups de trique le respect de l'autorité. Dans le Palatinat on fêtait joyeusement. Le vin parlait plus que la poudre, et l'ivresse de la liberté se traduisait par des beuveries qu'on s'administrait d'enthousiasme pour une si belle révolution.

Marx vit que tout était perdu. Il ne songea plus qu'à Paris. Et, rencontrant à Kaiserslautern d'Ester, le député de Cologne, qui était un membre éminent du comité central de la démocratie, il se procura plein pouvoir pour représenter le parti à Paris. Là-dessus, il fit demi-tour, rentra à Francfort, tomba au passage dans les mains de militaires hessois qui le prirent pour l'un des révoltés, recouvra sa liberté quarante-huit heures plus tard et fila dare-dare sur la France.

Engels s'était séparé de lui pour se rendre à Kaiserslautern. Il s'y arrêta quelque temps pour examiner de plus près cette brave révolution qui se passait à coups de chopes. Quand les troupes prussiennes arrivèrent, il seconda le lieutenant Willich qui condui-

sait un groupe de volontaires. Mais la révolte fut vite écrasée, en Palatinat comme en Bade. Le dernier acte de l'effondrement se joua dans les casemates de la forteresse de Rastatt. Les rescapés se réfugièrent sur le sol suisse. Engels se trouva parmi eux. À Berne il trouva Stephan Born.

À Genève, pour la première fois, il rencontra Guillaume Liebknecht; et de Vevey il écrivit à Marx.

Celui-ci était à Paris. Il y était arrivé avec ses derniers sous; il ne lui restait rien de rien. Il se trouvait seul avec sa femme et ses enfants au milieu d'un pays qu'il vit avec effroi livré aux flammes infernales d'une réaction déchaînée. La majorité de l'Assemblée législative qui s'était réunie le 28 mai 1849, était faite de monarchistes. Le parti républicain bourgeois était sorti si ratatiné des élections qu'il occupait à peine une cinquantaine de sièges sur sept cent cinquante de total. Par contre, l'opposition de gauche, c'est-à-dire le parti socialiste des petits-bourgeois, avait reçu deux cents mandats Il composait une nouvelle montagne et passait pour avoir hérité les traditions révolutionnaires. C'était avec lui que Marx devait se mettre en relations.

Ledru-Rollin était le chef parlementaire de cette fraction de la Chambre. Il avait derrière lui les petits commerçants, les merciers et les boutiquiers qui avaient si lâchement fait faux bond pendant les journées de février. Le capital n'avait que trop peu tardé à se jeter sur leurs économies et les réserves de leurs vieux jours; il avait submergé les malheureux prêteurs dans une marée de banqueroutes où ils avaient été engloutis aux trois quarts. Cette circonstance leur avait ouvert les yeux sur le sens des combats de juin; ils étaient passés à l'opposition; et, voulant regagner la popularité perdue, ils avaient adopté pour chef Ledru-Rollin qui leur servait de référence auprès de la masse ouvrière; ils s'étaient mis à offrir à cette masse des festins de réconciliation, à établir leurs programmes avec elle, à partager leurs comités, leurs candidats avec les siens, et à sceller pour tout dire d'un mot, une véritable alliance. On émoussait ainsi, comme le disait Marx, la pointe révolutionnaire du programme prolétarien, on la nettoyait du venin des revendications sociales, on l'orientait

vers la démocratie. D'autre part, les petits-bourgeois retouchaient ce que leur programme avait de trop purement politique et en faisaient ressortir le caractère social. Le parti né de cet amalgame se disait social et démocrate; il traduisait son caractère particulier en réclamant au Parlement l'élaboration de lois démocratiques non pour supprimer deux extrêmes, le capital et le travail, mais pour tenter de les concilier harmonieusement. Son but était de transformer la société par le moyen de la démocratie, d'opérer une réforme sociale dans le cadre petit-bourgeois. Une attaque de Ledru-Rollin contre Louis-Napoléon qui avait attenté à la liberté d'un autre peuple en faisant pénétrer ses troupes en Italie, donna prétexte à une manifestation qui fut écrasée par l'armée.

La liberté, de ce jour-là, ne cessa plus d'être persécutée. Ledru-Rollin et Louis Blanc durent se réfugier à Londres. Marx ne put rester à Paris; mais, ne possédant aucun moyen et ne voyant comment sortir d'affaire, il dut y laisser sa famille. Le journal de sa femme mentionne:

> « Nous restâmes un mois à Paris. Un beau matin vint un sergent de police, silhouette déjà familière à nos yeux, qui nous déclara que Karl « et sa dame » devaient quitter la ville dans les vingt-quatre heures. On avait l'amabilité de nous proposer le séjour de Vannes dans le Morbihan. Nous ne pouvions naturellement pas aller chercher un tel exil et je rassemblai les quelques bribes qui me restaient pour essayer de trouver à Londres un havre sûr. Karl nous y avait précédés. »

La fidèle compagne du proscrit avait deux fois hâte de sentir un toit qui protégeât sa tête: elle attendait son quatrième enfant qui devait naître à brève échéance.

LA « NEUE RHEINISCHE REVUE »

L'Angleterre restait encore le refuge inviolé de tous les proscrits du monde. Les révolutionnaires de France, d'Allemagne, d'Autriche, de Hongrie, d'Italie, de Pologne et de Russie se retrouvaient sur

cette île hospitalière. La soldatesque, la police et la justice de tous les pays étrangers perdaient pouvoir devant ses côtes. L'Angleterre gardait le glorieux renom d'être la « mère des bannis »; l'éclat dont l'entourait une telle auréole était particulièrement vif à cette époque qui se distinguait par l'anéantissante unanimité avec laquelle les différents États accueillaient la nuit de la réaction.

La famille Marx arriva à Londres dans le dénuement le plus complet. Elle se logea dans le premier meublé venu de Camberwell. Marx possédait encore à Trèves une petite propriété. Il la vendit dans de mauvaises conditions; le peu d'argent qu'il en retira l'aida à se tirer d'affaire les premiers mois. Ensuite il dut songer à se faire une situation.

Ce ne pouvait être qu'en mettant fidèlement sa plume au service de la révolution. Il y allait pour lui d'un principe. Il songea donc à fonder une gazette ou une revue destinée à organiser les forces révolutionnaires, à analyser les erreurs de leur dernière période active, et à découvrir pour l'avenir des méthodes de combat nouvelles. Car, il le croyait fermement, le vieux foyer français aurait, d'ici peu de mois, embrasé à nouveau l'Europe entière.

Il développa son projet dans une lettre à son ami Engels. On composerait, lui disait-il, à Londres une revue politique et économique mensuelle de cinq feuilles. Une société d'actionnaires couvrirait les frais de l'entreprise. On imprimerait à Hambourg qui deviendrait le foyer de diffusion de l'organe. Et, pour assurer à la revue « une efficacité continue » on ferait des numéros de plus en plus fréquents. « Dès que les circonstances permettraient de revenir en Allemagne » le périodique deviendrait quotidien.

Engels, qui brûlait de ranimer la cendre de la révolution, ne fit pas d'objection au projet. Il se trouvait encore en Suisse; il décida de rejoindre Marx. Pour éviter les sbires de France et de Belgique il alla s'embarquer à Gênes et parvint à Londres au mois d'août.

Malheureusement l'étoile du nouveau périodique, la *Neue Rheinische Revue*, ne semblait guère plus brillante que celle de l'organe précédent, les *Deutsch-Französische Jahrbücher*. Peu d'argent et peu de manuscrits. On n'avait vraisemblablement placé qu'un

petit nombre d'actions. Les articles n'arrivaient pas. Marx et Engels durent composer à eux seuls presque tout le texte. La première livraison, qui devait paraître en janvier 1850, ne parvint qu'au mois de février entre les mains de l'imprimeur.

Marx fit dans son nouvel organe un exposé clairvoyant et profond de la révolution de février intitulé: « La Lutte des classes en France », qu'il poursuivit pendant trois numéros. Engels donna de son côté une étude d'égale importance, et qui parut au second rang, sur la campagne qu'avait faite l'Allemagne pour obtenir une constitution et sur le soulèvement palatino-badois. Il fournit en outre un travail, au sujet de la guerre des paysans allemands, qui remplit presque intégralement le numéro double, et un petit article sur le bill des dix heures.

En tout, la revue donna quatre livraisons et un numéro double en novembre. Ce périodique de la révolution n'avait plus aucune raison d'être dans une époque qui ne faisait pas de révolutions et ne voulait plus de critique. Elle était lasse de se soulever; elle ne demandait que du travail; elle réclamait des gains bourgeois, du profit, de l'ordre et du calme. Les bourgeois rougissaient maintenant de leurs ardeurs révolutionnaires, ils retournaient à leurs bureaux, à leurs banques et à leurs usines et se consacraient aux bénéfices plus précis du capitalisme. Les petits-bourgeois remerciaient Dieu de s'en être tirés à coups de férule, et les ouvriers, tendant le dos, passaient en murmurant sous les fourches caudines préparées par le capital. Les articles de la revue furent donc de brillants exercices littéraires mais ils restèrent sans écho; le malade refusait le médecin; la pensée révolutionnaire de la *Neue Rheinische Revue* tournait à vide dans un monde qui refusait la révolution.

Marx avait fini par se convaincre que « la crise commerciale mondiale de 1847 avait été la véritable mère de la révolution de février et de mars ». La crise s'étant apaisée vers le milieu de 1848, la crue de la révolution devait baisser également. Marx manquait trop de recul pour s'en rendre nettement compte. Aussi espérait-il encore un réveil révolutionnaire au début de 1850. Et, en avril 1851, le gouvernement prussien lui-même croyait « qu'une révolution

rouge allait éclater en France et se répandre en Allemagne avant un mois ». Marx commença pourtant à douter de son espoir quand il apprit qu'on venait de découvrir des mines d'or en Californie. Dès le second numéro de la revue il prédit le retentissement que cette découverte allait avoir et l'ère de prospérité qui allait s'ouvrir pour l'industrie mondiale. Mais ce fut seulement vers le milieu de 1851 qu'il reconnut avec découragement que toute possibilité révolutionnaire était éteinte pour longtemps en Europe. Dans le dernier numéro de la revue, il écrivait cette phrase fort nette:

> « Étant donné la prospérité générale de la production bourgeoise il ne saurait être question d'une véritable révolution. Une vraie révolution n'est possible, en effet, que dans les périodes où les forces de production modernes et les formes de production bourgeoises se trouvent en opposition. »

L'or californien avait sauvé le capital européen. En face de ce fait tout manifeste échouait, toute proclamation se perdait, tout espoir révolutionnaire s'évanouissait en fumée.

En face de ce fait aussi la *Neue Rheinische Revue* perdait toute chance de vie. Ce qui suivit ne fut plus qu'une liquidation.

SCISSION DE LA LIGUE DES COMMUNISTES

Tous les révolutionnaires ne pensaient pas qu'ils n'eussent plus rien à espérer de longtemps. Surtout au moment où Marx commença à dire qu'il fallait liquider. Ils ne le suivaient plus; ils ne comprenaient plus; ils se méfièrent, le prirent pour un renégat qui lâchait la cause en pleine bataille et s'opposèrent vivement à lui.

Reconnaissons qu'il était difficile à de moins clairvoyants que Marx ou Engels de s'expliquer le revirement de leur tactique. Car Marx, peu de temps auparavant, disait encore qu'il fallait compter sur une révolution prochaine.

À la fin de l'année 1849 et au début de 1850, la Ligue des Communistes s'était reconstituée. Moll ne figurait plus au comité central; il était tombé dans la lutte; Schapper, Bauer, par contre,

étaient encore là. Willich, l'ancien chef des Badois, avait pris place à côté d'eux. Ils avaient adressé en 1850 aux membres de la Ligue un discours préparé par Marx pour dépeindre la situation politique et préciser la conduite que devrait tenir la classe ouvrière dans le cas d'une révolution qu'il présentait comme imminente. Il y disait entre autres choses:

« Qu'elle éclate spontanément dans le prolétariat français ou à la suite d'une invasion de la Babel révolutionnaire par les armées de la Sainte Alliance, la Révolution ne peut tarder. »

« L'attitude du parti ouvrier à l'égard des démocrates petits-bourgeois doit alors être la suivante: marcher avec eux contre la fraction dont ils se proposent la chute, et s'opposer à eux dans tout ce qu'ils pourraient faire pour s'assurer personnellement le pouvoir. »

« Alors qu'ils cherchent à mener la révolution le plus rapidement possible et sous leur unique direction, notre intérêt, notre devoir sont de la faire en permanence jusqu'à ce que toutes les classes plus ou moins possédantes soient éliminées du pouvoir, le gouvernement aux mains des prolétaires et l'association prolétarienne suffisamment maîtresse de la situation dans tous les grands pays du monde pour que la concurrence cesse entre ces pays et que leurs principales sources de production soient concentrées entre les mains des prolétaires. Il ne s'agit pas de modifier l'image de la propriété privée, mais de la supprimer entièrement, il ne s'agit pas d'atténuer les différences de classes mais d'abolir ces classes mêmes, il ne s'agit pas d'améliorer la société existante, mais d'en fonder une nouvelle. »

« Dès le premier instant de la victoire notre méfiance ne doit plus se diriger contre le parti de la réaction vaincue, mais contre ses anciens alliés, contre le parti qui veut exploiter isolément la victoire commune. »

Bauer avait été envoyé à Cologne par le comité pour y prononcer ce discours qu'on avait préparé en vue d'une révolution prochaine et il n'y avait trouvé qu'échos approbateurs. D'anciens membres de la Ligue et de la Fédération ouvrière de Stephan Born fondèrent une nouvelle organisation qui ne tarda pas « à jouer un rôle prépondérant » dans les sociétés ouvrières, paysannes et sportives. Quand, vers la même époque, le « Bureau Central de l'Émigration

Allemande », – organisme installé en Suisse et dirigé, entre autres, par Struve, Sigel et Schurz, – essaya de recruter des membres pour la nouvelle association parmi les ouvriers allemands, on dut constater que « toutes les forces utilisables se trouvaient déjà absorbées par la Ligue ».

PAS DE NOUVELLE RÉVOLUTION

L'été de 1850 passa pourtant sans amener de révolution. La bourgeoisie allemande avait pris grand essor par suite de la prospérité des circonstances économiques; elle avait su mettre à profit les embarras financiers du gouvernement pour s'assurer une forte position politique. La classe moyenne avait disparu du décor. La bouillonnante marée de la révolution s'était calmée pour faire place à de simples vagues, puis les vagues à de minces rigoles que le sable avait absorbées.

Marx dut alors réviser ses espoirs. Mais il serait faible de dire que personne ne le comprit; il se heurta à une résistance ouverte. Les réfugiés de tous pays qui s'étaient retrouvés à Londres et formaient la majorité des effectifs de la Ligue des Communiste, attendaient avec impatience un nouveau soulèvement. Ils étaient tous dans la pire détresse et souffraient du mal du pays; cherchant avidement l'occasion de sortir d'une passivité insupportable, ils brûlaient de se battre et de se venger. Comme la révolution était leur seul espoir, ils y croyaient dur comme fer. Ils modelaient au gré de leurs désirs l'image de la politique et déformaient l'histoire au profit de leurs besoins. Aussi ne rêvaient-ils que chimères; ils brûlaient encore de s'asseoir au festin révolutionnaire alors que la table était desservie depuis longtemps.

« La défaite d'une révolution », écrivait Marx plus tard à propos de cette époque, « laisse dans la tête des anciens combattants, surtout lorsqu'ils sont en exil, un ébranlement qui les rend incapables de juger; et je parle des gens les plus sérieux. Ils ne peuvent plus tenir compte de l'histoire; ils ne veulent

pas voir que la forme du mouvement a changé. D'où ces petits jeux de conspirations également compromettants pour ceux qui s'y livrent et pour ceux qu'ils devraient servir.»

On peut penser que des hommes comme Louis Blanc, Ledru-Rollin, Mazzini, Kossuth, Ruge, Willich, etc., qui avaient passé toute leur existence à préparer des coups d'État ou dont les convictions, nées du tempérament, ne s'accommodaient pas du calcul, ne purent voir dans le revirement de Marx qu'une hérésie et une lâche traîtrise. Ce mélange de romantisme et de morale, de sentiment et d'aveuglement en face des réalités, empoisonna les discussions de la Ligue des Communistes au point qu'on finit par en venir aux injures les plus personnelles et aux haines les plus aiguës. Willich provoqua Marx en duel. La campagne se termina par une scission de la Ligue qui se divisa en deux camps le 15 septembre 1850. Du côté de Marx, on retrouva Engels, Bauer, Eccarius, Pfänder et Conrad Schramm; de l'autre, Willich, Schapper, Lehmann et Fränkel. C'était Marx qui avait proposé la scission, motivant sa nécessité par les arguments qu'on va lire:

«Au lieu d'un point de vue critique une minorité réclame une conception dogmatique, au lieu d'une vue matérialiste une conception idéaliste. Elle ne veut voir que sa volonté comme moteur de la révolution au lieu des circonstances réelles. Alors que nous disons aux ouvriers: Vous avez dix ans, vingt, cinquante, de guerres civiles et nationales à traverser avant de pouvoir changer la situation, avant, surtout, d'être capables de gouverner, vous leur dites: Conquérons tout de suite l'hégémonie, sinon nous n'avons plus qu'à nous croiser les bras. Alors que nous leur remontrons, particulièrement aux Allemands, leur manque de maturité, vous flattez grossièrement le sentiment national et les préjugés ouvriers. Il y a plus de popularité à tirer d'une telle attitude. Les démocrates ont fait de «peuple» un mot sacré; vous faites de même avec le nom des prolétaires. Vous agissez comme les démocrates qui mettent les mots avant les faits.»

L'association des ouvriers communistes de Londres soutint le parti Willich à la presque unanimité. Marx se retira donc avec ses

partisans. Mais la Great Windmill Street, où était le siège central, joua encore longtemps un rôle soutenu dans ses discussions et ses lettres. Car il ne cessa pas de suivre avec la plus grande attention toutes les réunions de la ligue, il s'en faisait faire des rapports et les commentait à Engels (qui était retourné à Manchester tenir les livres de son père) avec une ironie mordante et un dédain des plus amers. Il était blessé jusqu'au vif de voir non seulement les champions de l'étranger, comme Louis Blanc, Ledru-Rollin ou Mazzini, tenir la tribune oratoire et représenter la révolution, mais encore les chefs chartistes, les Harney, Jones, O'Connor, soutenir cette opposition. Bien qu'il se fût retiré lui-même du parti, il se comportait en exclu.

L'étroit espace dans lequel se déroulait la vie des proscrits et la surexcitation des passions politiques faisaient, comme disait Engels, de ces groupements d'émigrés, « de vraies écoles de commérage et de bassesse », des « institutions dont tous ceux qui ne se retiraient pas en hâte devenaient nécessairement des fous, des ânes et des canailles ». Marx s'enfonça dans un isolement de plus en plus profond. D'après ce qu'il écrivait à Engels, il s'y trouvait de mieux en mieux.

« J'aime beaucoup cet isolement public, cette solitude authentique dans laquelle nous nous trouvons tous deux. Elle correspond parfaitement à nos principes et à notre situation. Nous en avons enfin fini avec le système des concessions réciproques et des demi-mesures consenties par politesse; nous échappons enfin au devoir d'assumer devant le public le ridicule de ces ânes. »

À quoi Engels lui répondait:

« Nous trouvons enfin l'occasion – que nous n'avions plus eue depuis longtemps – de montrer que nous nous passons de la popularité, que nous n'avons besoin de l'appui de personne, et que notre position ne dépend aucunement de ces sordides nécessités. Nous ne devons plus de comptes qu'à nous-mêmes et quand le moment sera venu où ces messieurs auront besoin de nous, nous pourrons leur dicter nos propres conditions. Jusque-là nous aurons la paix. Et une certaine solitude, c'est évident… »

Les bisbilles de la ligue finirent donc pour Marx par l'abstention la plus complète. Il réduisit son rayon d'action au minimum et

finit même par s'isoler entièrement. Il ne lui resta plus qu'Engels et quelques amis à toute épreuve, qui étaient plutôt des élèves ou des disciples dévoués. Roi de son domaine, il en était presque le seul sujet. Cet isolement eût pu finir tragiquement s'il n'y avait trouvé le travail.

Il s'agissait d'abord de sauver ce qui restait de la Ligue sur le continent. Il transporta à cet effet le siège du comité à Cologne. La direction fut assurée par Henri Bürgers, Hermann Becker, Ferdinand Freiligrath et le médecin Roland Daniels. Marx avait aussi donné l'ordre de faire appel « au citoyen L. de Düsseldorf », mais le cigarier Roesen lui écrivit qu'on n'y avait pas donné suite « parce qu'ayant surveillé ce citoyen (c'était Lassalle), on avait découvert qu'il professait toujours des principes aristocratiques et qu'il n'était pas aussi enthousiaste du bonheur des ouvriers qu'il l'aurait dû ».

Le comité central de Cologne fit de bon ouvrage pendant six mois. Sur quoi, la police intervint et procéda à des arrestations. La conséquence en fut un procès monstre.

Ce procès mit le point final non seulement à l'histoire de la Ligue des Communistes, mais aussi à l'activité révolutionnaire pratique de Karl Marx.

LE PROCÈS DES COMMUNISTES DE COLOGNE

Une fois le soulèvement des Badois écrasé, le prince Guillaume, le « Prince Mitraille » comme on disait, avait « réorganisé » son armée. Il était à la fois la tête et le bras de la réaction, car le roi, encore sous le coup de la frayeur, n'osait brandir ouvertement l'étendard de la contre-révolution. Le prince Guillaume fit tout ce qu'il put pour « réformer » non seulement l'armée, mais encore la constitution, l'administration, la justice et l'opinion. Il intervint dans les affaires de l'État par la rédaction d'un mémoire au sujet de la révision de la constitution accordée, et corrigea de même les décrets de la justice sans demander conseil qu'à lui-même quand

les tribunaux ne prenaient pas de mesures assez sévères contre les révolutionnaires.

Parmi les francs-tireurs qui étaient tombés au bord de la Murg dans les mains des soldats prussiens se trouvait l'écrivain Gottfried Kinkel, qui avait reçu une éraflure à la tête en combattant sous les ordres de Willich. Il fut traduit devant un conseil de guerre composé d'officiers prussiens et se vit condamné à la détention perpétuelle. Le prince ne trouva pas le verdict assez sévère. Il réclama la peine de mort. Mais le ministère s'y opposa, suivi par l'opinion publique qui demandait un allégement de la peine. Finalement, le jugement fut simplement maintenu. Le roi commua même la peine de forteresse, sur le conseil du ministère, en une détention ordinaire.

C'était, répétons-le, un adoucissement. Le tribunal n'avait pas en effet prononcé l'arrêt de forteresse, la punition dont on frappait un galant homme, mais la peine de forteresse, l'une des pires barbaries disciplinaires de l'armée. Mais l'opinion ne faisait pas la distinction; elle prit la mesure du roi pour une aggravation de la peine. De vives protestations s'élevèrent dans le public; la bourgeoisie manifesta hautement son indignation et sa colère. La situation empira encore quand on mit Kinkel au rouet et qu'on lui refusa le traitement privilégié des autres détenus politiques. Toute l'opinion protesta; le nom de Kinkel retentit à tout écho; il devint l'objet d'un vrai culte. On en oubliait complètement les innombrables victimes de mars qui n'avaient pas eu l'avantage d'appartenir à la classe cultivée et d'être connues comme écrivains; on en oubliait, qui pis est, le piteux rôle de Kinkel devant la justice.

Marx et Engels, dans la *Revue*, avaient sévèrement pris parti contre lui. Trop même, car Kinkel était une victime de son éloquence extatique plutôt qu'un traître à la liberté; et puis il s'agissait tout de même d'un combattant qui avait à supporter entre les murs d'une prison toutes les vengeances de l'adversaire. Aussi l'article de la *Revue* provoqua-t-il des cris d'indignation non seulement dans le camp bourgeois, mais même dans les milieux révolutionnaires. L'affaire finit par l'évasion du prisonnier qui réussit, à l'aide de son ami Karl Schulz, à s'évader de la prison de Spandau, alla se réfugier à

Londres et entra en rapports étroits avec la Ligue des Communistes, celle de Willich et Schapper.

Mais, pour Marx et pour ses amis, l'aventure n'était pas finie. Le roi, furieux de l'évasion du prisonnier, avait décidé de se venger sur l'opposition libérale. Il voulait cependant dissimuler encore la direction de son courroux. Aussi procéda-t-il d'abord à un terrible assaut contre les communistes. Le 11 novembre 1850, il écrivit à son ministre:

« Mon cher Manteuffel, j'apprends à l'instant l'évasion de Kinkel. Cette affaire me donne une idée: Stieber ne serait-il pas le précieux personnage qu'il nous faudrait pour débrouiller l'écheveau de la conspiration et donner au public prussien le spectacle d'un complot découvert et, surtout, puni ? – spectacle qu'il réclame à si juste titre depuis longtemps. Hâtez-vous donc de nommer Stieber et de lui faire faire ses preuves. Je crois cette idée excellente et j'attache une grosse importance à sa réalisation immédiate [...] Frédéric-Guillaume. »

Ce Stieber était une créature universellement méprisée que Hinkeldey, préfet de Berlin, ne nomma chef du rayon politique qu'avec la plus grande répugnance. Élevé au grade de conseiller de police, Stieber se mit à « faire ses preuves » pour le trône, l'autel et la loi.

Haupt, l'un des réfugiés de Londres, membre de la Ligue des Communistes, traître à sa cause et à ses camarades, lui fournit les premières indications nécessaires pour procéder à une intervention. Stieber trouva de plus, parmi ses nombreux émissaires, deux mouchards particulièrement rusés et affranchis de scrupules, qui lui rendirent en l'occurrence les services les plus distingués: c'étaient Krause, un cigarier de Dresde, condamné à plusieurs reprises, qui espionnait les communistes londoniens sous le nom de Charles de Fleury, négociant de la City, et Hirsch, un employé de commerce de Hambourg, repris de justice également, qui servait au premier d'agent provocateur. Pour se procurer les documents nécessaires au « coup d'essai » de Stieber, ils durent fracturer des pupitres, violer des domiciles, voler des papiers, acheter de faux témoignages, fomenter

des complots fictifs, faire des faux, se parjurer, soudoyer des gens, en un mot user des tours de la police.

Ce ne fut pourtant qu'au mois de novembre de 1851 qu'on réussit à arrêter le tailleur Nothjung de Leipzig. On découvrit chez lui le *Manifeste communiste* que tout le monde pouvait acheter en librairie, les statuts de la ligue, des tracts, et quelques adresses. S'aidant d'elles, la police arrêta à Cologne le journaliste Bürgers et le cigarier Roeser, le docteur Hermann Becker, trois médecins: Roland Daniels, Klein et Abraham Jacoby, le chimiste Otto, le commis Erhard, le tailleur Lessner et l'ouvrier Reiff. Ferdinand Freiligrath n'avait échappé au coup de filet qu'en allant se réfugier à Londres. L'activité de Stieber avait enfin fourni le morceau de résistance de cette pièce que le roi voulait mettre en scène et que le public attendait, paraît-il, « à si juste titre ». Il s'agissait maintenant d'organiser le complot à découvrir et réprimer.

Il n'y avait absolument rien à la charge des détenus. Ils appartenaient, il est vrai, à une société secrète, mais le droit rhénan ne le leur interdisait pas. De plus, le but de cette société secrète n'était pas de tramer des complots – c'était ce qui distinguait la tendance Willich-Schapper de celle que désirait Marx, – mais de créer un mouvement politique dans le cadre de la légalité.

« Après l'échec de la révolution de 48, le mouvement ouvrier allemand » (c'est du Karl Marx que nous citons) « se contentait d'une propagande théorique, encore était-ce dans un milieu des plus restreint. La police prussienne savait parfaitement qu'elle n'avait rien à en redouter [...] Une partie des sociétés secrètes visait au renversement de l'État. Cette tactique se justifiait en France où le prolétariat avait été battu par la bourgeoisie et où l'on attaquerait cette bourgeoisie elle-même en attaquant le gouvernement. Mais le reste des sociétés ne cherchait qu'à organiser le prolétariat en parti sans s'inquiéter du gouvernement. Ce travail était nécessaire dans des pays comme l'Allemagne où bourgeoisie et prolétariat supportaient en commun le joug d'un régime à moitié féodal, et où, par conséquent, une première victoire sur le gouvernement n'aurait eu d'autre résultat que de servir la bourgeoisie, ou tout au moins ce qu'on appelle les classes moyennes, au lieu de briser leur

pouvoir. Les membres du parti prolétarien, sans doute, auraient tout de même pris part à cette révolution, mais il n'était pas de leur ressort de la préparer. »

La police, malheureusement, ne faisait pas ces distinctions. Elle avait besoin d'une conspiration, il lui fallait un procès monstre. Faute de pouvoir trouver le complot, elle utilisa ce qu'elle savait des querelles des communistes et se servit de ses relations dans leur milieu pour inventer la fable du mélo. Mais elle n'eut vraiment pas de chance: malgré toutes les perquisitions, les espionnages épistolaires, les inquisitions répétées et l'emprisonnement des « coupables », elle ne put rien tirer qui lui fournît matière au grand procès qu'elle cherchait. De trimestre en trimestre on repoussa les débats sous toutes sortes de prétextes. Il n'y avait pas moyen d'établir de rapport entre les accusés qu'on retenait en prison et le moindre projet de complot, la plus lointaine préparation de coup d'État.

Finalement, au mois d'octobre 1852, les machinations du « précieux » Stieber furent tout de même assez avancées pour permettre un lever de rideau. Mais le procès se déroula sous une étoile aussi défavorable que sa longue préparation. Tous les mensonges de l'accusation furent percés, tous ses faux furent découverts, toutes les stiebereries apparurent. Marx travailla d'arrache-pied avec ses amis londoniens à transformer le procès monstre en un four complet de la police, de la justice et du gouvernement. Et, bien que police, justice et presse fussent conjurées contre la lumière, il parvint à ses fins.

« Mon mari », écrit Mme Marx, « a travaillé toute la nuit pour fournir les preuves des faux. Il a fallu recopier les documents de six à huit fois pour les envoyer en Allemagne par les voies les plus différentes, Francfort, Paris, etc., toutes les lettres de mon mari et toutes les lettres pour Cologne étant subtilisées en chemin. Il ne s'agit plus maintenant que d'un duel entre la police et mon mari auquel on met tout sur le dos, même la direction du procès [...] C'est une véritable agence que nous avons à la maison. Les uns écrivent, les autres font les courses, d'autres raclent enfin le plus de pennys qu'ils peuvent pour assurer le pain de ceux qui écrivent et leur permettre de faire la lumière sur le plus inouï des scandales qui ait compromis le monde officiel. »

Lorsque Stieber vit sa cause perdue, il joua son dernier atout, le plus gros, en déposant devant le tribunal le registre des procès-verbaux de la Ligue des Communistes, registre qui contenait la preuve, disait-il, d'une conspiration ourdie par les accusés. Mais cette pièce décisive était un faux et fut reconnue comme telle. Elle organisait le jeudi les réunions du « parti Marx » qui avaient lieu le mercredi depuis janvier 1852; elle les situait encore dans leur ancien théâtre alors qu'elles avaient lieu dans un nouveau local; elle faisait signer H. Liebknecht les procès-verbaux de réunion, alors que Liebknecht, qui, d'ailleurs, n'était pas le secrétaire de la Ligue, s'appelait notoirement Wilhelm. Marx établit que, depuis six à huit mois, le mouchard Hirsch avait élaboré son « registre original des procès-verbaux » dans le bureau et sous les yeux de l'agent provocateur Fleury.

« Un lieutenant de police nommé Greif habitait au-dessus de chez Fleury qu'il était chargé de surveiller. Et ce Greif passait lui-même la moitié de la journée à l'Ambassade de Prusse qui contrôlait ses actes. L'Ambassade était donc la vraie serre où l'on avait chauffé la croissance du document. »

L'accusation s'effondrait piteusement. Stieber ramena à coups de parjures, d'échappatoires et de mensonges les proportions de son registre à celles d'un petit carnet; et le jury ne retint même pas celle paperasse parmi les pièces à conviction. Quoi qu'il en fût, il fallait condamner, non seulement parce que le roi le voulait ainsi, mais encore, comme Hinkeldey l'avait écrit à l'ambassade au cours de l'affaire, « parce que l'existence même de la police politique dépendait de l'issue du procès. » On expliqua que les accusés étaient coupables parce qu'ils avaient répandu secrètement les principes dangereux pour l'État du *Manifeste communiste*. Et ce crime, qui n'en était pas un puisque tout le monde pouvait acheter chez son libraire le *Manifeste communiste*, fut châtié barbarement: Nothjung, Bürgers et Roeser eurent six ans de prison, Reiff, Otto et Becker cinq, Lessner trois ans de forteresse. Les autres furent acquittés; ils avaient déjà fait, d'ailleurs, dix-huit mois de prison préventive. Ce verdict supprima pour jamais « la superstition du jury qui était

encore très fréquente en Prusse rhénane. On comprit que le jury n'était pas autre chose qu'un tribunal pour classes privilégiées et qu'il était chargé de combler les lacunes de la législation par la largeur de sa conscience ».

Marx réunit sa documentation et rédigea au sujet du procès une brochure qui s'imprima en Suisse, mais qui fut confisquée à la frontière au moment d'entrer en Allemagne. Elle fut perdue pour le public.

Elle parut pourtant peu après, en Amérique, où son retentissement fut grand. Elle y provoqua des sentiments particulièrement pénibles chez quelques émigrés qui arrivaient de Londres. En particulier chez Willich. Il avait fréquenté Fleury pendant longtemps et même reçu de l'argent de lui. Par la suite, il était entré au service de l'union nord-américaine. Pour cacher le rôle un peu douteux qu'il avait joué dans l'affaire, il attaqua Marx violemment dans des journaux américains. Marx répondit par une brochure intitulée: *Le Chevalier du noble cœur*.

Sous l'effet du procès de Cologne, qui avait remué toute la tourbe des querelles entre émigrés, toute la boue de leurs intrigues, trahisons, canailleries ou commérages, la Ligue des Communistes se désagrégea.

Marx cessa de s'occuper de propagande officielle pour s'enfoncer complètement dans l'étude.

LES LUTTES DE CLASSES EN FRANCE

Marx avait fait ses preuves comme soldat de la révolution. Peut-être, dans le feu de la bataille, s'était-il montré plus passionné que prudent, plus ardent que réfléchi, plus sévère qu'indulgent. Mais jamais il n'avait tremblé devant la décision à prendre, jamais hésité dans l'action; jamais il n'avait perdu de vue l'objectif qu'il voulait atteindre, il avait gardé son élan, il s'était toujours trouvé prêt, il avait saisi l'occasion au moment où elle passait. L'homme, en un mot, avait fait ses preuves.

Mais comment s'était comportée, devant l'épreuve pratique des faits, la cause que représentait l'homme ?

Il entreprit lui-même d'étudier la question, et le fit à plusieurs reprises, dans un esprit de critique impartiale, sans ménagements, sans indulgence, avec une froide sévérité, selon sa méthode ordinaire.

Il disséqua l'histoire sans phrases et exposa ce qu'il avait trouvé.

Son premier examen, ou, pour plus de précision, la première tentative qu'il fit « pour expliquer une période de l'histoire contemporaine par ses données économiques à la lumière de la méthode matérialiste », cette tentative porta sur les luttes de classes qui s'étaient déroulées en France: c'était une analyse de la révolution de février 1848.

Examinons les constatations de Marx:

« Ce n'est pas la bourgeoisie française qui régnait sous Louis-Philippe, mais seulement *une fraction* de celle-ci, banquiers, rois de la Bourse, rois des chemins de fer, propriétaires des mines de charbon et de fer, de forêts, une partie de la propriété foncière ralliée à eux – en un mot: l'*aristocratie financière*. Elle était installée sur le trône, elle dictait les lois aux Chambres, elle distribuait les charges publiques, du ministère au bureau de tabac.

La *bourgeoisie industrielle* au sens propre formait une partie de l'opposition officielle: elle n'était représentée aux Chambres que comme minorité. Son opposition se manifesta d'autant plus résolument que l'hégémonie de l'aristocratie financière s'étant affirmée, elle se persuada d'autant que les émeutes réprimées dans le sang de 1832, 1834 et 1839 avaient scellé sa domination sur la classe ouvrière. »

« La *petite bourgeoisie* dans toutes ses catégories ainsi que la *classe paysanne* étaient complètement exclues du pouvoir politique. Enfin, on trouvait dans l'opposition officielle, ou bien tout à fait en dehors du pays légal, les représentants *idéologiques* et porte-parole des classes mentionnées, leurs savants, avocats, médecins, etc., en un mot: leurs « capacités ». »

« Bien mieux, *l'endettement de l'État* était d'un *intérêt direct* pour la fraction de la bourgeoisie qui régnait et légiférait par l'intermédiaire des Chambres. En fait, le *déficit de l'État* était l'objet même de spéculation et la source principale de son enrichissement. À la fin de chaque année, nouveau déficit. Au bout

de quatre ou cinq ans, nouvel emprunt. Et chaque nouvel emprunt offrait à l'aristocratie financière une nouvelle occasion d'escroquer l'État, qui, maintenu artificiellement au bord de la banqueroute, était obligé de négocier avec les banquiers dans les conditions. »

« Et les fractions de la bourgeoisie française exclues du pouvoir de crier: « Corruption ! » [...] Finalement, *deux événements économiques de portée mondiale* précipitèrent l'explosion du malaise général et mûrirent l'humeur à la révolte. La *maladie de la pomme de terre* et les *mauvaises récoltes* [...] le second événement d'importance qui hâta l'explosion révolutionnaire fut une *crise générale du commerce et de l'industrie* »

« Le *gouvernement provisoire* issu des barricades de Février reflétait nécessairement dans sa composition les différents partis qui se partageaient la victoire. »

« En imposant la République au Gouvernement provisoire et, à travers celui-ci, à toute la France, le prolétariat se plaçait d'emblée au premier plan comme un parti autonome, mais il défiait en même temps toute la France bourgeoise. Ce qu'il conquit, c'était le terrain en vu de la lutte pour sa propre émancipation révolutionnaire, mais nullement cette émancipation elle-même.

En réalité, la république de Février devait tout d'abord *parachever la domination de la bourgeoisie*, en faisant entrer dans l'orbite du pouvoir politique *toutes les classes possédantes*, à côté de l'aristocratie financière. »

« Par le suffrage universel, les propriétaires nominaux, qui forment la grande majorité des Français, *les paysans*, furent investis arbitres du destin de la France. »

« En honorant les traites que l'ancienne société bourgeoise avait tirées sur l'État, le gouvernement provisoire s'était livré à sa merci. Il était devenu le débiteur en difficulté de la société bourgeoise, au lieu de l'affronter en créancier menaçant qui avait à recouvrer des créances révolutionnaires vieilles de plusieurs années. [...]

L'émancipation des travailleurs – même en tant que figure de style – devenait un danger intolérable pour la nouvelle République, car elle était en protestation permanente contre la restauration du crédit, qui repose sur la reconnaissance ininterrompue et sans faille des rapports de classes économique existants. Il fallait donc *en finir avec les ouvriers*. »

« C'est seulement au nom de la République que l'on pouvait engager le combat contre le prolétariat. »

« À l'Assemblée nationale, c'est la France tout entière qui s'érigeait en juge du prolétariat parisien. Elle rompit aussitôt avec les illusions de la révolution de Février, elle proclama sans détour la *République bourgeoise*, rien que la République bourgeoise. Elle exclut aussitôt les représentants du prolétariat de la commission exécutive nommée par elle: Louis Blanc et Albert; elle rejeta la proposition d'un ministère spécial du Travail, elle accueillit par un tonnerre d'applaudissements la déclaration du ministre Trélat: « Il ne s'agit plus que de *ramener le travail à son ancienne condition*. »»

«Les ouvriers n'avaient plus le choix, il leur fallait mourir de faim ou engager le combat. Ils répondirent le 22 juin par la formidable insurrection où fut livrée la première grande bataille entre les deux classes qui divisent la société moderne. C'était un combat pour le maintien ou l'anéantissement de l'ordre *bourgeois*. Le voile qui recouvrait la République se déchirait. [...]

La fraternité dura juste le temps que l'intérêt de la bourgeoisie fraternisa avec celui du prolétariat. »

« Mais Cavaignac, ce n'était pas la dictature du sabre sur la société bourgeoise, c'était la dictature de la société bourgeoisie par le sabre. »

« Cette Constitution-ci, au contraire, ne sanctionnait aucune révolution sociale, elle sanctionnait la victoire momentanée de l'ancienne société sur la révolution.

Le 10 décembre 1848, ce fut le jour de l'*insurrection paysanne*. De ce jour seulement date le Février des paysans. Le symbole qui exprimait leur entrée dans le mouvement révolutionnaire, lourdaud et rusé, sournoisement naïf, stupidement sublime, une superstition astucieuse, un burlesque pathétique, un anachronisme ingénieusement inepte, une bouffonnerie de portée mondiale, hiéroglyphe indéchiffrable pour l'entendement des civilisés – ce symbole reflétait à l'évidence la physionomie de la classe qui représente la barbarie au sein de la civilisation. La République s'était annoncée auprès d'elle par *l'huissier*; elle s'annonça auprès de la République par *l'empereur*. Napoléon était le seul homme qui avait pleinement défendu les intérêts et les rêves de la classe paysanne nouvellement créée en 1789. »

« L'Assemblée nationale législative, la *République constitutionnelle* apparaissait dans sa forme achevée, c'est-à-dire la forme républicaine de l'État, où la domination de la classe bourgeoise est constituée »

« Avec la restauration officielle de l'aristocratie financière, le peuple français devait bientôt se trouver de nouveau devant un 24 février. »

« Au cours de la révolution, les circonstances avaient mûri si rapidement que les partisans des réformes de toutes nuances, que les revendications les plus modestes des classes moyennes, furent forcées de se regrouper sous le drapeau du parti le plus extrême de la révolution, sous le *drapeau rouge*. »

« Le *prolétariat* se regroupe de plus en plus autour du *socialisme révolutionnaire* [...] Ce socialisme est la *déclaration de la révolution en permanence*, la *dictature de classe* du prolétariat comme point de transition nécessaire vers *l'abolition des différences de classes tout court*, vers l'abolition de tous les rapports de production sur lesquels elles reposent, vers l'abolition de toutes les relations sociales qui correspondent à ces rapports de production, vers le bouleversement de toutes les idées qui naissent de ces relations sociales. »

« Le prolétariat ne se laissait provoquer à aucune *émeute*, parce qu'il était sur le point de faire une *révolution* [...] En dépit de tous les efforts, les candidats socialistes triomphèrent. L'armée elle-même vota pour l'insurgé de Juin contre son propre ministre de la Guerre, La Hitte. Le parti de l'ordre fut comme foudroyé »

« Vint *l'élection du 10 mars 1850* ! *C'était la révocation de juin 1848* : les massacreurs et déporteurs des insurgés de Juin revinrent à l'Assemblée nationale, mais en courbant l'échine à la suite des déportés, et leurs principes au bout des lèvres. *C'était la révocation du 10 décembre* : Napoléon avait essuyé un échec avec son ministre La Hitte. »

« Le 10 mars était une révolution. Derrière les bulletins de vote, il y a les pavés. »

« *Une nouvelle révolution n'est possible qu'en conséquence d'une nouvelle crise. Mais l'une est aussi certaine que l'autre*. »[1]

C'est le brillant style de Marx qui a surtout rendu célèbre cet ouvrage sur les luttes de classes françaises, l'attrait de ses récits, leur vigueur satirique, la puissance du peintre des foules, la hardiesse de ses révélations; rien de plus juste, mais ces éloges, limitant leur objet à la forme extérieure, tendraient à laisser oublier la valeur objective de l'œuvre.

1. K. Marx, *Les Luttes de classes en France* (1850) in *Œuvres IV, op. cit.*, p. 238-333.

Ce qui lui confère sa plus haute importance, et Engels l'a fait remarquer, c'est qu'il a été le premier à exprimer de façon claire la formule de la lutte de classes qui devait devenir universelle: prolétarisation des moyens de production, suppression du salaire et du capital. C'est là l'exigence essentielle qui distingue « le socialisme ouvrier moderne de toutes les autres nuances, féodales, bourgeoises ou semi-bourgeoises, du socialisme en général, comme aussi du collectivisme confus rêvé par les utopistes et du communisme naturel. En étendant plus tard sa formule à la prolétarisation des moyens d'échange, Marx n'a fait que la compléter; et ce complément se trouvait d'ailleurs déjà inclus dans le *Manifeste communiste* » (Engels).

Dans le détail, l'ouvrage n'est pas sans fautes. Marx s'y montre encore trop esclave de l'impression qu'il avait rapportée des révolutions précédentes. La couleur des révolutions qui s'étaient opérées déjà de 1789 à 1830 transparaît trop à travers ses tons de feu. De plus, l'insuffisance de son information dans le domaine économique, insuffisance due à l'absence de statistiques, de rapports sûrs, le conduit, malgré la profondeur de ses vues, à l'erreur de se figurer que la révolution sociale, le combat suprême qui se livrera entre la bourgeoisie et le prolétariat, devra suivre directement les révolutions de 48.

L'histoire, comme l'écrivait Engels en 1895, l'histoire a fait voir cette erreur.

« Elle a nettement démontré que l'évolution économique du continent n'était pas suffisante alors pour permettre la suppression de l'industrie capitaliste, et qu'il s'en fallait de beaucoup. Elle l'a prouvé par la révolution économique qui s'opère sur tout le continent depuis 1848; la France, l'Autriche, la Hongrie, la Pologne, et, tout récemment, la Russie, sont devenus de vrais pays de grande industrie; l'Allemagne s'est transformée en une puissance industrielle de premier ordre; c'est le fait du capitalisme; il était donc encore capable en 48 d'une formidable extension. Il a même fallu cette révolution pour faire la lumière complète sur la vraie situation des classes, éliminer les classes amphibies héritées de l'époque de la manufacture et des métiers corporatifs et créer la vraie bourgeoisie, le vrai prolétariat des grandes villes.

Or c'est grâce à ces circonstances que le combat des deux grandes classes qui ne se livrait, hors d'Angleterre, en 1848, qu'à Paris et, peut-être aussi dans quelques grands centres industriels, c'est, dis-je, grâce à ces circonstances que ce combat s'est généralisé jusqu'à embraser toute l'Europe et à prendre une intensité qu'on ne lui avait jamais connue. »

Malgré toutes ces lacunes, *Les Luttes de classes en France* constituent cependant un exemple précieux d'analyse matérialiste; elles ont fourni le brouillon génial de l'étude d'histoire contemporaine la plus achevée qu'ait donnée Marx, son chef-d'œuvre dans ce genre-là: *Le Dix-huit Brumaire de Louis Bonaparte*.

LE DIX-HUIT BRUMAIRE

Le coup d'État de Louis Bonaparte avait été le dénouement logique de la révolution de février. La couronne impériale qu'il y ajouta plus tard ne fut qu'un accessoire symbolique, un additif apporté après coup sous l'aiguillon de la vanité dynastique. Marx, qui avait déjà fait remarquer le ridicule d'une situation qui « donnait l'importance suprême à l'homme le plus simple de France », se mit en devoir d'expliquer « comment les luttes de classes avaient créé en France une situation qui avait permis à un personnage grotesque et médiocre de jouer les rôles de héros ».

Bien des plumes s'étaient attaquées à justifier, à condamner ou à expliquer le coup d'État. Marx retient comme remarquables deux ouvrages qui parurent en même temps que le sien: *Napoléon le Petit* de Hugo, et *Le Coup d'État* de Proudhon.

« Victor Hugo se contente », dit-il, « d'invectiver spirituellement et amèrement contre l'auteur du coup d'État. L'événement lui-même apparaît dans son œuvre comme un orage dans un ciel bleu. Il n'y voit que l'acte de violence d'un isolé. Il ne remarque pas qu'ainsi il agrandit l'individu, en lui prêtant une puissance personnelle d'initiative sans seconde dans toute l'histoire. Proudhon, lui, cherche à représenter le coup d'État comme le résultat d'une évolution historique. Mais son explication se transforme en apologie du coupable. »

En contraste avec ces méthodes, le matérialisme de Marx leva le rideau sur le tableau des intérêts qui avaient amené l'événement, et avec une telle clarté que nul détail ne demeura voilé par l'idéologie. Louis Napoléon et toute sa politique durent passer par le scalpel sur la table de dissection.

Cet ouvrage profond, clairvoyant et brillant fut rédigé à une époque où Marx menaçait de succomber sous le faix de sa misère. La détresse la plus noire désolait son foyer; vêtements et souliers étaient au Mont-de-Piété; sept personnes tremblaient dans ce pauvre logis à l'idée du lendemain possible. Marx « ne pouvait sortir, faute de ses habits qu'il avait déjà engagés, et ne mangeait plus un morceau de viande parce qu'on ne lui faisait plus crédit ». Malade en outre, il cherchait vainement une issue à cette situation. Engels était rentré dans la maison de commerce que son père avait à Manchester, et les autres émigrés que fréquentait l'écrivain étaient aussi pauvres que lui.

Ce fut alors que Weydemeyer, qui avait édité une feuille extrémiste au cours de la révolution, puis, poursuivi et las de l'existence illégale, était allé en Amérique, lui écrivit qu'il voulait y lancer une revue et lui demanda une collaboration payée. Marx lui envoya toutes les semaines, jusqu'au milieu de février 1852, des articles sur le coup d'État.

Au lieu de l'argent attendu avec l'impatience qu'on devine, il reçut la nouvelle que le projet de revue s'était complètement effondré. Ce message de misère l'atteignit au moment où sa fillette Francisca venait de mourir et où sa femme, sans ressources comme toujours, courait le voisinage pour tenter de rassembler la somme nécessaire à l'achat du cercueil.

Une seconde lettre arriva par la suite, annonçant que la revue paraîtrait malgré tout. Un ouvrier tailleur lui avait sacrifié le montant intégral de ses économies, quarante dollars; c'est à ce mécène anonyme que nous devons la publication de l'ouvrage de Marx; il parut dans le second numéro de la feuille, qui s'appelait *La Révolution*; elle disparut peu de temps après. Une centaine d'exemplaires de la deuxième livraison, tirés à part, avaient été distribués en Allemagne.

Marx était revenu dans ce *Dix-Huit Brumaire* sur l'opinion qu'il avait défendue dans son *Histoire des Luttes de Classes*; il ne pensait plus que la révolution de 48 dût entraîner immédiatement le bouleversement social. Il avait appris entre-temps, à l'aide d'études économiques qu'il avait entreprises à Londres, à voir de plus près dans le mécanisme de l'histoire; il avait obtenu enfin des résultats qui lui permettaient d'expliquer la victoire de l'usurpateur Napoléon. C'était sur les épaules du prolétariat de la canaille, « ce déchet, ce rebut, ce vomissement de toutes les classes », que les Français appellent bohème, et sur le dos des paysans conservateurs que la propriété parcellaire avait transformés en troglodytes, c'était derrière les baïonnettes de soudards ivres achetés à coups de tonneaux, que « l'aventurier venu de l'étranger » s'était élevé de marche en marche jusqu'au trône. Et le résultat ?

« La bourgeoisie française se cabrait contre la domination du prolétariat laborieux; elle a porté au pouvoir le lumpenprolétariat avec à sa tête le chef de la Société du 10 Décembre. La bourgeoisie maintenait la France dans la peur haletante des horreurs futures de l'anarchie rouge. Bonaparte lui escompta cet avenir lorsque, le 4 décembre, il fit abattre à leur fenêtre, à coups de feu, les bourgeois distingués du boulevard Montmartre et du boulevard des Italiens par l'armée de l'ordre soûle d'eau-de-vie. La bourgeoisie avait fait l'apothéose du sabre; et le sabre la domine. Elle avait anéanti la presse révolutionnaire, et sa propre presse est anéantie. Elle avait placé les réunions populaires sous surveillance policière; et ses salons sont placés sous la surveillance de la police. Elle avait dissous les gardes nationales démocrates, et sa propre garde nationale est dissoute. Elle avait imposé l'état de siège, et l'état de siège lui est imposé. Elle avait remplacé les jurys par des commissions militaires, et ses propres jurys sont remplacés par des commissions militaires. Elle avait soumis l'instruction publique aux calotins, et les calotins la soumettent à leur propre instruction. Elle avait déporté sans jugement, et on la déporte sans jugement. Elle avait réprimé tout mouvement de la société par le pouvoir de l'État, et tout mouvement de la société est réprimé par le pouvoir de l'État. Par enthousiasme pour son porte-monnaie, elle s'était rebellée contre ses propres politiciens et hommes de lettre, et ses politiciens et hommes de lettres

sont mis à l'écart, mais on pille son porte-monnaie, après que sa bouche a été bâillonnée et sa plume brisée. »[2]

Tous les péchés de la révolution furent payés par la bourgeoisie. Et l'exécuteur de cette vengeance fut Louis Napoléon, l'élu des propriétaires de parcelles.

Cependant:

« L'évolution économique de la propriété parcellaire a changé de fond en comble les relations entre les paysans et les autres classes sociales. Sous Napoléon, la parcellisation du sol fut, dans les campagnes, le complément de la libre concurrence et, dans les villes, celui de la grande industrie. La classe paysanne était la protestation partout présente contre l'aristocratie foncière qui venait d'être renversée. Les racines que la propriété parcellaire jeta dans le sol français enlevèrent toute substance nourricière au féodalisme. Ses bornes formaient le retranchement naturel de la bourgeoisie contre tout coup de main de ses anciens suzerains. Mais au cours du XIXe siècle, le seigneur féodal fut remplacé par l'usurier des villes, les servitudes féodales du sol par l'hypothèque, la propriété foncière aristocratique par le capital bourgeois. La parcelle du paysan n'est plus que le prétexte permettant au capitaliste de tirer de la terre cultivée profits, intérêts et rentes et de laisser au cultivateur la peine d'en extraire son salaire. La dette hypothécaire pesant sur le sol français impose à la paysannerie française le paiement d'un intérêt égal à l'intérêt annuel de toute la dette publique de la Grande-Bretagne. La propriété parcellaire, dont le développement l'entraîne inévitablement à cet asservissement par le capital, a transformé la masse de la nation française en troglodytes. Seize millions de paysans (femmes et enfants inclus) vivent dans des cavernes, dont un grand nombre n'a qu'une ouverture, d'autres deux seulement, et les plus favorisés trois ouvertures seulement. Or, les fenêtres sont pour une maison ce que les cinq sens sont pour la tête. L'ordre bourgeois, qui, au début du siècle, a placé l'État en sentinelle devant la parcelle nouvellement créée et l'a engraissée de lauriers, est devenu un vampire qui suce le plus pur de son sang et de sa moelle et les jette dans le chaudron d'alchimiste du capital. Le Code Napoléon n'est plus que le code des exécutions, des ventes forcées et des enchères. [...] Les

2. K. Marx, *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte* (1852), trad. française par M. Sagnol in *Œuvres IV, op. cit.*, p. 526-527.

intérêts des paysans ne concordent donc plus, comme sous Napoléon, avec les intérêts de la bourgeoisie, avec le capital, mais, au contraire, s'y opposent. Par conséquent, ils trouvent leur allié naturel et leur guide dans le *prolétariat des villes*, qui a pour tâche de renverser l'ordre bourgeois. »

« On le voit: *toutes les* « idées napoléoniennes » *sont des idées de la parcelle peu développée, dans toute la fraîcheur de sa jeunesse*; pour la parcelle qui a fait son temps, elles sont une absurdité. Ce ne sont que les hallucinations de son agonie, des mots qui se sont mués en phrases creuses, des esprits qui se sont transformés en spectres. Mais la parodie de l'impérialisme était nécessaire pour libérer la masse de la nation française du poids de la tradition et pour faire ressortir dans toute sa pureté l'antagonisme entre le pouvoir d'État et la société. [...] En désespérant de la restauration napoléonienne, le paysan français abandonnera la foi en sa parcelle, tout l'édifice d'État érigé sur cette parcelle s'écroulera »

« Les révolutions bourgeoises, comme celles du XVIIIe siècle, s'élancent toujours plus rapidement de succès en succès, leurs effets dramatiques se surpassent, hommes et choses semblent enchâssés dans des diamants de feu, chaque jour l'esprit est en extase; mais leur vie éphémère, leur point culminant est bientôt atteint, et la société est prise d'un long mal aux cheveux, avant d'apprendre, une fois dessoûlée, à assimiler les résultats de son *Sturm und Drang*. Les révolutions prolétariennes, au contraire, comme celles du XIXe siècle, se soumettent elles-mêmes à une critique permanente, ne cessent d'interrompre leur propre cours, reviennent sur ce qui semble déjà avoir été acquis, pour le recommencer une fois de plus, raillent sans complaisance les velléités, faiblesses et misères de leurs premières tentatives, semblent n'assommer leur adversaire que pour le laisser tirer du sol des forces nouvelles et se redresser encore grandi en face d'elle, ne cessent de reculer devant l'immensité chaotique de leurs propres buts, jusqu'à ce qu'enfin la situation créée rende tout retour en arrière impossible et que les circonstances elles-mêmes lancent ce cri: « *Hic Rhodus, hic salta !* » Voici la rose, ici tu dois danser ! »[3]

3. *Ibid*., p. 441-539.

DUR EXIL

Marx était venu à Londres avec toute sa famille à la fin du mois de juin 1849. Sans argent, sans emploi, sans revenus, sans secours.

Le produit de la vente de sa propriété de Trèves fut vite englouti par les dépenses domestiques. La *Neue Rheinische Revue* fut un four.

Marx songea plusieurs fois à s'associer avec Wilhelm Wolff pour fournir une correspondance à deux douzaines de journaux américains sur la situation politique et économique de l'Europe. Il trouva une occupation au moment où il s'y attendait le moins. Une proposition lui fut faite par Dana, le rédacteur en chef de la *New-York Tribune*, qu'il avait connu à Cologne, chez Freiligrath, en 48. Dana avait d'abord demandé à Freiligrath de lui fournir de la copie sur la politique de l'Europe, et Freiligrath, alors à Londres, lui avait dit de s'adresser à Marx.

Dana et Marx se mirent d'accord: Marx devait traiter toutes les questions de la politique européenne en deux articles hebdomadaires. On lui paierait deux livres par papier. Marx trouvait enfin l'occasion qu'il cherchait depuis si longtemps de s'exprimer devant un forum considérable. Il découvrait du même coup, dans un moment de noire misère – il ne pouvait plus supporter les nuits horribles que « sa femme arrosait de larmes », – une source de revenus qui l'aiderait à sortir des plus gros embarras.

Malheureusement, il n'était pas encore parfaitement sûr de son anglais; il demanda l'aide d'Engels. Après quelques hésitations, celui-ci se mit donc à l'œuvre et lui livra tous les articles qu'il voulut. Ils constituèrent la série que Karl Kautsky a éditée en 1896 en les attribuant à Marx sous le titre: *Révolutions et Contre-Révolutions*. La correspondance Marx-Engels, publiée depuis par Franz Mehring, fait éclater le dévouement qu'Engels, ami incomparable, témoignait à son camarade. Non content de le conseiller dans toutes les questions politiques, littéraires et personnelles et de lui envoyer constamment de l'argent, il lui consacrait maintenant tous les loisirs de ses veillées; car il rédigea des années les articles de la *Tribune*.

Par la suite, écoutant la voix de son penchant, il se consacra plus spécialement aux papiers d'ordre militaire, alors que Marx suivait la politique anglaise avec une attention aiguë dans toutes les questions économiques mondiales: ce fut ainsi qu'il révéla dans ses articles sur la guerre de Crimée l'esclavage anglo-russe qui pesait sur le monde, montra à l'aide des livres bleus et des documents du Parlement les relations secrètes qui existaient entre le ministère anglais et le ministère russe, stigmatisa Lord Palmerston comme l'instrument payé de la politique tsariste, donna son opinion sur le panslavisme, la révolte des Indes Occidentales, la question d'Orient, la guerre d'Italie, la guerre civile d'Amérique, etc., etc.

Riazanov a pris la peine d'étudier les *New-York Tribune* de 1852 à 1862 pour connaître la part de Marx dans sa collaboration avec Engels. Le résultat manque de clarté, car la plupart des articles n'ont pas été signés; à partir de 1855, le nom de Marx ne figure même plus dans la *Tribune* et une grande partie des papiers passent comme éditoriaux, par conséquent sans signature. Marx et Engels, comme l'écrit Riazanov, s'en tinrent entièrement au début aux vues traditionnelles de la démocratie bourgeoise. Ce ne fut que petit à petit qu'ils se dégagèrent de cette influence pour faire ressortir le point de vue prolétarien.

> « Ils reconnurent que le grand but qu'ils se proposaient, nécessitant la collaboration de plusieurs nations, était incompatible avec une politique étrangère qui poursuivait la réalisation de desseins sacrilèges, jouait des préjugés nationaux et gaspillait le sang et les trésors du peuple dans des guerres de piraterie. Rappelant le lien qui doit unir nécessairement les politiques intérieure et étrangère d'un pays, et proclamant que la lutte du prolétariat contre la bourgeoisie était le principe directeur de l'évolution historique dans tous les domaines, ils exhortèrent les prolétaires à garder l'œil sur les machinations de la diplomatie secrète et à pénétrer les secrets de la politique internationale. »

Cette collaboration au journal new-yorkais fut donc pour Marx une excellente école, mais ses résultats matériels restèrent loin de ses espoirs et des promesses qu'on lui avait faites. Dana était un

grippe-sou qui jetait au feu tous les articles qu'il ne pouvait utiliser pour un motif ou pour un autre, sans en dédommager l'auteur. Aussi le profit espéré se réduisit-il considérablement. Malgré tout son labeur et le secours d'Engels qui ne cessait de le fournir d'articles, Marx restait donc un « tâcheron de la pensée ».

Sa famille fut vite abreuvée de toutes les horreurs de l'exil. Certaines situations, certaines scènes la mirent au bord de l'abîme. Une lettre écrite par Mme Marx à cette époque nous laisse une peinture émouvante de la détresse dans laquelle elle se trouvait.

« Cher Monsieur Weydemeyer, voici bientôt un an que vous me faisiez un si aimable accueil et vous et votre chère épouse, voici bientôt un an que votre maison m'entourait, et pourtant depuis si longtemps je n'ai plus donné signe de vie [...] Les circonstances m'obligent à prendre la plume; je vous prie de nous envoyer le plus tôt que vous le pourrez tous les paiements de la *Revue*. Nous en avons le plus grand besoin. Nul ne peut nous reprocher d'avoir fait grand état de tout ce que nous avons souffert et sacrifié depuis des années; le public n'a jamais rien su de nos affaires personnelles. Mon mari est très chatouilleux sur ce point; il aimerait mieux tout sacrifier que de s'adonner aux mendicités démocratiques auxquelles se livrent les grands hommes officiels. En revanche, il aurait pu attendre de ses amis, notamment de ceux de Cologne, un intérêt plus actif pour sa *Revue*. Il y était d'autant mieux fondé qu'on connaissait les sacrifices qu'il avait faits pour la *Neue Rheinische Revue*. Mais l'entreprise, loin de son espoir, s'est vue complètement ruinée par la négligence des gens, et on ne peut dire qui, du libraire, de l'administrateur, des amis de Cologne ou du parti démocratique, s'est le plus honteusement conduit.

Mon mari a presque succombé ici aux plus mesquins soucis de la vie; ils se sont présentés à lui sous une forme si révoltante qu'il a fallu toute son énergie, tout son calme, toute sa confiance pour l'empêcher de succomber à ces assauts de tous les instants. Vous savez, cher Monsieur, les nombreux sacrifices qu'il a consentis à sa feuille. Il y a englouti des milliers de marks, il a racheté tout le journal sur l'insistance des démocrates qui s'acharnaient à le lui conseiller à un moment où la bataille était perdue. Pour sauver l'honneur politique de sa feuille et l'honneur bourgeois de ses amis de Cologne il a pris sur lui toutes les charges, donné sa machine et ses recettes; il a même emprunté trois

cents talers au dernier moment pour payer le loyer du nouveau local et les arriérés de ses rédacteurs; et c'était au moment où on l'expulsait de force ! Vous savez que nous n'avons rien gardé pour nous; je suis allée à Francfort pour vendre mon argenterie, la seule chose qui nous restât; à Cologne j'ai fait vendre mes meubles. Mon mari est allé à Paris au triste moment du début de la contre-révolution; je l'y ai suivi avec nos trois enfants. À peine là, chassés de nouveau; même les enfants. Je l'ai encore suivi de l'autre côté de la mer. Au bout d'un mois, naissance d'un quatrième enfant. Il faudrait que vous connaissiez Londres et ce qu'est l'existence dans cette ville pour comprendre ce que signifie le souci de trois enfants et d'une nouvelle naissance. Le seul loyer coûtait 42 talers par mois. Nous pûmes faire face à tout sur notre propre avoir. Mais nos petites ressources s'épuisèrent quand il fallut lancer la *Revue*. Malgré tous les contrats l'argent ne rentrait pas, ensuite ce fut par petites fractions; nous tombâmes dans la pire misère.

Je ne vous raconterai qu'une journée de cette vie, telle qu'elle fut, et vous verrez que peu d'exilés ont dû passer par les mêmes épreuves. Comme les nourrices sont ici un luxe rare, je m'étais décidée, malgré de constantes douleurs, dans le dos, les jambes et la poitrine, à nourrir moi-même mon enfant. Depuis qu'il est né il n'a jamais dormi la nuit, ou alors deux, trois heures, au plus. Les derniers jours il fut en proie à de violentes convulsions; il restait suspendu entre la vie et la mort. Il tétait si furieusement, quand il était pris de ces crises, qu'il me blessait le sein et que souvent mon sang coulait dans sa petite bouche tremblante. J'étais en butte à ces tourments quand je vis arriver un jour la femme chez qui nous logions; nous lui avions déjà payé au cours de l'hiver plus de 250 talers, et nous avions convenu avec elle par contrat que nous ne paierions plus le reste qu'à un créancier qui avait fait faire une saisie chez elle. Elle nia notre contrat et réclama cinq livres que nous lui devions encore, et, comme nous ne les trouvions pas tout de suite, elle lit venir deux huissiers qui apposèrent les scellés partout, sur les lits, le linge, les vêtements, sur tout, même sur le berceau de mon pauvre petit et les plus beaux jouets de mes fillettes qui assistaient à la scène en pleurant à chaudes larmes. Ils menacèrent de tout enlever dans les deux heures; et je restai là sur le parquet nu, avec mes enfants qui gelaient et ma poitrine qui me faisait mal. Notre ami Schramm courut en ville pour aller nous chercher du secours. Il monte dans un cabriolet; les chevaux s'emballent, il saute à

terre, on le rapporte couvert de sang dans cette maison où je pleurais avec mes pauvres enfants qui tremblaient de tous leurs membres.

Le lendemain nous dûmes évacuer la maison; il faisait froid, un temps pluvieux et sombre; mon mari nous cherche un logis, mais personne ne veut de nous quand il parle de quatre enfants. Finalement un ami vient à notre secours et je me dépêche de vendre tous mes lits pour payer le pharmacien, le boucher, le boulanger et le laitier, qui, inquiétés par le scandale de la saisie, viennent m'assaillir de leurs factures. Les lits vendus sont emportés et chargés sur une charrette; à ce moment-là incident: le soleil était couché depuis longtemps, la loi anglaise défend de déménager la nuit; le propriétaire arrive escorté de constables, prétendant que nous emportons peut-être des objets qui lui appartiennent, et que nous nous proposons de filer à l'étranger. En moins de cinq minutes nous avons attroupé devant le seuil de notre maison quelque deux à trois cents personnes, toute la populace de Chelsea. On rentre les lits; ils ne purent être livrés que de jour. Quand la vente de meubles nous eut mis en état de payer jusqu'au dernier centime, je gagnai avec mes chérubins les deux petites pièces de l'hôtel allemand, Leicester Street, Leicester Square, où nous allions habiter désormais et où nous trouvâmes un accueil humain pour cinq livres et demie par semaine.

Ne croyez pas que ces mesquines souffrances aient fait plier ma volonté; je ne sais que trop que nous ne sommes pas seuls à lutter et que je suis encore au nombre des élues, des heureuses, des favorisées, puisque mon cher mari, mon soutien dans la vie, se trouve encore à mes côtés. Ce qui m'anéantit et fait saigner mon cœur c'est de penser que mon compagnon doive passer par tant de sordides soucis, qu'il eût fallu si peu de gens pour l'aider et que lui, qui a, de si grand cœur, aidé tant d'autres, se soit trouvé ici sans appui [...] La seule chose qu'il pouvait demander à ceux qui avaient trouvé en lui une pensée, une aide, un refuge, c'était qu'ils déployassent un peu plus d'énergie, de sympathie pour sa *Revue*. Ce peu là on le lui devait. Nul n'y aurait perdu. Cela me fait de la peine. Mais mon mari pense différemment. Jamais encore, même dans les pires moments, il n'a perdu sa confiance dans l'avenir; il a toujours gardé l'humour le plus enjoué; il a toujours été content quand il a pu me voir heureuse dans le cercle de mes enfants. Il ne sait pas, cher Monsieur Weydemeyer, que je vous parle si longuement de notre situation; ne faites donc pas état de ces lignes dans vos lettres [...]»

Mais la vraie tragédie de l'exil commença dans le pauvre logis de Dean Street, le quartier populeux où Marx alla s'installer en juin 1850. Le logement était mauvais et extrêmement misérable; il ne comprenait qu'une chambre avec un petit cabinet, de sorte que l'une des deux pièces servait à la fois de cuisine, de bureau de travail et de salon, car il passait une foule de visiteurs. Engels fournit d'énormes subsides, comme la chose la plus naturelle, avec une fidélité qui ne se démentait pas. Des milliers de lettres qui s'échangèrent entre Londres et Manchester il n'en est peut-être pas une qui n'aborde la question d'argent, soit que Marx demande du secours à son ami avec des éclats de rage, de désespoir ou de larmes, soit qu'Engels glisse dans ses lignes sa petite formule ordinaire, discrète et stéréotypée: « Ci-joint un mandat de tant de livres. » Il ne vivait cependant pas dans l'abondance; il avait de fréquentes discussions avec son père et les autres associés au sujet de ses appointements. Une foule d'ennuis s'y ajoutaient: une fois c'était le caissier qui n'avait pas d'argent, une autre fois le fondé de pouvoir qui ne voulait faire aucune avance, ou la famille qui devait ignorer. « Après avoir traîné mon père un peu partout pendant cinq jours », écrit-il dans une lettre à Marx, « j'ai réussi à l'expédier, et je puis enfin t'envoyer le mandat ci-joint de cinq livres. » Et, dans une autre: « Mon frère s'en va demain; je vais enfin avoir la paix. Je ne suis pas resté seul un instant, il m'a été complètement impossible de t'envoyer mon billet de banque avant samedi. »

De temps à autre, à intervalles plus ou moins longs, Engels était mobilisé par des cris de détresse particulièrement aigus, comme dans cette lettre du 31 mars 1851 où Marx lui dit:

« Tu sais que j'avais à payer, le 23, 31 livres 10 schillings aux vieux Bamberger, et, le 16, 10 livres à Stiebel sur présentation de leurs effets. Je m'étais d'abord adressé à ma belle-mère par l'entremise de ma femme. On nous a répondu qu'Edgar avait été réexpédié à Mexico avec le reste de l'argent de Jenny et que je ne pouvais pas en toucher un centime. Peper m'a aidé à payer les 10 livres du 16 à Stiebel. Quant à Bamberger je n'ai pu que lui établir deux traites [...] Or ma mère me déclare positivement qu'elle laissera protester tout billet

qu'on tirera sur elle. Je dois donc attendre le pire le 21 avril du vieux Simon Bamberger, car il est complètement furieux. Pour comble ma femme vient d'accoucher. Sa délivrance s'est opérée très facilement, mais maintenant elle est fort bas, pour des raisons plus bourgeoises que physiques. Avec cela pas un centime à la maison, mais en revanche pas mal de factures du boucher, du boulanger, etc. Tu avoueras que la sauce est assez bien fournie et que je suis plongé jusqu'aux cheveux dans le bourbier petit-bourgeois. Et avec ça on vous reproche encore d'avoir exploité l'ouvrier ! Et de chercher la dictature ! Quelle horreur ! Et ce n'est pas tout. L'industriel qui m'a prêté à Bruxelles vient me réclamer son argent parce que sa métallurgie ne marche pas. Tant pis pour lui. C'est un monsieur avec lequel je ne peux pas être juste. »

C'était toujours Engels qui fournissait l'argent et qui trouvait la bonne méthode sans jamais montrer d'impatience, sans jamais se soustraire, fût-ce une fois, aux exigences de son ami. De nouveaux billets filaient sur Londres à chaque missive; ils avaient vite fait de se volatiliser dans le tonneau des Danaïdes domestiques; car l'administration de Marx déliait tout assainissement. Jusqu'à 1854, Engels rêva de se consacrer aux seules belles-lettres et d'aller habiter à Londres; mais, ayant réfléchi que, dans ces conditions, il ne pourrait plus venir en aide à son ami, il resta dans le « maudit commerce ».

Août 1831 fut encore un moment de terrible détresse.

« Tu vois d'ici », écrivait Marx à Weydemeyer, « que ma situation est peu brillante. Ma femme y restera si cela doit durer. Ces soucis incessants la rongent, ces luttes mesquines la tuent. Ajoutes-y la vilenie de mes adversaires [...] Je rirais de toutes ces âneries, je n'admets pas qu'elles interrompent mon travail; mais tu peux te douter que ma femme, qui est souffrante et croupit du matin jusqu'au soir dans la pire pauvreté bourgeoise avec des nerfs de surmenée, n'éprouve aucune consolation à écouter chaque jour les racontars idiots des imbéciles qui viennent lui apporter les émanations pestilentielles du cloaque démocratique. »

En 1852, à Pâques, la dernière fillette de Marx, qui était née un an plus tôt dans la misère et les chagrins, quitta ce monde inhospitalier, ce qui fournit encore une belle scène de misère.

« Notre pauvre petite Francisca fut affligée à Pâques d'une grave bronchite. La pauvre enfant lutta trois jours contre la mort. Elle succomba. Son petit corps, vidé de son âme, reposait dans la petite pièce; nous nous retirâmes dans l'autre; quand la nuit vint nous couchâmes par terre. Les trois vivants étaient étendus près de nous et nous pleurions sur ce pauvre ange qui gisait à côté déjà tout froid, tout pâle. La mort de cette chère enfant vint au moment de notre misère la plus amère. Nos amis allemands ne pouvaient rien pour nous [...] Ernest Jones, qui vint nous voir à ce moment-là et qui promit de nous aider, ne put rien faire [...] Dans la détresse de mon cœur je courus voir un réfugié français qui logeait dans le voisinage et qui était venu peu de temps avant nous rendre visite. Il me donna immédiatement deux livres sterling avec la plus grande amitié. Ce fut cet argent qui nous permit de payer le cercueil dans lequel ma pauvre petite repose maintenant en paix. Elle n'avait pas de berceau quand elle était venue au monde, et sa dernière maison fut bien longue à trouver. Vous devinez l'état dans lequel nous étions quand on l'emmena à sa dernière demeure. »

Les années qui suivirent 1852 furent pour Marx, en politique, une période « de calme idyllique », sans conflits et sans controverses, puisqu'il s'était retiré de tout pour s'enfoncer dans ses études. Mais, du point de vue financier, elles valurent les précédentes. Deux extraits de lettres suffiront pour 1853:

« Mon cher Engels, si je ne t'ai pas écrit de longtemps, même pour t'accuser réception des cinq livres, c'est que je suis contraint de consumer *my time* et *my energies* dans une marmelade indescriptible. Le 7 juillet, j'avais remis mon billet à Spielmann. Le 31 août voilà cet oiseau qui me déclare, après m'avoir laissé venir sept fois chez lui, que le billet était perdu, etc. J'avais passé des semaines à tenir en vendant jusqu'aux dernières choses et repoussé mes créanciers au 3 septembre après l'échéance du 3 juin. Comme je n'ai pas d'autre ressource que mes honoraires de la *Tribune*, tu vois à peu près où j'en suis [...] »

Et, le 8 octobre:

« Encore une fois plus un sou depuis dix jours. Spielman m'a trompé; j'en ai maintenant la preuve en main [...] »

À côté de la pauvreté, la maladie était là comme chez elle. L'étroit logis, dans un endroit malsain, sans air, sans soleil, l'attirait. Marx ne tarda pas à s'aliter pour des semaines, souffrant du foie, à ce qu'il pensait, une maladie de sa famille. Et, de sa femme, il écrivait à Engels: « Elle est souffrante, elle maigrit, elle tousse »; et une autre fois:

« Elle est malade; la petite Jenny aussi; Lène a une sorte de fièvre nerveuse. Je n'ai pu et ne puis toujours pas appeler le docteur faute d'argent. Depuis huit à dix jours je nourris la famille de pain et de pommes de terre, et je me demande si, aujourd'hui, je pourrai en avoir encore. Ce régime, naturellement, n'a rien de fameux par le temps qu'il fait. »

C'était surtout le troisième enfant, son unique fils, sa fierté, son espoir, qui lui causait le plus de souci. On l'avait appelé Edgar comme le frère de sa mère. Il était très intelligent, et ressemblait beaucoup à son père par son amour de la science et des livres. Mais, souffreteux depuis sa naissance, diminué par les privations, il était bien le pauvre fruit de ce logis sans lumière et de cette table sans vivres. En 1855, une enfant du malheur vint encore augmenter la troupe, la petite Eléanor, la sixième de la série. Sa famille l'appelait Tussy; elle était venue au monde si faible, tellement en retard et si peu viable, qu'il fallut toutes les peines du monde pour prolonger son existence. Le lait dut être jusqu'à cinq ans son exclusive nourriture et jusqu'à dix son aliment le plus important; elle devint robuste et ronde, prit un teint de lys et de roses et fut la préférée de tous.

Quelques mois après cette naissance, Marx éprouva le plus grand chagrin de sa vie: Edgar, son « Mouch » chéri, lui mourut dans les bras, à neuf ans, d'une grave maladie qui dura pendant des semaines. Marx écrivait quelques jours plus tard:

« La maison est toute déserte depuis la mort du cher enfant qui était son âme. Tu ne peux imaginer comme il nous manque en tout. J'ai déjà eu bien des ennuis, mais c'est maintenant seulement que je connais le malheur. J'ai eu la chance, malgré tout, d'avoir de tels maux de tête depuis le jour de l'enterrement que je ne puis ni penser, ni voir ni entendre. Au sein des horribles tourments par où je suis passé ces jours-ci, l'idée de toi et de ton

amitié, l'espoir que nous avons encore quelque chose de raisonnable à faire dans ce monde m'ont été d'un puissant secours.»

Un an plus tard, la vieille baronne de Westphalie mourait à Trèves. Mme Marx, sa fille, alla à son chevet accompagnée de ses enfants. Elle hérita quelques centaines de thalers. Marx décida alors de changer de logement. La famille alla s'installer au début de 1857 dans un nouvel appartement, plus spacieux et plus sain, situé 9 Grafton Terrace. Tout le monde respira, Mme Marx fut ravie.

«À côté de nos anciens taudis, c'est un logement vraiment princier», écrivait-elle à une amie, «bien que notre installation ne vaille pas quarante thalers (le «second hand rabbish» y a joué un grand rôle) je me suis crue au début dans notre nouveau «parlour» au sein d'un décor grandiose [...] Ce faste n'a pas fait long feu, car tout a pris petit à petit le chemin du Mont-de-Piété, mais nous aurons eu tout de même un moment de bonheur et de confort bourgeois.»

Marx eut encore un enfant dans ce logement, mais le petit mourut tout de suite. Les circonstances qui accompagnèrent l'événement furent effroyables et firent sur le père une si tragique impression qu'il en resta plusieurs jours hors de sens. Il répète dans ses lettres à Engels que l'horreur de ce souvenir lui interdit de le raconter la plume en main.

Ceux qui connurent Marx de près sont unanimes à rapporter qu'il adorait les enfants et se montrait avec eux très tendre et très enjoué. Nul trait n'éclaire mieux le secret de cette âme affectueuse et profonde. Ce violent, ce batailleur, cet être provocant qui ne cherchait qu'à avoir raison, se querellait avec tout le monde et tremblait constamment pour sa supériorité, cachait au plus profond de son cœur un trésor de délicatesse, de bonté, de tendre dévouement. Mais comme il redoutait toujours d'être dupe de ses sentiments, il ne laissait voir sa belle âme – qu'il tenait pour une faiblesse et dont il rougissait en face des adultes – que lorsqu'il se sentait loin des rivalités, loin de l'arène qu'on nomme la vie. Il jouait avec les enfants comme un des leurs, sans s'inquiéter de compromettre son prestige; rien ne le froissait ni ne le fâchait; il oubliait le souci

de son autorité comme le plus importun fardeau. Ses enfants et ses amis l'appelaient « Mohr », et, dans les rues de son quartier, on ne le connaissait que comme « le père Marx », un monsieur qui avait toujours du sucre dans sa poche pour en régaler les gamins. On ne sait s'il aimait aussi les animaux; ce détail, s'il était constaté, corroborerait les conclusions qu'on peut tirer de son affection pour les enfants.

Si les indicibles souffrances de ces dures années d'exil reçurent quelque adoucissement, ce fut surtout, Engels à part, grâce à un être dont le nom doit trouver sa place dans ces lignes, la petite Hélène Demuth, une brave et fidèle amie. Incarnation du dévouement, dont on trouverait le pendant dans la Babette de Pestalozzi, elle était venue à huit ou neuf ans chez la baronne de Westphalie; lorsque Marx épousa la fille de la baronne, celle-ci leur adressa Lène « comme le plus beau cadeau qu'elle pût leur envoyer ». Et la « brave et fidèle Lène » quitta la patrie avec eux, les suivit à Cologne, à Bruxelles et à Londres; vit naître ou mourir les petits, traversa en leur compagnie les affres de la pauvreté, de la faim et de la détresse, veilla infatigablement sur les enfants et les amis, sur les réfugiés sans ressource, apporta du pain sur leur table quand tout était au Mont-de-Piété, s'assit au chevet des malades, passa des nuits à coudre et à laver, fut le soutien indispensable, l'esprit protecteur de la famille, la source jamais épuisée du dévouement et de l'abnégation.

« En revanche », rapporte Liebknecht qui fut longtemps un familier de la maison Marx, « elle exerçait sur le foyer une sorte de dictature. Et Marx s'y soumettait, docile comme un agneau. On a dit qu'il n'y a pas de grand homme au regard de son valet de chambre. Marx n'en était sûrement pas un aux yeux de Lène. Elle aurait sacrifié cent fois sa vie pour lui, pour Mme Marx ou les enfants, si c'eût été nécessaire et possible, mais il ne lui en imposait pas. Elle connaissait toutes ses humeurs et ses caprices et le menait par le bout du nez. Si irrité qu'il fût, si furieusement qu'il tonnât, si craintivement que tout le monde s'effaçât devant lui, Lène entrait dans l'antre du lion, et, s'il faisait mine de grogner, elle lui lavait si sérieusement la tête qu'il devenait doux comme un mouton. »

Il est tout naturel qu'un être aussi fidèle, noué par mille liens à la famille Marx, ait été enterré dans le même tombeau que ses maîtres, comme l'avaient demandé les époux.

AMITIÉS ET FRÉQUENTATIONS

Dégoûté par la boue des luttes de parti, aigri contre un monde qu'il sentait hostile, Marx s'était retiré dans la solitude pour s'enfoncer dans son travail.

Mais la vie qu'il cherchait à fuir le suivit jusque dans sa chambre, s'installa dans le coin de sa bibliothèque, s'assit à sa table de travail et se dilua même dans son encre. Elle se présentait encore à ses regards sous le masque de la misère qui l'obligea à écrire des articles pour la *New York Tribune* sur les événements du jour et les problèmes politiques; sous le visage des amis et compagnons qui allaient et venaient à Londres, le recherchaient, lui demandaient conseil et réchauffaient ses passions politiques; sous la forme des événements qui l'obligeaient à prendre parti, à juger, à intervenir.

La vie ne se laissa pas chasser par la pure spéculation. Mais le passage de la réserve à l'action s'opéra par étapes prudentes. Car Marx, au fond, n'était pas un sociable et préférait l'isolement.

Il entretenait cependant quelques relations avec des hommes qui jouaient alors en Angleterre un rôle politique important, et notamment David Urquhart, Georges Harney et Ernest Jones.

Urquhart était un diplomate anglais qui, turcophile fanatique, s'était assigné pour devoir de combattre les plans de l'impérialisme russe, spécialement en Orient. D'après lui, Palmerston, qui dirigeait alors la politique étrangère anglaise, était acheté par la Russie; aussi le poursuivait-il d'une haine acharnée. Toute la politique libérale, qui s'opposait à Palmerston, s'inspirait des idées d'Urquhart et de sa documentation. Marx, qui combattait lui aussi la politique de Palmerston et sa russophilie constante, par amour non des Turcs mais de la révolution, eut avec cet Urquhart une conversation qui amorça une liaison durable; il écrivit même dans sa feuille, mais

sans se livrer entièrement. Car Urquhart, « monomane fini » comme disait Marx, était un ennemi des chartistes dont Marx se rapprochait souvent… Ce qui ne l'empêcha d'ailleurs pas d'utiliser en 1853, pour une série de huit articles qu'il écrivit sur Palmerston, – et dans lesquels il éclaira d'un jour singulièrement vif les dessous de la politique anglaise, russe et turque dans les Balkans – toutes les informations qu'Urquhart avait tirées de sa carrière de diplomate et de son étude des documents.

« Voici la meilleure occasion », écrit-il dans le sixième article, « de rendre justice à M. David Urquhart qui a été pendant vingt ans l'adversaire le plus acharné de Lord Palmerston; il n'a cessé de le combattre ouvertement; rien ne l'a jamais fait reculer; nulle tentative de corruption n'a réussi à acheter son silence, nulle flatterie ne l'a entraîné dans le parti de son adversaire, alors que tous les autres ennemis de Lord Palmerston ont fini par se laisser prendre à ses sourires ou à ses ruses. »

Les relations furent plus étroites avec Harney et avec Jones. Ils occupaient tous deux des postes éminents dans le parti chartiste; c'étaient des hommes cultivés, populaires et foncièrement probes. Le premier exerçait le métier de journaliste et sortait du prolétariat, le second était un avocat qui fréquentait familièrement la plus haute aristocratie mais qui méprisait cette classe. Ils avaient tous les deux le plus grand respect pour la personnalité révolutionnaire de Marx, son esprit supérieur et la fidélité qu'il montrait à ses convictions. Harney s'était couvert de mérite en traduisant le *Manifeste communiste* et les articles de la *Revue*. Jones avait souvent ouvert sa bourse à la famille avec la plus grande amitié. Mais ils ne prenaient pas parti dans les querelles entre émigrés avec autant d'aveuglement qu'eût souhaité Marx. Ce dernier disait de Harney « qu'il s'était fait le partisan de ses pires ennemis personnels », et, de Jones, qu'il avait de l'énergie, de l'esprit de suite et de l'activité, mais qu'il gâtait tout par ses criailleries, sa précipitation et son manque de tact, et qu'il voulait marcher plus vite que le temps dans les questions révolutionnaires ». Comme Harney et Jones faisaient des concessions à l'adversaire et marquaient parfois de la réserve dans les bisbilles des émigrés, Marx

leur donna souvent à sentir son venin avec cette farouche passion qu'il apportait presque toujours à se gâcher les sympathies les plus profondes et les camaraderies utiles.

Même dans ses relations avec le jeune Liebknecht, qui venait le voir chaque jour et que ses enfants adoraient, il y eut un moment de telle tension que le visiteur resta longtemps sans retourner dans cette famille qui lui était indispensable. Liebknecht ne l'avait pas suivi quand il avait quitté la Ligue; bien au contraire, il s'était efforcé de réconcilier les deux partis. Il n'y avait pas réussi et avait découvert bien vite qu'il s'était mis dans un guêpier; il risquait fort, au bout du compte, de s'asseoir entre les deux chaises. La tension durait depuis un certain temps quand il rencontra un beau jour les enfants de Marx qui furent ravis de le revoir, l'entourèrent, lui firent fête, et n'eurent de cesse qu'ils ne le ramenassent en triomphe; Marx, entendant leur bruit, fit une apparition; il vit Liebknecht et lui tendit la main en riant. Il ne fut plus jamais question de la dispute.

Lorsqu'en 1856, Lessner (de la fournée du procès de Cologne) vint à Londres, sa peine purgée, il y trouva l'association en grand désordre et se dévoua tout entier à Liebknecht pour l'aider à la remonter. La clique de Kinkel, qui régnait, fut expulsée de son poste suprême, on établit un programme de travail et Marx fut invité à y collaborer. L'association reprit tout son éclat pendant l'hiver 56-57; nombre d'anciens membres y revinrent; la tactique de l'outrance avait fini son règne. Un juste milieu permit de nouveau un travail sérieux et fécond. Marx fit une série de conférences sur l'économie politique et reprit son activité de 50 et 51. Il procédait à ces leçons avec la plus grande méthode, comme le rapporte Liebknecht, énonçant d'abord un principe aussi brièvement que possible et le développant ensuite longuement avec le souci de n'employer que des expressions accessibles à l'auditoire. Ensuite il invitait le public à le questionner. « Si personne ne le faisait, il procédait lui-même à l'examen de sa thèse et opérait avec une telle habileté pédagogique qu'il ne laissait jamais passer aucune lacune, aucune méprise des ouvriers. » Marx n'était pas un orateur; il ne savait pas improviser. Il n'avait pas la parole facile et ne pouvait se délivrer de l'accent

rhénan. Il fut obligé cependant de faire plusieurs fois des discours. Il se lançait alors dans le sujet avec une passion de flamme destinée à voiler son « trac ». Dans toutes les circonstances importantes de sa vie, ce géant qui s'apprêtait à soulever le monde, avait peur de ne pas suffire. Et plus il se sentait faible, plus il cherchait à paraître fort.

En terminant la liste des amis qu'il fréquenta assidûment de 1850 à 1860 par Freiligrath et Guillaume Wolff, nous avons réservé les meilleurs pour la fin. Freiligrath, en venant à Londres où il fut assiégé par toutes les coteries, tous les camps et tous les partis, avait dit catégoriquement qu'il ne verrait que Marx et ses amis intimes. Nommé directeur de la filiale londonienne de la Banque Générale Suisse de Genève, il touchait de gros appointements qui lui permettaient de déclarer qu'il « mangeait le beefsteak » de l'exil. Mais il donnait beaucoup aux pauvres réfugiés et les Marx eurent souvent à se louer de son aide. Quant à Guillaume Wolff, qui était l'intime de Marx depuis la *Rheinische Zeitung*, il faut le citer à cet égard avec Engels. Fils d'un hôtelier silésien, il vivait d'un héritage et de bénéfices fortuits. Lorsqu'il mourut, en 1864, d'une hémorragie cérébrale, après une longue maladie, il abandonna à Karl Marx toute sa petite fortune.

HERR VOGT

Les années 50 à 60, premiers lustres que Marx passa sur le sol anglais, finirent en luttes et en conflits comme elles avaient commencé. Le vieux chaudron de l'émigration déborda une fois de plus en dégageant une vapeur toxique qui empesta l'Europe entière.

Marx se lança en 1859 dans une controverse qui eut les pires résultats pour ses nerfs. Il s'agit de l'affaire Vogt. Voici de quoi il retournait:

La lutte que menait l'Italie depuis de nombreuses années pour obtenir l'indépendance, avait prouvé que les forces bourgeoises et militantes ne suffiraient pas pour amener à une date prévisible l'émancipation du pays. La bourgeoisie démocratique et libérale

s'était servie de la Sardaigne comme de cheval de renfort, sans plus de succès. Ce fut alors que Cavour appela Napoléon à l'aide. La France s'engagea par l'accord de Plombière à seconder la Sardaigne contre l'Autriche en échange du comté de Nice et de la Savoie. Ce n'était plus une révolution, c'était une guerre, maintenant, qui devait délivrer l'Italie.

Cette manœuvre diplomatique et militaire qui excluait l'intervention du peuple, rencontra de fortes oppositions dans le pays et à l'étranger. Mazzini, qui était le père de toutes les sociétés secrètes et vivait dans l'exil de Londres, déclara que l'accord de Plombière était le résultat d'une intrigue dynastique qui sacrifiait les intérêts italiens à l'impérialisme de Napoléon. Napoléon, de fait, était bien moins poussé par le souci de l'indépendance de l'Italie que par celui de la puissance française. Il s'agissait bien moins, au fond, de chasser l'Autriche de l'Italie que de l'éloigner des Balkans où elle gênait les desseins de la Russie. Aussi fut-il extrêmement difficile de choisir une juste position pour tous ceux qui devaient prendre parti, en qualité de révolutionnaires, contre la politique de France et de Russie, mais qui ne pouvaient cependant se prononcer pour le maintien de la domination autrichienne.

Les uns tenaient la guerre d'Italie pour un prétexte destiné à dissimuler une alliance du bonapartisme français et du tsarisme russe, alliance dirigée contre l'Allemagne qui ne pouvait rien sans l'Autriche; la victoire de l'Italie eût équivalu, d'après eux, à la perte pour l'Allemagne de la rive gauche du Rhin, perte qui suivrait immédiatement une guerre franco-allemande. Aussi prônaient-ils une alliance de l'Allemagne et de l'Italie en vue de réduire Napoléon. Qui voulait défendre le Rhin devait se battre en Lombardie. C'était à quoi s'opposait l'autre point de vue, celui des esprits qu'enthousiasmait la libération italienne et qui voulaient la soutenir à tout prix. Ils ne voyaient dans une alliance austro-prussienne qu'une aggravation de la réaction, un crime de lèse évolution. Dans les milieux petits-bourgeois Napoléon avait aussi des partisans, des défenseurs qui avaient peur de le voir vaincu si la Prusse s'alliait à l'Autriche. Et c'était là aussi que Napoléon lui-même voyait le danger

de son ingérence; aussi faisait-il faire une propagande active pour la neutralité de la Prusse par ses agents et ses valets.

En Allemagne régnait encore, surtout chez les nationalistes, un autre point de vue fort apprécié par beaucoup de gens qui se déclaraient contre l'Autriche parce que la défaite de ce pays fortifierait la position de la Prusse. Un regroupement de l'Allemagne sous la domination prussienne en serait grandement facilité. C'est l'opinion que défendait Lassalle dans une brochure intitulée: *La guerre d'Italie et les devoirs de la Prusse*. L'Allemagne avait, disait-il, un intérêt aussi pressant à voir l'Italie s'unifier que le despotisme autrichien s'engloutir dans une défaite qui abattrait le boulevard de la réaction. Si Napoléon, par la suite, voulait faire la guerre à la Prusse, le peuple entier se lèverait contre lui. Le moment était venu pour la Prusse non seulement de se montrer neutre mais de faire au nord ce que Napoléon faisait au sud. « Si Napoléon modifie la carte de l'Europe méridionale au nom du principe des nationalités, nous en ferons autant au nord. Si Napoléon délivre l'Italie, nous prendrons le Schleswig-Holstein. »

C'était à peu près le même point de vue que défendait le professeur Karl Vogt, un Suisse. Marx résumait ainsi dans une lettre à Engels le programme politique de Vogt:

> « L'Allemagne renonce à ses possessions extra-germaniques. Elle ne soutient pas l'Autriche. Le despotisme français est passager, le despotisme autrichien constant. On laisse les deux despotes s'égorger (en marquant même une préférence pour Bonaparte). L'Allemagne observe une neutralité armée. Nul mouvement révolutionnaire ne se produit dans ce pays, comme Vogt « le sait de la meilleure source ». En conséquence, l'Autriche vaincue, l'Allemagne évolue dans le sens d'un libéralisme nationaliste modéré, et Vogt a encore des chances de devenir bouffon de la cour. »

Marx adopta un tout autre point de vue que celui de Lassalle et de Vogt. Adversaire ardent du bonapartisme et du tsarisme, il vit dans la guerre d'Italie le monstrueux enfant du ménage franco-russe, et dégaina vigoureusement contre Lassalle et contre Vogt dans le *Peoples Press* de Jones. Il exposa dans une lettre à Engels ce qu'il fallait faire à son avis:

« Le pamphlet de Lassalle est un *enormous blunder* [...] Quant aux « gouvernements » il faut évidemment, quel que soit le point de vue qu'on adopte, les exhorter à ne pas rester neutres, mais, comme tu le dis si justement, à faire preuve de patriotisme, ne fût-ce que dans l'intérêt de l'existence de l'Allemagne. Le piment révolutionnaire est facile à trouver: il suffit de souligner avec plus d'insistance le contraste avec la Russie que le contraste avec Boustrapa. C'est ce que Lassalle aurait dû faire en face des hurlements francophobes de la *Neue Preussische Zeitung*. Et c'est aussi ce moindre contraste avec la France qui entraînera, dans la suite de la guerre, les gouvernements allemands à trahir l'Empire et permettra de les attaquer. »

Engels avait exposé entre-temps, dans une brochure intitulée *Le Pô et le Rhin*, et qui avait paru chez Duncker, à Berlin, au mois d'avril 1859, le point de vue qu'il partageait avec Marx.

Celui-ci, sur ces entrefaites, reçut d'un réfugié badois nommé Karl Blind, une information confidentielle qui représentait Vogt comme un individu à la solde de Napoléon; Vogt aurait touché, disait-on, de grosses subventions pour mener sa campagne, aurait tenté de soudoyer un publiciste, etc., etc. Marx répandit ce bruit qui fit si bien son chemin qu'il fut reproduit par le *Peuple*, journal allemand qui paraissait à Londres et auquel il collaborait.

Vogt répondit par un déluge d'insultes; il déchaîna dans la presse allemande une campagne acharnée contre Marx et sa « bande de pétroleurs ».

Le hasard voulut que peu après, Liebknecht trouvât, dans une imprimerie de Manchester, un tract de Blind qui accusait Vogt. Il s'en procura un exemplaire et l'envoya à la *Allgemeine Augsburger Zeitung* dont il était correspondant. Le tract fut publié et ses révélations firent sensation en Allemagne. Vogt jura ses grands dieux qu'il était la victime d'une odieuse calomnie et porta plainte en diffamation contre la feuille.

Il se produisit alors des incidents fâcheux. Blind, cité comme témoin, fut lâche; les rédacteurs qu'on avait accusés se trouvèrent sans preuve devant la justice; finalement l'affaire fut classée. Vogt n'eut pas la satisfaction de faire condamner ses adversaires, mais sortit moralement vainqueur de l'aventure et exploita largement

son succès. Pour comble, Blind expliqua dans la presse que le tract trouvé à Manchester n'était qu'une « perfide invention ». Le compte rendu sténographique des débats que Vogt publia là-dessus témoignait contre ses adversaires. Marx et les siens passèrent dans l'opinion pour d'infâmes calomniateurs.

Marx perdit alors la patience qu'il avait gardée jusque-là. Il retourna le fer contre Vogt et déchaîna contre son ennemi tout l'arsenal de sa polémique et de son art de pamphlétaire. Il cita des témoins, il établit des faits, secoua de vieilles correspondances, tira des documents de partout, éplucha les articles Vogt et démontra qu'ils n'étaient faits que de morceaux recousus de tracts bonapartistes; il ouvrit à son ironie, à son sarcasme, à sa satire impitoyable, toutes les vannes de leurs écluses et noya son antagoniste dans le ridicule et le mépris. Au bout d'un an il avait rédigé un volume de douze feuilles qu'il intitula: *Herr Vogt* et qui fut édité à Londres, mais dont la vente fut si mauvaise qu'il rata son effet auprès du grand public. La presse n'en souffla pas un mot. Nul ne l'acheta à moins d'être mêlé à l'affaire; il était trop volumineux. Vogt triompha. La canonnade ne l'atteignit pas. Il garda son blason sans tache…

Onze ans plus tard, pourtant, la Commune de Paris, ouvrant les archives secrètes, trouva, signée de la main de Vogt, une quittance de 40 000 francs que ce galant homme avait touchés en 59 sur les fonds secrets. C'était le denier de Judas.

La presse a tu cette découverte comme le reste.

Mais Marx se trouvait justifié.

BANNISSEMENT PERPETUEL

L'an 1861 amena Guillaume Ier sur le trône de Prusse. Une amnistie fut prononcée en don de joyeux avènement.

C'était d'ailleurs une amnistie assez grincheuse, mesquine, donnée à contrecœur, « la plus sordide », comme Marx l'écrivait à Engels, « qu'eût accordée aucun pays, même l'Autriche, depuis 1849 ». Les exilés de 48 et 49 pouvaient bien revenir chez eux, mais tout n'était

pas dit par là; ils devaient demander « d'office » la grâce du roi qui « déciderait ultérieurement » sur un rapport de la justice militaire.

Une telle loi handicapait doublement Marx. Non seulement elle ne l'amnistiait pas, parce qu'il se refusait à acheter son pardon au prix de courbettes et de bassesses, mais étant frappé de mort civile, il ne pouvait compter que sur un froid refus s'il essayait de recouvrer sa nationalité. De fait toutes les tentatives que Lassalle opéra plus tard pour le faire naturaliser échouèrent devant cette objection: Marx était un républicain, tout au moins un non-royaliste.

Prussien exclu de la communauté prussienne, il était donc banni à vie. Cette proscription équivalait à la misère perpétuelle.

Au moment de l'amnistie, les soucis de la famille avaient encore atteint la crue, malgré l'aide d'Engels et de Lassalle. L'administrateur de la *Tribune* avait rogné les honoraires et refusé pour plusieurs semaines les collaborations de son correspondant. Des traites couraient auxquelles il faudrait faire honneur. Les dettes faisaient boule de neige. « Je ne sais », écrivait Marx à Engels, « comment je pourrai sortir de là; le fisc, l'école, la maison, l'épicier, le boucher, tout le diable et son train, il n'est personne qui veuille attendre. » Ajoutons qu'il était malade; son foie recommençait à le faire souffrir. Mme Marx relevait à peine d'une longue et coûteuse variole. On avait dû loger les enfants chez Liebknecht pendant tout le temps de sa maladie; Marx et Lène se trouvaient seuls pour faire face aux soins du ménage. Le dernier sou était resté dans la tourmente; tout ce qui pouvait servir de gage était allé au Mont-de-Piété.

Marx résolut alors de passer en Hollande dans l'espoir d'y trouver des secours auprès d'un oncle. Engels l'encouragea, et, nanti de faux papiers, les poches lestées d'argent prêté, le voilà « parti pour le pays de ses pères, du fromage et du bon tabac ».

Il eut de la chance. Son oncle Philips, de Rotterdam, lui avança 160 livres qui lui permirent de payer la plus grande partie de ses dettes. Mais, son portefeuille garni, il ne songea plus à revenir aussi tôt qu'il l'avait prévu. Il alla voir sa mère à Trèves. « Comme il ne pouvait être question d'avancer de l'argent comptant » elle lui fit la gentillesse d'anéantir quelques reconnaissances de dettes. Puis il

poussa une pointe à Berlin, où il fut reçu par Lassalle. Il retrouva de vieux amis, vida des chopes avec Köppen, demanda des nouvelles de ses anciennes connaissances, se fit photographier, entra en relations avec une gazette viennoise, assista, de la loge des journalistes, à une séance de la deuxième Chambre qui « lui fit l'effet d'une étrange mixture de bureaucratie et d'école », vit au théâtre les journalistes de *Freytag* et discuta avec Lassalle un projet de grand périodique. Berlin, « où règne un ton insolent et frivole », lui parut « repoussant » dans l'ensemble. Au retour il trouva encore des amis à Elberfeld et à Cologne, but de braves chopes et retourna finalement à Londres après un voyage de deux mois.

L'ancienne misère revint vite. Un mois ne s'était pas écoulé depuis son retour d'Allemagne qu'il écrivait déjà à Engels « qu'il était au bout de son rouleau ». Et comme sa mère ne « répondait à ses demandes que par des formules de tendresse », ce fut encore le fidèle ami qui dut avancer les subsides. Marx alla le voir à Manchester et en revint les poches garnies. Suivirent les mandats habituels. Et, dès novembre cependant, les soupirs de Marx recommencent:

« La dernière somme que tu m'as envoyée, augmentée d'une livre empruntée, m'a servi à payer la note de l'école qui eût été double en janvier. Le boucher et l'épicier m'ont obligé à leur signer des papiers. Je ne savais avec quoi les payer, mais je ne pouvais m'exposer à une plainte sans faire crouler toute la maison sur moi. Je dois à mon propriétaire [...] et à la marchande de légumes, au boulanger, au marchand de journaux, au laitier et autres canailles que j'avais adoucies par des acomptes à mon retour de Manchester; je dois enfin au tailleur qu'il a bien fallu voir pour se procurer les vêtements nécessaires au moment d'entrer dans l'hiver. Je ne toucherai à la fin du mois que trente livres au maximum, car ces animaux du journal jettent au panier une partie de mes articles. Il faut que je prenne l'habitude de n'agir que dans les limites de la fameuse raison allemande. Ce que j'ai à payer (intérêts du Mont-de-Piété, etc., etc., compris) se monte à environ cent livres. C'est effrayant de penser combien le manque à gagner, joint aux anciennes dettes imparfaitement éteintes, fait remonter la vieille vase, malgré les secours de détail ! »

Les « secours de détail » d'Engels arrivaient au bout de l'année à représenter une vraie fortune. Et cependant Engels n'était qu'un employé que son père bridait court et qui ne participait en rien aux bénéfices.

« J'ai dépensé, » écrivait-il à Marx en 1862, « j'ai dépensé plus de mon salaire pendant l'année. La crise nous affecte beaucoup; nous n'avons pas de commandes, et, la semaine prochaine, nous devrons imposer le chômage un jour sur deux. Avec cela il va falloir que je donne au Dronke dans un mois ses 50 livres sterling et que je paie la semaine prochaine un an de loyer; je déménagerai; cette maudite Sara m'a volé ce matin mon argent dans ma poche [...] Je vis presque entièrement chez Mary pour dépenser le moins possible; malheureusement je ne puis faire sans appartement, sans quoi j'irais loger complètement chez elle. »

Mais plus il épargnait pour envoyer aux Marx, plus la situation empirait dans la famille de ses amis. C'était une misère incurable sur laquelle échouaient tous les remèdes.

« J'éprouve la plus grande répugnance, » écrit encore Marx dans une lettre du 18 juin 1862, « à venir te parler toujours de ma misère, mais que faire ? Ma femme me répète chaque jour qu'elle n'aspire plus qu'à la tombe, et pour elle et pour ses enfants, et je ne puis lui en vouloir, car les humiliations, les tourments, les horreurs que lui cause cette situation sont vraiment chose indescriptible. Les 50 livres, tu le sais, sont passées à payer des dettes, dont elles n'ont même amorti que la moitié. Les deux livres ont payé le gaz. Ce misérable argent de Vienne n'arrivera qu'à la fin de juillet, et encore qu'en restera-t-il ? Ces animaux ne me passent plus qu'un pauvre article par semaine. Là-dessus, nouvelles dépenses depuis le début de mai. Je ne te parle pas du danger qu'il peut y avoir à rester à Londres pendant près de deux mois sans un sou, c'est devenu un mal chronique, mais tu sais bien par expérience personnelle qu'il existe certaines dépenses qu'on ne peut faire sans argent comptant. Pour y faire face nous avons dû rapporter au Mont-de-Piété les objets que nous avions dégagés fin avril. Malheureusement, depuis déjà des semaines, cette source est si bien épuisée que ma femme a cherché en vain tout dernièrement des livres à moi pour les vendre. Les pauvres petits me

font d'autant plus pitié que tout cela se passe dans un moment où leurs amis s'amusent beaucoup et où ils redoutent tout le temps que quelqu'un vienne les visiter et devine notre situation.»

Et dans une autre lettre:

«Jenny sent maintenant tout le poids de notre misère et c'est, je crois, l'une des grandes raisons de son mal. (À ce propos, Allen lui a ordonné du vin; aussi serais-tu gentil si tu pouvais lui en envoyer quelques bouteilles.) Elle est allée trouver Mrs Young eu cachette pour voir si le théâtre l'engagerait [...]»

Au mois de juillet 1862, Lassalle vint passer plusieurs semaines à Londres. Marx, voulant se revancher de l'accueil qu'il en avait reçu à Berlin, le reçut à son domicile.

«Pour sauver certaines apparences,» écrivit-il par la suite à Engels, «ma femme avait dû porter au Mont-de-Piété tout ce qui n'était pas rivé à la muraille.»

Lassalle jouit innocemment du confort dont on l'entoura, mais il fut violemment ému lorsque, à la fin de son séjour, il découvrit les abîmes de misère que la décence extérieure cachait mal:

«Il s'aperçut à mon air effondré que la fameuse crise qu'il connaissait depuis longtemps avait conduit à quelque catastrophe. Là-dessus il m'interrogea et me déclara, sur ma réponse, qu'il pouvait prêter quinze livres jusqu'au 1er janvier 1863; il m'assura aussi que je pourrais tirer sur lui autant de traites que je voudrais.»

Marx fit immédiatement usage de la proposition de son hôte et chercha à se procurer une somme de 400 thalers; mais Lassalle demanda la garantie d'Engels qui fit couvrir la somme à Berlin par l'entremise de Freiligrath. Là-dessus nouvelle lettre de Marx:

«Eccarius a perdu trois enfants coup sur coup par suite de la scarlatine. Et avec ça la misère la plus noire. Réunis une petite somme avec les amis et fais-la lui parvenir.»

Six jours plus tard:

« Après l'envoi que tu as fait à Eccarius et la grosse somme que tu as versée pour la traite Lassalle, tu dois être fort à sec. Il faut pourtant que je te demande de n'envoyer encore quelque chose d'ici lundi, je suis obligé d'acheter du charbon et des « vivres », et le marchand me refuse tout crédit; je reste quand même forcé d'acheter chez ce saligaud, au comptant, tant que je ne lui aurai pas remboursé intégralement ce que je lui dois, si je ne veux pas qu'il porte plainte. »

Mêmes accents dans toutes les lettres et toutes les semaines.

Engels desserrait chaque fois un peu plus les cordons de sa bourse, représentait de temps en temps que l'exigence dépassait ses moyens et qu'il outrepassait ses possibilités, mais ne refusait jamais le secours demandé. Comme son père venait de mourir et qu'il disposait depuis lors d'une meilleure situation dans la maison et de ressources moins restreintes, il pouvait, sans se priver lui-même, fournir des sommes importantes; mais, les besoins de Marx augmentant à tout coup, on ne sortait plus de l'embarras de part ni d'autre. Finalement, au cours de l'hiver de 1862, ces questions financières ayant noirci le tableau, l'amitié de Marx et d'Engels faillit sombrer dans l'aventure. Ce fut Marx qui donna prétexte à une rupture.

Au début de janvier 1863, Engels perdit son amie, Mary Burns, une femme du peuple, irlandaise d'origine, avec laquelle il vivait depuis longtemps sous le régime de l'union libre. Cette mort lui causa beaucoup de peine; il écrivait à Marx, en date du 7 janvier:

« Mon bien cher Mohr, Mary est morte. Hier soir elle s'est couchée de bonne heure; quand Lizzy, à minuit, a voulu se mettre au lit, Mary avait déjà passé. Subitement. Le cœur ou l'apoplexie. Je ne l'ai appris que ce matin; lundi soir elle allait très bien. Je ne puis le dire ce que j'éprouve. La pauvre fille m'a aimé de tout son cœur. »

Marx répondit à cette lettre, si émouvante dans sa simplicité, et baignée des larmes d'Engels, l'incroyable épître suivante:

« Mon cher Engels, la mort de Mary m'a surpris et bouleversé. Elle était gentille, spirituelle, et elle tenait beaucoup à toi. Du diable si je puis comprendre pourquoi la guigne s'acharne ainsi sur chacun de nous ! Je ne sais plus où j'ai la tête. Tous les essais que j'ai faits pour avoir de l'argent ont échoué en Allemagne comme en France, et il fallait évidemment prévoir qu'avec quinze livres sterling je ne pourrais guère retarder l'avalanche que de quinze jours. Outre qu'on ne nous fait plus crédit, sauf chez le boucher et le boulanger, – ce qui va d'ailleurs cesser aussi cette semaine, – je suis sommé de payer par l'école, le propriétaire et toute la bande. Les quelques gens auxquels je verse des acomptes ne les empochent que pour me retomber dessus avec une fureur accrue. Ajoutes-y que les enfants n'ont plus d'habits ni de souliers. Bref le diable et son train se sont mis à mes trousses […] Nous n'en avons plus que pour deux semaines, et c'est encore beaucoup dire […] Il est bien égoïste à moi de te raconter toutes ces horreurs en de tels instants, mais le moyen est homéopathique. Un malheur vous distrait d'un autre […] »

Engels, bien qu'il connût le cynisme de Marx et la froideur dont son ami faisait parade, en resta comme foudroyé. Il ne s'était pas attendu à un excès de sentimentalisme, mais cette réponse le laissa assommé. Il répondit cinq jours plus tard:

« Tu ne trouveras pas étonnant que cette fois ma propre malchance et ta glaciale façon de l'envisager m'aient rendu positivement impossible de te répondre plus tôt. Tous mes amis, et même les philistins que je compte parmi mes connaissances, m'ont témoigné plus de sympathie que je n'en eusse jamais attendue dans cette triste circonstance. Toi, tu as trouvé le moment propice pour me faire sentir la supériorité de ta froide façon de voir les choses. Soit. »

Ce rappel à l'ordre fit réfléchir Marx. La croûte de glace dont il armait son cœur se dégela rapidement; il répondit avec remords à son ami:

« J'ai eu grand tort de t'écrire cette lettre; je l'ai regrettée à peine envoyée. Ma femme et mes enfants me sont témoins que la nouvelle m'a bouleversé comme la mort de l'un des miens. Le soir où je t'ai écrit, j'étais sous l'impression de circonstances désespérées. J'avais chez moi l'huissier prêt à faire une saisie, des traites protestées du boucher, pas de charbon, pas de vivres au logis, et la

petite Jenny alitée. Dans de pareilles conditions je ne puis souvent me tirer d'affaire que par le cynisme [...]»

Engels connaissait trop bien Marx pour ne pas savoir la faiblesse et l'angoisse désespérée que ce cynisme recouvrait. Et, bien qu'il fût encore tragiquement abattu par la perte de son amie, il le remercia de sa franchise et lui écrivit:

«Je sentais que j'enterrais avec Mary le dernier reste de ma jeunesse. Quand j'ai reçu ta lettre, ma malheureuse amie n'était pas encore au cimetière. Ce mot que tu m'as écrit m'est resté dans l'esprit pendant toute la semaine; je ne pouvais l'oublier. *Nevermind*, ta dernière lettre te rachète, et je suis heureux de ne pas avoir perdu, en même temps que ma pauvre Mary, mon meilleur et mon plus vieil ami.»

Et, comme si rien ne s'était passé, il se mit sur-le-champ à tenter de restaurer les finances de la maison Marx, qui se révélaient une fois de plus désespérées. Il réfléchit aux possibilités de trouver de l'argent comptant, indiqua à Marx des compagnies d'assurances sur la vie qui faisaient des avances dès le contrat signé, donna des conseils, fit envisager des sommes, et risqua «un coup audacieux» qui consistait à prélever cent livres sterling sur la caisse de la maison sans en prévenir l'associé, pour aider Marx le plus vite possible. Car celui-ci annonçait dans ses lettres une résolution désespérée: il voulait déposer son bilan, donner les enfants, renvoyer Lène Demuth et aller loger avec sa femme dans un misérable garni.

«Je ne puis supporter,» lui écrivit Engels, «de te voir exécuter de telles décisions. Mais il faut que tu comprennes aussi qu'après l'effort que je viens de fournir, je suis complètement à sec et que tu ne peux plus compter sur moi jusqu'au 30 juin.»

Chez Marx, après tous les conflits et les querelles conjugales que la situation avait causés, l'heureuse issue de l'aventure mit tous les esprits en liesse. Deux mois après, pourtant, Dronke devait encore avancer 50 livres, suivies de 200 en juillet. Engels participa à ce dernier envoi; il n'avait pas cessé d'envoyer de petites sommes et quand la vieille mère de Marx mourut à Trèves, au mois de

décembre 1863, il dut encore faire une avance de dix livres pour que Marx, qui relevait à peine d'une grave furonculose et se trouvait physiquement très déprimé, pût assister à l'enterrement. Engels était d'un dévouement inépuisable, d'une tendresse inébranlable, un ami tel qu'on n'en voit pas de meilleur. Jamais un blâme, jamais un reproche, un refus, une excuse ou une dérobade. À la dernière de ces lettres de Marx qui réclamaient de l'argent à grands cris et le délestaient de ses derniers pennys, il répondit, avec un sourire amusé, faisant allusion à l'écriture de son ami dont il n'interprétait que trop bien le caractère hiéroglyphique: « J'ai été rudement content de revoir la marque de ta patte et de tes ongles […] »

LASSALLE

Si la décade qui s'étend de 1850 à 1860 – dix ans de contre-révolution – avait été pour la classe bourgeoise une période d'essor prodigieux, elle avait représenté en revanche pour le malheureux prolétariat dix années de souffrance impuissante et d'exploitation forcenée.

Ce ne fut qu'à partir de 1857 qu'une grande crise imposa un arrêt au développement de l'économie capitaliste. Marx avait placé sur cette crise tous ses espoirs de révolution et il fut pris de l'excitation la plus joyeuse quand la vague des banqueroutes, faillites, suspensions de travail et autres obstacles au gain, vint déferler de l'Amérique sur l'Angleterre et submerger finalement le continent européen.

« Bien que la crise américaine éprouve beaucoup notre propre bourse, » écrivait alors Mme Marx à Conrad Schramm qui se trouvait à Jersey, « vous pouvez vous imaginer le plaisir qu'elle a fait à Mohr. Il a recouvré toute sa capacité de travail, toute la vigueur et la gaieté qui le fuyaient depuis des années […] Il travaille le jour pour le pain, la nuit pour achever son ouvrage au sujet de l'Économie. Maintenant que cet ouvrage fait partie des nécessités de l'époque, on trouvera bien quelque éditeur. »

La crise n'eut pas le résultat qu'escomptait Marx. Elle ne provoqua pas de soulèvement ouvrier. La contre-révolution qui sévissait depuis 1848 avait plongé le prolétariat dans une léthargie trop profonde pour lui permettre un tel réveil, et puis la crise, malgré ses proportions, n'avait pas été assez forte. Elle réussit cependant, et c'était déjà un succès, à arracher le peuple à sa paralysie, à faire réfléchir l'ouvrier et à le préparer à un rôle politique. Ce fut cette circonstance qui ramena Lassalle dans l'orbite du mouvement marxiste. Car la supposition qu'il avait exprimée en 1852, quand il disait « que le vrai parti ouvrier allemand naîtrait pendant ce calme mortel », semblait trouver une confirmation dans les événements de l'époque.

Il n'avait cessé de chercher, depuis 1855, par une correspondance nourrie, par de constants échanges d'idées, à se mettre en contact étroit avec Karl Marx. Il l'avait tenu au courant, – en l'assurant de tout son respect et de toute son amitié, – de la situation allemande, de la façon dont il la comprenait, de ses expériences personnelles, de ses projets et de ses ouvrages littéraires. Il ne s'était jamais lassé d'admirer la science littéraire de Marx, sa clairvoyance économique et son feu révolutionnaire; il écrivait à Mme Marx des épîtres presque enflammées; il avait recueilli pour Marx toute une documentation auprès des diplomates, il lui avait trouvé un éditeur, il lui avait envoyé de l'argent (par exemple 200 thalers au premier de l'an 1855), il l'avait mis en relations avec la presse et presque accablé de gentillesses et de preuves de sympathie. Marx, lui, l'avait toujours traité d'un ton distant et supérieur, d'une façon presque provocante. Quand il répondait à ses lettres, c'était froidement, brièvement, avec une absence d'intérêt qui faisait conclure à de l'agacement. Il lui arrivait même fréquemment de ne pas se donner la peine de masquer par une vague formule la plus blessante indifférence.

Les lettres de Lassalle commençaient presque toutes par des reproches au sujet du silence de son correspondant.

« Pourquoi ne m'écris-tu pas et ne me donnes-tu jamais de tes nouvelles ? C'est par d'autres que j'ai appris que tu sortais à peine d'une situation fort

triste. J'ai souffert beaucoup de cette histoire, car tu es vraiment du petit nombre de ceux pour lesquels j'éprouve un faible et auxquels j'aime mieux qu'on aide qu'à moi-même. »

Ce passage est extrait d'une lettre de 1851. Voici maintenant pour 1852:

« Enfin quelques lignes de toi; c'est un vrai cadeau de Noël. Il y avait si longtemps que tu ne m'avais plus écrit que je commençais à en être surpris. »

Même ton les années suivantes.

Marx n'a jamais dit franchement le motif de cette froideur. En tout cas pas à cette époque. Lassalle lui était antipathique à tous égards. L'âme humaine réagit avec sympathie en face des gens dont elle se promet un encouragement et un gain, avec antipathie par contre en face de ceux dont elle attend une menace et un danger. Il est évident que Marx avait vu en Lassalle un rival dangereux sur le terrain de la théorie politique, du mouvement ouvrier et de la révolution. Et comme Lassalle n'était pas homme à se mettre entièrement, comme Engels, à la merci du dictateur, mais prenait au contraire le chemin le plus rapide pour jouer les grands rôles dans la révolution de l'Europe, Marx sentait ses craintes justifiées. D'où la froideur de sa correspondance.

Lassalle était pris de son côté par d'autres liaisons et d'autres tâches. Il achevait de plaider le procès en divorce de la comtesse Hatzfeld, une affaire qui, depuis des années, absorbait toute son énergie; il écrivait sur Héraclite un ouvrage des plus remarquables qui eut un grand retentissement dans le monde savant; il voyageait, il allait en Egypte, à Constantinople et à Smyrne, il parcourait la péninsule balkanique, et réussissait à forcer, « dernier des Mohicans de la révolution », les portes de la capitale sous le prétexte de maux d'yeux qu'il ne pouvait soigner que là. Le 26 avril 1857, il écrit joyeusement à Marx:

« Ah ! ce n'est pas vous qui êtes en exil, c'est moi; car vous êtes entourés de vieux camarades de combat et de gens qui partagent vos idées. Au lieu que j'ai passé toutes ces années si seul, si loin de mes vieux frères d'armes […]

C'est certainement très dur aussi. Car, sauf dans la classe ouvrière, qui a gardé toute sa fraîcheur d'âme et sa lucidité d'esprit et les a même accrus depuis la révolution, c'est toujours la même sauvagerie, la même crainte, la même méfiance qui règne partout, surtout dans le monde des gens dits cultivés. C'est un besoin du cœur, pourtant, que de se trouver en compagnie de gens de même culture et de même opinion que soi. Il y a longtemps que je l'éprouve, très longtemps, et il a pris de telles proportions que je pourrais presque jurer qu'il me poussera l'année prochaine à faire le voyage de Londres pour y retrouver enfin une fois les vieux amis.»

Ce projet ne donna rien d'abord. Il n'en sortit même pas une correspondance un peu régulière et féconde. Marx dut payer une surtaxe postale pour l'*Héraclite* que Lassalle lui envoya; il y laissa ses deux derniers shillings: cette circonstance fut fatale à l'ouvrage. La science qui emplissait ses pages ne provoqua chez Marx au lieu d'admiration qu'une méprisante ironie. Lassalle évoluait, écrivait-il à Engels, dans son monde de fanfreluches, avec la grâce d'un bonhomme qui porte un costume élégant pour la première fois de sa vie. Il n'adressa à l'auteur d'*Heraclite* que deux lignes de remerciement. Lassalle en fut vexé, mais il ne montra pas la blessure de son amour-propre et de son affection sincère; il s'attacha tout au contraire, avec persévérance et avec gentillesse, à mériter les bonnes grâces du grognon. Il s'offrit à trouver à Marx un éditeur pour son ouvrage économique et travailla dans ce sens son imprimeur, Dunker, jusqu'à ce que celui-ci lui promît de publier le travail de Marx, et à des prix qui dépassaient de beaucoup le niveau de ses paiements ordinaires. Marx accepta tant d'amabilités sans remerciement particulier, comme des tributs naturels, et laissa passer près d'un an, malgré toutes les exhortations, avant d'expédier le manuscrit, sans s'excuser une seule fois auprès de Lassalle, qui devait supporter tous les ennuis de ce retard. Bien mieux, quand l'éditeur dut reculer de quelques mois la composition de l'ouvrage, Marx accabla le pauvre Lassalle, qui en était bien innocent, d'une marée de vilains reproches, le soupçonna de saper son succès et dévoila le fond de son âme rongée de méfiance et de jalousie. Lassalle écrivait à Duncker, pour apaiser cette tempête:

« Marx est le Marat de notre révolution. Nulle trahison ne se nouera jamais entre ciel et terre qu'il ne l'ait éventée d'avance. En revanche il éventera bon nombre d'autres choses dont personne n'aura jamais eu l'idée. Que l'un lui fasse pardonner l'autre. »

Avec la guerre d'Italie l'année 1859 amena le grand conflit entre Marx et Engels, d'une part, et Ferdinand Lassalle de l'autre. Lassalle était toujours prêt à accepter les leçons de ses amis; il motivait ses moindres opinions par des arguments objectifs et leur cherchait toujours en toute humilité le certificat de validité que pourrait leur décerner un autre. Mais il ne trouvait auprès de Marx que brusquerie, soupçon et grossièreté. Il est aussi surprenant de constater qu'il n'y perdit pas tout courage qu'il est humiliant de trouver Marx dans ce rôle de mauvais maître et d'agitateur maladroit, car en décourageant Lassalle il rebutait un partisan ! On éprouve une satisfaction à voir que la guerre d'Italie paya Lassalle de son attitude généreuse en justifiant ses prévisions.

Marx et Lassalle eurent à propos de l'affaire Vogt une polémique encore plus amère et plus violente que celle de la guerre d'Italie. Lassalle voyait en Blind un infâme menteur qui répandait le soupçon sans preuve et se dérobait au pied du mur, en Liebknecht un triste monsieur qui jouait le révolutionnaire mais écrivait dans les journaux de la réaction et en Marx un impétueux qui attaquait à l'étourdie et refusait de faire réparation d'honneur une fois que ses accusations s'étaient révélées sans fondement. Il lui exposa loyalement son point de vue dans des lettres pleines d'amitié. Que fit Marx ? Non content de se répandre en injures et en grossières invectives contre Lassalle quand il écrivait à Engels, il alla chercher les « plus infâmes inventions » d'un répugnant individu qui voulait se venger de n'avoir pu extorquer assez d'argent à Lassalle et s'en servit pour accuser son adversaire. Il fallait de la grandeur d'âme pour ne pas perdre la mesure en face d'une telle attitude. Lassalle fit mieux: il se justifia, prouva calmement le mal fondé des accusations, continua de correspondre avec Marx comme si rien ne s'était passé, discuta longuement dans ses lettres d'importantes questions politiques, soutint Marx dans le procès qu'il eut avec la *National Zeitung*, qui

l'avait vilement calomnié, fournit de l'argent pour l'impression de la brochure contre Vogt, et se comporta à tous égards comme le meilleur des amis.

Les relations avaient repris, en 1861, sur un tel pied de camaraderie que Marx descendit chez Lassalle lors de son voyage à Berlin.

Lassalle, à ce moment-là, méditait de grands projets. Son ambition qui était ardente cherchait un champ d'activité. Ses relations avec la comtesse Hatzfeld, qui était rentrée en possession de sa grande fortune à la suite de son divorce, lui mettaient en mains de grands moyens. Il pouvait s'occuper d'immenses entreprises. Il songeait en première ligne à la création d'un journal qui aurait paru à Berlin. Il s'était détaché, dans l'arène politique, de la démocratie bourgeoise, et il escomptait le réveil d'un mouvement ouvrier de formidable envergure dont il prendrait la direction et qu'il jouerait comme un atout sensationnel. Lors du séjour de Marx à Berlin il lui parla de ce projet.

« Il serait fort opportun, » écrivit Marx à Engels, une fois de retour à Londres, « il serait fort opportun de lancer à Berlin un grand journal l'année prochaine. Avec Lassalle on pourrait facilement réunir vingt à trente mille thalers. *But hic jacet.* Lassalle m'a fait des propositions directes. Il m'a confié en même temps qu'il devrait être rédacteur en chef à mes côtés. Et Engels ? lui ai-je demandé. « Ma foi, si ce n'est pas trop de trois, Engels peut l'être lui aussi. Mais il faudrait que vous n'eussiez pas plus de voix que moi, sinon je serai constamment en minorité ! »

Comme raisons de diriger avec nous il fait valoir: 1° que l'opinion le croit plus voisin que nous du parti bourgeois et qu'il lui sera par conséquent plus facile de placer des actions; 2° qu'il doit sacrifier ses « études » et son repos spéculatifs et qu'il mérite bien cette compensation, etc. Lassalle, aveuglé par le renom que lui ont valu son *Héraclite*, dans certains milieux d'érudits, et son bon vin dans certains autres – de pique-assiettes – ne sait naturellement pas qu'il est brûlé dans l'opinion. Et puis cette prétention d'avoir toujours raison ! Et cette obstination à croupir dans le « concept spéculatif » ! (C'est un type qui rêve encore d'écrire une philosophie hégélienne à la deuxième puissance !) Et ces vieux restes de libéralisme français dont il est infecté ! Et

ce style verbeux ! Cette façon d'insister, ce manque de tact, etc. ! Il pourrait rendre des services, avec une sévère discipline, dans le personnel de la rédaction. Sinon ce serait la grande gaffe. Tu peux te rendre compte à quel point je me suis trouvé embarrassé en face de l'amitié qu'il me montrait là-bas. Je m'en suis donc tenu à de vagues réponses, et j'ai dit que je ne pouvais rien décider sans en parler au préalable avec toi et avec Lupus [...] »

Pour pouvoir habiter Berlin, Marx devait recouvrer d'abord la nationalité prussienne. Lassalle s'était chargé de s'occuper de l'affaire auprès des autorités compétentes. Il alla de bureau en bureau, intervint en personne auprès de plusieurs ministres, provoqua une interpellation à la Chambre et se donna le plus grand mal; pendant ce temps, Marx le couvrait de brocards dans toutes ses lettres à Engels et, quand Lassalle lui envoya sa *Théorie des Droits acquis*, un ouvrage de deux tomes qu'il venait de publier et dont il attendait la critique de Marx avec la plus grande impatience, l'autre expédia sa tâche en deux ou trois remarques, désobligeantes qui plus est.

« Je suis très peiné, » lui écrivit Lassalle, avec un dépit justifié, « de ta façon de lire mon travail. Quand j'écris une œuvre pareille c'est avec mon sang et mes nerfs, avec le meilleur de moi-même et, au fond, pour très peu de gens [...] Mais je puis au moins exiger de ces rares qu'ils lisent dans leur ordre logique les pages d'un livre écrit au prix d'un tel martyre, etc. »

Lassalle chercha, par de longues lettres pleines d'arguments scientifiques, à affaiblir les objections de Marx et à lui expliquer ses méprises, mais c'était là peine perdue: Marx ignorait le « petit garçon » et ses pensums.

En 1862, Lassalle vint enfin à Londres et fut reçu par la famille Marx dans de fâcheuses circonstances. Comme il se conduisit chez eux en grand seigneur et en personnage politique, Marx fut horriblement vexé de la misère de son intérieur; il fut si irrité de se voir mis ainsi en état d'infériorité qu'il ne put soulager son cœur que par la plus méchante ironie.

« Lassalle », écrivit-il à Engels, « Lassalle est maintenant complet: ce n'est pas seulement le plus grand érudit, le plus profond penseur, le plus génial

savant qu'ait jamais produit l'Allemagne, c'est don Juan et le cardinal de Richelieu. Il nous a confié en grand secret qu'il avait conseillé à Garibaldi de ne pas marcher sur Rome, mais sur je ne sais plus quoi… Il revenait de chez Mazzini qui avait approuvé et « admiré » son plan. Il se présentait à ces gens comme « le représentant de la classe révolutionnaire allemande » et il a insinué chez eux qu'il avait empêché, lui, Lassalle (textuellement !), l'intervention de la Prusse dans la guerre d'Italie par la brochure qu'il a écrite à ce sujet, et que c'était « lui qui, en fait, avait réglé l'histoire de ces trois dernières années ». »

Et encore, dans une autre lettre:

« Lassalle m'a dit qu'à son retour il lancerait peut-être un journal. Je lui ai déclaré que j'y jouerais volontiers le rôle de correspondant à condition d'être bien payé, mais que je n'entendais assumer aucune responsabilité dans la direction politique, parce que nous n'étions d'accord en rien dans ce domaine, sauf à propos de quelques buts lointains. »

Ce projet de journal ne donna rien. Mais Lassalle descendit dans l'arène politique et prit la tête du mouvement ouvrier qu'il fit surgir du sol à coups de proclamations enflammées. Ce fut alors qu'il adressa sa fameuse *Réponse Publique* au groupe des travailleurs de Leipzig qui lui avaient délégué Vahlteich, Dammer et Fritzsche. Il secoua l'opinion générale par son discours sur la constitution et par une tournée de propagande qui ressembla à un triomphe; et il dota les ouvriers de leur première organisation, de leur première troupe d'avant-garde en créant l'Association Générale des Ouvriers Allemands.

En face de ces réalisations qui ne représentaient pas moins qu'une mobilisation de tout le prolétariat, Marx n'observa jamais que la plus froide réserve et eut même bien de la peine à dissimuler son courroux. Il voyait en Lassalle un rival victorieux qui menaçait de prendre sa place, le « type qui pensait visiblement qu'il était homme à réaliser notre inventaire ». Non content de ne jamais reconnaître ne fût-ce qu'une bonne intention dans l'œuvre de son camarade, de ne jamais tenter de rendre justice au déploiement d'une telle énergie, de ne pas marquer la moindre trace de la satisfaction

qu'il aurait dû avoir en voyant qu'on creusait enfin une brèche considérable dans le mur de la passivité prolétarienne, il ne cessait de s'acharner, toutes les fois qu'il écrivait à Engels, sur la personne et l'œuvre de Lassalle avec la méchanceté haineuse que lui dictait la jalousie. « Cet individu… », « ce fanfaron… », « ce futur dictateur de la classe ouvrière… », « ces lieux communs… », « ces phrases empruntées… », « cette effronterie démesurée… », « ces ridicules et pédantesques embarras… », « ces commérages baveux… », « ce bouzillage d'apprenti qui voudrait passer d'un seul coup pour un savant et un cerveau à coups de charlataneries… », … Tel est le ton des jugements de Marx.

« Depuis le début de l'année je n'ai pu me résoudre à écrire à cet individu. Si je critiquais sa marchandise ce serait du temps perdu; d'ailleurs il s'approprie tout ce qui peut lui servir comme si c'était de son invention. Lui fourrer le nez dans ses plagiats serait ridicule, car je ne veux pas lui reprendre nos propres textes sous la forme où il les a mis. On ne peut pas non plus approuver ce manque de tact, applaudir ces fanfaronnades. Il s'en servirait aussitôt. Il ne reste donc qu'à attendre jusqu'à ce que sa colère éclate. J'aurai alors un excellent prétexte, car il ne cesse de répéter que ce n'est pas du communisme, etc. »

Engels employait le même ton:

« Les histoires de Lassalle et le tapage qu'elles provoquent en Allemagne commencent à devenir désagréables. Il est grandement temps que tu termines ton livre quand ce ne serait que pour trouver d'autres délayeurs […] Il est effrayant que ce bonhomme se fasse une position dans le mouvement. »

C'était bien là le point sensible: Lassalle se faisait une position dans le mouvement. Coupable entreprise pour laquelle il méritait l'hostilité, les coups et l'anéantissement. La haine du rival faisait de Marx, qui avait lutté passionnément toute sa vie pour battre les records suprêmes et accaparer l'attention, un aveugle et un fou méchant. Il ne s'agissait plus pour lui de la cause commune, de l'œuvre à achever, de la tâche historique, de la révolution à faire, mais seulement de la priorité, du monopole, du triomphe d'être

le seul, de la gloire d'être le vrai, de la dictature en un mot. Cette hystérie se déchargeait en crises venimeuses.

Nul doute que Marx n'ait respiré en apprenant l'issue fatale du duel où Lassalle trouva la mort. Qu'on lise les lignes dans lesquelles il communique ses réflexions à Engels; nulle trace de deuil; une légèreté cynique:

« Il est difficile de croire qu'un individu si bruyant, un être aussi *stirring pushing*, soit maintenant mort comme un rat et obligé, *altogether*, de fermer sa gueule. »

Qu'on imagine la profondeur de cette jalousie !

Plus tard, quand elle s'apaisa – puisqu'elle devenait inutile – Marx réussit à juger l'œuvre et la personne du concurrent, sinon sans faire l'Aristarque, du moins en restant objectif. Il écrivit le 13 octobre 1868 à M. de Schweitzer, successeur de Lassalle à l'Association Ouvrière:

« Quant à l'Association de Lassalle elle a été fondée dans un temps de réaction. Lassalle, et ce sera son mérite immortel, a réveillé le mouvement ouvrier qui sommeillait depuis quinze ans en Allemagne. Mais il a commis de graves erreurs. Il s'est trop laissé dominer par l'influence de circonstances passagères. Il a fait d'une petite affaire, son différend avec ce nain de Schulze-Delitzsch, le pivot de son agitation « aide de l'État contre aide personnelle ». L'État n'a plus été pour lui que l'État prussien. Il a été amené ainsi à faire des concessions à la royauté, à la réaction et même aux cléricaux prussiens. Il ajoutait dans son programme à l'aide de l'État pour les associations la revendication charliste du scrutin universel. Il ne voyait pas que les conditions ne sont pas les mêmes en Allemagne et en Angleterre [...] Comme tout homme qui prétend détenir une panacée pour les maux de la foule, il donnait d'avance à l'agitation sociale un caractère religieux [...] Il niait, en vrai fondateur de secte, les liens de son mouvement avec le précédent. Il tombait dans l'erreur de Proudhon en ne cherchant pas une base réelle dans le fait concret du mouvement de classe, et en voulant, tout au contraire, en doctrinaire, prescrire sa marche à ce mouvement d'après une certaine formule. »

Ce jugement, objectivement exact dans la mesure où Lassalle négligeait les données économiques, contient des éléments d'erreur

qui viennent de sa partialité. Il porte même entièrement à faux parce qu'il ne mentionne en rien l'importance énorme du fait que Lassalle, quels que fussent l'occasion et le programme de sa mission, agit en facteur historique et fit surgir du sol le mouvement ouvrier. Peu importe ce qu'il y eut d'erreur ou de vérité dans son système, ce qu'il emprunta à Buchez, ce que put lui fournir Malthus, ce qu'il comprit à Ricardo ou ce qu'il ne comprit pas à Marx. Le point décisif est qu'il réussit à faire du prolétariat une formation politique autonome sur le champ de bataille de l'histoire, Mehring rappelle à juste titre que, plus tard, au moment où le mouvement prolétarien commença à se développer en Amérique, Engels a établi dans une lettre à Sorge le critérium du résultat dans une phrase où il dit ceci:

> « La première chose qui importe dans un pays où le mouvement fait son entrée, est d'organiser les ouvriers en parti politique autonome, peu importe par quels moyens pourvu que l'on obtienne un parti ouvrier. »

C'est en ce sens que Lassalle a agi; c'est en ce sens aussi que sa réalisation peut compter à fort juste titre comme un exploit historique de premier ordre.

La clairvoyance géniale de Marx faisait faux bond toutes les fois que l'apparition d'un rival à sa taille troublait la paix de son esprit. Son infaillibilité dans le domaine des questions révolutionnaires était ébranlée fortement dès que son dévouement à l'œuvre positive se compliquait de l'angoisse nerveuse que lui causait le souci de son prestige.

Marx n'était pas un joueur d'équipe. Ce n'était pas une nature de camarade qui puise des forces dans le contact vivant des autres.

Il ne pouvait être fécond qu'au premier rang. Il ne pouvait se battre que comme général en chef. Il ne pouvait vaincre que dans le rôle du héros. C'était un aigle solitaire sur le sommet d'un roc glacé.

RÉALISATION

FONDATION DE L'INTERNATIONALE

Ce fut à l'exposition de Londres de 1862 que les capitalismes du monde se donnèrent leur premier grand rendez-vous.

Là, les grands maîtres du commerce, les magnats de la finance et les rois de l'industrie, grisés par l'orgueil de leur succès, étalèrent, aux yeux étonnés de la bourgeoisie internationale, les formidables résultats du développement industriel. Mais non contents de montrer au public leurs machines, leurs matières premières, leurs procédés, leurs inventions et leurs statistiques, ils amenèrent à ce rendez-vous du progrès leurs ingénieurs, leurs contremaîtres, leur personnel, pour enflammer le zèle de ces gens et les rendre plus profitables. En Allemagne ces envois de délégués furent opérés par des associations bourgeoises; en France ce fut le gouvernement qui les régla. Pour saper l'influence des théories de Proudhon, qui faisait partie de l'opposition, Napoléon gracia une foule de grévistes et s'occupa activement des délégués. Des bureaux de vote furent organisés, on procéda à des élections, deux cents représentants furent élus, les frais furent couverts en partie par souscription, en partie par les caisses publiques et on laissa tacitement tomber, pour l'envoi des comptes rendus, le paragraphe qui interdisait les coalitions ouvrières.

À Londres on ne pouvait éviter que les délégations française et allemande prissent contact avec les syndicats anglais, dont elles constatèrent la puissance politique et dont l'exemple les stimula. Les Trade-Unions avaient tout intérêt à l'alliance des sociétés continentales car elles étaient toujours gênées dans leur action par la concurrence d'étrangers dociles que le capitalisme importait. Elles espéraient, en s'expliquant avec les autres et en influençant le prolétariat d'outre-Manche, mettre un terme à cette situation. Aussi maintinrent-elles constamment pendant la durée de l'exposition des relations extrêmement étroites avec les délégués d'Europe et notamment les Parisiens.

Depuis l'année 1860, les Trade-Unions, surtout à Londres, avaient connu un grand essor. Non seulement ils gagnaient en extension, mais ils faisaient aussi de grands progrès politiques. Alors qu'ils avaient jusqu'alors systématiquement ignoré les élections et le parlement, les syndicats de la métallurgie, de la charpente et de la cordonnerie, commençaient maintenant à entrer dans la lice sous la direction énergique des Allan, Applegarth, Odger. *Beehive*, qui atteignait un grand nombre de lecteurs, veillait, sous l'impulsion de Potter, à maintenir l'intérêt en éveil sur les problèmes politiques. Eccarius, le tailleur thuringien, un ancien « Juste » de Weitling, qui avait été le bras droit de Marx à la Ligue des Communistes, ne cessait de prôner l'extension, l'internationalisation du groupe. Ce fut surtout grâce à lui que les relations se nouèrent et se maintinrent entre délégations.

Mais il eût été difficile de soutenir l'intérêt des commissions française et allemande pour les questions internationales si la situation n'y eût prêté. La réaction paralysante de 1850 à 1860 avait mis fin à ses rigueurs. Sous la pression des circonstances, le capitalisme ayant eu besoin d'un élément ouvrier plus libre et plus mobile, l'oppression napoléonienne, tsariste et bismarckienne avait dû se relâcher. Un printemps de la liberté faisait sentir ses premiers effluves. Une vie neuve envahissait un peu partout le prolétariat de ses fraîches sèves; Lassalle le notait et l'écrivait à Marx. En Italie et en Hongrie le mouvement de l'indépendance avait lancé de hautes vagues qui avaient eu de puissants effets.

Le soulèvement polonais de 1863 ouvrit une nouvelle soupape aux énergies accumulées.

« On peut dire » écrit Marx à Engels le 13 février 1863, « que l'ère de la révolution est maintenant ouverte en Europe. Et la situation me satisfait. Mais les faciles illusions s'en sont allées, l'enthousiasme presque enfantin avec lequel nous saluions à la veille de février les révolutionnaires d'alors, a bien disparu aujourd'hui. De vieux camarades [...] sont morts, d'autres sont partis, et on ne voit pas, du moins encore, qui les remplace. Et puis nous savons maintenant le rôle immense que la bêtise joue dans une révolution,

et comment les canailles s'entendent à l'exploiter. Espérons que cette fois-ci la lave coulera de l'est à l'ouest et non dans le sens opposé.»

Quand l'armée prussienne intervint dans les événements de Pologne, Marx vit là-dessous «une combinaison qui l'obligeait à prendre la parole». L'Association des Ouvriers devait publier un manifeste.

«Il faut,» écrivit-il à Engels, «que tu rédiges la partie militaire: intérêt politique et militaire de la Prusse à la restauration de la Pologne. Je me chargerai de la partie diplomatique.»

La révolution polonaise ne tarda pas à être écrasée. Mais l'idée qu'avait lancée Marx resta vivante et agissante. Les représentants des ouvriers de Londres envoyèrent à ceux de Paris leur adresse pour la Pologne en leur demandant de se joindre à eux. Là-dessus les ouvriers de Paris dépêchèrent à Londres une délégation conduite par Tolain, candidat de leur classe aux dernières élections. Cette délégation prit part au meeting polonais de Saint-James. Un comité d'ouvriers anglais fut constitué à son tour pour adresser aux Parisiens un message de fraternité et monter un nouveau meeting. Odger, le président de la commission des syndicats londoniens, et Cremer, un tailleur de pierres, secrétaire des syndicats du bâtiment, fixèrent la date de ce meeting au 28 septembre 1864; on le tiendrait à Saint-Martin's Hall. Marx rapporte d'autres détails dans une lettre adressée à Engels:

«Un certain Le Lubez m'a été envoyé pour me demander si je ne m'occuperais pas de la représentation allemande, et si, particulièrement, je ne donnerais pas un orateur. Je lui ai fourni Eccarius qui s'est fameusement débrouillé, et j'ai assisté à la chose, de la tribune, en personnage muet. Je savais que cette fois-ci, du côté londonien comme du côté de Paris, on avait amené de véritables puissances, et c'est ce qui m'avait décidé à m'écarter pour une fois, de l'abstention dont je fais ma règle.

Au meeting, où l'on étouffait (nous assistons probablement à un réveil de la classe ouvrière), le major Wolff (aide de camp de Garibaldi) représentait l'association londonienne des ouvriers italiens. On décida la création d'une

« Association Internationale des Ouvriers » dont le conseil général siégerait à Londres et qui grouperait les éléments d'Allemagne, d'Italie, de France et d'Angleterre. On résolut aussi de convoquer en Belgique, pour 1865, un congrès de tous les travailleurs. On a nommé, dès le meeting, un comité provisoire qui comprend Odger, Grenier et une foule d'autres, anciens chartistes la plupart, – ou owenistes –: pour l'Angleterre, le commandant Wolff; Fontana, et quelques autres Italiens pour l'Italie; Le Lubez et d'autres pour la France; enfin, pour l'Allemagne, Eccarius et moi. Le comité a reçu pouvoir de s'adjoindre autant de gens qu'il veut.

Tout est donc très bien jusque-là. J'ai assisté à la première séance du comité. On y a nommé un sous-comité (dont je fais également partie) pour élaborer une déclaration de principes et certains articles provisoires. Un malaise m'a empêché de prendre part à la séance de ce sous-comité et à celle du comité qui a suivi. À ces séances, où je ne me trouvais pas, je te résume ce qui s'est passé:

Le commandant Wolff avait communiqué, pour que la nouvelle association les utilise, les statuts des groupements ouvriers d'Italie (qui possèdent bien une organisation centrale, mais sont surtout fédératifs, comme on l'a découvert plus tard). J'ai vu ces paperasses par la suite. Elles correspondent visiblement à une machination quelconque de Mazzini; tu vois d'ici dans quel esprit et avec quelle phraséologie la vraie question, la question ouvrière, peut être traitée là-dedans. Et comment les histoires de nationalité ont réussi à y passer. De plus, Weston, vieil oweniste, un brave homme, et des plus aimable, avait élucubré aussi un programme d'une confusion et d'une longueur démesurées.

À la séance générale du comité qui suivit cette réunion, on chargea le sous-comité de modifier le programme de Weston ainsi que les statuts de Wolff. Wolff lui-même alla assister au congrès des syndicats italiens pour les décider à se joindre à l'association centrale de Londres.

Nouvelle séance du sous-comité; on m'en prévint trop tard et je ne pus y assister. Le Lubez y soumit le projet d'une « déclaration de principes » et un remaniement des statuts Wolff, lesquels projet et remaniement furent acceptés par le sous-comité pour être présentés au comité général. Celui-ci siégea le 18 octobre. Eccarius m'ayant écrit qu'il y avait péril en la demeure, je m'y rendis en toute hâte et je fus vraiment épouvanté quand j'entendis le brave Le Lubez nous lire une horrible préface bourrée de phraséologie, mal écrite, mal mise au point, qui se donnait pour une déclaration de principes

et qui n'était que du Mazzini mal travesti avec les plus vagues haillons du socialisme français. Ajoute qu'en gros on avait adopté le règlement italien de Wolff qui, indépendamment de toutes ses autres erreurs, aurait amené des choses formidables comme un gouvernement central de la classe ouvrière d'Europe, et Mazzini dans la coulisse, naturellement, pour surveiller. J'y fis doucement opposition et après bien des discussions, Eccarius proposa de rédiger le texte à neuf. Mais les « sentiments » exprimés dans la déclaration de Le Lubez furent approuvés par un vote.

Deux jours plus tard, le 20 octobre, Cremer, Fontana et Le Lubez, représentant respectivement l'Angleterre, l'Italie et la France, se réunirent à mon domicile; Weston n'avait pas pu venir. Je n'avais pas encore eu les papiers sous les yeux (ceux de Wolff et de Le Lubez), et n'avais donc rien préparé, mais j'étais fermement résolu à ne pas en laisser subsister une seule ligne. Pour gagner du temps, je proposai de « discuter » les divers articles avant de « rédiger » la préface. C'est ce qu'on fit. Il était une heure du matin quand le premier article fut adopté; on en avait prévu quarante ! Cremer (c'est ce que j'avais cherché) dit que nous ne pourrions rien présenter au comité qui devait siéger le 25. Mais que le sous-comité pouvait se réunir le 27 et chercher à réaliser un résultat définitif. La proposition fut acceptée et on me laissa les « papiers ».

Je vis qu'il était impossible de faire quoi que ce fût de ces choses-là. Pour justifier l'étrange façon dont je songeais à rédiger les « sentiments » approuvés par le vote, j'écrivis une adresse aux classes ouvrières qui n'était pas prévue dans le premier projet et qui passait en revue l'histoire de la classe depuis 1845; puis, prétextant que tous les « faits » étaient contenus dans cette adresse et que nous ne pouvions pas répéter trois fois les mêmes choses, je modifiai entièrement l'introduction, biffai la déclaration de principes et remplaçai les vingt-quatre articles par dix. Toutes les fois que l'adresse a dû faire mention de la politique internationale j'ai parlé de pays, non de nationalités, et j'ai dénoncé la Russie et non pas les petits États. Toutes mes propositions ont été approuvées par le sous-comité. J'ai été seulement obligé de loger deux phrases sur le « devoir » et la « morale » dans l'introduction des statuts, mais je les ai placées de telle sorte qu'elles ne peuvent faire aucun mal.

Le comité général a adopté l'adresse et le reste avec le plus grand enthousiasme; le texte a réuni toutes les voix. On doit discuter de l'impression et autres détails matériels à la séance de mardi prochain. Le Lubez a une copie

pour faire traduire le texte en français, et Fontana en a une autre pour l'italien. Quant à l'allemand c'est moi qui en suis chargé.

Il a été très difficile de présenter nos opinions sous une forme qui les rendît acceptables aux ouvriers en ce moment. Ce sont ces mêmes gens qui vont dans quelque temps faire un meeting avec Bright et Cobden pour obtenir le droit de vote. Il faudra bien du temps avant que le mouvement se réveille suffisamment pour permettre notre ancienne audace de langage. Soyons violents dans le fond, mais modérés dans la forme.»

Tel est le rapport des événements laissé par Marx. Quand nous aurons ajouté que le comité se constitua en conseil général provisoire avec Odger pour président, Eccarius pour vice-président et établit son siège à Londres, nous aurons mis le lecteur au fait des circonstances les plus remarquables qui accompagnèrent la fondation de l'Internationale Ouvrière.

Nous résumant, nous constatons: que les conditions objectives de la fondation de l'Internationale furent fournies par la situation générale, les incitations subjectives par les groupements ouvriers, la direction morale par Marx, ainsi que la tendance politique.

L'ADRESSE

On a perdu la traduction originale de l'*Adress and Provisional Rules of the International Working Mens Association* que Marx avait rédigée lui-même.

La première publication qui en fut faite en allemand fut assurée par J.-B. de Schwitzer, qui avait succédé à Lassalle à la direction de l'Association Générale des Ouvriers Allemands. Cette traduction parut en 1864 dans les numéros 2 et 3 de l'organe de l'Association qui s'appelait le *Social-Demokrat*.

En 1866, J. Th. Becker, qui s'était réfugié en Suisse après le soulèvement palatino-badois, publia également l'adresse dans son *Vorbote*, organe central des membres de langue allemande de l'Internationale, sous le titre de *Manifeste à la Classe ouvrière d'Europe*.

Comme les traductions ne concordaient pas parfaitement, Karl Kautsky, par la suite, en fit établir une à laquelle on pût se référer. Elle fut rédigée par Louise Kautsky sous sa direction personnelle.

Il fait remarquer dans la préface qu'il a donnée à sa version que l'*Adresse* vient, par rang d'importance, dans les écrits politiques de Marx, immédiatement après le *Manifeste communiste*. Mais, bien qu'elle concorde avec lui dans sa partie fondamentale, elle présente un autre aspect.

Quand Marx avait lancé au monde le *Manifeste communiste*, il s'adressait à une « élite intellectuelle des ouvriers » qui, formée à la propagande, instruite de ses devoirs théoriques, devait assumer la direction de la révolution et pousser le mouvement jusqu'au bout. Mais dix-sept ans avaient passé depuis cette époque. Les espoirs qu'on avait fondés sur la révolution s'étaient trouvés déçus. L'essor qu'elle avait pris d'abord avait été bientôt suivi de l'effondrement; une sévère réaction avait sévi dans toute l'Europe et le capitalisme en était sorti dix fois plus fort. La bourgeoisie avait fait alliance avec les restes de la puissance féodale pour former un front imposant. On ne pouvait plus la combattre avec une simple escouade de révolutionnaires fortuitement suivis par une masse aveugle. Il fallait un mouvement de foule, « et que cette foule s'ébranlât d'elle-même, consciente de la voie et du but ». C'était à cette foule-là que s'adressait le nouveau texte de Karl Marx. Et c'est dans cet esprit qu'il avait remplacé l'enthousiasme par l'objectivité scientifique et les perspectives géniales par une liste de tâches concrètes.

L'*Adresse* commence donc par une comparaison brutale des contrastes créés par le développement capitaliste: richesse enivrante des propriétaires, misère effrayante des autres.

« Le total des exportations et des importations se montait, en 1963, à la somme étonnante de 443 995 000 £, soit trois fois les chiffres de 1843, c'est-à-dire d'une époque assez récente. [...]

De 1842 à 1852, l'augmentation dans les revenus imposables de ce pays avait été de 6 %; [...] dans huit années [...] elle a été de 20 % ! Cette augmentation

étourdissante de richesse et de puissance [...] est entièrement restreinte aux classes qui possèdent. »[1]

Voilà le premier aspect de la situation. Quant à l'autre, voici des faits: une commission de la Chambre des Lords chargée d'enquêter sur la déportation et le travail des condamnés a constaté que les pires criminels d'Angleterre travaillaient moins que les ouvriers et étaient beaucoup mieux nourris. Un médecin, désigné par cette même Chambre, a déterminé la quantité minimale de carbone et d'azote nécessaire à l'homme « pour éviter les maladies de la faim ». Il a découvert, ce faisant, que la nourriture des ouvriers du coton avait été tellement réduite par la misère qu'elle fournissait à peine cette dose et que le chiffre descendait encore plus bas dans la ration des couturières, des gantiers, des tricoteurs, tisseur de soie, etc. À la campagne, plus d'un cinquième des familles chez lesquelles on a enquêté manquaient du carbone nécessaire et plus d'un tiers de l'azote requis. La population agricole de la province la plus riche du pays était la plus mal nourrie de toutes. Et cependant les journaliers de cette région étaient encore moins malheureux que la grande masse des ouvriers de l'est londonien qui travaillaient à domicile. Telle était donc la situation en Angleterre, « pays modèle »: le plus effrayant des contrastes entre le superflu et la faim.

« La situation anglaise se reproduit dans tous les pays industriels qui progressent sur le continent. On assiste dans tous ces pays, depuis 1848, à un développement inouï de l'industrie [...] « L'augmentation des richesses et de la puissance, exclusivement restreinte aux classes possédantes » a été véritablement « grisante ». [...] Partout on a vu le gros des classes travailleuses s'enfoncer plus profond, dans la même proportion, à tout le moins, où les classes supérieures se sont élevées dans l'échelle sociale. Il y a une vérité que tout esprit non prévenu tient aujourd'hui pour démontrée, [...] c'est que dans tous les pays d'Europe, il n'y a pas de perfectionnement des machines, pas d'applications scientifiques dans la production, pas d'inventions pour communiquer, pas de colonies nouvelles, pas d'émigration, pas d'ouverture

1. K. Marx, *Adresse inaugurale et statuts de l'Association internationale des travailleurs* (1864), trad. française par L. Evrard in *Œuvres I, op. cit.*, p. 459-462.

de marchés, pas de libre-échange, il n'y a rien, et même si l'on met toutes ces choses ensemble, qui puisse mettre fin à la misère des classes laborieuses; et qu'au contraire, sur cette base faussée, tout nouveau développement des forces productives doit aboutir à des contrastes sociaux plus vifs, à des antagonismes sociaux plus tranchés. »[2]

L'*Adresse*, ayant ainsi dépeint la situation économique et sociale, passe au tableau de la politique. Elle constate avec indignation que, depuis 1845, la contre-révolution « a non seulement brisé comme verre toutes les organisations et tous les journaux ouvriers », mais qu'elle « a encore chassé de l'autre côté de l'océan les fils les plus évolués du travail et étouffé au cœur des autres l'énergie révolutionnaire en même temps que le souvenir de leur pauvre rêve de liberté. La défaite des ouvriers du continent, défaite due en grande partie à la diplomatie franco-russe, s'est propagée en Angleterre où elle a rendu la confiance aux seigneurs de la terre et de l'argent.

« Ils retirèrent avec insolence des concessions qu'ils avaient déjà publiquement annoncées. On découvrait alors de nouveaux gisements d'or: l'exode fut immense, et laissa d'irréparables vides dans les rangs du prolétariat britannique. Certains de ses membres, autrefois actifs, se laissèrent prendre à une séduction pourtant bien passagère: travailler plus, gagner plus, et devenir politiquement des « jaunes ». Tous les efforts pour maintenir le mouvement chartiste, ou pour le refondre, connurent un échec retentissant: les organes de presse de la classe ouvrière moururent l'un après l'autre de l'apathie des masses; et il faut dire que jamais la classe ouvrière d'Angleterre ne sembla si parfaitement résignée à l'état de nullité politique. »[3]

Deux événements projettent seuls une lumière dans la nuit de cette trouble période: l'adoption du bill des dix heures, qui couronne trente années d'efforts, et le début du mouvement coopératif avec les « Pionniers de Rochdalc ». La loi de dix heures n'avait pas seulement la portée d'un résultat pratique considérable, mais celle d'une victoire de principe. Et « le mouvement coopératif fut, dans le domaine économique, une victoire encore plus belle », car

2. *Ibid.*, p. 463-464.
3. *Ibid.*, p. 464-465.

elle n'avait pas dépendu d'une majorité parlementaire fortuite, mais représentait un évincement du système capitaliste « réalisé en pleine conscience par le prolétariat lui-même. » Et le succès de cet essai « prouvait la supériorité du système de l'association sur le système du salaire ».

Naturellement, « pour délivrer les masses le système coopératif doit être pratiqué par toute la nation ». Il doit donc disposer de la puissance politique.

> « La grande tâche des classes travailleuses, c'est de conquérir le pouvoir politique. Il semble qu'elles l'aient compris, car en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en France, [...] on est en trains de faire des efforts simultanés pour réorganiser le parti des ouvriers. »[4]

Les ouvriers ont une chance pour eux: leur masse. Mais cette masse ne peut être jetée dans la balance politique que si elle est organisée et dirigée par la science politique. « Le mépris de la fraternité » a toujours amené l'échec des tentatives de la classe ouvrière pour conquérir sa liberté.

Rappelant la guerre de Sécession, la conquête du Caucase et la répression du soulèvement polonais par la Russie, l'*Adresse* souligne pour finir le devoir de la classe ouvrière.

> « Percer les mystères de la politique internationale, surveiller les agissements diplomatiques de leurs gouvernements respectifs, les contrecarrer au besoin, par tous les moyens qui sont en leur pouvoir; et s'ils ne peuvent les empêcher, s'entendre pour les dénoncer en même temps, et pour revendiquer les lois élémentaires de la morale et de la justice qui doivent régir les relations entre particulier, comme règle souveraine des rapports entre les nations.
>
> La lutte pour une telle politique étrangère fait partie de la lutte générale pour l'émancipation des classes travailleuses. »[5]

Les idées maîtresses de l'*Adresse* sont résumées encore une fois dans les statuts: la classe ouvrière doit elle-même réaliser son émancipation. Elle ne lutte pas pour des privilèges de classe mais

4. *Ibid*., p. 467.
5. *Ibid*., p. 468.

pour la suppression de l'hégémonie de toute classe. L'asservissement de l'ouvrier au propriétaire des moyens de travail, c'est-à-dire des sources de vie, trouve sa cause dans l'esclavage sous toutes ses formes: misère sociale, croupissement intellectuel et dépendance politique. L'affranchissement de la classe ouvrière est donc le grand but auquel tout mouvement politique doit servir de moyen. Les tentatives qu'on a faites jusqu'ici ont toutes échoué par manque d'union entre les divers groupements de chaque nation et les classes ouvrières des diverses nations. L'émancipation des ouvriers n'est pas une tâche locale, ni une tâche nationale, mais une tâche de la société. Elle incombe à tous les pays où existe la société moderne. Elle ne peut être réalisée que par une collaboration concertée de ces pays.

Ces importantes idées expriment encore une fois de la façon la moins équivoque le sens et la portée de l'Internationale. L'*Adresse* a beau faire passer, en tant que sujets d'actualité, la question de la journée de dix heures et du mouvement coopératif au premier plan, il ne saurait être question de voir en elle une tendance à s'écarter du but pour se satisfaire de réformes. Rien n'était plus contraire à son esprit que de considérer l'opportunisme comme une panacée aux maux du prolétariat. Elle s'inquiétait, bien au contraire, – les arguments du *Manifeste communiste* étant passés sans laisser de trace dans l'esprit de la grande masse, – d'éveiller chez les ouvriers le sens de la nécessité d'une alliance internationale en faisant ressortir à leurs yeux des avantages pratiques, concrets. Son but était de réunir en un tout réellement vivant les classes ouvrières d'Angleterre, de France, de Belgique, d'Allemagne, d'Italie et d'Espagne et de grouper à la fois chartistes, owenistes, blanquistes, proudhoniens, mazzinistes et lassalliens autour d'un programme qui ne heurtât de front aucun de ces partis et ne fermât la porte à nulle bonne volonté. À cet égard, et dans sa forme et dans son fond, l'adresse était le plus puissant moyen de propagande.

SUR LE CHANTIER DE LA TOUR DE BABEL

Comme l'Internationale s'était contentée de réunir sans les supprimer les organisations ouvrières des différents pays, elle forma bientôt la plus folle mosaïque de groupes, de directions, d'écoles et de camps. Tous les jargons s'y faisaient entendre dans un vacarme épouvantable. C'était une vraie tour de Babel.

Car on n'y retrouvait pas seulement les diverses couleurs locales qu'y apportaient les organisations de chaque nation représentée, mais encore toutes les nuances qui se jouaient à l'intérieur de ces groupements et qui correspondaient souvent aux mouvements les plus opposés. C'était ainsi que la section anglaise comprenait un fort contingent de survivants de l'utopisme oweniste qui n'étaient plus que de fanatiques libres penseurs, et qu'à côté nageaient les épaves du chartisme en pleine désagrégation. Les gens des Trade-Unions mélangeaient dans leur tête aux idées du collectivisme des restants d'individualisme. Et le pire était, comme l'ont écrit les Webbs dans leur histoire des Trade-Unions, que les chefs des syndicats ne se doutaient pas le moins du monde de la folie de cet amalgame. Une écrasante majorité refusait de songer à l'action politique: tels les socialistes chrétiens que menaient Kingsley et Maurice. En France, la situation ne se présentait pas mieux. Des fouriéristes attardés et des partisans de Cabet se cantonnaient encore avec acharnement dans les idées d'un mouvement dont la popularité était passée depuis longtemps. Les ateliers nationaux de Louis Blanc avaient toujours des défenseurs fidèles, et les enseignements de Blanqui exerçaient encore leur effet sur les tempéraments ardents. Mais, par-delà tous les autres programmes, c'était la douce mélodie de Proudhon qui réunissait le plus de suffrages, cet air paisible qui chantait idylliquement la fin tranquille du capital, mourant dans son lit sans violence, douillettement étouffé par le poids des aspirations populaires. En Allemagne enfin, les traditions désuètes du radicalisme petit-bourgeois de 48 se mêlaient aux idées utopiques de Weitling. Au premier plan, éclaboussant de son prestige toute autre tendance, régnait encore l'Association de Lassalle, démesurément

soufflée par le grand agitateur; mais elle commençait, depuis la mort de son père, à perdre un peu de sa popularité et se trouvait d'ailleurs en proie à des dissensions intestines; la branche mâle, dirigée par M. de Schweitzer, ne s'entendait pas avec la branche féminine que présidait la comtesse Hatzfeld. En Italie le républicanisme nationaliste et mystique de Mazzini entrait en conflit avec l'anarchisme révolutionnaire de Bakounine. Quant à la Suisse, elle offrait le tableau d'un morcellement poussé jusqu'à l'extrême limite.

Ces groupements ne faisaient pas encore tous partie de l'Internationale. Mais, du jour où ils y entreraient, il fallait prévoir à coup sûr la macédoine la plus indescriptible.

Marx le comprenait; aussi fit-il tout son possible pour éviter que les antagonismes se déchaînassent publiquement dans un congrès; toute sa tactique visa à leur faire user leur venin au sein de conférences discrètes.

D'ailleurs les petits groupements ne mirent aucune hâte à s'affilier à l'Internationale, et cette circonstance le servit. On peut même dire que les débuts furent minuscules. Quelques syndicats, travaillés savamment, et à fond, et depuis longtemps, s'étaient décidés au grand pas après bien des hésitations. Le reste n'était qu'isolés qu'on réunissait en sections. Et même de ce côté-là le résultat restait bien inférieur à l'attente. La première association d'étrangers qui s'affilia à l'Internationale fut celle des Italiens de Londres. Ensuite vinrent trois groupes allemands, dont l'Association de Perfectionnement des Ouvriers Communistes; enfin un groupement ouvrier fondé pour le soutien des émigrants polonais. En Suisse, quelques sections se formèrent; en Allemagne, l'écho fut pâle bien qu'on eût distribué l'adresse à 50 000 exemplaires. Au bout d'un an, la nouvelle société n'avait même pas assez de corps pour pouvoir éveiller par une réunion une résonance dans l'opinion publique. Aussi le conseil général renonça-t-il, sur les conseils de Marx, au congrès qu'il avait projeté de réunir à Bruxelles en 1865; on le remplaça par une conférence à Londres.

Elle siégea du 25 au 29 septembre 1865. La Trade-Union de Londres était représentée par Odger, Cremer, Howell, Wheeler,

Dell et Weston. De France étaient venus Tolain, Limousin, Varlin, Fribourg, Schily et Clarion; de Bruxelles, César de Paepe, un médecin qui travaillait comme typographe. La Suisse allemande avait envoyé J. Ph. Beckers et la Suisse romande Dupleix. Des groupements étrangers de Londres avaient en outre délégué des mandataires; les Allemands Lessner et Schapper, les Italiens le commandant Wolff et les Polonais Bobrzynski. Figuraient enfin sur les bancs, comme membres correspondants du Conseil général: Marx pour l'Allemagne, Jung pour la Suisse et Dupont pour la France. Eccarius renforçait l'élément allemand en qualité de vice-président du Conseil général.

Le secrétaire général Cremer, parlant pour la section anglaise, déclara qu'on n'avait encore pu gagner à l'Internationale qu'une faible part des Trade-Unions. Mais qu'on fondait de grands espoirs pour le recrutement sur l'activité que déploierait l'organisation dans la campagne commencée pour la réforme électorale. La France n'apportait pas non plus des résultats extrêmement brillants et les désordres oratoires dans lesquels tombèrent ses représentants n'en dévoilèrent que trop les causes. De Suisse, par contre, bonne nouvelle: l'inlassable Becker avait déjà organisé de grandes associations ouvrières; une seule ombre à ce beau tableau: le réformisme de leur fondateur. Ce fut cette même tendance, accentuée par le proudhonisme et la confusion des idées, qui s'étala dans toutes les discussions. Le problème polonais, la question religieuse, la date du congrès à tenir, tout souleva des divergences d'opinions, tout révéla des contrastes violents, tout découvrit une situation qui était à peu près le contraire de l'unanimité internationale.

CONFLITS, CRISES, COMBATS

L'évolution de l'Association amena Marx à la tête du mouvement.

Ce fut pour lui une énorme dépense: toutes ses forces et tout son temps furent engloutis par les séances, la correspondance, les débats. Les jours ne lui suffirent plus; il dut bientôt prendre sur

ses nuits. Il travaillait alors à son œuvre maîtresse, le *Capital*, et les séances interminables du Conseil général ou du sous-comité l'arrachaient constamment à sa table de travail. Les articles de journaux qui étaient son gagne-pain restaient inachevés dans le tiroir; il se plaignait incessamment de son « énorme perte de temps » et de ces « interruptions terribles ». Engels lui-même, qu'il appelait assez souvent à son secours, en perdait presque la patience.

« Le nouveau mouvement », éclata-t-il un jour, « me fait horriblement suer. Que le diable l'emporte après tout ! Quand on a passé sa journée à correspondre pour le commerce, il faut encore recommencer jusqu'à deux heures du matin pour le parti, les éditeurs et tout le bazar ! »

Mais le mouvement prospérait, prenait de jour en jour une ampleur plus sérieuse et réclamait encore plus d'énergie, de clairvoyance et d'activité.

Le travail augmentait aussi du fait des zizanies qui se multipliaient au sein de l'association et qui en ébranlaient l'organisme.

« Je me doute bien, » écrivait Engels, « que la naïve fraternité ne ferait pas long feu à l'Internationale [...] On va passer encore par bien des aventures et tu y perdras beaucoup de temps. »

De fait ces querelles ne cessaient pas. Tantôt c'étaient les ouvriers français qui menaient l'assaut contre les intellectuels ou s'entre-dévoraient sur la question religieuse; tantôt c'était le problème polonais qui provoquait des zizanies interminables; d'amers combats se livraient autour du *Commonwealth*, organe officiel du mouvement, qui menaçait de succomber à l'influence du réformisme bourgeois. Une autre fois Odger et Potter, rédacteur du journal *Beehive*, se livraient à des hostilités qui dégénéraient en scandale; ou encore il fallait exclure du parti des gens qui violaient le règlement et publiaient de fausses nouvelles au sujet de l'Association, etc., etc. Marx s'étant absenté trois semaines écrivait à Engels, au retour:

« Je viens d'assister à une séance, pour la première fois depuis plus de vingt jours. Il y avait eu révolution: Le Lubez et Dénouai s'étaient retirés; Dupont

avait été nommé secrétaire de la section française. Les intrigues de Le Lubez, et surtout du commandant Wolff, qui est un instrument de Mazzini, avaient amené la démission des délégués italiens Lama et Fontana. Le prétexte était que Lefort (qui donne aussi sa démission) devait conserver son poste de défenseur général de la presse parisienne. Le *Workingsmen's Club* italien ne s'est pas retiré de l'Internationale mais n'a plus de représentant au *Council*. Je vais faire poser par Bakounine des contre-mines à Florence sous les pieds du sieur Mazzini. L'union des cordonniers anglais (une association de cinq mille membres) s'est affiliée en mon absence. »

Engels répondit par l'espoir que « la bisbille finirait sans doute bientôt ».

Mais cet espoir ne se réalisa pas; la zizanie, passant par mille nuances, dura des semaines, des mois, de longues années. Et dès qu'un conflit s'apaisait deux autres naissaient à sa place.

Comme Marx, par tempérament, n'était rien moins qu'un pacificateur, il ne faisait qu'aggraver les frictions et amplifier les raisons de dispute. Cette néfaste influence ne pouvait que s'aggraver du fait de sa nervosité et de son amertume; car il souffrait de graves ennuis physiques depuis déjà de longues années. Une furonculose était venue s'ajouter à sa maladie de foie chronique; des abcès purulents se formaient sur son corps et plongeaient son esprit dans l'humeur la plus noire; et cela dura fort longtemps. Il en souffrait horriblement et son travail en pâtissait. Les lettres qu'il écrivait à Engels sont pleines de gémissements et d'imprécations à ce sujet.

« J'ai le corps tourmenté d'abcès si mal placés que je puis à peine m'asseoir [...] À mon agréable surprise j'ai encore trouvé ce matin (je n'avais déjà pas dormi de toute la nuit précédente) deux petits furoncles ravissants sur ma poitrine [...] Je travaille en ce moment comme un nègre car il me faut utiliser toutes les minutes, et je suis toujours accablé de mes furoncles; heureusement qu'ils ne gênent pas le cerveau [...] Cette fois-ci il y allait de la peau. Ma famille ignorait la gravité du mal. Si cette saleté se reproduit trois ou quatre fois sous la même forme je suis un homme mort. J'ai dépéri considérablement et je suis encore très faible [...] Impossible de rester assis, mais, étendu, j'ai tout de même pu piocher un peu, quoiqu'à de rares intervalles. »

Engels avait vivement conseillé à Marx à plusieurs reprises de « faire quelque chose de raisonnable pour sortir de cette histoire de furoncles ». Il avait consulté des médecins, étudié des ouvrages spéciaux et conseillé des recettes à Marx. Mais Marx ne pouvait se décider à faire une cure; il manquait de temps et d'argent; il avait peur de se trouver à court; et il ne voulait pas abandonner le mouvement au milieu d'une phase critique. Mais, au cours de l'hiver 65-66, le mal empirant sans arrêt, Engels lui parla sévèrement.

« Personne ne peut tenir à la longue avec une pareille plaie, sans compter que tu risques un anthrax qui finirait par t'emmener. Qu'adviendrait-il alors de ton livre et de ta famille ? Tu sais que je suis prêt à faire tout mon possible, et même plus dans un cas si grave. Mais de ton côté sois raisonnable et fais-moi, fais à ta famille le plaisir de te laisser soigner. Que deviendrait le mouvement s'il t'arrivait quelque malheur ? [...] Je n'aurai de répit que le jour où tu seras sorti de là. »

Marx, pourtant, hésitait encore. Mais quand la maladie lui eut enlevé toute possibilité de travail et l'eut tellement irrité qu'il n'osait plus assister aux séances de peur de « ne pouvoir rester devant l'orage dans les limites de la raison et d'éclater comme un furieux », il se décida, en mars 1866, à aller à Margate pour prendre des bains de mer et respirer l'air de la côte.

Ce mois de détente le remit sur pied. Il fut suivi de rhume, de grippe et de rhumatisme, mais Marx était du moins débarrassé enfin de son « engeance furonculaire ».

Par contre il n'était pas guéri des graves ennuis pécuniaires dont il avait souffert toute la durée de l'hiver presque autant que de sa maladie.

Le temps qu'il avait donné à l'Internationale, les dépenses qu'il avait faites en timbres, séances, petits voyages, consultations et médecines, les articles perdus enfin, avaient complètement désagrégé ses précaires finances. Au cours de l'été précédent il écrivait déjà dans une lettre à Engels:

« Il y a deux mois que je ne vis plus que du Mont-de-Piété et assailli de réclamations qui deviennent de plus en plus intenables. C'est un fait qui ne t'étonnera pas si tu penses: 1° que je n'ai pas gagné un sou de tout ce temps-là; 2° que le seul remboursement des dettes et l'installation de la maison me coûtent dans les cinq cents livres. J'en ai tenu le compte à un centime près, car j'étais moi-même étonné de la façon dont l'argent filait. Ajoute que d'Allemagne (à la suite de quel bruit ?), on m'accablait de revendications antédiluviennes [...] Je t'assure que j'aurais mieux aimé qu'on me casse une jambe que de t'écrire cette lettre. Il est vraiment écrasant pour un homme de passer la moitié de sa vie dans la dépendance des autres. Je ne trouve de réconfort qu'à me dire que nous formons une société de commerce dans laquelle je fournis la partie théorique. »

Engels, toujours prêt à aider, avança aussitôt cinquante livres sterling, puis quinze, puis vingt, puis dix dans les lettres suivantes. Cependant Jenny tomba malade et dut se reposer à la campagne. Marx alla la voir, la trouva très mal, se laissa voler sa valise et demanda de l'argent à Engels. Le propriétaire, expliqua-t-il, était venu; il avait parlé de saisie et de résiliation de bail.

« Là-dessus, tous les autres s'y sont mis, soit en personne, soit par lettres. J'ai trouvé ma femme si désespérée que je n'ai pas eu le courage de lui expliquer la vérité. Et je ne sais vraiment que faire. »

Engels envoya quinze livres par retour du courrier et écrivit à son ami: « Je réfléchis aux moyens de t'envoyer au moins des acomptes pour le reste. » Et les envois se succèdent à nouveau, dix livres, dix, cinquante, dix, et finalement le séjour de Margate.

C'est à ce moment que se situe un événement dont nous devons faire mention parce qu'il a joué un rôle par la suite dans l'histoire de la social-démocratie allemande. Un jour Marx reçut de Bücher, ami et exécuteur testamentaire de Lassalle, l'offre d'une collaboration réellement avantageuse au *Staats-Anzeiger* de Berlin. Il devait fournir tous les mois un rapport sur les mouvements du marché. Marx, qui, en général, n'était pas scrupuleux dans le choix des journaux auxquels il collaborait, soupçonna immédiatement que Bismarck était dans la coulisse. Car ce ministre avait alors

grand intérêt à se mettre en contact politique avec le mouvement ouvrier; il avait cherché à gagner Lassalle à sa politique; il y avait acquis la comtesse Hatzfeld, et même, croyait Marx, – à tort, – M. de Schweitzer. Marx réfléchit à la question avec Engels et décida de ne rien répondre. Bücher, peu de temps après, entra officiellement au service de Bismarck; ce fut même lui qui rédigea le projet de loi sur les socialistes. Marx publia la lettre de Bücher au moment où la persécution battait son plein, et la social-démocratie se servit d'elle contre Bismarck pour prouver que celui-ci recherchait l'amitié de la classe ouvrière quand il avait besoin d'elle contre la bourgeoisie, et qu'il la faisait persécuter comme une ennemie dès que l'orage était passé ou qu'elle gênait sa politique.

Si la lettre de Bücher ne pouvait qu'aggraver la dépression de Marx dans un moment déjà fort triste, les progrès de l'Internationale étaient faits pour le réconforter.

« Les syndicats de Londres, » écrivait-il à Engels, « nous amènent chaque jour de nouvelles adhésions; nous devenons petit à petit une vraie puissance. »

Et Engels, tout joyeux, de répondre à son ami:

« L'Association Internationale a vraiment fait des progrès étonnants dans un espace de temps si court et sans battage [...] C'est ta perte de temps qui se paie [...] »

À vrai dire pourtant ces progrès extérieurs ne dédommageaient que faiblement de la crise qui sévissait sans trêve au sein même de l'Association. Tout allait de travers au Conseil général et dans les salles de rédaction; ce n'était partout que rivalités, jalousies et antagonismes. Cremer combattait Eccarius et le jetait à la porte. Le Lubez intriguait contre les Allemands. Le commandant Wolff était à couteaux tirés avec Jung. Les mazziniens se débattaient contre la violence théorique que voulaient leur faire les « tyrans ». Au journal qui vivait de « subsides bourgeois » et souffrait de cette dépendance, des rivalités commerciales ou politiques précipitaient les rédacteurs dans des conflits épouvantables.

« J'ai eu beaucoup de patience en cette circonstance, » écrivait Marx à son ami, « parce que j'espérais toujours que les ouvriers finiraient par fournir l'effort nécessaire pour continuer par leurs propres moyens et parce que je ne voulais pas me donner l'air d'un trouble-fête. »

Malgré tout l'Internationale enregistrait des succès publics. Ce fut elle qui mena tout au meeting monstre qu'on avait organisé à Saint-Martin's Hall pour la réforme électorale. Quant aux manifestations qui se déroulèrent à Londres après la chute de Gladstone et du ministère libéral pour protester contre les atermoiements du gouvernement conservateur de Disraeli, Marx en écrivait à Engels:

« Prodigieux par rapport à ce que nous avions vu depuis 1844; l'Internationale a tout fait [...] Voilà ce qu'on peut réaliser en travaillant dans la coulisse sans chercher à faire l'important; c'est le contraire de la manière des démocrates qui mènent grand tapage et ne font rien. »

Dans cette coulisse, évidemment, il y avait encore bien de l'ouvrage. Car le caractère déplorablement traditionaliste de tous les mouvements anglais, le froid réformisme qui marchandait et pactisait avec le radicalisme bourgeois, s'étalait à toute occasion et noyait le feu des commencements. Il manquait à ces Britanniques, comme Becker l'écrivait à Jung, « un peu de flamme révolutionnaire pour les sortir des léthargies de la légalité ». Marx écrivait:

« En France, en Belgique et en Suisse (et par endroits en Allemagne, et même en Amérique aussi, sporadiquement), la société a fait constamment de grands progrès. En Angleterre le mouvement réformiste, que nous avons éveillé nous-mêmes, nous a presque anéantis. Peu importerait si le congrès de Genève n'était pas convoqué pour fin mai (1866) [...] Les Anglais s'en fichent complètement, même s'il échoue. Mais nous ! Quel ridicule ! »

Il redoutait énormément l'échec de ce congrès de Genève, car il voyait parfaitement que le mouvement n'était pas assez mûr pour supporter l'épreuve publique sans donner lieu à des appréhensions. Il voulait aller à Paris où les membres de l'association insistaient avec fougue pour faire tenir un congrès, afin de les persuader de la nécessité d'un délai. Il était convaincu pourtant que tout risquait

de tomber à l'eau si l'on temporisait encore. Engels abondait dans ce sens:

« Que le congrès décide bien ou mal, c'est un détail, pourvu qu'on évite un scandale. Au bout du compte, toute manifestation de ce genre ne peut en être qu'un, à nos yeux tout au moins. Mais pour l'Europe ? Je crois qu'il faut éviter ça [...] Cependant je n'irais pas à Paris pour si peu [...] La police s'en mêlera [...] Le jeu n'en vaut pas la chandelle... Reste donc à Margale et respire le bon air. Qui sait si tu ne vas pas avoir bientôt besoin de toute ta vigueur physique ? »

Finalement, sur le désir des Suisses, le congrès fut remis à l'automne. Marx n'y alla pas. Il avait voulu « décliner toute responsabilité ». Ce fut une prudence inutile. « L'échec aux yeux de l'Europe » ne se produisit pas. Tout au contraire, le congrès passionna l'opinion publique pendant les six jours qu'il siégea; il adopta sur les questions sociales et la protection ouvrière des décisions qui, préalablement développées par Marx dans un mémoire, constituèrent un événement européen.

Mais, si Marx en fut satisfait, le congrès suivant, qui se tint à Lausanne du 2 au 8 septembre 1867, lui valut de grandes émotions. Les proudhonistes français, ayant essuyé une défaite à Genève, s'étaient organisés cette fois plus fortement. Ils accablèrent le congrès de propositions et de discours et firent adopter un grand nombre de décisions proudhonistes. Marx, qui était encore absent et n'avait pris que d'insuffisantes dispositions, car il consacrait tout son temps à terminer son œuvre capitale, écrivit à ce propos dans une lettre à Engels:

« Je donnerai moi-même le coup de grâce à ces ânes de proudhonistes au prochain congrès de Bruxelles. J'ai dirigé toute l'affaire dans la coulisse diplomatique mais je ne voulais pas me montrer avant d'avoir sorti mon livre et avant que notre société n'eût planté de fortes racines. D'ailleurs je vais les fustiger dans le rapport officiel du Conseil général; ils n'ont pas pu, malgré tous leurs efforts, empêcher notre réélection. Notre société a fait de grands progrès. Ce misérable *Star* qui voulait affecter de nous passer entièrement sous silence, a déclaré dans son éditorial que nous avons beaucoup plus d'importance que le Congrès de la Paix. Schultze-Delitsch n'a pas pu empêcher son syndicat

d'ouvriers berlinois de se joindre à nous. Les salopards des Trade-Unions qui nous trouvaient trop « avancés » nous arrivent maintenant au galop [...] À la prochaine révolution, qui est peut-être plus proche qu'on ne pense, nous aurons une puissante machine entre les mains. Compare à ça les résultats de Mazzini et des autres. Compare aux intrigues des proudhonistes parisiens, des mazzinistes italiens, des Odger, des Potter et des Cremer à Londres, malgré toute leur jalousie, et de Schultze-Delitsch à Berlin, et des Lassaliens en Allemagne ! Nous avons le droit d'être satisfaits. »

Plus l'Internationale accusait de progrès, plus la bourgeoisie s'effrayait d'une puissance qu'elle voyait se développer contre elle en silence. Les autorités redoublèrent de vigilance et intervinrent un peu partout: en Grande-Bretagne, à l'occasion d'une conspiration irlandaise derrière laquelle on voulut voir, sans fondement, la main de l'Internationale; en France, pour la légalité qui ne souffrait pas qu'une société eût plus de vingt membres; en Belgique, par suite d'un conflit qui opposa les ouvriers aux propriétaires des mines dans la région de Charleroi et qui eut des conséquences sanglantes. Mais ces persécutions ne firent qu'accentuer l'importance de l'Association aux regards de l'opinion publique. L'activité dont elle fit preuve au cours des grèves qui se déroulèrent, sur le continent en 1866 accrut encore la terreur des bourgeois. On soupçonna son influence secrète derrière tous les mouvements, on vit sa main dans toutes les grèves et dans tous les soulèvements, dans la moindre action politique. Le vieux Ferdinand Tönnies se souvient que dans son enfance l'Internationale passait pour le spectre rouge lui-même. Les journaux parlaient à tout propos de sa puissance cachée et de ses finances inépuisables. Marx apparut comme le chef inquiétant d'une conspiration mondiale. Naturellement ce n'étaient là que fantasmagories et exagérations nées de l'angoisse du public bourgeois. Mais il restait vrai toutefois que l'organisation, malgré ses dissensions, ses besoins d'argent et les échecs que lui causaient l'indifférence, la bêtise ou la lâcheté, prenait sous la direction de Marx une importance et un prestige croissants. Si Marx disait du Congrès de Lausanne: « L'important est qu'il voie le jour et non qu'il s'y passe ci ou ça », il pouvait reprendre le même mot au compte de l'Internationale. La valeur et le poids

de l'Internationale ne dépendaient pas de ses actions particulières; c'était le fait de son existence qui fondait seul sa formidable autorité.

SCHWEITZER ET LIEBKNECHT

L'Association Générale des Ouvriers Allemands, qui était devenue, depuis la mort de Lassalle, la plus importante d'Allemagne, n'avait aucun contact avec l'Internationale et ne se faisait pas représenter dans les congrès. C'est un fait qui a de quoi surprendre.

Il s'explique de plusieurs façons. D'abord, à la mort de Lassalle, la direction de l'Association était tombée entre les mains d'un incapable et s'était émiettée considérablement à la suite d'une guerre de succession sauvage. Mais, même plus tard, quand l'aile Schweitzer du mouvement s'était organisée pour un travail sérieux, nulle liaison ne s'était opérée avec Marx. C'est que Marx éprouvait pour l'œuvre de Lassalle une insurmontable aversion. Cette aversion s'était reportée sur la personne de Schweitzer et les séparait comme un mur. Un conflit était venu envenimer les choses. La cause en était minuscule: le *Social-Demokrat*, organe de l'Association Générale des Ouvriers Allemands, dont le rédacteur en chef était Schweitzer lui-même, avait reproduit dans ses colonnes une information de Paris, information due à la plume de Hess, d'après laquelle il fallait se méfier de la solidité des convictions révolutionnaires de Tolain, représentant parisien de l'Internationale. C'était le résultat d'une des mille disputes qui s'élevaient entre émigrés. Marx aurait dû comprendre la chose, car il lui était arrivé, à la *Neue Rheinische Revue*, de commettre un lapsus semblable au sujet de Bakounine. Malheureusement il n'en lit rien. Il tira tout de suite à mitraille contre Schweitzer et, non content de lui demander satisfaction, il prit occasion de l'incident pour rompre net avec le *Social-Demokrat*, disant que « tout ça » lui déplaisait énormément. Sa méfiance à l'endroit de Schweitzer se transforma désormais en soupçon. Marx, comme il l'écrivait à Engels, le tenait pour « indécrottable » et le soupçonnait d'être d'accord avec Bismarck; il voulait à tout prix

en finir avec lui. Aussi décida-t-il en son for intérieur que, « tant que cette histoire Lassalle prospérerait en Allemagne », jamais son Internationale ne pourrait y trouver le champ libre. En quoi il se trompait gravement car, non content de retirer les reproches contre Tolain, Schweitzer proposa de lui-même de soumettre au congrès de son Association une résolution tendant à reconnaître un accord de principe avec l'Internationale et promit d'envoyer des députés à la réunion de Bruxelles. Mais Marx ne voulait pas entendre cette voix ni prendre la main qu'on lui tendait. Il ne voulait tout simplement rien avoir à faire avec Schweitzer et l'Association de Lassalle. « Puisqu'il faut rompre avec l'individu, le mieux est de le faire sur-le-champ », écrivait-il dans une lettre à Engels. Et l'autre, retroussant immédiatement ses manches: « Plus on attend, plus on s'enfonce. Le plus tôt sera donc le mieux. » Ils envoyèrent alors au *Social-Demokrat* une déclaration dans laquelle ils disaient qu'ils ne méconnaissaient nullement les difficultés de la situation et n'avaient jamais rien demandé qui fût contraire au programme du journal. Mais qu'ils avaient réclamé plusieurs fois que le *Social-Demokrat* parlât au ministère et au parti absolutiste un langage aussi net qu'aux vagues progressistes. Que sa tactique les empêchait de se joindre à lui dans l'avenir. Que leur opinion sur le socialisme gouvernemental royal prussien et sur l'idée que la masse ouvrière devait se faire de cette entreprise d'aveuglement se trouvait déjà exprimée dans la *Deutsch Brüsseler Zeitung* de 1847, et qu'ils souscrivaient encore aux moindres mots de cette déclaration.

En reprochant ainsi sans preuves et sans enquête au journal de M. de Schweitzer de pactiser secrètement avec Bismarck et de chercher à réaliser une alliance du prolétariat et du gouvernement contre la bourgeoisie libérale, Marx et Engels commettaient une grave injustice. M. de Schweitzer n'avait jamais songé à conspirer avec Bismarck, même dans ses rêves, et c'est en vain, comme l'affirme Mehring, qu'on essaierait de trouver dans le *Social-Demokrat* la moindre syllabe qui autorise à l'inculper d'avoir voulu s'allier au gouvernement contre le parti progressiste. Les cinq articles publiés par M. de Schweitzer sur le ministère Bismarck, et dont arguaient

Marx et Engels pour soutenir leurs accusations, prenaient un ton bien différent suivant qu'on les examinait du point de vue d'un homme qui combat chaque jour dans l'arène politique et doit exploiter sur-le-champ tout avantage au profit de son parti, ou du point de vue d'un exilé lointain qui se laisse tromper par des effets de perspective.

Schweitzer était une personnalité, un caractère et une intelligence. Nul n'apportait plus de sérieux que lui dans l'accomplissement de sa tâche politique, nul n'avait une conscience plus nette de ses devoirs de révolutionnaire. Tout porte donc à croire que Marx dut voir en lui, comme en Lassalle, un concurrent à redouter. La tactique de dépréciation qu'il observa à son égard rend la chose des plus vraisemblables. Car non seulement il présenta faussement la personne de son adversaire mais encore toute l'Association qui constituait un mouvement considérable et qu'il chercha à faire passer pour une petite secte aussi obscure que saugrenue, lui reprochant de faire, pour comble, la politique des petits-bourgeois. Malheureusement, la conduite de Liebknecht le confirma dans cette idée.

Liebknecht, qui était à Berlin depuis 1862, avait déjà joué un rôle des plus étranges dans le conflit qui mit aux prises Marx et le *Social-Demokrat*. Corédacteur du journal, il s'occupait lui-même de la rubrique dans laquelle était parue l'information concernant Tolain. Mais au lieu de s'interposer et de chercher à aplanir le différend, il se montra sans tact et sans camaraderie. Ayant quelque sujet de querelle avec Schweitzer, il trouva le prétexte excellent pour négliger d'informer Marx comme il l'eût pu et pour attiser même, par des phrases tendancieuses, la méfiance qu'on montrait à Londres. Certain passage d'une lettre que Marx adressa à Engels (« Schweitzer n'a pu se vendre à Bismarck parce qu'il eût été obligé, d'après ce que me dit Liebknecht, de passer par la vieille Hatzfeld ») montre les fleurs que pouvaient faire éclore les cancanages et les intrigues dans cette atmosphère surchauffée.

Lassalle avait été déjà extrêmement violent pour Liebknecht et lui avait témoigné son mépris à propos de son rôle dans le cas Vogt. En janvier 1860, il avait écrit à Karl Marx:

« Comment toi, qui es si rigoriste – et qui l'es à juste raison – as-tu bien pu entretenir des relations avec un monsieur qui écrit dans la *Allgemeine Augsburger Zeitung* ? Tu me dis bien que tout le monde en fait autant là-bas et collabore à toutes les feuilles sans distinction, et que tu es seul à faire exception; mais cela prouve seulement que tout le monde a tort [...] Malheureusement tes relations avec Liebknecht n'ont pas l'air d'une chose passagère. »

Marx lui-même, qui avait, de fait, entretenu les plus étroites relations avec Liebknecht quand celui-ci était venu à Londres, ne cessait de discuter l'attitude politique que son élève avait adoptée à Berlin. Il l'accusait de négligence et de bêtise, blâmait ses « écarts » et marquait, d'une façon assez générale, une piètre opinion de son intelligence. Il lui tendait pourtant la perche avec la plus grande indulgence. Car il avait besoin de lui contre Schweitzer, et Liebknecht, dévoué corps et âme à Karl Marx dont il encaissait sans un mot toutes les admonestations, ne trouvait rien à redire à cet abus.

Il fut plus tard expulsé de Berlin. Il alla alors à Leipzig, fit alliance avec Bebel et fonda avec lui, dans la ville d'Eisenach, en 1860, le parti des social-démocrates ouvriers. On put s'apercevoir alors que tous les reproches que Marx adressait à Schweitzer s'appliquaient bien mieux à Liebknecht. Liebknecht, bien qu'élève de Marx, assimilait beaucoup moins bien que Schweitzer les idées que développait son maître. Car Schweitzer rédigeait sa feuille selon l'esprit du *Manifeste communiste* et de l'*Adresse* aux ouvriers, et demandait même à l'occasion conseil à Marx lorsqu'il avait à s'occuper, en qualité de député du Reichstag nord allemand, de questions politiques épineuses. Liebknecht mena tout au contraire dans son journal démocratique hebdomadaire une politique particulariste de petit-bourgeois qui le mettait à tout instant en contradiction avec les principes de Marx. Il n'en resta pas moins le fils chéri du maître, alors que Schweitzer fut traité en paria.

« Que d'ennemis tu as dû te faire parmi les hommes de mérite qui seraient devenus tes partisans ! » avait écrit une fois Lassalle dans une lettre de reproche à Marx. Schweitzer était de ces « gens de mérite » que d'injustes soupçons et une conduite blessante rejetaient dans le camp ennemi alors que tout le poussait vers Marx.

Ces soupçons sans fondement ont même poursuivi Schweitzer jusque dans le fond du tombeau et ont entouré son nom d'une légende perfide. Bien que rien dans son attitude ni dans son action politique n'ait jamais pu paraître suspect ou équivoque, bien que nulle parole de lui, nul article, nul geste ne témoigne contre la sincérité de ses convictions et que nulle tache n'ait souillé son honneur révolutionnaire, son souvenir s'est transmis à la postérité comme celui d'un individu malpropre, douteux et vénal. Mehring a entrepris de sauver sa mémoire, et le plaidoyer qu'il prononce, les preuves d'intégrité qu'il apporte au public ne manqueraient leur effet devant aucun tribunal. Schweitzer continue cependant à passer pour un triste sire dans le milieu du mouvement ouvrier parce que Marx l'a tenu pour tel.

BAKOUNINE

Michel Bakounine avait été arrêté et condamné à mort en 1844, après la révolte de Dresde, devant les tribunaux saxons, puis livré à l'Autriche où il fut rejugé et condamné encore à la peine capitale. En 1851, l'Autriche le livra à la Russie. Il resta jusqu'à 57 à la forteresse Saint-Pierre et Saint-Paul, et fut ensuite expédié en Sibérie. Il réussit à s'évader en 1861 et à revenir en Europe par le Japon et l'Amérique. À la fin de la même année, il arrivait à Londres; il y fréquenta des compatriotes comme Herzen et Ogareff, et écrivit pour la Cloche de Herzen, bien qu'il n'approuvât pas la modération de cette feuille. Or, voici ce qu'il apprit, d'après son propre texte:

« Alors que j'étais loin de m'amuser dans les forteresses allemandes ou russes et au fond de la Sibérie, Marx et consorts colportaient contre moi, hurlaient et répandaient les plus infâmes bruits, disant qu'il était faux que je fusse en forteresse, que le tsar Nicolas m'avait reçu à bras ouverts, m'avait offert tout le confort possible, toutes les douceurs de l'existence, et que je passais une vie tissée d'or et de soie, gorgé de Champagne et entouré de femmes galantes. C'était infâme, mais c'était bête également [...] J'étais à peine arrivé à Londres

qu'une feuille anglaise, – organe d'un certain Urquhart, turcophile et à demi fou, – déclarait au public que le gouvernement russe m'avait visiblement envoyé pour faire le métier d'espion. Je répondis dans un journal en priant le diffamateur anonyme de se nommer avec promesse de lui répondre non pas avec la plume en main mais de la main sans la plume. Il se le tint pour dit et on me laissa tranquille.»

Au début de l'année 1863, Bakounine se rendit en Suède pour préparer une révolution russe, revint à la fin de l'année et établit son domicile en Italie. En août 1864, il retournait encore en Suède et revenait en octobre à Londres. Avant de repartir, il vit Marx. Voici ce qu'il dit de cette rencontre:

«Je reçus de Marx un mot que je possède encore et dans lequel il me demandait si je pourrais le recevoir chez moi le lendemain. Je répondis affirmativement, il vint et nous nous expliquâmes; il me jura qu'il n'avait jamais dit ni fait quoi que ce fût contre moi; qu'il m'avait toujours eu en sincère amitié et en grande estime. Je savais qu'il mentait, mais je ne lui en voulus pas. Cette rencontre avait pour moi un autre élément d'intérêt. Je savais qu'il avait puissamment collaboré à la fondation de l'Internationale. J'avais lu le manifeste qu'il avait rédigé au nom du Conseil général provisoire, texte important, grave et profond comme tout ce qui sort de sa plume quand il ne fait pas de polémique personnelle. Bref, nous nous quittâmes dans les meilleurs termes, tout au moins en apparence, mais je ne lui rendis pas sa visite.»

Marx lui aussi a raconté cette rencontre. Voici ce qu'il écrit à Engels le 4 novembre 1864:

«Bakounine se rappelle à toi. Il vient de partir aujourd'hui même pour l'Italie. Je l'ai vu hier soir, pour la première fois depuis seize ans. Je dois reconnaître qu'il m'a fait bonne impression, meilleure que par le passé. Il m'a dit qu'après l'aventure polonaise il ne participerait plus qu'au mouvement socialiste. C'est l'une des rares personnes que je n'aie pas trouvée en retard mais en progrès au bout de seize ans. Nous avons également parlé des dénonciations d'Urquhart.»

La décision qu'avait prise Bakounine de s'affilier au mouvement socialiste et l'importance de l'Internationale lui firent paraître

désirables de réchauffer les relations avec Marx. Il lui fallut quelque courage, car il y avait entre les deux chefs non seulement toute la série des calomnies qu'on avait fait circuler sur le Russe pendant le temps de son incarcération, mais encore toutes les dissensions qui avaient précédé avec Marx et qui avaient eu pour conséquence de faire passer Bakounine, dès le début de son action révolutionnaire, pour un mouchard et un espion. Voici les faits auxquels nous faisons allusion, dans la version de Bakounine:

« En 1848, nous avions eu des divergences d'opinions, et je dois reconnaître que la raison était plutôt de son côté que du mien. Il avait fondé à Paris et à Bruxelles une section de communistes allemands, et, à Londres, conjointement avec des partisans français et quelques camarades anglais, soutenu surtout par son inséparable Engels, une première Internationale. Pour moi, entraîné par l'ivresse du mouvement révolutionnaire qui se propageait dans toute l'Europe, je m'étais beaucoup plus inquiété du côté négatif de cette révolution que de sa partie positive, j'entends que le bouleversement de l'ordre de choses existant m'avait beaucoup plus occupé que l'organisation de ce qui devait suivre. Mais il y avait un point sur lequel j'avais raison. Slave, je désirais libérer la race slave du joug allemand. C'était ce que je demandais à la révolution; elle ruinerait les impérialismes et réorganiserait les peuples par la base en libérant l'individu et en créant l'égalité universelle dans l'ordre économique et social; je ne voulais pas que cette réforme fût opérée par le pouvoir d'une autorité, si révolutionnaire qu'elle pût se proclamer et si intelligente qu'elle fût.

« Dès cette époque, les divergences de systèmes qui nous séparent encore, mais que je désire maintenant de façon raisonnée, commençaient à se faire jour. Mes idées, mes aspirations déplaisaient fatalement à Marx. D'abord parce qu'elles n'étaient pas les siennes, ensuite parce qu'elles s'opposaient au communisme autoritaire, enfin parce que Marx, patriote, ne voulait pas reconnaître aux Slaves le droit de secouer le joug de l'Allemagne, pensant, alors comme à présent, qu'elle était appelée à les civiliser, c'est-à-dire à les germaniser de gré ou de force.

« Pour me punir de l'audace de chercher à réaliser une idée qui différait de la sienne et s'y opposait même en partie, il se vengea à sa façon. Il était alors rédacteur de la *Neue Rheinische Zeitung*; et je lu un beau jour dans ce journal

que Mme George Sand, que j'avais connue en France, aurait dit qu'il fallait se méfier de moi car il pouvait fort bien se faire que je fusse un émissaire russe on quelque chose du même genre.»

D'après une déclaration de Marx qui parut le 1er septembre 1853 dans le *Morning Advertiser* de Londres, la *Neue Rheinische Zeitung* avait reçu en effet, le 5 juillet 48 deux lettres de Paris, l'une provenant de Havas, l'autre du docteur Owerbeck (alors chef de la Ligue des Justes et que Marx, ne voulant pas le nommer, désignait par une périphrase), et ces deux lettres affirmaient que George Sand possédait une correspondance qui compromettait Bakounine et qu'elle l'accusait «de s'être mis récemment en rapport avec le gouvernement russe».

«Cette accusation,» dit Bakounine, «me tomba comme une tuile sur la tête juste au moment où je m'occupais de l'organisation de la révolution; elle paralysa mon activité pendant plusieurs semaines. Tous mes amis, allemands ou russes, s'éloignaient de moi. J'étais alors le premier Russe qui s'occupât activement de révolution, et je n'ai pas besoin de vous dire quelle méfiance traditionnelle commence par s'emparer de tout Occidental quand il entend parler d'un révolutionnaire slave. J'écrivis donc à Mme Sand.»

La singularité de la personnalité et de l'existence de Bakounine prêtait à vrai dire largement au commérage et à la suspicion. Il était de noble origine et ne pouvait passer inaperçu nulle part; il faisait beaucoup parler de lui et menait une vie étrangement insouciante, mettant la main dans toutes les conspirations, tous les complots, toutes les intrigues, sans que personne sût d'où lui venait son argent. Suivant une méthode connue, l'ambassade russe, qui l'espionnait, faisait courir sur lui toutes sortes de bruits vagues, de suspicions qui ruinaient son crédit dans les milieux révolutionnaires. Bakounine déclara donc dans la *Neue Oder Zeitung* que des «rumeurs du même genre avaient déjà circulé à Breslau» avant la note de la *Neue Rheinische Zeitung*, qu'elles provenaient de l'ambassade russe et qu'il ne pouvait mieux les réfuter que par le témoignage de George Sand.

Celle-ci écrivit le 3 août 1848 à la *Neue Rheinische Zeitung*:

« Les faits communiqués par vos correspondants sont entièrement controuvés et ne présentent pas la moindre apparence de vérité. Je n'ai jamais eu entre les mains la moindre preuve qui confirmât les insinuations que vous cherchez à accréditer au sujet de M. Bakounine. Je n'ai donc jamais été fondée à élever le moindre doute sur la loyauté de son caractère et la sincérité de ses opinions. »[6]

Néanmoins, le soupçon ne cessa de le poursuivre. Quinze ans plus tard, au mois de décembre 1863, tandis qu'il se rendait en Suisse, un journal de Bâle ameuta les émigrés polonais contre lui en prétendant qu'il avait entraîné nombre de leurs compatriotes à leur perte par des machinations révolutionnaires dont il avait toujours su personnellement sortir indemne. Des accusations du même genre se renouvelèrent dans la presse allemande durant tout le temps de son séjour en Italie.

Marx continuait à se méfier de lui. Il ne laissait jamais passer une occasion de se renseigner en cachette sur les sentiments de Bakounine. Ce faisant, il tomba un jour sur le jeune Serne, un Russe qu'il lui croyait hostile.

« Je lui demandai de me renseigner sur Bakounine, mais, comme je me méfie de tous les Russes, je rédigeai ma question dans ces termes: Comment va donc mon vieil ami, etc. ? Le Russe Serne, là-dessus, n'a rien de plus pressé que de communiquer ma lettre à Bakounine. Et mon Bakounine en profite pour une rentrée sentimentale. »

Cette « rentrée sentimentale » faisait à vrai dire le plus grand honneur au cœur et à l'esprit de Bakounine. Il aurait même eu le droit de prétendre à beaucoup mieux qu'au cynisme mordant et aux ironies prétentieuses avec lesquelles Marx le reçut pour dissimuler son embarras.

« Tu demandes, » lui dit Bakounine, « si je suis toujours ton ami; oui, plus que jamais, mon cher Marx, parce que j'ai compris mieux que jamais combien tu avais eu raison de t'engager dans la grande voie de la révolution économique et de nous exhorter tous à marcher sur tes traces et à combattre ceux qui s'écartent du droit

6. Retraduit de l'allemand. (Note du traducteur.)

chemin pour se lancer dans des entreprises nationales ou purement politiques. Je fais maintenant ce que tu as commencé il y a plus de vingt ans. Depuis que j'ai dit publiquement et solennellement adieu aux bourgeois du Congrès de Berne, je ne connais plus d'autre société ni d'autre milieu que le monde des ouvriers. J'ai pour patrie cette Internationale dont tu es l'un des principaux fondateurs. Tu vois donc, cher ami, que je suis ton élève; et je m'en vante. Voilà qui te dit l'essentiel sur mes sentiments et mon point de vue personnel. »

Bakounine s'efforça sincèrement d'établir avec Marx des rapports agréables. Mais il ne réussit jamais à éprouver pour lui un sentiment cordial. Ils différaient trop l'un de l'autre, et par la qualité de l'âme, et par l'orientation de l'esprit, et par la position qu'ils avaient adoptée en matière révolutionnaire. Bakounine aimait les paysans, il abhorrait l'intellectualisme, les systèmes abstraits, leur dogmatisme, leur intolérance; il détestait l'État moderne, l'industrialisme, la centralisation, et il avait une profonde répugnance pour tout ce qui sentait le juif, qu'il trouvait nerveux et bavard, destructeur, intrigant et exploiteur. Or, tout ce qui lui répugnait se trouvait réuni dans Marx. Il ne pouvait supporter la prétention dont le grand chef faisait parade.

« Marx aime sa propre personne plus que ses amis et ses apôtres, » écrivait-il en le comparant à Mazzini; « nulle amitié ne résiste pour lui à la moindre blessure d'amour-propre. Il pardonnera plutôt une infidélité à son système politique et social; car il pourra y voir une preuve de la bêtise ou tout au moins de l'infériorité intellectuelle de son ami et il y trouvera son plaisir. S'il ne voit pas en lui un rival qui puisse parvenir à sa taille, il ne l'en aimera peut-être que mieux. Mais jamais il ne pardonnera à personne: pour qu'il vous aime, il faut que vous l'adoriez, que vous fassiez de lui votre seule idole, et, pour qu'il puisse seulement vous supporter il faut au moins que vous le redoutiez. Il aime s'entourer des plus humbles personnes, de laquais et de vils flatteurs. On trouve pourtant parmi ses intimes quelques personnes remarquables.

Mais on peut dire qu'en général il y a peu de franchise fraternelle dans son entourage immédiat; beaucoup d'arrière-pensées en revanche, et une grande diplomatie; une sorte de combat muet entre les divers amours-propres, un compromis qui s'établit entre eux. Où la vanité est en jeu, la fraternité n'a que faire. Chacun se méfie, chacun redoute d'être sacrifié, anéanti. C'est un

groupe de vanités liées par un contrat tacite. Marx est le grand dispensateur des distinctions honorifiques, mais un dispensateur sournois, perfide; il ne pousse jamais franchement les autres contre les malheureux qui ne lui ont pas rendu un tribut suffisant d'hommages.

Dès qu'il a décidé une persécution nulle vilenie ne l'arrête. Juif lui-même, il est entouré à Londres, en France et surtout en Allemagne, d'une foule de Juifaillons, tous plus ou moins malins, intrigants et mobiles, comme l'est leur race en général, agents de commerce ou de banque, littérateurs, politiciens, correspondants de journaux de toutes les nuances, courtiers en matière littéraire comme en matière de banque, un pied dans la finance, l'autre dans le socialisme, et le derrière dans la prose des quotidiens [...] Ces écrivassiers juifs se distinguent surtout dans l'art des insinuations lâches, haineuses et perfides. Ils accusent rarement au grand jour; ils insinuent « ils ont entendu dire... », « on prétend que... », « il n'est peut-être pas vrai que..., mais cependant... », et là-dessus ils vous lâchent au visage les plus incroyables calomnies. »

Malgré la terrible analyse psychologique qu'on vient de lire, Bakounine éprouvait un profond respect pour la science et la haute intelligence de Marx. L'étude sur le capital le plongea dans l'admiration et il se mit immédiatement à en faire une traduction russe. Il écrivait alors à Herzen que Marx avait depuis vingt-cinq ans servi le socialisme avec intelligence, énergie et fidélité et que nul ne pouvait rivaliser avec lui dans ce domaine. Il ajoutait qu'il ne se pardonnerait pas d'anéantir ou d'amoindrir par rancune la bienfaisante influence de Marx, et cependant qu'il pourrait se faire qu'ils entrassent un jour en conflit non pour des raisons personnelles mais à cause du point de vue Marx sur le socialisme d'État.

Ce conflit ne se fit pas attendre. Il naquit, le détail est caractéristique, à l'occasion d'une querelle personnelle.

« Ce fut, » rapporte Bakounine, « au Congrès de la Paix de Genève; le vieux communiste Becker me remit le premier tome, qui était encore le seul, de cette œuvre profonde et savante qui s'appelle Le Capital. Je commis une énorme faute en négligeant alors de remercier Marx [...] Le vieux Becker, qui le connaissait depuis longtemps, me dit lorsqu'il apprit la chose: Tu ne lui as pas encore écrit ? Marx ne te le pardonnera jamais. »

Bien que Bakounine se refusât encore à croire que cette impolitesse pardonnable pût motiver de la part de Marx « une reprise des hostilités », on a trouvé une lettre de Mme Marx à Becker qui prouve bien qu'il en fut ainsi:

« N'avez-vous rien appris », dit-elle, « de Bakounine ? Mon mari lui a envoyé son livre, mais il n'a pas donné le moindre signe de vie. On ne peut jamais se fier à aucun de ces Russes; quand ils ne sont pas avec le tsar ils tiennent pour Herzen ou sont tenus par lui, ce qui, au fond, revient au même. »

La lutte entre les deux géants était devenue inévitable. Elle se déroula à l'Internationale dont Bakounine était devenu membre quelques mois avant le Congrès de Bruxelles.

ALLIANCE ET INTERNATIONALE

La Ligue de la Paix et de la Liberté avait tenu à Berne un congrès au cours duquel Bakounine avait essayé de la persuader d'adopter un programme révolutionnaire et de se joindre à l'Internationale. Cette tentative ayant échoué, il se retira de la Ligue et fonda avec J. Ph. Becker, dont nous avons parlé déjà, une Alliance Internationale de la Démocratie Socialiste. Son effort visa désormais à implanter d'abord l'Alliance dans l'Internationale de Londres, puis à lui faire au sein de cette association une place de plus en plus grande jusqu'au jour où elle finirait par la supplanter complètement.

Car il détestait le communisme, il l'avait dit au Congrès de Berne, parce qu'il voyait en lui la mort de la liberté et la confiscation de toutes les forces sociales, y compris la propriété, à l'exclusif profit de l'État. Il prêchait le collectivisme, c'est-à-dire la socialisation de l'individu par voie de libre association. Il était donc républicain, et, de plus, athée, mais il pensait qu'au-dessus de tous les principes devait régner celui de la justice humaine.

Ce programme ne marquait pas la place de Bakounine aux côtés de Karl Marx, mais plutôt entre Marx et Proudhon. Mehring caractérise très bien sa position quand il dit: Bakounine avait dépassé de

beaucoup Proudhon, sur lequel il avait la supériorité d'une culture européenne, et il comprenait Marx beaucoup mieux que Proudhon. Mais il n'était pas passé aussi sérieusement que Marx par l'école de la philosophie allemande et il avait bien moins approfondi que lui l'étude des luttes de classes dans les nations d'Europe Occidentale. Enfin il faut dire surtout que son ignorance de l'économie politique le handicapait encore plus que celle des sciences naturelles n'avait handicapé Proudhon. Mais il avait le tempérament du parfait révolutionnaire, et possédait, comme Marx et Lassalle, le don de se faire écouter. Cependant, alors que Marx voyait les troupes de la révolution dans le prolétariat de la grande industrie, tel qu'il l'avait étudié en France, en Angleterre et en Allemagne, Bakounine comptait sur les hordes de la jeunesse déclassée, la masse paysanne et même la canaille. Et tandis que Marx tenait pour la centralisation, qu'il trouvait déjà en vigueur dans l'organisation économique du siècle et dans les États de son époque, Bakounine prêchait le fédéralisme qui avait été le principe de l'organisation de l'époque précapitaliste. Aussi Bakounine avait-il le plus grand nombre de partisans dans des pays où le capitalisme avait encore peu évolué, comme l'Italie, l'Espagne et la Russie. La phalange de Marx au contraire se recrutait dans des pays capitalisés de fond en comble et comprenant un sérieux pourcentage de prolétariat industriel. Les deux hommes représentaient deux phases successives de l'évolution. De plus, l'un des deux, Bakounine, voyait plutôt dans l'homme le « sujet » de l'histoire, un révolutionnaire spontané qui n'a besoin que d'être lâché pour faire la besogne historique, l'autre, par contre, Marx, voyait dans ce même homme l'« objet » auquel il faut d'abord enseigner à agir avant de le lancer dans son rôle. Ces deux conceptions auraient pu se concilier, car c'est en les amalgamant qu'on obtient le vrai portrait de l'homme dans l'histoire. Malheureusement, il y avait trop d'intolérance chez les deux chefs. Ennemis sur le terrain de l'idée, ils s'en tinrent d'abord à la querelle « objective ». Mais, leur tempérament aidant, l'antagonisme politique ne tarda pas à dégénérer en hostilité personnelle.

Les hostilités « objectives » commencèrent par le geste de Marx qui fit refuser par le conseil à l'Alliance de la Démocratie Sociale l'entrée de l'Internationale. Marx – que ce fût à tort ou à raison – voyait dans l'Alliance une société rivale et redoutait qu'il n'y eût bientôt, au cas où on l'accepterait, deux conseils généraux, deux congrès et, d'un mot, deux Internationales au monde. C'était une pensée qu'il ne pouvait supporter. Et ce fut peut-être la raison pour laquelle il rétrécit tant le cadre de l'association si hospitalière d'ordinaire. En tout cas, sur ses exigences, le Conseil général réclama que la section de Genève, qui avait apporté les propositions de l'Alliance, renonçât à l'idée de former un comité central particulier à cette Alliance et à tenir des congrès personnels. Genève accepta et la section fut adoptée. Mais Marx et Engels se méfièrent des Genevois qui avaient Bakounine à leur tête. Ils se sentaient gênés par une opposition que nulle formalité ne pourrait supprimer. Aussi soupçonnèrent-ils constamment Bakounine de poursuivre, comme devant, l'exécution de projets mystérieux et de vouloir faire de la section de Genève le siège d'une ligue secrète qui s'établirait fortement au sein de l'Internationale pour la faire sauter un jour. Ils tremblaient pour leur souveraineté.

La situation se compliquait de l'impossibilité de concilier les programmes de l'Alliance et de l'Internationale. Celui de Bakounine n'était pas, comme le prétendait Marx, furieux, « un salmigondis de vieux clichés, un bavardage sans substance, un chapelet de pensées vides, une insipide improvisation ». Il s'adressait seulement d'un autre point de vue aux masses ouvrières d'Europe. Il avait un but fort précis. Mais c'était d'abord le moyen qui occupait Marx.

« Il se disait: voici l'âme ouvrière telle que la donnent les circonstances économiques; il faut choisir parmi tous les moyens ceux qui répondent aux forces de cette même âme ouvrière pour la placer dans des conditions qui lui infusent une nouvelle vigueur. La première des choses à faire est de lui montrer sa puissance en éveillant sa conscience de classe; le reste suivra de lui-même. Le programme de l'Alliance, du moins suivant l'opinion de Karl Marx, voulait commencer par la fin; ses méthodes d'éducation mettaient la charrue avant les bœufs et dérangeaient la méthode Marx. »

Les craintes qu'il avait que Bakounine ne visât à supplanter son Internationale furent entretenues par le fait que le Russe avait réussi, grâce à son active propagande, à gagner du fond de Genève un grand nombre de partisans jusque dans le Jura de Berne et de Neuenbourg chez les artisans horlogers et les tailleurs de pierres fines. C'étaient déjà des initiés; un médecin du nom de Coullery avait fondé à La Chaux-de-Fonds en 1865 une section de l'Internationale qui comptait quatre à cinq cents membres. Ces ouvriers intelligents, – dirigés par un professeur de l'école industrielle du Locle, James Guillaume, élève de Hegel – étaient fédéralistes en qualité de Suisses et de prolétaires indépendants dans leur travail, athées par défi pour Genève et ses momeries intolérables, et révolutionnaires par misère matérielle et religiosité refoulée. Bakounine eut en eux de fidèles partisans. Il réunit leurs groupes en Conseil fédéral, les dota d'un hebdomadaire intitulé *l'Égalité*, et créa un foyer actif de propagande. De Londres on put croire qu'il cherchait à atteindre par un détour ce qu'il n'avait pu obtenir en passant par la voie directe. Au Congrès de l'Internationale qui eut lieu à Bâle les 5 et 6 septembre 1869, Bakounine ne fut plus seul pour faire front aux troupes marxistes, il fut couvert par une phalange résolue.

Ses idées sur le droit d'héritage et la propriété commune de la terre ne triomphèrent pas à vrai dire sur le point de vue du Conseil général qui était représenté par Marx, mais son influence avait crû, c'était un fait indéniable. On le vit bien quand on discuta de la légifération directe du peuple. Voici ce que Bakounine rapporte à ce sujet:

« Au Congrès de Bâle, pour la première fois, on vit venir des délégués de l'Allemagne, de l'Autriche et de la Suisse allemande, qui se présentèrent en grand nombre, supérieurement organisés, et qui appartenaient tous au parti patriote, unitaire et pangermaniste dénommé Parti Ouvrier de la Démocratie Socialiste Allemande. Poussés par Marx, et les marxistes, et manœuvrant comme un seul homme sous la consigne, les délégués allemands et Suisses allemands proposèrent au Congrès de Bâle un programme politique qui, s'il eût abouti, aurait renversé de fond en comble le vrai programme de

l'Internationale et aurait fait de cette association un instrument du radicalisme bourgeois. Leur projet fut vivement soutenu par tous les délégués anglais et allemands du Conseil général. Par bonheur les Latins furent en majorité; le projet des Allemands fut rejeté; *inde ira*.»

Il y avait longtemps que les ennemis de Bakounine travaillaient à miner sa position. On combattait son influence croissante par un déluge de soupçons et de calomnies. Le plus ardent à cet ouvrage était Borckheim, problématique littérateur, qui rendait depuis des années des services d'argent à Marx et qui poursuivait Bakounine des fureurs de sa russophobie. En 1868, il l'avait encore attaqué de la plus haineuse façon dans l'hebdomadaire de Liebknecht. Bebel écrivait en même temps dans une lettre à J. Ph. Becker que Bakounine « était probablement un agent du gouvernement russe ». Et Liebknecht répandait le bruit que Bismarck avait acheté Schweitzer et que Bakounine était à la solde du tsar. Moïse Hess avait pris part à cette ténébreuse campagne en répandant le soupçon partout. Bakounine réussit pourtant au Congrès de Bâle à mettre Liebknecht au pied du mur et à imposer la formation d'un tribunal d'arbitrage qui enquêterait sur la question. Liebknecht n'avait naturellement aucune preuve et s'en tira en parlant de méprises et de fausses interprétations. Le jury reconnut à l'unanimité que l'Allemand avait agi avec « une légèreté coupable » et le contraignit à rédiger pour Bakounine un papier qui constituait une réparation d'honneur. Les frères ennemis se tendirent la main avant le congrès et Bakounine se servit du papier pour allumer sa cigarette.

Rien n'est plus naturel que de voir Bakounine se défendre des calomnies qu'on avait portées contre lui. Ce qui paraît moins normal, c'est la violence des réactions qu'elles provoquaient dans son âme. Car les soupçons et les cancans sont chose courante dans une époque de telle fermentation et surtout dans un nid de révolutionnaires où l'espionnage dépose toujours sa petite couvée. Bakounine – on le sait maintenant, mais on l'ignorait à l'époque – avait effectivement dans la nuit de son passé un endroit terriblement sensible dont le souvenir le faisait frémir. En 1851, alors qu'il était enfermé à la forteresse Saint-Pierre et Saint-Paul, les nerfs ruinés, l'âme épuisée,

il avait rédigé à la demande du tsar une « confession » dont il attendait sa grâce. Il avait dû raconter là son passé révolutionnaire; c'était, d'après ce qu'il écrivit lui-même à Herzen, une sorte de « Fiction et Réalité », morceau romantique et trompeur, calculé pour égarer les autorités, un papier humiliant, plein de larmes hypocrites et d'une servilité menteuse, mais qui ne trahissait personne et ne livrait aucune espèce de nom, « un chef-d'œuvre de machiavélisme » pour employer l'expression de Polonski. Il n'en obtint aucun succès. Le tsar Nicolas Ier n'en fut pas satisfait et déclara que Bakounine « devait rester jusqu'à nouvel ordre dans l'endroit où il se trouvait ». Quand le prisonnier obtint enfin, à la mort de ce souverain, « la liberté d'aller en Sibérie », il se rappela avec une profonde honte, avec angoisse et avec désespoir, ce mystérieux document qui le poursuivait comme un fantôme. Il redoutait à tout instant qu'on le publiât et se sentait déjà livré au ridicule, au dégoût et au déshonneur. Cette crainte le rendait nerveux et irritable. Et d'autant plus que les émissaires de la police russe le menaçaient partout où il apparaissait pour travailler à la révolution de publier cette confession qu'on avait fait imprimer et brocher; partout on agitait ce spectre sous ses yeux: en Suède, à Lyon, en Italie. Aussi Bakounine pensait-il que le bruit en était parvenu par l'entremise de mouchards jusqu'aux oreilles de l'Internationale et redoutait-il affreusement le jour où, son secret découvert, son nom de révolutionnaire serait couvert d'une honte éternelle.

Mais en fait nul de ses ennemis n'avait connaissance de l'histoire. Ils n'en étaient pas moins ardents à le calomnier. Liebknecht lui-même ne profita que peu de mois de la leçon qu'il avait reçue. Marx s'acharna, reprit ses insinuations et continua à salir son rival dans sa correspondance secrète et ses informations confidentielles. Ce qui ne l'empêchait pas d'accepter l'aide sordide d'un douteux individu, un Russe du nom de Utin, qui avait cherché au début à s'imposer à Bakounine « par de vaniteux bavardages », puis, évincé, s'était retourné contre lui et le salissait tant qu'il pouvait de ses commérages. Quand Bakounine eut transporté ses pénates de Genève à Locarno, cet Utin réussit à force d'intriguer à provoquer

une scission de la section genevoise et à faire tomber dans ses mains la rédaction de *l'Égalité*. Il se fit même l'instrument de la politique du Conseil général avec la protection de Karl Marx. Sur la foi de ses informations, le 28 mars 1870, Marx adressa au président du parti ouvrier d'Eisenach, qui avait été fondé par Bebel et Liebknecht en 1869 pour concurrencer le groupe de Schweitzer, une lettre confidentielle dans laquelle non content de réchauffer une fois de plus des calomnies réfutées depuis longtemps, il ajoutait encore au sujet de Bakounine de « nouvelles révélations ». Bakounine, d'après ce texte, aurait, par de sombres manœuvres, hérité une subvention de 25 000 francs par an qu'un parti russe panslaviste et prétendument socialiste, eût versé au défunt à des fins de propagande. Naturellement, l'histoire était entièrement fausse. Mais elle caractérise bien les méthodes qu'on employait dans cette guerre fratricide.

Il faut constater cependant que Bakounine ne riposta jamais avec les armes déloyales dont on se servait contre lui. Ce que Mehring dit de ses articles – qu'on « y chercherait vainement la moindre trace de venin contre Marx ou le Conseil général » – vaut également pour toute son attitude envers cette campagne fielleuse. Bien mieux, malgré les pires expériences, il avait conservé dans le cœur tant de noblesse et d'impartialité qu'il pouvait écrire de Marx, le 28 janvier 72, aux internationalistes de Romagne:

« Pour le bonheur de l'Association il s'est trouvé à Londres un groupe de personnes qui lui ont témoigné le plus grand dévouement après avoir été déjà ses véritables fondateurs. Je veux parler du petit cercle d'Allemands dont Marx est le chef. Ces gens me regardent comme leur ennemi et me dénigrent tant qu'ils peuvent. Ils se trompent du tout au tout. Je ne suis rien moins que leur ennemi, et ce m'est au contraire une vive satisfaction que de pouvoir leur rendre justice. J'en ai fréquemment l'occasion, car je les trouve aussi importants qu'estimables; ils unissent aux qualités de l'intelligence et du savoir un dévouement passionné et une fidélité inébranlable à la cause prolétarienne, dévouement et fidélité prouvés par vingt ans de travaux. Marx, en matière d'économie et de socialisme, est le plus grand érudit de l'époque. J'ai rencontré au cours de ma vie bien des savants, je n'en ai pas connu qui le

fût plus que lui. Engels, qui est en ce moment secrétaire du mouvement pour l'Italie et pour l'Espagne, est son élève et son ami; une intelligence remarquable. Dès 1846 et 48 ils avaient fondé à eux deux le Parti Communiste allemand; depuis ce temps ils n'ont cessé de travailler dans le même esprit. C'est Marx qui a rédigé les belles et profondes considérations des statuts généraux et qui a donné corps aux aspirations instinctives de tout le prolétariat en concevant en 63 et 64 l'idée de l'Internationale et en proposant de la créer. Ce sont là de magnifiques services et il serait ingrat de notre part de les oublier. »

On se demande en lisant ce texte comment, dans de telles conditions, Bakounine pût rompre avec Marx. Il l'explique dans la même lettre.

« Marx veut fonder un communisme autoritaire et centralisateur. Il veut ce que nous voulons nous-mêmes: le triomphe de l'égalité dans le domaine économique et social; mais il le veut dans l'État, par l'État, par le moyen d'un gouvernement très fort, je dirais même despotique, c'est-à-dire au prix de la liberté. Son idéal économique est un État propriétaire des moindres parcelles du sol et maître de tout le capital, qui fera cultiver la terre par des équipes agricoles bien payées sous le contrôle de ses ingénieurs et qui régnera sans réserve sur toutes les associations industrielles et commerciales.

Nous désirons le même triomphe de l'égalité sociale et économique, mais par la suppression de l'État et de tout ce qu'on appelle encore droit juridique et qui n'est, de notre point de vue, que la négation du droit humain. Nous voulons rebâtir aussi la société, réaliser l'union des hommes, mais nous ne voulons pas procéder par une méthode qui parte d'en haut en s'appuyant sur l'autorité renforcée de fonctionnaires, d'ingénieurs, d'employés et de savants officiels, nous procéderons de bas en haut par la libre fédération des associations ouvrières délivrées du joug de l'État.

Vous voyez que deux théories peuvent difficilement s'opposer plus diamétralement que les nôtres. Mais il existe encore entre nous un autre élément de discorde, d'ordre personnel celui-là.

Marx a deux horribles défauts: il est vaniteux et jaloux. Il n'a abominé Proudhon que parce que le grand nom de cet homme et sa juste réputation semblaient lui porter préjudice. Il n'est rien de laid qu'il n'ait écrit contre Proudhon. Marx est personnel jusqu'à la folie. Il dit « mes idées » et ne veut

pas comprendre que les idées n'appartiennent à personne et que si l'on cherchait on trouverait sûrement que les meilleures et les plus grandes sont précisément le produit du travail instinctif de tous [...] Marx, qui avait déjà un penchant spontané à l'adoration de soi-même, a été définitivement gâté par l'adulation de ses élèves qui ont fait de lui une sorte de pape; or rien n'est pire pour la santé morale et intellectuelle d'un homme, même intelligent, que d'être idolâtré et tenu pour infaillible. Tout cela a rendu Marx encore plus personnel de sorte qu'il abhorre maintenant quiconque ne courbe pas la tête à son passage.»

L'irréductible antagonisme des doctrines et l'insurmontable aversion que les deux hommes éprouvaient l'un pour l'autre devaient creuser un abîme effrayant entre les œuvres de leurs vies. Leur séparation ne fut au fond que le déchirement violent de deux frères; leur haine était à base d'amour. Aussi séparation et haine furent-elles douloureuses, meurtrières, incurables.

GUERRE ET COMMUNE

La première moitié de 1870 se passa en querelles, en luttes intestines, en jalousies, rivalités et polémiques interminables entre l'Alliance et l'Internationale, surtout dans les deux camps ennemis qui se partageaient le Jura.

Le maximum de dissension fut atteint au Congrès latin de l'Alliance qui se tint à La Chaux-de-Fonds le 4 avril 1870 et au cours duquel éclatèrent des divergences si violentes que l'assemblée dut se scinder et que la majorité et la minorité allèrent siéger isolément. Le Congrès de l'Internationale devait avoir lieu à Paris. Mais la police bonapartiste sévissait à ce moment-là avec la dernière rigueur contre les membres de l'Internationale, et le Conseil général préféra convoquer ses gens à Mayence.

La réunion devait avoir lieu le 5 septembre. La guerre franco-allemande éclata au mois de juillet. Dans une adresse du Conseil général en date du 23 juillet, Marx définit son attitude en face de cet événement qui se présentait comme la conséquence de 1866:

« Une édition revue », disait-il, « du coup d'État de 1837. » Il fut sévère pour la Prusse.

« S'il s'agit pour l'Allemagne d'une guerre défensive, qui a mis la Prusse dans une situation où elle soit contrainte de se détendre ? Qui a rendu possible à Napoléon de faire la guerre à l'Allemagne ? La Prusse. Avant Königgrätz Bismarck a conspiré avec Bonaparte, et après on ne peut pas dire qu'il ait opposé à une France asservie une Allemagne libre; il a seulement ajouté aux beautés naturelles de son ancien système les raffinements du Second Empire, de sorte que le régime bonapartiste a fleuri désormais des deux côtés du Rhin. Qu'aurait-il pu en sortir d'autre que la guerre ? »

Et quel enseignement, demandait encore Marx, quel enseignement les classes ouvrières devaient-elles tirer de cette aventure ? Elles devaient s'attacher fortement à empêcher cette guerre dite de défense de se transformer en guerre d'annexion.

« Si la classe ouvrière allemande permet à la présente guerre de perdre son caractère strictement défensif et de dégénérer en un combat dirigé contre le peuple français, la victoire sera aussi funeste que la défaite. »

Dans une seconde adresse datée du 9 septembre, Marx montrait que l'Allemagne n'avait aucun droit historique à faire valoir sur l'Alsace-Lorraine et qu'elle n'avait pas besoin de ces provinces pour se protéger contre la France.

« Si les limites doivent être déterminées par les intérêts militaires les prétentions ne cesseront jamais, car toute ligne stratégique est nécessairement imparfaite et peut être perfectionnée par un supplément d'annexions; jamais on ne pourra d'ailleurs déterminer d'une façon définitive et équitable une frontière stratégique, parce qu'étant imposée au vaincu elle contiendra toujours le germe de nouvelles hostilités. »

Enfin, Marx insista particulièrement sur les intérêts de la classe ouvrière qui exigerait, après la fin de la guerre, des égards qui lui seraient dus.

« La classe ouvrière allemande a soutenu énergiquement une guerre qu'il n'était pas en son pouvoir d'empêcher; elle l'a soutenue uniquement pour l'indépendance de l'Allemagne et pour délivrer toute l'Europe du cauchemar du Second Empire. Ce sont les ouvriers qui, joints aux paysans, laissant à leur foyer des familles affamées, ont fourni la chair d'armées héroïques. Décimés pendant le combat par les batailles ils seront encore décimés par la misère à leur retour. Ils ne demandent pas autre chose qu'une garantie qui leur assure que leur sacrifice n'est pas vain, qu'ils ont conquis leur liberté, que les victoires qu'ils ont remportées sur les armées bonapartistes ne se transformeront pas, comme en 1815, en une défaite du peuple. Comme première de ces garanties ils réclament une paix honorable pour la France et demandent qu'on reconnaisse la République française. La classe ouvrière de France, mise dans des circonstances extrêmement difficiles, n'a pas à recommencer le passé, mais à bâtir l'avenir. Puisse-t-elle utiliser avec calme et fermeté les moyens que lui donne la liberté républicaine pour s'organiser complètement. Elle puisera dans ces travaux de nouvelles et gigantesques forces pour la restauration de la France et pour notre tâche commune: l'émancipation du prolétariat. C'est de sa puissance que dépend le destin de la République. »

Mais, la république proclamée, le gouvernement n'était pas pour autant entre les mains de la classe ouvrière; l'intérêt bourgeois régnait seul et se préoccupait surtout de savoir qui paierait le tribut à la Prusse. La classe bourgeoise était fermement résolue à n'assumer à aucun prix les charges qui résultaient de la guerre et à s'en décharger sur le prolétariat. Elle s'entendit à cette fin avec la bourgeoisie allemande, qui était son ennemie de la veille, sur le dos de la classe ouvrière, qui avait été son alliée. Les négociations Thiers-Bismarck eurent pour résultat de placer les ouvriers français en face d'un dilemme impérieux qui exigeait d'eux ou la bourse ou la vie. Le prolétariat de Paris, avant-garde de la classe ouvrière française, répondit à cette exigence en organisant la Commune. Il repoussa ses adversaires jusqu'à Versailles et se prépara à vaincre ou à mourir.

Le 19 mars paraissait à Paris le *Journal Officiel de la Commune*, qui publiait dès le lendemain les lignes suivantes:

« En face de la défaite et de la trahison des classes régnantes, le prolétariat de Paris a compris que l'heure avait sonné pour lui de sauver la situation en s'assurant lui-même la direction des affaires publiques [...] Il a compris qu'il est de son devoir et de son droit de se rendre maître de son destin et de prendre le pouvoir en main. »

Marx fut enthousiasmé de cette résolution.

« Quelle souplesse chez ces Parisiens ! » écrivait-il à Kugelmann le 12 avril, « quelle initiative historique ! Quelles ressources d'abnégation ! Après six mois de famine et de désolation, plus imputables à des traîtres qu'aux violences de l'ennemi, ils se soulèvent sous les baïonnettes prussiennes comme s'il n'y avait jamais eu de guerre entre la France et l'Allemagne et que l'ennemi ne fût pas aux portes de Paris. L'histoire n'avait jamais offert un tel exemple de grandeur. »

Aux élections de la Commune de Paris, qui eurent lieu le 28 mars, 72 socialistes passèrent, dont 17 membres de l'Internationale, qui furent grossis au second vote d'un certain nombre d'autres élus, mais sans pouvoir former une majorité. Ce furent blanquistes et radicaux qui déterminèrent la tactique. Et, bien qu'on pût trouver encore dans tous les postes importants des gens de l'Internationale qui se distinguaient par leur conscience et leur capacité, l'influence politique de l'association marxiste se limita à des conseils occasionnels.

« La Commune se composa de conseillers municipaux élus au scrutin universel dans les divers arrondissements de Paris. Ils étaient responsables et amovibles. Ce fut surtout dans la classe ouvrière ou parmi ses représentants connus qu'ils se recrutèrent. La Commune ne devait pas être un parlement, mais un corps qui, tout à la fois, travaillerait, légiférerait et ferait exécuter les lois. La police, jusqu'alors instrument du gouvernement, fut dépouillée immédiatement de tout caractère politique et transformée en instrument responsable et amovible de la Commune. Il en fut de même des employés de toutes les administrations. Les frais de représentation des grands dignitaires officiels disparurent en même temps que ces dignitaires eux-mêmes. Les services publics cessèrent d'être la propriété privée du gouvernement central. Toutes les initiatives qui avaient été jusqu'alors assumées par l'État relevèrent désormais de la Commune au même titre que l'administration municipale.

La multiplicité des intérêts qui se trouvèrent exprimés dans la Commune prouve qu'elle représentait une forme politique capable d'une grande extension alors que toutes celles qui l'avaient précédée étaient essentiellement oppressives. Son vrai secret était de constituer un gouvernement de la classe ouvrière, le résultat de la lutte de la classe qui produit contre la classe qui possède, la forme de gouvernement qui permettrait la libération du travail.

La classe ouvrière n'a pas demandé de miracles à la Commune. Elle n'a pas cherché à lui faire imposer des utopies toutes préparées par un décret de la violence populaire. Elle sait que pour préparer son émancipation et, avec elle, cette existence supérieure à laquelle tend irrésistiblement toute la société moderne sous l'impulsion du développement économique, elle sait que pour amener cette émancipation il lui reste à fournir encore un long combat et à passer par bien des phases historiques qui transformeront les circonstances et les hommes. Elle n'a pas à réaliser des idéaux; elle n'a qu'à mettre en liberté les éléments de la nouvelle société qui se sont déjà développés dans le sein de la société bourgeoise. Hautement consciente de sa mission et héroïquement résolue à s'en montrer digne dans ses actes, elle peut se contenter de sourire des lourdes ironies des laquais de la presse et de la protection des doctrinaires bienveillants qui l'assiègent de leurs lieux communs, de leurs marottes ignorantes et de leurs oracles imbéciles sur le ton de l'infaillibilité.

Quand la Commune de Paris prit en main la direction de la révolution, quand de simples ouvriers osèrent pour la première fois prendre leur part du privilège de gouverner qui avait été jusqu'alors l'apanage de leurs « supérieurs naturels », et, dans des circonstances d'une difficulté sans exemple, faire leur travail modestement, consciencieusement, efficacement, le vieux monde fut pris de convulsions de rage en voyant flotter le drapeau rouge, symbole de la République du travail, au sommet de l'Hôtel de Ville.

On voit se mêler, dans toute révolution, aux authentiques représentants du mouvement, des gens d'un autre caractère. Certains d'entre eux sont les survivants de révolutions précédentes auxquelles leur personnalité est restée liée intimement; sans compétence dans le nouveau mouvement, ils possèdent encore cependant une grosse influence sur le peuple qui se souvient de leur caractère et de leur courage ou simplement de leur légende. D'autres ne sont que des hurleurs qui ont passé de longues années à répéter les mêmes phrases déclamatoires contre le gouvernement du jour et ont usurpé savamment une

réputation de purs révolutionnaires. Le 18 mars amena lui aussi des gens de ce genre sur la scène; il y en eut même dans des rôles de premier plan. Ils contrarièrent la véritable action de la classe ouvrière comme ils avaient déjà entravé le développement complet des révolutions précédentes. Ils constituent un mal inévitable; c'est le temps qui débarrasse d'eux; mais la Commune précisément n'eut pas ce temps. »

Une série de graves erreurs tactiques, l'absence de ferme orientation et un manque de décision dans l'action révolutionnaire se joignirent aux dissensions intestines pour empêcher la Commune de faire face à sa mission. Les Versaillais eurent le dessus.

« Pourquoi », écrivait Marx au professeur Beesly, « pourquoi les gens de la Commune n'ont-ils pas écouté mes avertissements ! Je leur conseillais de fortifier le côté nord des hauteurs de Montmartre, le côté prussien, et ils avaient encore le temps de le faire; je leur prédisais que, s'ils ne voulaient pas, ils tomberaient dans une souricière; je leur dénonçais Pyat, Grousset et Vésimier; je leur demandais d'expédier immédiatement à Londres tous les papiers qui pouvaient compromettre les membres de la Défense nationale pour faire échec à la sauvagerie des ennemis de la Commune; le plan de Versailles en eût été gêné. »

On ne fit pas ce que demandait Marx; et la Commune fut surprise et massacrée dans les derniers jours du mois de mai de 1871 par la bourgeoisie parisienne et par les troupes de Versailles.

« La civilisation et la justice bourgeoises éclatent dans toute leur orageuse lumière dès que les esclaves de l'ordre bourgeois se révoltent contre leurs maîtres. On voit alors cette civilisation, on voit alors cette justice apparaître sous leur vrai jour: sauvagerie et déchaînement de vengeance. Tout nouvel épisode de la lutte de classe entre les possesseurs de la richesse et les gens qui la leur procurent fait apparaître plus crûment cette vérité. Les cruautés des bourgeois de 48 ne sont rien en comparaison de l'indicible vilenie de 71. »

« Pour trouver un pendant à l'attitude de Thiers et de sa meute sanguinaire il faut remonter au temps de Sylla et des deux triumvirats romains. Même carnage massif et à froid; même mépris pour l'âge et le sexe des victimes; mêmes massacres de prisonniers, mêmes proscriptions, mais cette fois-ci contre une

classe tout entière; même chasse aux chefs, mêmes curées pour que personne n'en réchappe; mêmes prétextes pour satisfaire les rancunes personnelles avec les autres; même indifférence dans le carnage pour les ennemis ou les neutres. Une seule nuance: les Romains n'avaient pas de mitrailleuses pour expédier les proscrits par paquets, ils n'apportaient pas « la loi dans leurs mains » et n'avaient pas la bouche pleine du mot de « civilisation ». »

Quelques jours après que la Commune eut été étouffée dans le sang des ouvriers parisiens, Marx proposa à l'Internationale le texte d'une adresse au sujet de cette guerre civile; c'était une relation splendide dictée par la passion de la révolution et la maîtrise souveraine de l'histoire. Nous lui avons emprunté les citations ci-dessus. Rapport et critique à la fois, justification du passé et manifeste agitatoire, elle trace un tableau bouleversant de cette éruption volcanique qui apparaît comme un fait unique dans l'histoire des révolutions, elle défend « l'honneur et le droit de la Commune contre l'infamie et l'iniquité de ses adversaires », elle sonne la guerre comme une fanfare dont le tonnerre retentira dans les lustres et dans les siècles.

FIN DE L'INTERNATIONALE

La Commune laissa une triple leçon au prolétariat européen. Elle lui montra d'abord que la guerre aux bourgeois ne devait pas s'épuiser en épisodes économiques, mais se déployer carrément sur le champ de bataille politique. Ensuite que ce combat ne pouvait être mené dans les nations bourgeoises qu'au sein même du Parlement auquel les ouvriers devraient trouver accès par le scrutin universel. Enfin que l'effort devait porter principalement en Allemagne où la classe ouvrière était en plein essor politique.

Marx reconnut la nouvelle situation avec une grande clairvoyance.

« La lutte de la classe ouvrière contre la classe capitaliste et son État », écrivait-il à Kugelmann « est entrée dans une nouvelle phase depuis les combats

de Paris. Quelle que soit l'évolution des choses on a gagné un nouveau point de départ d'une importance universelle. »

Et il fit immédiatement face à la nouvelle situation.

Il prévoyait que les partisans de Bakounine allaient le gêner considérablement. Car plus il dégageait clairement la ligne de sa politique, plus il visait nettement à la conquête de l'État, et non pas à sa destruction, plus Bakounine et sa phalange devaient le combattre comme traître à la révolution. Aussi décida-t-il de faire table rase et d'écraser le parti du Russe.

À cet effet, au lieu d'un congrès ordinaire, il convoqua une conférence à Londres, sans tenir compte des protestations de Genève, « foyer de l'intrigue et de la discorde ». Les membres de la conférence furent triés sur le volet. Comme le Conseil général en fournissait treize à lui seul, auxquels ne risquaient de s'opposer que dix délégués de l'extérieur, Marx était sûr de gagner d'avance. On travailla donc « d'arrache-pied » du 17 au 25 septembre. Pour commencer, on renforça les pouvoirs dictatoriaux du Conseil général contre les organisations récalcitrantes. Quand ce fut acquis, on procéda au revirement. Les statuts de l'Internationale disaient dans leur texte authentique que le grand but de l'organisation était l'émancipation économique et que toute action politique, simple moyen d'y parvenir, était subordonnée à ce but. La conférence décida d'adopter au contraire une résolution qui s'exprimait ainsi:

« Considérant qu'en face de la puissance de la classe possédante le prolétariat ne peut se présenter lui-même comme classe que s'il s'organise en parti politique opposé à tous ceux de la classe possédante; que cette organisation du prolétariat en parti politique est indispensable au triomphe de la révolution sociale et de son grand but, qui est de supprimer toutes les classes; que l'Union des forces ouvrières qui a été déjà réalisée pour les luttes économiques doit également servir de levier pour soulever les masses prolétariennes contre la puissance politique de leurs exploiteurs; la conférence rappelle aux membres de l'Internationale que, dans la situation de combat où se trouve la classe ouvrière, son activité politique doit être indissolublement liée à son activité économique. »

Cette résolution traçait définitivement la limite que ne pourrait franchir Bakounine. La commission, dont fut chargé Utin, de réunir un dossier contre le Russe, ne fut plus qu'un geste de forme destiné à dissimuler la sauvage résolution de chasser Bakounine à tout prix.

Le premier résultat de cette conférence de Londres fut de resserrer plus étroitement les rangs de l'opposition. Les Jurassiens, au Congrès de Souvillier, décidèrent de se constituer en Fédération Jurassienne et d'adresser une circulaire à tous les membres de l'Internationale pour protester contre les décisions de Londres et exiger la convocation d'un congrès. La circulaire fut vivement approuvée en Italie et en Espagne et rencontra de vives sympathies en France, en Belgique et en Amérique. À Londres, les relations s'étaient beaucoup relâchées entre les Trade-Unions et le Conseil général; elles avaient même fini par cesser complètement; Odger, Lucraft et d'autres chefs s'étaient retirés de l'Internationale. Le nouveau Conseil fédéral qu'avait nommé la conférence de Londres entra vite en violent conflit avec le Conseil général, au sein duquel se forma une minorité qui déclara la guerre au reste. Eccarius avait abandonné son poste de secrétaire général et s'était brouillé avec Marx qui l'accusait de conspirer avec les fédéralistes américains. Jung se querellait avec Engels qui s'était établi à Londres depuis 1870 et faisait partie du Conseil. Et Haies, le nouveau secrétaire général, chef du Conseil Fédéral créé par la conférence de Londres, se liait, en dépit du Conseil général, avec la direction de la fédération espagnole qui partageait les opinions de l'Alliance et avait prononcé l'exclusion de Lafargue, le propre gendre de Karl Marx. Le foyer de l'Internationale, le quartier général du mouvement, était aussi fortement menacé à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Ce fut sous ces tristes auspices que le Congrès fut convoqué à La Haye le 2 septembre 1872.

« Il s'agit de vie ou de mort pour l'Internationale », écrivit Marx à Kugelmann. « Avant de partir je veux au moins les protéger contre l'influence des éléments de dissolution. L'Allemagne devra donc avoir le plus de représentants possible. Écris à Hepner que je le prie de te charger d'un mandat de délégué. »

Il préparait méthodiquement, comme on le voit, la formation de ce nouveau Congrès. Il avait l'intention de livrer à Bakounine une bataille décisive et d'exclure du sein de l'Internationale tous les éléments dangereux. Cette épuration opérée, il avait l'intention de se retirer du Conseil.

Soixante-sept délégués se présentèrent à La Haye. Deux mandats furent invalides. Marx se délégua en personne comme représentant du Conseil général; il avait de plus trois mandats: pour Mayence, Leipzig et New-York. Engels, bien que membre du Conseil, disposait aussi de deux mandats: pour Breslau et, encore, New-York. Marx, en de telles conditions, eut une majorité facile, d'autant plus que les partisans italiens de Bakounine n'avaient pas envoyé un seul représentant. La victoire était assurée d'avance aux marxistes. Bakounine n'était pas présent; les Jurassiens étaient représentés par James Guillaume.

Quant aux décisions du Congrès, dont les débats ne commencèrent vraiment que le quatrième jour, voici ce qui en sortit d'essentiel: les pouvoirs dictatoriaux du Conseil général furent non seulement confirmés, mais encore, sur le désir de Marx qui défendit longuement son point de vue et réunit 36 voix contre 6 (15 membres s'étant abstenus), considérablement accrues. De plus – Marx et Engels craignant une invasion de blanquistes – le siège du Conseil général fut transporté de Londres à New-York. « Mise en demeure de faire son devoir », écrivirent les feuilles françaises, « l'Internationale s'est dérobée. Elle a esquivé la révolution et s'est réfugiée de l'autre côté de l'Océan ». Sur la question de l'action politique on adopta une résolution qui déclarait « indispensable » de « constituer un parti politique au moyen de la classe ouvrière » et faisait de « l'acquisition de la puissance politique le grand devoir du prolétariat ». Enfin une commission qui siégea à huis clos enquêta sur le conflit qui divisait l'Internationale et l'Alliance. Elle constata, en l'absence de Guillaume qui avait refusé de se présenter comme défenseur, que l'Alliance avait agi au sein de l'Internationale comme une société secrète, que Bakounine en était responsable… Et « qu'il avait tenté de s'approprier en tout ou partie la fortune d'un autre », « ce qui était une canaillerie ». Sur quoi elle demanda au

Congrès de prononcer l'exclusion de Bakounine, de Guillaume et de Schwitzguébel. Le Congrès, procédant par appel nominal, chassa donc Bakounine par 27 voix contre 7 et Guillaume par 25 contre 9; il y avait eu 8 abstentions dans le premier cas, 9 dans le second.

Marx avait triomphé de l'adversaire abhorré. Non content de couper entre lui et son rival les liens de la fraternité de parti, il avait encore assouvi sa haine en le déshonorant. Bakounine avait négligé, du moins à en croire le Congrès, de reverser 300 roubles à Marx sur sa traduction du *Capital*; et Marx, ce Marx mêlé à mille sombres affaires et qui avait vécu toute sa vie de l'argent des autres, lui en faisait un cas de pendaison.

Il lui était licite de guerroyer pour une politique objective dont il attendait, à l'exclusion de toute autre, la libération du prolétariat. Il était dans son droit le plus strict en convoquant l'Internationale pour essayer de se délivrer de Bakounine, car Bakounine faisait tout ce qu'il pouvait pour contrecarrer et déprécier sa politique. Mais qu'il se servît pour triompher objectivement de moyens aussi honteux que de souiller l'adversaire, c'est un geste déshonorant qui ne salit pas Bakounine et qui avilit au contraire son auteur. On voit bien là le trait fatal d'un caractère: ni les questions politiques, ni le mouvement ouvrier, ni l'intérêt de la révolution, rien ne passe jamais pour Marx qu'après le souci de sa propre personne. Qu'un concile de révolutionnaires internationaux prêt à faire sauter à la première occasion le code de la propriété personnelle et de la morale bourgeoise, ait chassé, proscrit, expulsé, sur la dénonciation de son chef, le plus génial, le plus héroïque, le plus fascinant de ses membres sous le prétexte d'une infraction aux lois bourgeoises de la propriété, c'est une des plus sanglantes plaisanteries de l'histoire.

Une victoire ainsi forcée ne pouvait porter aucun fruit. Du moment qu'on faisait des organisations ouvrières de chaque pays des partis politiques auxquels on assignait un champ de travail dans le cadre de leurs gouvernements respectifs, l'Internationale n'avait plus de raison d'être. L'autonomie nationale des partis ouvriers ne pouvait en effet que s'irriter au début de sentir son action dirigée par une centrale étrangère. Bakounine l'avait prévu.

« Je tiens M. Marx », écrivait-il dans la *Liberté* de Bruxelles au mois d'octobre 1872, « pour un révolutionnaire très sérieux, bien qu'il ne soit pas toujours très franc. Il désire sincèrement le soulèvement des masses et je me demande comment il se peut faire qu'il ne voie pas que l'instauration d'une dictature universelle, collective ou individuelle, qui exécute en quelque sorte dans la révolution mondiale les fonctions d'ingénieur en chef, régularisant, dirigeant à la façon d'une machine le mouvement insurrectionnel des masses de tous les pays, je ne comprends pas comment il peut ne pas voir que cette dictature suffirait seule à paralyser et fausser tout mouvement populaire. Quel homme, quel groupe d'hommes, et si génial soit-il, pourrait-il se flatter de saisir dans son ensemble cette foule énorme d'intérêts, de tendances et d'actions diverses qui se nuancent à leur façon suivant le pays, la province, la localité, la profession des individus, et dont l'ensemble formidable, réuni mais non uniformisé par une grande aspiration commune et quelques principes devenus clairs aux yeux de la foule, constitue la future révolution sociale ? »

De fait, avec le temps, Marx perdit presque entièrement la direction des relations que l'Internationale avait nouées. On vit bien qu'on avait eu tort de transporter le Conseil général à New-York. L'Internationale londonienne ne fut plus qu'un tas de décombres autour duquel un essaim de roitelets vint se disputer le commandement. Marx n'échappa que par miracle à la vengeance du destin; il faillit être exclu, et, au dernier Congrès, qui fut convoqué à Genève et débuta le 8 septembre 1874, il fallut « faire surgir du sol » la moitié des trente délégués: il dut avouer le fiasco complet de la réunion et l'effondrement de l'Internationale.

Mais il ne put se décider à quitter la tribune sans verser une dernière ordure sur Bakounine. Le Congrès de La Haye avait chargé la commission d'enquête de publier le résultat de ses travaux. Comme elle ne l'avait pas fait, ce fut Marx qui s'en chargea lui-même avec l'aide d'Engels et Lafargue. Ce mémoire parut sous le titre suivant: *L'Alliance de la Démocratie Sociale et l'Association Internationale des Ouvriers*. Mauvais pamphlet dont chaque ligne est une traîtrise, chaque affirmation un mensonge, chaque argument un faux, chaque mot une déloyauté. Il montre d'effrayante façon combien le génie polémique de Marx, qui avait brillé autrefois d'une lumière si

rayonnante, avait pu être corrompu par des années de rivalités empoisonnées de jalousie, de vanité et d'ambition. Mehring lui-même, si indulgent pourtant, place cet écrit « au dernier rang » de tout ce que Marx a publié.

Bakounine, vieillard souffrant, aux portes de la mort déjà, déçu, brisé, abreuvé d'amertumes, n'a répondu à tant de rage qu'avec une résignation douloureuse.

« Cette nouvelle brochure », écrivit-il à la rédaction du *Journal de Genève*, « est une dénonciation formelle, une dénonciation de gendarme contre une association connue sous le nom d'Alliance. Emporté par une haine horrible, M. Marx n'a pas craint de se souffleter lui-même en assumant publiquement le rôle d'un mouchard calomniateur. C'est son affaire. Libre à lui d'exercer le métier qui lui plaît [...] Tout cela a éveillé en moi le plus grand dégoût de la vie publique. J'en suis las; j'ai passé toute ma vie à combattre, maintenant j'en suis fatigué [...] Que de plus jeunes se mettent à la tâche; pour moi je ne me sens plus la force de rouler le rocher de Sisyphe contre la réaction qui triomphe partout; j'ai peut-être perdu aussi la confiance qu'il y faudrait. Je me retire donc de l'arène et ne demande plus qu'une chose, l'oubli, à mes aimables contemporains. »

Lorsque Bakounine mourut, le 1er janvier 1876, il ne restait plus trace de l'Internationale.

LA GRANDE ŒUVRE

Les pénibles sentiments qu'éveille en nous le spectacle de la haine fratricide de Marx à l'endroit de Bakounine et les verdicts moraux que provoque son attitude ne doivent pas nous tromper sur l'immensité de l'œuvre que représentait la création de l'Internationale ni sur l'importance capitale que nous devons lui attribuer.

Car, bien que ce fût la situation économique qui eût éveillé le besoin de la liberté au cœur des masses prolétariennes qu'elle avait elle-même créées et jetées dans la lice, le cri d'alarme que lança Marx fut cependant une idée de génie dont le mérite lui revient en entier,

tout comme l'idée de mobiliser les forces qui venaient de s'éveiller en stimulant leurs ardeurs isolées par le contact international, geste historique auquel le nom de Marx restera lié dans la suite des temps. Peu importe à l'histoire aux immenses perspectives quel fut le ton de cette fanfare, sur quelle mesure elle fut sonnée. Le chroniqueur est le seul qui s'intéresse encore à ce qu'il put y avoir de juste ou d'erroné, de valable ou non dans les statuts et le programme de ces premiers bataillons du travail. Que Marx ait discerné sûrement la direction qu'il fallait suivre dans le domaine de la théorie et dans celui de l'organisation, c'est un fait qui augmente encore l'admiration que nous devons à sa clairvoyance. Qu'il ait énergiquement combattu toute erreur, empêché toute fausse direction, c'est aussi un mérite, car il a épargné par sa sévérité bien des détours dangereux à la classe ouvrière et de déprimantes déceptions. S'il voulait remplir le devoir dans lequel il voyait sa mission historique, il devait suivre droit son chemin, brutalement, sans s'inquiéter d'honneur, de morale, ni d'amitié. S'il perdait, ce faisant, en tout ou en partie, ce que la morale traditionnelle appelle vertu et dont elle fait l'attribut nécessaire d'une humanité supérieure, c'était certainement le plus grand sacrifice qu'il pût offrir à la victoire de son idée. Car le but de sa longue lutte n'était pas de le faire parvenir à être un homme irréprochable, une noble nature parée de toutes les vertus, mais d'amener au sein des forces contradictoires qui agitaient l'époque où il vivait la victoire de l'intelligence. Il s'agissait de faire triompher la tête sur le cœur, de démontrer la supériorité de l'esprit sur le sentiment dans la conduite des choses humaines.

Marx est en ce point le fils typique de son temps.

L'âge bourgeois est caractérisé, sur le plan idéologique, par le plus grand déploiement de l'individualisme. L'individualité, jusqu'alors amoindrie par des traditions de famille, des restes de féodalité, des relations sociales de toute sorte, fut délivrée au seuil de cette nouvelle phase par la puissance émancipatrice et isolante de l'argent qui lui conféra une indépendance illimitée. Le moi pur, la personnalité absolue naquirent alors, non plus sporadiquement, par exemplaires numérotés, mais en série. Un homme comme Fichte, représentant

classique de l'individualisme philosophique, buvait son premier verre de Champagne le jour où son fils disait « moi ». Le moi est le dernier adieu de l'individu à la communauté, adieu absolu et définitif. La personnalité devient à partir de lui maîtresse unique de l'univers et se reflète dans l'image de la ressemblance divine.

Mais la suprême isolation, coupant toutes les relations d'un être avec le reste des humains, représente pour lui le suprême danger et en même temps la pire forme d'insécurité. Le monde de la communauté faisait face au danger et à l'insécurité par les moyens de la communauté. Quand l'individu s'éveilla et se détacha de la collectivité, il dut, pour subsister sous une menace plus forte, développer, multiplier en lui toutes ses ressources défensives, toutes ses facultés de résistance, tous ses moyens de conservation. Aidé par certains sentiments, certains affects, certaines humeurs, appelant à son secours l'imagination, la suggestion et l'extase, il noua dans cette phase des liens occasionnels avec des communautés passagères ou même purement apparentes. Mais, parvenu à sa constitution complète, à l'isolement absolu, il n'eut plus ces dernières ressources extérieures. Entièrement réduit à lui-même, il perdit ces suprêmes réserves d'énergie. Il libéra l'intelligence et en fit son plus fort pilier.

Ce fut ainsi que la tendance à la rationalisation se fit jour dès le début de la phase bourgeoise. Plus on alla, plus les valeurs intellectuelles prirent d'importance. La religion, expérience humaine jusqu'alors, qui se concrétisait dans les œuvres, ne subsista plus après Luther que sous la forme de foi pure. La nature, création de Dieu, paradis de secrets et de prodiges, se vit prospectée, mesurée, divisée par la science, soumise à des lois et livrée à l'exploitation industrielle. La société qui avait jusqu'alors représenté aux yeux des hommes un monument harmonieux de l'action et de la volonté, des besoins et des productions, tomba sous le scalpel de l'intelligence humaine, qui en fixa le système, en étiqueta la phase, et en démonta le mécanisme pour étudier les lois de son évolution. Le socialisme, espoir immense, rêve fascinant d'une délivrance générale, avait été jusqu'à Karl Marx l'œuvre du dévouement humain, le résultat de l'abnégation, d'un noble zèle et d'un déploiement illimité de toutes les forces de

l'âme; ce socialisme des utopistes, des rêveurs, des illuminés, devint à son tour l'objet d'une argumentation, le résultat d'une évolution historique dont on put contrôler les lois; il fut le sujet d'études et de constatations, le produit d'une nécessité donnée par la nature et scientifiquement démontrable. C'est ainsi qu'en passant par Fichte, Adam Smith, Humboldt et Darwin on va droit de Luther à Karl Marx. Si Marx vécut en Angleterre, c'est une particularité qui ne manque pas d'importance. L'Angleterre était le berceau de l'économie politique, science typique de l'époque capitaliste. C'était en Angleterre aussi que la philosophie utilitaire avait fourni aux intérêts capitalistes le voile pudique de son système. C'était en Angleterre encore qu'était né le libéralisme, doctrine politique du capital. Ce fut en Angleterre enfin que Marx, aboutissement logique, appliqua pour la première fois à l'évolution historique les méthodes du rationalisme bourgeois. C'est avec lui que le socialisme cesse d'être affaire de foi, d'espoir et d'imagination. Son étude rationnelle ouvre des aperçus sur le jeu des mouvements historiques et la structure des phénomènes sociaux comme le scalpel de l'anatomiste sur les fonctions du corps humain, la formule du mathématicien sur la mosaïque des nombres, le microscope du biologiste sur le monde des cellules, ou l'analyse du chimiste sur les mystères de la substance. Sentiments, voix du cœur et mouvements de l'âme n'ont plus que faire en ces domaines. C'en est fini de l'imagination. Rien n'a plus cours ici de communément humain. De même que dans le monde du commerce on ne veut plus de paiement qu'au comptant, de même dans le monde des relations sociales on ne veut plus que du prouvable, et dans le monde idéologique que des concepts, monnaie frappée par l'intellect. Le socialisme devient ainsi le dernier maillon d'une chaîne de preuves dont les différents éléments se succèdent suivant les lois de la logique, le Z d'un alphabet qui commence par A, le dépôt d'une fermentation qui s'opère suivant une formule constatée, l'X d'un problème qu'on peut résoudre par une voie mathématique. Le socialisme sort ainsi des bas-fonds de la mystique, de l'utopisterie, du chiliasme, de la foi naïve, pour s'élever jusqu'à la sphère scientifique. Il abandonne le domaine de la religiosité, de la

magie, et du charlatanisme pour recevoir la consécration officielle de l'intelligence. Il entre sur le même plan que les sciences naturelles.

C'est l'immense mérite de Marx d'avoir ainsi intronisé officiellement le socialisme, c'est son œuvre considérable. Il lui a consacré le plus clair de sa vie, le meilleur de sa force et le plus pur de son zèle. Alors qu'il n'a donné à sa tâche pratique, c'est-à-dire l'Internationale, qu'une attention de détail et l'énergie de deux lustres, il a consacré à résoudre les problèmes que posait la théorie sociale une abnégation sans réserve et une activité d'abeille qui s'étend sur près de quarante ans.

L'Internationale, destinée à servir de véhicule au mouvement ouvrier, eut vite fini de jouer son rôle.

Mais la théorie socialiste n'a commencé à jouer le sien, celui de ferment intellectuel du mouvement, qu'une fois les masses en marche. Et elle n'a plus cessé d'agir, aidant toujours le prolétariat dans l'ascension qui a fait de lui l'un des facteurs décisifs de l'histoire.

Le marxisme a acquis une supériorité incontestée sur tous les autres systèmes socialistes et influencé définitivement l'orientation de la vie prolétarienne. Il est presque le seul qui compte de nos jours et qui se soit réalisé sur le plan pratique.

Son point de départ était donné dans le matérialisme historique.

LE MATÉRIALISME HISTORIQUE

Le premier essai qu'ait fait Marx pour formuler et représenter le socialisme se trouve, sous une forme encore schématique mais déjà parfaitement liée, dans le *Manifeste communiste*. Cette esquisse laisse deviner que le projet conçu par son auteur de composer un grand ouvrage économique sur les méthodes de production capitaliste était déjà sérieusement mûr. Il en ajouta un fragment à la conférence qu'il fit sur le salaire et le capital aux ouvriers communistes de Londres. C'est un passage des travaux préparatoires qu'il commença vers 1850 et qui, retardés par les événements, ne furent suffisamment poussés

pour permettre de finir l'œuvre qu'en 1858. L'ouvrage fut prêt l'année suivante. Il portait le titre de *Critique de l'Économie Politique*.

Sa seule préface nous intéresse pour l'instant; Marx, dressant un panorama de son évolution scientifique, y donne, pour la première et la seule fois de sa vie, un aperçu cohérent et complet de la méthode matérialiste dont il était le fondateur.

« J'entrepris un premier travail », dit-il, « une révision critique de la philosophie du droit de Hegel [...] Mes recherches aboutirent au résultat que voici: Les rapports juridiques, pas plus que les formes de l'État, ne peuvent s'expliquer ni par eux-mêmes, ni par la prétendue évolution générale de l'esprit humaine; bien plutôt, ils prennent leurs racines dans les conditions matérielles de la vie que Hegel, à l'exemple des Anglais et des Français du XVIIIe siècle, comprend dans leur ensemble sous le nom de « société civile »; et c'est dans l'économie politique qu'il convient de chercher l'anatomie de la société civile. [...] Voici, en peu de mots, le résultat général auquel j'arrivai et qui, une fois obtenu, me servit de fil conducteur dans mes études. Dans la production sociale de leur existence, les hommes nouent des rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur volonté; ces rapports de production correspondent à un degré donné du développement de leurs forces productives matérielles. L'ensemble de ces rapports forme la structure économique de la société, la fondation réelle sur laquelle s'élève un édifice juridique et politique, et à quoi répondent des formes déterminées de la conscience sociale. Le mode de production de la vie matérielle domine en général le développement de la vie sociale, politique et intellectuelle. Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur existence, c'est au contraire leur existence sociale qui détermine leur conscience. À un degré de leur développement, les forces productives matérielles de la société entrent en collision avec les rapports de production existants, ou avec les rapports de propriété au sein desquels elles s'étaient mues jusqu'alors, et qui n'en sont que l'expression juridique. Hier encore formes de développement des forces productives, ces conditions se changent en de lourdes entraves. Alors commence une ère de révolution sociale. Le changement dans les fondations économiques s'accompagne d'un bouleversement plus ou moins rapide dans tout cet énorme édifice. Quand on considère ces bouleversements, il faut toujours distinguer deux ordres de choses, Il y a le bouleversement

matériel des conditions de production économique. On doit le constater dans l'esprit de rigueur des sciences naturelles. Mais il y a aussi les formes juridiques, politiques, religieuses, artistiques, philosophiques, bref les formes idéologiques, dans lesquelles les hommes prennent conscience de ce conflit et le poussent jusqu'au bout. On ne juge pas un individu sur l'idée qu'il a de lui-même. On ne juge pas une époque de révolution d'après la conscience qu'elle a d'elle-même. Cette conscience s'expliquera plutôt par les contrariétés de la vie matérielle, par le conflit qui oppose les forces productives sociales et les rapports de production. Jamais une société n'expire avant que soient développées toutes les forces productives qu'elle est assez large pour contenir; jamais des rapports supérieurs de production ne se mettent en place avant que les conditions matérielles de leur existence ne soient écloses dans le sein même de la vieille société. C'est pourquoi l'humanité ne se propose jamais que les tâches qu'elle peut remplir: à mieux considérer les choses, on verra toujours que la tâche surgit là où les conditions matérielles de sa réalisation sont déjà formées, ou sont en voie de se créer. Réduits à leurs grandes lignes, les modes de production asiatique, antique, féodal et bourgeois moderne apparaissent comme des époques progressives de la formation économique de la société. Les rapports de production bourgeois sont la dernière forme antagonique du processus social de la production. […] Mais les forces productives qui se développent au sein de la société bourgeoise créent dans le même temps les conditions matérielles propres à résoudre cet antagonisme. Avec ce système social c'est donc la préhistoire de la société humaine qui se clôt.»[7]

Ces phrases précisent exemplairement l'idée fondamentale du matérialisme historique. Elles enterrent définitivement la conception idéaliste qui voyait dans les faits de l'histoire la manifestation d'un décret insondable et divin, l'action d'un esprit universel objectivement existant ou l'exploit de personnalités surhumaines.

Cette évolution de la pensée correspondait à celle de la société. Dans un monde qui, désormais, transformait tout en marchandises, l'idée devait fatalement cesser d'être considérée comme le support de l'histoire. Lorsqu'on voit aussi nettement que chez les écrivains anglais l'intérêt du capitalisme dicter les thèses des philosophes, les postulats de la morale et les doctrines politiques, on ne s'étonne plus

7. K. Marx, *Critique de l'économie politique* (1859) in *Œuvres I, op. cit.*, p. 272-274.

que quelqu'un ait songé à rechercher dans l'intérêt économique la base de tout événement, de toute modification du monde de l'esprit et de toute phase historique.

Marx pouvait observer chaque jour autour de lui la grande part que l'élément économique jouait dans les actions des hommes et les événements de la vie. Il connaissait Saint-Simon et Adam Smith dont les théories frisaient le matérialisme historique. Aussi ne tarda-t-il pas à voir que l'économie était le « principal moteur » de l'histoire, que son évolution entraînait fatalement les modifications de la constitution, du gouvernement des États, le changement des groupes sociaux, des idées et des idéaux de l'humanité. Les transformations que les hommes apportent à leur industrie, à leurs méthodes de travail, en vue de l'entretien de leur vie matérielle, se traduisent par des modifications de leurs formes sociales, de leurs codes, de leurs systèmes scientifiques, de leurs conceptions morales et de leur idéal artistique. Ou, pour parler de façon plus concise: c'est sur la base de son économie que chaque époque bâtit sa société et ses idées.

Cette base est en partie donnée par la nature, climat, fertilité du sol, ressources de la terre et des eaux. Il y faut ajouter les méthodes héritées des générations précédentes en vue de l'exploitation des forces naturelles. Mais il est nécessaire ici que les hommes apportent une nouvelle donnée: leur capacité de travail, leur esprit, leur âme. Les forces de l'homme et de la nature s'unissent alors pour agir; elles trouvent leur expression concrète dans les conditions de production. Le but de cette production est de subjuguer la terre dans l'intérêt de l'homme et d'assurer l'existence de l'homme contre les puissances qui la menacent. Forces et moyens de production se conditionnent réciproquement. Les premières ne sont pas une matière morte, les secondes une charpente rigide. Leur vie s'enflamme, leurs formes se modifient, leurs contenus se fécondent mutuellement par un processus dialectique.

Ce processus, c'est l'homme qui le réalise. Et l'homme ne le réalise pas à la façon d'une machine inerte, mais au moyen d'une conscience qui vit. Elle emprunte ses directives aux nécessités du processus. Puis, en retour, elle agit sur lui de façon créatrice et

méthodique. Le monde des idées humaines devient ainsi le reflet de la réalité qu'il meut. Et cette réalité reçoit de son côté le reflet des idées de la conscience humaine. Religion, science, morale, politique, législation, éducation et art reçoivent leur forme et leur contenu des conditions matérielles de leur temps et de ses nécessités économiques. Elles forment des images, dans la conscience humaine, y bâtissent des systèmes, y fixent des valeurs, y construisent des postulats et y déposent des idées. Et ce monde moral, effet, devient cause à son tour. Il rayonne une force puissante qui modifie, modèle, ordonne, dans le champ d'existence des hommes toujours soucieux de leur sécurité.

Le matérialisme historique n'a jamais dit, comme le veut une interprétation banale et grossière, que le seul ventre, les seuls besoins de l'estomac, fussent le grand moteur de l'histoire. Il est parti seulement de cette constatation que l'homme, comme le dit Engels dans le discours qu'il fit sur la tombe de Karl Marx, a dû manger, boire, se loger et se vêtir avant de pouvoir s'occuper de philosophie, de religion, de science et d'art.

Le matérialisme historique ne s'est jamais jalousement cantonné dans la partiale affirmation d'après laquelle l'économie serait la seule et unique racine de toute évolution historique. Mais il a souligné ce fait que c'est elle, entre tous les facteurs de l'histoire, qui explique les situations en dernier ressort.

Le matérialisme historique n'a jamais sacrifié à la plate conception d'un matérialisme mécanicien qui cherche à faire dériver tout « élément moteur de l'histoire » de la substance morte des choses et ne reconnaît dans le monde de l'être et du devenir aucun rôle aux fonctions de l'âme. Bien au contraire, Marx a combattu de toutes ses forces, surtout à propos de Feuerbach, l'insuffisance trompeuse de ce « naturalisme ». Ce n'est pas dans la substance inerte mais dans l'homme qu'il a vu le support de l'évolution.

Le matérialisme historique n'a jamais nié l'influence de l'esprit, n'a jamais ignoré la puissance des idées, n'a jamais ravalé l'importance de l'âme dans les événements de l'histoire. Bien au contraire; attribuant à l'homme le rôle de facteur historique, il a honoré avec

lui tous les apanages humains, âme, esprit, conscience et idées. Il s'est seulement refusé à voir, comme l'ont fait les idéalistes, dans le pur monde de l'esprit, dans l'« idée absolue » ou dans le « moi moral », la pierre angulaire de l'évolution historique. Pour lui, le début n'est ni l'idée ni la matière; toute vie lui apparaît comme une combinaison irréductible et constamment mouvante, une série de réactions entre la force et la matière, une indivisible unité. Et l'homme, centre de cette vie, est à ses yeux l'être impliqué dans d'innombrables relations avec ses semblables, l'homme, d'un mot, socialisé.

Le socialisme n'était pas, pour ceux qui avaient précédé Marx, le produit d'une évolution, le résultat du mécanisme dialectique de l'histoire, mais au contraire le fruit d'une exigence éthique, une construction cérébrale, esthétique ou philanthropique. Ils avaient besoin comme base de départ d'une éthique, d'une philosophie, d'un système philanthropique, d'une psychologie ou d'une esthétique, mais non de l'histoire, mais non de son examen. Il suffisait à leurs besoins de savoir qu'il y avait des pauvres et que la pauvreté provenait de l'exploitation. Aussi se contentaient-ils parfaitement des théories économiques de Ricardo. Ricardo constatait que le capitalisme reposait sur l'exploitation, par conséquent sur l'injustice. Sa clairvoyance discernait même déjà dans le système capitaliste les éléments de graves conflits, et il allait jusqu'à prévoir un effondrement du système. Pourtant, il n'eut jamais l'idée de le supprimer. À plus forte raison ne soupçonna-t-il pas que cette suppression pourrait être le résultat d'une évolution nécessaire de l'économie en connexion avec la lutte des classes.

Le problème se posa pour Marx tout autrement. Le matérialisme historique enseignant que les formes sociales et étatiques, les institutions sociales, les points de vue humains et les idées dépendent d'une certaine époque sous leur forme caractéristique, et que c'est dans cette époque qu'elles trouvent les conditions de leur réalisation, Marx devait apporter la preuve que le socialisme était une conséquence logique de l'évolution économique et sociale, et, à cette fin, étudier l'économie, principalement celle de son

temps qui était l'époque du capitalisme industriel, père, en somme, du socialisme. Il dut faire de longues recherches pour savoir si le capitalisme pouvait fournir, dans sa phase du moment, une base économique au mouvement socialiste, et remplissait par conséquent les conditions indispensables à l'existence de ce mouvement. Il dut fonder un nouveau socialisme à l'aide de l'histoire et de l'économie, pour remplacer le socialisme des esthètes et des moralistes.

LE CAPITAL

La *Critique de l'Économie Politique* était parue en 1859, la même année que l'*Origine des Espèces* de Darwin, chez l'éditeur Franz Duncker de Berlin qui publiait les livres de Lassalle. Elle ne représentait qu'un prélude au grand ouvrage que Marx préparait depuis des années et dont il retardait toujours l'achèvement.

« Je considère », avait-il écrit dans sa préface, « Je considère que le système de l'économie bourgeoise se présente à mes yeux dans l'ordre suivant: capital, propriété foncière, travail salarié; État, commerce extérieur, marché mondial. Sous les trois premières rubrique, j'examine les conditions économiques de l'existence des trois grandes classes dont se compose la société bourgeoise moderne; il y a un lien évident entre les trois autres rubriques. [...] J'ai sous les yeux l'ensemble des matériaux sous forme de monographies écrites à des périodes très éloignées les unes des autres, non pour l'impression [...] Il dépendra des circonstances extérieures que je les mette en œuvre d'une façon cohérente suivant le plan indiqué. »[8]

Une fois la *Critique* parue, Marx estima qu'elle aurait besoin de certaines améliorations. Aussi se décida-t-il à la reprendre, revue, dans le volume du *Capital*, dont elle compose la première partie. Les modifications vont loin; elles augmentent la profondeur du texte et son élégance littéraire. Bien des points simplement indiqués dans la *Critique* ont été développés dans la seconde version; bien

8. *Ibid.*, p. 271.

d'autres, développés dans la première version, ne sont qu'effleurés dans le *Capital*.

Le travail de Marx n'avait progressé que très lentement. Les formidables matériaux qu'il avait découverts au British Muséum pour sa *Critique de l'Économie bourgeoise*, l'étouffèrent sous leur poids, plutôt qu'ils ne l'aidèrent, quand il passa au *Capital*. Il dut aussi s'interrompre souvent, empêché par la maladie ou absorbé par l'Internationale. Enfin ses éternels embarras financiers, ses courses à l'argent, ses emprunts, ses effets, ses ennuis avec les créanciers, les prêteurs sur gage, les usuriers et les huissiers l'empêchaient de trouver la paix et le recueillement nécessaires pour s'enfoncer dans son sujet. « Je crois », écrivait-il à Kugelmann, en novembre 1866, « que mon travail sur le Capital (soixante feuilles), sera enfin prêt pour l'imprimerie l'année prochaine. » Il se trompait. Voici ce qu'il dit huit mois plus tard dans une lettre adressée à Engels:

« En ce qui concerne mon ouvrage je te dirai toute la vérité: Il y a encore trois chapitres à écrire pour terminer la partie théorique, c'est-à-dire les trois premiers livres. Je passerai ensuite au quatrième, le livre historique et littéraire, qui me sera relativement le plus facile à rédiger, car toutes les questions sont résolues dans les trois premiers, et le quatrième ne fait, en quelque sorte, que les reprendre sous forme historique. Mais je ne puis me décider à expédier quoi que ce soit avant d'avoir tout sous les yeux. Quels que soient les défauts de mes ouvrages ils ont toujours la qualité de former un ensemble artistique, et je ne puis la leur donner qu'en ne les laissant jamais imprimer avant de les avoir eus en entier dans les mains. »

Le 1er janvier 1866, Marx pouvait déjà se mettre à relever son texte. Il devait se hâter de finir, car cette tâche l'oppressait comme un cauchemar. Le 15 janvier, il écrivait à Kugelmann:

« En ce qui concerne mon écrit je passe maintenant douze heures par jour à le recopier. Je pense porter moi-même à Hambourg le manuscrit au mois de juin et j'espère vous voir par la même occasion. »

Et, le 13 février, à Engels:

« Quant à ce maudit livre, voilà: je l'ai terminé fin décembre. La rente foncière, avant-dernier chapitre, forme presque un livre à elle seule sous la forme qu'elle a prise maintenant. J'allais le jour au Museum, et c'était la nuit que j'écrivais. »

Toute l'année 1866 passa en travaux et en veilles, en soucis financiers, en furoncles, en disputes. Le livre ne s'achevait pas. En août 1865, Engels avait déjà écrit: « Le jour où part ton manuscrit je me grise sans rémission. » Il dut attendre fort longtemps car la naissance de l'ouvrage fut pénible.

Enfin le jour tant désiré survint, à la fin de mars 1867. « Je m'étais promis », écrivit Marx à son ami, « de ne plus t'écrire jusqu'au moment où je pourrais t'annoncer que le livre était terminé; c'est chose faite. » À quoi Engels lui répondit par un véritable cri d'amitié:

« Je n'ai pu retenir un hourra en apprenant irréfutablement par une lettre signée de toi que ton premier tome était fini et que tu t'apprêtais à le porter à Hambourg. »

Ce voyage de Hambourg, où Marx voulait remettre son manuscrit à l'éditeur, Otto Meissner, ne se fit pas sans difficulté. Marx souffrait toujours de ses furoncles et, de plus, il manquait d'argent.

« Il faut », écrivit-il à Engels, « que je commence par dégager mes vêtements et ma montre qui ont pris le chemin du Mont-de-Piété. Il m'est aussi très difficile de laisser ma famille dans l'état où elle est, sans un pfennig, en face de créanciers qui deviennent chaque jour plus insolents. »

Mais Engels lui prêta son aide:

« Pour que le *nervus rerum* ne vienne pas à te manquer, je t'envoie sept billets de cinq livres, soit trente-cinq livres au total [...] J'espère que tes furoncles sont à peu près guéris et que le voyage aidera à les chasser entièrement. »

Avec le manuscrit, l'argent, et sans furoncles, Marx se mit finalement en route.

Il arriva le 12 avril à Hambourg, alla trouver Meissner, « charmant garçon, légèrement saxonnisant » et « régla tout après un bref débat ». On décida de commencer à imprimer immédiatement, Marx se déclara prêt à surveiller sur place les épreuves et l'impression. « Sur quoi nous bûmes et il me déclara le « ravissement » dans lequel il était d'avoir pu faire ma connaissance. » Il partit ensuite pour Hanovre où il fut reçu chez Kugelmann, gynécologue réputé, « le meilleur, le plus dévoué et le plus convaincu des hommes ». Il y resta jusqu'à fin mai.

Ce fut là que Engels lui adressa une lettre dans laquelle il se soulageait des préoccupations que Marx lui avait causées pendant toutes les dernières années. Car les tourments qu'avait provoqués l'enfantement du *Capital* étaient allés jusqu'à l'extrême limite de ce qui se peut supporter.

« Il m'a toujours semblé », disait Engels à Marx, « que ce maudit livre, que tu as porté de si longues années, était la cause de ta guigne et que tu ne serais jamais libre tant que tu ne l'aurais pas liquidé. Cette œuvre éternellement inachevée t'écrasait le corps, l'esprit et le porte-monnaie, et je comprends fort bien que maintenant, délivré de ce cauchemar, tu te sentes un autre type. »

Marx, toujours bref et boutonné dans les questions sentimentales, répondit simplement à Engels:

« Sans toi je n'aurais jamais pu mener cette œuvre jusqu'au bout, et je t'assure que j'ai toujours été navré de te voir gaspiller pour moi ta meilleure force en partageant, par-dessus le marché, toutes mes petites misères. »

Quand, le 16 août 1867, la dernière feuille fut corrigée, il poussa un profond soupir de soulagement et de gratitude, et écrivit à son ami – il était deux heures du matin:

« C'est à toi seul que je dois d'avoir pu terminer. Sans ton dévouement je n'aurais jamais pu achever le formidable travail qu'exigeaient les trois tomes. Je t'embrasse avec gratitude. »

Il avait tout sujet et d'être soulagé et de remercier son ami. Car s'il est vrai, comme il l'écrivait à Kugelmann, qu'un livre eût rarement

vu le jour dans des circonstances plus pénibles que n'avait fait le *Capital*, il n'est pas moins véritable non plus qu'une amitié s'était rarement manifestée dans de plus épineuses conditions, plus sincère, plus profonde, plus désintéressée que l'avait été celle d'Engels.

LE TOME I

L'ouvrage avait reçu pour titre: *Le Capital, Critique de l'Économie politique*. Il en ressort que Marx l'avait conçu comme une enquête, une analyse scientifique et sociale.

> « Ce que j'ai à étudier dans cet ouvrage », avait-il dit dans sa préface, « c'est le mode de production capitaliste et les rapports de production et d'échange qui lui correspondent. »[9]

Le deuxième tome devait traiter du mécanisme de la circulation du capital, le troisième et dernier de l'histoire du système. Le sujet de l'ouvrage total était donc le capitalisme.

Par époque capitaliste il faut entendre le moment de l'histoire industrielle et de l'évolution sociale où toute vie est devenue essentiellement industrielle et où toutes choses, concepts, sentiments et idées, se sont transformées en marchandises. Une analyse du système industriel capitaliste doit donc commencer logiquement par l'étude de la marchandise. L'Angleterre étant à l'époque de Marx le pays classique du capitalisme, c'était à lui qu'il empruntait tous les exemples dont il se servait pour illustrer ses théories. Le pays le plus évolué du point de vue industriel « propose en effet aux pays qui le sont moins l'image de leur propre avenir ». En Allemagne, les méthodes de production capitaliste n'ont mûri « qu'après avoir déjà bruyamment montré en Angleterre et en France les antagonismes qu'elles déchaînent ».

La richesse des sociétés dans lesquelles règnent les méthodes de production capitalistes – ainsi débute l'ouvrage de Marx – est faite

9. K. Marx, *Le Capital, préface de la première édition allemande* (1867), trad. française par le collectif « du mauvais côté », inédit, 2007.

d'une « formidable accumulation de marchandises »; la marchandise est leur élément premier. C'est donc par elle que commencera notre examen.

Une marchandise est un article de consommation qui, avant de remplir son usage, doit faire l'objet d'un échange. C'est même en vue de cet échange qu'on la fabrique. La marchandise a déjà existé avant l'époque capitaliste. Ce qui caractérise cette époque c'est l'exclusivité de son caractère marchand.

Pour pouvoir être échangée sur le marché la marchandise doit posséder une certaine valeur d'échange. Cette valeur d'échange est une quantité, alors que la valeur d'usage, qui s'attache aux propriétés naturelles de la marchandise, s'exprime dans la qualité. L'économie politique n'a affaire qu'à la valeur d'échange; cette valeur d'échange représente le rapport dans lequel se trouvent les marchandises les unes par rapport aux autres et se mesure à la quantité moyenne de travail social qu'elles nécessitent. La mesure du travail, à son tour, est un temps de travail moyen, évalué en dehors de tout élément exceptionnel.

La détermination absolue d'une valeur d'échange est pratiquement impossible. On se contente, pour les besoins de l'industrie, d'évaluer un chiffre relatif, calculé par comparaison. Au début les deux marchandises sont comparées sur le marché d'après l'expérience qu'a l'acheteur du travail qu'elles nécessitent. Par la suite toutes les marchandises sont comparées à une autre marchandise dont la valeur ne change pas. Cette marchandise, qui renseigne sur la valeur de toutes les autres, est l'argent. La monnaie fonctionne comme symbole d'un certain nombre fixe d'heures de travail social et reflète la valeur de toute marchandise. Cette valeur acquise au cours de la production s'exprime sous la forme du prix, avec de légères différences suivant les variations du marché.

La marchandise arrive sur le marché revêtue de l'étiquette qui indique son prix. Sa qualité et sa personnalité matérielles ne sont plus désormais qu'un appât. Elles ne comptent plus pour l'évaluation sociale de sa valeur. La marchandise est devenue une chose abstraite. Une fois échappée aux mains du producteur et dépouillée de ses

particularités réelles, elle a cessé d'être un produit; elle prend alors une « existence fantomatique », et s'anime d'une vie personnelle.

« Une marchandise paraît au premier coup d'œil quelque chose de trivial et qui se comprend de soi-même. Notre analyse a montré au contraire que c'est une chose très complexe, pleine de subtilités métaphysiques et d'arguties théologiques. »[10]

Elle va prendre rang, indépendamment de l'homme, dans une mystérieuse hiérarchie où elle développe ou atrophie sa valeur d'échange, et se comporte en être autonome comme un acteur sur une scène de schémas. Les rapports de la Bourse enseignent en effet que le coton « est en hausse » ou que le cuivre « tombe », que le maïs « s'anime » et que le charbon « se fige »; le blé « attire » la demande, le pétrole « accuse une tendance ». Les choses se sont attribué une existence personnelle et se conduisent comme les gens. Et les gens à leur tour acceptent qu'elles gouvernent, se font dicter leur conduite par les choses et deviennent leurs serviteurs. La marchandise s'est transformée en une idole qui, bien que créée par les hommes, leur donne ses ordres et les mène. Marx parle alors de la marchandise-fétiche.

« D'où provient donc le caractère énigmatique du produit du travail dès qu'il revêt la forme d'une marchandise ? Évidemment de cette forme elle-même. […] C'est seulement un rapport social déterminé des hommes entre eux qui revêt ici pour eux la forme fantastique d'un rapport des choses entre elles. »[11]

Le fétiche va influencer toute l'atmosphère industrielle. Prix, conjoncture, concurrence, valeur de l'argent, etc., forment dans le monde des marchandises des phénomènes mystérieux devant lesquels le capitaliste reste aussi impuissant que le sauvage de la brousse en face des caprices de son idole. Mais c'est principalement

10. K. Marx, *Le Capital, Livre premier* (1867), trad. française par J. Roy in *Œuvres I, op. cit.*, p. 272-274.

11. *Ibid.*, p. 606.

l'argent « qui reflète sur un produit les relations de toutes les autres marchandises », qui prend barre sur l'âme humaine, la tyrannise comme un démon et s'arroge toute puissance sur la vie sociale et économique. Il devient dieu.

L'argent sert aux échanges. L'argent achète les hommes. Mieux: il permet de les acheter au détail, d'en prendre certaines parties, d'acquérir d'eux certaines de leurs fonctions vitales. Et c'est ainsi que, par exemple, la force humaine de travail peut venir s'offrir sur le marché. Le possesseur de cette marchandise est un homme qui a un estomac et qui est obligé de l'apaiser s'il ne veut pas mourir de faim. Pour obtenir les biens nécessaires à sa vie, à l'apaisement de sa faim, à la protection de son corps, au maintien de sa pauvre existence, il faut, dans un temps de trafic, qu'il se procure de l'argent; car les aliments de la vie sont tous devenus marchandise et ne peuvent s'acheter qu'avec l'argent. Dans l'impossibilité où il est de maintenir son existence par d'autres moyens, l'homme va donc vendre sa puissance de travail à la façon d'une marchandise.

L'acheteur de la marchandise-travail paie d'après la règle en vigueur un prix qui correspond à peu près à la valeur de la chose. Cette valeur est déterminée, comme toutes les valeurs d'échange, d'après la somme nécessaire, à l'époque du marché et dans l'endroit où il s'opère, pour subvenir aux frais de production de la marchandise, c'est-à-dire, dans le cas présent, pour payer la nourriture d'un homme, son vêtement, son logement, etc. C'est le prix de ces éléments qui détermine le prix de la marchandise travail et le prix de cette marchandise-travail s'appelle salaire.

S'il est des hommes qui ne possèdent que leur capacité de travail et ne peuvent vivre que de sa vente, c'est, comme l'expose clairement le *Manifeste communiste*, un résultat de l'évolution de l'histoire. Ces hommes apparaissent maintenant, dans l'époque capitaliste, comme une catégorie sociale. Ils portent le nom de prolétaires.

Le prolétaire est un homme libre. Il ignore la servitude féodale; nulle prescription particulière à son état, nulle convention ne limitent ses droits; affranchi des lois de la corporation, il est le

maître de lui-même, il dispose en toute liberté de sa personne, de son travail, de son destin.

Mais s'il ne vend pas son travail il n'a plus qu'à mourir de faim. Il n'a pas d'autre alternative. Aussitôt qu'il veut faire usage de la liberté qu'il possède la faim le condamne à périr.

Comme la puissance de travail est une qualité personnelle et ne peut se vendre isolément, l'homme tout entier passe aux mains de l'acheteur une fois le marché conclu. Mais l'acheteur n'a pas pris la faim de son vendeur, sa soif, son estomac, ses besoins de repos, ni ses aspirations morales, il n'a retenu que sa capacité de travail. Il ne considère pas autre chose dans l'homme qu'il vient d'acheter: l'âme, le sentiment, la personnalité, l'image de Dieu, la plus belle fleur de la création; il ne voit même pas son semblable dans le travailleur qu'il emploie. Il n'a affaire qu'à une force de travail, un bras, une main, un doigt, un muscle, un œil, une voix, une capacité de labeur, un élément de production.

Le possesseur de l'argent qui a acquis une force de travail en devient le propriétaire effectif du moment où il réussit à la détacher de son détenteur par les méthodes de production. Dès l'instant où, le conduisant à l'atelier, ou à l'usine, ou au chantier, il l'occupe sur du fer, du bois, de la terre, du fil, de telle sorte que des marchandises naissent des doigts de l'ouvrier, il détache la puissance de travail de cet homme, l'extrait de son corps et la recueille dans la valeur de la marchandise. La force de travail a été consommée par la matière première et apparaît sous un aspect nouveau dans la forme de la marchandise.

Au cours du travail de l'ouvrier, la dépense continue de force dont il anime la matière première crée une valeur marchandise qui correspond bientôt à la valeur argent que l'acheteur de la main-d'œuvre a payée pour celle-ci sous forme de salaire. Il arrive un moment où les deux hommes sont quittes. Il semblerait naturel que, dès lors, leur engagement prenne fin.

Mais le possesseur de l'argent, l'acheteur de la main-d'œuvre, est un capitaliste. Il se sert de l'argent pour le faire rapporter. La somme qu'il investit dans un certain travail doit lui revenir multipliée.

Il faut que son argent engendre plus d'argent. Cet argent qui, mis en mouvement, acquiert la qualité de se multiplier s'appelle capital.

Pour atteindre à ses fins, le capitaliste doit employer son argent de deux façons. Il a d'abord à se procurer le matériel de production: matières premières, machines, outils, locaux, etc., etc. Le capital ainsi investi ne s'accroît pas; aussi lui a-t-on donné le nom de capital constant.

Pour pouvoir le faire produire il faut lui ajouter l'élément force humaine. Le capitalisme achète cette force sur le marché et investit encore en elle une partie de son capital. La force humaine placée en face des matériaux et des machines exerce alors sa mystérieuse faculté de rattraper en se consommant la dépense qu'elle a causée. Et non seulement elle rattrape cette dépense mais elle crée des valeurs de beaucoup supérieures. Comme le capital investi dans cette force voit sa quantité modifiée on l'appelle capital variable.

Le capitaliste ne se contente pas de faire rendre à la force humaine, sous la forme de marchandises, la seule valeur correspondante au capital qu'il investit dans les salaires. Il veut plus. Pour y parvenir il contraint l'ouvrier à lui fournir sa force de travail au-delà du temps nécessaire pour récupérer le salaire. Il transforme, en le prolongeant, le processus de production en processus d'exploitation. Au lieu de l'équivalence il obtient un profit. Plus de temps de travail fournit plus de valeur. Voilà la plus-value créée. Le capital a atteint son but.

Si l'ouvrier voyait nettement la situation il se mettrait peut-être en défense au moment où commence pour lui la production de la plus-value. Car il se sentirait lésé. Il verrait qu'à partir d'une certaine limite il cesse d'être un marchand qui échange sa marchandise contre une autre d'égale valeur pour devenir un débiteur qu'on fait payer avec usure. Il lui apparaîtrait injuste qu'on réclame de lui plus qu'on ne lui a donné; il se sentirait exploité.

Mais sa protestation ne lui servirait à rien. Il se heurte partout à des capitalistes qui ne lui achètent sa force qu'au prix des mêmes conditions. Elles ne peuvent pas différer dans un monde capitaliste. Si elles ne lui plaisent pas qu'il garde sa force pour lui. Personne ne l'oblige à la vendre. Mais alors il mourra de faim. Pour ne pas

le faire il n'a pas d'autre issue que d'accepter les conditions. Le fait qu'il est à la merci d'une marchandise, qui est sa force de travail, et des lois de la marchandise, c'est-à-dire des lois du fétiche, lui dicte la ligne à tenir.

D'ailleurs l'ouvrier se tromperait en pensant que le capitaliste le dupe et l'exploite. Le capitaliste a payé honnêtement le prix de la marchandise-travail. Ce n'est pas lui qui l'a fixé. On l'a établi comme les autres, d'après la somme des frais nécessaires à la production de l'article. Et le prix, demandé sur le marché du travail, que le capitaliste a donné comme salaire, correspond vraiment à peu près à la valeur qu'on lui a apportée. En payant ce prix à l'ouvrier, le capitaliste lui assure la possibilité de vivre un jour avec sa famille; il lui demande en retour de l'aider pendant une journée de production.

S'il apparaît, dans le cours du travail, que l'ouvrier est capable de faire récupérer son salaire au patron dans un temps plus court, c'est un phénomène qui résulte de la qualité particulière de la marchandise-travail. La marchandise-travail ne possède pas seulement la faculté d'être consommée comme toute autre; elle accomplit, en se consommant, le miracle de produire une valeur supérieure à celle qu'elle représente. Elle donne plus que soi-même.

Ce n'est pas une découverte de Marx. L'expérience l'avait déjà faite bien des siècles auparavant. À partir d'un certain moment de l'évolution de la technique et des méthodes de production, on s'est aperçu que le travail donnait un excédent sur son coût. On s'efforça dès lors d'utiliser la main-d'œuvre de façon à obtenir régulièrement cet excédent; on arriva au bout du compte aux méthodes capitalistes. Le capitaliste exploita et exploite encore aujourd'hui l'étonnante particularité de la marchandise-travail. Il a monopolisé l'avantage qu'elle représente. Exploiter une entreprise suivant la méthode capitaliste, c'est l'exploiter en vue d'une plus-value. La vraie destination de l'industrie, qui est de pourvoir les hommes des choses nécessaires à leur vie et d'assurer leur sécurité, a été reléguée au second plan.

« Le capital n'est donc pas seulement, comme le dit Adam Smith, le pouvoir de commandement sur le travail d'autrui: mais il est essentiellement

le pouvoir de commander un travail non payé. Toute plus-value, quelle qu'en soit la forme particulière – profit, intérêt, rente, etc. – est en substance la matérialisation d'un travail non payé. »[12]

Le capitaliste a l'avantage d'être plus fort que l'ouvrier. Comme l'ouvrier est obligé, sous peine de mourir de faim, de lui vendre sa force de travail, le capitaliste peut lui imposer ses conditions et décider qu'il n'achètera cette force que s'il y trouve son profit. Il doit la propriété de la plus-value à la supériorité de sa position économique. La question de l'exploitation de l'ouvrier par le capitaliste ne peut donc pas être réglée d'homme à homme. Elle n'est pas affaire personnelle, l'injustice n'est pas le fait du capitaliste isolé. Il s'agit au contraire d'un problème social conditionné par la nature particulière de tout le système capitaliste. Cette question de l'exploitation n'est pas non plus une question de morale, de droit, d'humanité, mais simplement de force. Comme l'ouvrier, le capitaliste agit sous la pression du système.

La mesure de la puissance dont le capitaliste dispose s'exprime d'abord dans la longueur de la journée de travail. Plus la longueur de la journée de travail dépasse la limite de la récupération du salaire, plus le processus d'exploitation est long, plus l'excédent de travail est grand, plus est grosse la plus-value. Cette plus-value apparaît concrètement dès que la marchandise est vendue. Elle revient sous forme d'argent dans la poche du capitaliste et se dénomme bénéfice.

Mais la journée de travail a une limite forcée, comme la capacité de l'exploitation humaine. Quand bien même le capitaliste aurait pour idéal de faire travailler l'ouvrier vingt-quatre heures par jour, son intérêt lui commanderait de ne pas l'épuiser avant le temps et de ne pas se priver de ses forces ultérieures. La journée de travail demande donc à être déterminée de telle sorte que l'ouvrier ait le temps de se refaire d'un jour à l'autre et d'élever ses enfants jusqu'au moment où ils seront capables de le remplacer. La plus-value que l'on obtient par la prolongation de la journée de travail s'appelle plus-value absolue. Sa production forme la base générale du système capitaliste.

12. Cité in *Ibid.*, p. 1027.

Si la journée de travail atteint certaines limites il n'en va pas de même de la soif de plus-value du capitalisme. La prolongation de la journée de travail étant impossible par voie directe il l'opère par un détour.

« Pour accroître le surtravail, le travail nécessaire est raccourci par des méthodes grâce auxquelles on produit l'équivalent du salaire en moins de temps. [...] La production de plus-value relative révolutionne de fond en comble les procédés techniques du travail et les combinaisons sociales. »[13]

Tout outil qui s'améliore, toute machine qui se perfectionne, toute organisation qui se rationalise assure au capitaliste la possibilité de prolonger indirectement la journée de travail et d'augmenter la plus-value.

À partir d'un certain degré du développement de la production l'augmentation de la plus-value n'est plus qu'un problème technique. L'intérêt que le capitaliste porte aux progrès de la science, son enthousiasme pour les découvertes, les inventions et les triomphes du génie humain ne sont en dernière analyse que l'expression de la satisfaction qu'il éprouve à trouver de nouvelles possibilités d'augmenter indirectement la plus-value et le bénéfice qu'il en tire.

L'évolution économique tend à accroître sans cesse le capital constant et, contrecoup inévitable, à diminuer le capital variable. Mais ces déplacements qu'on produit à l'intérieur du capital deviennent fatals à son existence. Car, le bénéfice n'étant produit que par le capital variable, il en résulte inévitablement que le taux du bénéfice décroît de plus en plus. Ce qui n'empêche d'ailleurs pas l'exploitation de progresser, le nombre des ouvriers de croître, et la masse absolue de la plus-value d'augmenter; (« dans le système capitaliste le cas est non seulement possible, mais fatal, sauf des exceptions passagères. ») Les bénéfices décroissent à chaque progrès, l'exploitation devient de moins en moins profitable par rapport aux investissements. On en arrive à cette grotesque conséquence que

13. Ce passage n'est pas présent dans la traduction du *Capital* de J. Roy supervisé par Marx lui-même. Cf. *Un chapitre inédit du Capital*, trad. française R. Dangeville, Paris, Union Générale d'Éditions, 1971, p. 195-196.

plus la mise de fonds est grande plus le bénéfice relatif se trouve petit. Le capital tarit lui-même ses sources. Il pousse en rongeant ses propres racines. Plus il se développe, plus il meurt. Le capitalisme succombera fatalement à cet antagonisme intérieur. Car il viendra forcément un moment où l'accumulation du capital constant absorbera la totalité des bénéfices et où la production ne rapportera plus rien au capitaliste. Un moment où le capital n'aura plus de sens pour l'exploiteur.

« Le mode de production capitaliste rencontre, dans le développement des forces productives, une limite qui n'a rien à voir avec la production de la richesse comme telle. Et cette limite particulière démontre le caractère étroit, simplement historique et transitoire, du mode de production capitaliste. »[14]

Le désir d'augmenter la plus-value relative pousse constamment le capital à augmenter le rendement humain ou la puissance productrice de la main-d'œuvre.

« Par augmentation de la force productive ou de la productivité du travail, nous entendons en général un changement dans ses procédés, abrégeant le temps socialement nécessaire à la production d'une marchandise, de telle sorte qu'une quantité moindre de travail acquiert la force de produire plus de valeurs d'usage. »[15]

La production capitaliste commence par la coopération.

« Une multitude d'ouvriers fonctionnant en même temps sous le commandement du même capital, dans le même espace (ou si l'on veut sur le même champ de travail), en vu de produire le même genre de marchandises, voila *le point de départ historique de la production capitaliste*. »[16]

Tout membre de la coopération est un producteur complet et autonome. Il règne sur la production de la marchandise du commencement à la fin. Et il pourrait sembler que la coopération ne fût qu'une addition de travaux individuels. Il n'en est pas ainsi.

14. K. Marx, *Le Capital, Livre premier* (1867), in *Œuvres I, op. cit.*, p. 1025.
15. *Ibid.*, p. 852.
16. *Ibid.*, p. 859.

« De même que la force d'attaque d'un escadron de cavalerie ou la force de résistance d'un régiment d'infanterie diffèrent essentiellement de la somme des forces individuelles, déployées isolément par chacun des cavaliers ou fantassins, de même la somme des forces mécaniques d'ouvriers isolés diffère de la force mécanique qui se développe dès qu'ils fonctionnent conjointement et simultanément dans une même opération [...]. »[17]

Et non seulement il se produit une nouvelle force productrice qui est une force massive, mais la capacité de rendement de chacune des forces de travail est augmentée. Car,

« À part la nouvelle puissance qui résulte de la fusion de nombreuses forces en une force commune, le seul contact social produit une émulation et une excitation des esprits animaux (*animal spirits*) qui élèvent la capacité individuelle d'exécution assez pour qu'une douzaine de personnes fournissent dans leur journée combinée de 144 heures un produit beaucoup plus grand que douze ouvriers isolés dont chacun travaillerait 12 heures, ou qu'un seul ouvrier qui travaillerait douze jours de suite. Cela vient de ce que l'homme est par nature, sinon un animal politique, suivant l'opinion d'Aristote, mais dans tous les cas un animal social. [...] En agissant conjointement avec d'autres à des fins communes et d'après un plan concerté, le travailleur efface les bornes de son individualité et développe sa puissance comme espèce. »[18]

La coopération ne tarde pas à exiger une direction. C'est le capitalisme qui l'assume. Ses ordres deviennent avec le temps aussi indispensables sur le chantier que ceux d'un général sur le champ de bataille.

« Entre les mains du capitaliste, la direction n'est pas seulement cette fonction spéciale qui naît de la nature même du processus de travail collectif ou social, fonction qui repose sur l'antagonisme inévitable entre l'exploiteur et la matière qu'il exploite. [...] Le capitaliste n'est point capitaliste parce qu'il est directeur industriel; il devient au contraire chef d'industrie parce qu'il est capitaliste. Le commandement dans l'industrie devient l'attribut du capital,

17. *Ibid.*, p. 863.
18. *Ibid.*, p. 864.

de même qu'aux temps féodaux la direction de la guerre et l'administration de la justice étaient les attributs de la propriété foncière. »[19]

L'étape qui suit la coopération se caractérise par la division du travail, réuni jusqu'alors dans les mains d'un même homme. C'est le règne de la manufacture.

Tantôt les ouvriers des différents métiers par lesquels doit passer le produit avant d'être prêt pour la vente se réunissent dans un même atelier sous le commandement du même capitaliste; tantôt des ouvriers de la même catégorie se répartissent les gestes à faire pour la création d'un produit; de toute façon, la manufacture est une forme de production dans laquelle l'ouvrier cesse d'être le producteur unique de la marchandise finie. Il est devenu facteur partiel de production.

Il n'a plus à changer d'outils. Le travail bouche toutes les fissures improductives de la journée. Le processus de production devient plus compact, plus intense, plus fécond.

L'ouvrier, qui ne fait plus qu'un geste, l'opère dans la perfection. Il acquiert dans le maniement de son outil le maximum de sûreté et d'adresse. L'incessante répétition du même mouvement fait de lui un virtuose.

La grande expérience qu'il possède de l'opération de détail dont l'exécution lui incombe lui suggère mille perfectionnements de son outil. La recherche du geste le plus adroit et le plus efficace amène la différenciation maxima des instruments.

« La période manufacturière simplifie, perfectionne et multiplie les instruments de travail en les accommodant aux fonctions séparées et exclusives d'ouvrier parcellaires. »[20]

La première conséquence de ce perfectionnement est de grouper certains outillages, d'organiser entre eux certaines combinaisons qui permettent d'arriver plus vite et plus consciencieusement au but. C'est le moment où le besoin de la machine commence à se faire sentir. Alors que la machine de la manufacture est cet ouvrier

19. *Ibid.*, p. 870.

20. *Ibid.*, p. 882.

collectif que l'on obtient en combinant les différents opérateurs, un homme multiplié en somme, la machine de l'ère suivante est une combinaison d'outils, une architecture d'instruments qui unifie la production, un ouvrier de fer et d'acier. Alors que la manufacture, « cette œuvre d'art économique », représente le point culminant de l'artisanat citadin et de l'industrie à domicile des campagnes, c'est l'activité mécanique que la machine élève au rang de « principe régulateur de la production sociale ».

C'est avec elle que le capitalisme commence sa course triomphale. Elle inaugure la révolution industrielle.

L'ouvrier, qui ne pouvait manier qu'un outil, se voit remplacé par un mécanisme qui équivaut à une foule humaine. On substitue à son imperfection, qui se traduisait surtout par l'incapacité d'accomplir des gestes parfaitement semblables, la perfection d'un instrument qui, mû par les forces naturelles, peut répéter des millions de fois un même mouvement avec une précision qui dépasse de beaucoup les possibilités de l'homme.

> « Qu'il se fonde sur la simple coopération de la machine-outil homogène, comme dans le tissage, ou sur une combinaison de machines différentes, comme dans la filature, un système de machinisme forme par lui-même un grand automate, dès qu'il est mis en mouvement par un premier moteur qui se meut lui-même. [...] Le système des machines-outils automatiques recevant leur mouvement par transmission d'un automate central, est la forme la plus développée du machinisme productif. La machine isolée a été remplacée par un monstre mécanique qui, de sa gigantesque membrure, emplit des bâtiments entiers; sa force démoniaque, dissimulée d'abord par le mouvement cadencé et presque solennel de ses énormes membres, éclate dans la danse fiévreuse et vertigineuse de ses innombrables organes d'opération. »[21]

Les industries sont bouleversées l'une après l'autre. Finalement la grande industrie s'attaque à son moyen de production lui-même, à la machine, et la produit par la machine. La vapeur s'ajoute au tableau pour envelopper la machinerie d'une atmosphère cyclopéenne.

21. *Ibid.*, p. 925.

« Le tour à support mécanique n'est que la reproduction colossale du tour ordinaire; la machine à raboter présente, pour ainsi dire, un charpentier de fer qui travaille dans le fer avec les mêmes outils que le charpentier dans le bois; l'outil qui, dans les chantiers de Londres, tranche les plaques qui blindent la carcasse des navires est une espèce de rasoir cyclopéen, et le marteau à vapeur opère avec une tête de marteau ordinaire, mais d'un poids tel que le dieu Thor lui-même ne pourrait le soulever. »[22]

Outil devenu autonome, indépendant de l'ouvrier, la machine concurrence l'homme. Le moyen de travail écrase le travailleur. Maître autrefois de son outil, qui obéissait à sa main, l'ouvrier devient désormais le serviteur de la machine, son appendice, une vis, un levier, un morceau de son mécanisme. Elle le rend superflu, elle le dévalorise; elle représente le plus puissant engin de guerre contre les grèves; elle sert à mater les révoltes qui soulèvent le prolétariat contre l'autocratie du capital. Elle allonge la journée de travail en obligeant le capitaliste à récupérer rapidement les gros capitaux qu'il investit en elle. En même temps, sa construction s'améliorant, et sa rapidité de rendement, elle permet d'intensifier le travail de plus en plus.

« En rendant superflue la force musculaire, la machine permet d'employer des ouvriers sans grande force musculaire, mais dont les membres sont d'autant plus souples qu'ils sont moins développés. Quand le capital s'empara de la machine, son cri fut: du travail de femme, du travail d'enfant ! [...] Jadis, l'ouvrier vendait sa propre force de travail dont il pouvait librement disposer, maintenant il vend femme et enfants; il devient marchand d'esclaves. »[23]

Tous les avantages de la machine profitent au capitaliste. Il acquiert grâce à elle en beaucoup moins de temps et avec beaucoup moins de main-d'œuvre une plus grande quantité de marchandises, par conséquent une plus forte plus-value. Aidé par la machinerie il ruine l'artisanat et la manufacture, élargit donc ses débouchés, s'annexe des branches de production toujours nouvelles, prend une

22. *Ibid*., p. 930.
23. *Ibid*., p. 939.

part de plus en plus grande à la production générale et domine finalement le marché.

« Le bouleversement des méthodes sociales d'exploitation, résultat fatal de la modification du moyen de production, s'opère dans un chaos de formes transitoires. »

La législation industrielle intervient. Mais:

« La réglementation légale de la journée de travail, le système des relais pour les enfants, leur exclusion au-dessous d'un certain âge, etc., obligent l'entrepreneur à multiplier le nombre de ses machines et à substituer comme force motrice la vapeur aux muscles. D'autre part, afin de gagner dans l'espace ce qu'on perd dans le temps, on est forcé de grossir les moyens de production collectifs [...] si bien que leur plus grande concentration devient le corollaire obligé d'une agglomération croissante de salariés. »[24]

Même révolution dans le domaine agricole. La machine détruit le paysan, rempart de l'ancienne société et le remplace par des manœuvres salariés. La campagne se met à ressembler à la ville, ses traditions sont renversées par la réforme, les habitudes routinières d'exploitation font place aux méthodes scientifiques. Mais, là encore, comme à la manufacture, le bouleversement capitaliste des méthodes de production se traduit par un martyrologe;

« Le moyen de travail [semble n'être] que le moyen de dompter, d'exploiter et d'appauvrir le travailleur, la combinaison sociale du travail que l'oppression organisée de sa vitalité, de sa liberté et de son indépendance individuelles. »[25]

Stuart Mill a dit dans ses *Principes d'économie politique*:

« Il reste encore à savoir [...] si les inventions mécaniques faites jusqu'à ce jour ont allégé le labeur quotidien d'un être humain quelconque. »[26]

24. *Ibid.*, p. 1320.
25. *Ibid.*, p. 998.
26. Cité in *Ibid.*, p. 913-914.

Ce qui n'est pas douteux, c'est que ces inventions ont transformé les procédés de production en une source jaillissante de richesses et que le capitaliste en a seul profité.

Le capital produit un gain. C'est sa fonction. Mais ce gain possède à son tour la faculté de produire du capital. Le cycle est clos et on recommence.

Les phénomènes qui produisent ces effets s'appellent reproduction et accumulation.

La simple reproduction n'est que la répétition du processus de production, à même échelle. L'ouvrier ne reçoit plus pour salaire, comme au début du processus de production, une avance du capitaliste, mais une partie du bénéfice qu'il a déjà produit. Il a reproduit le capital variable nécessaire. L'autre partie du bénéfice échoit au capitaliste, qui le consomme. La production, dans de telles conditions, recommence toujours sur la base donnée.

Mais l'ouvrier ne produit pas son seul salaire, il se produit aussi lui-même. Du fait qu'il mange, boit et dort, il prend soin de remplacer sa force de travail et de pouvoir se présenter encore une fois le lendemain sur le marché. Car la reproduction du capital exige un renouvellement constant de la force de travail, une prolongation indéfinie de cette force. Du point de vue du processus de reproduction on peut donner ce dernier nom à tout ce que fait l'ouvrier pour s'entretenir, lui ou sa classe.

Si l'on ne veut pas que la production piétine sur place, la reproduction du capital constant doit s'ajouter à celle du capital variable. La simple reproduction fait place au phénomène de l'accumulation.

On « accumule » quand on transforme une partie de la plus-value en capital de façon à élargir la base de production.

« Nous faisons ici abstraction de l'aliquote de plus-value mangée par le capitaliste. Peu nous importe aussi pour le moment que les capitaux additionnels s'ajoutent comme incréments au capital primitif ou s'en séparent et fonctionnent indépendamment, qu'ils soient exploités par le même individu qui les a accumulés, ou transférés par lui à d'autres mains. Seulement il ne faut pas oublier que, à côté des capitaux de nouvelle formation, le capital primitif

continue à se reproduire et à produire de la plus-value et que cela s'applique de même à chaque capital accumulé par rapport au capital additionnel qu'il engendre à son tour. »[27]

Au cours de l'accumulation, il arrive un moment où le développement de la productivité du travail social devient le plus puissant levier de l'opération. La composition interne du capital subit une révolution. Le capital constant croît aux dépens du capital variable, puisque le but et le résultat de la machine est de supprimer des mains humaines. La productivité croissante du travail fait que la masse des moyens de production croît plus vite que la masse des forces de travail. Tandis que l'accumulation opère des progrès formidables le besoin de forces humaines se fait de moins en moins sentir.

« [La continuelle transformation de la plus-value en capital se traduit par une augmentation du capital investi dans le processus de production. Cette augmentation, à son tour, s'exprime dans un accroissement de l'échelle de production et une extension des méthodes destinées à forcer le rendement et à accélérer la production de la plus-value.] Si donc l'accumulation doit avoir atteint un certain degré de grandeur pour que le mode spécifique de la production capitaliste puisse s'établir, celui-ci accélère par contrecoup l'accumulation dont le progrès ultérieur, en permettant d'agrandir encore l'échelle des entreprises, réagit de nouveau sur le développement de la production capitaliste, etc. Ces deux facteurs économiques, en raison composée de l'impulsion réciproque qu'ils se donnent ainsi, provoquent dans la composition technique du capital les changements qui en amoindrissent progressivement la partie variable par rapport à la partie constante. »[28]

Ce phénomène a plusieurs conséquences. La première apparaît dans la concentration des capitaux. Comme toute accumulation est le moyen d'une nouvelle, le capital se concentre petit à petit dans les mêmes mains. Le commandement se centralise sur certains points et régit des foules gigantesques. Mais en même temps « certains

27. *Ibid.*, p. 1084-1085.

28. La traduction française de J. Roy des deux pages dont cette citation est extraite est assez différente de l'original allemand, dont il représente une version simplifiée. Le passage entre crochet en est absent. *Ibid.*, p. 1136.

surgeons se détachent du capital originel » et leurs nouvelles formations viennent à la traverse des anciennes. C'est l'attraction qui réagit encore contre cette tendance centrifuge. Elle concentre maintenant des capitaux déjà formés et les désindividualise; le gros capitaliste exproprie le petit, les petits capitaux se réunissent en un certain nombre, moins grand, de capitaux plus importants.

« Le capital pourra grossir ici par grandes masses en une seule main, parce que là il s'échappera d'un grand nombre. [C'est ce qui différencie réellement la centralisation de l'accumulation et de la concentration.] »[29]

Ces mouvements, ces formations, ces gonflements, sont le résultat d'une lutte qui a pour nom concurrence. Pour assurer l'écoulement des marchandises il faut de bas prix; on ne peut les obtenir qu'au moyen d'une technique parfaite qui rend le travail plus productif. D'où le besoin constant de nouvelles machines, de grandes exploitations, de méthodes perfectionnées et d'inventions plus rationnelles, d'où l'investissement de capitaux croissants, l'absorption des petites entreprises, le développement inouï d'usines gigantesques où se rassemblent la meilleure machinerie, la technique la plus savante, l'économie maxima des moyens.

« Les petits capitaux affluent donc aux sphères de production dont la grande industrie ne s'est pas encore emparée, ou dont elle ne s'est emparée que d'une manière imparfaite. La concurrence y fait rage en raison directe du chiffre et en raison inverse de la grandeur des capitaux engagés. »[30]

En même temps se forme une nouvelle puissance, le crédit, qui se glisse au milieu de la mêlée pour aider l'accumulation, « et ne tarde pas à devenir l'une des plus terribles armes dans les guerres de concurrence ». À mesure que la production et l'accumulation augmentent, la concurrence et le crédit viennent de plus en plus puissamment servir la centralisation.

29. Le passage entre crochet n'est pas dans la version française. *Ibid.*, p. 1139.
30. *Ibid.*, p. 1138.

« Avec la grandeur du capital social fonctionnant déjà et le degré de sa croissance, avec l'extension de l'échelle de la production et de la masse des travailleurs mis en mouvement, avec le développement de la force productive de leur travail, avec le courant plus large et plus plein des sources de la richesse s'étend aussi l'échelle à laquelle se lie une plus grande attraction des travailleurs par le capital avec une plus grande répulsion de ceux-ci, augmente le rythme des changements dans la composition organique du capital et dans sa forme technique et enfle le périmètre des sphères de production, qui s'en trouvent affectées tantôt simultanément, tantôt alternativement. »[31]

En relation avec ces phénomènes on voit se former alors dans les rangs ouvriers un excédent relativement croissant de chômeurs, une sorte d'armée de réserve des bataillons de l'industrie, qui se pressent aux portes de l'usine quand la conjoncture est mauvaise; ils empêchent la hausse des salaires, prennent les grévistes à revers, paralysent la lutte des classes et, perpétuellement en danger de mourir de faim ou de tomber dans la canaille, servent d'atouts au capitalisme contre l'ouvrier.

Le système capitaliste tourne dans le cercle suivant: l'anarchie de la production donne naissance à la concurrence; dans la guerre des concurrences la palme va au plus bas prix; le plus bas prix est le résultat du plus grand rendement de travail; ce plus grand rendement est le fait des machines les plus puissantes et des usines les plus complètes; par conséquent des plus gros capitaux; d'où accumulation à une échelle croissante; mais plus les machines s'accumulent, plus le nombre relatif d'ouvriers diminue, plus la proportion du capital variable devient faible, et, conséquence inévitable, la proportion de la plus-value (qui peut bien augmenter de façon absolue, mais, relativement, décroît sans cesse). La masse d'ouvriers inconsommables augmente. La puissance d'achat et de consommation décroît en proportion de l'accroissement de marchandises qui vient envahir le marché. Si l'on veut que les chômeurs consomment à nouveau on doit les occuper dans de nouvelles branches ou développer encore

31. Cette citation est extraite d'un paragraphe introduit par Engels pour la 4e édition allemande du Capital. K. Marx, *Das Kapital* (1867) in *Werke*, vol. 23, Berlin, Dietz, 1968, pp. 659-660.

celles qui existent déjà. Il y faut de nouveaux capitaux qu'on ne peut obtenir que par accumulation. Et pour pouvoir accumuler il faut grossir la plus-value. Pour augmenter la proportion de la plus-value il faut diminuer la valeur de la main-d'œuvre en rabaissant le prix des marchandises. Mais pour diminuer ce prix il faut accroître la productivité, il faut améliorer la technique, rationaliser de plus en plus. Et pour cela ? Accumuler encore. Et ainsi de suite. On n'en sort pas. On se trouve pris dans un cercle vicieux.

De temps en temps cette course en rond s'arrête pendant un moment sous l'effet d'une crise commerciale. La puissance d'achat a atteint son étiage. Les magasins sont engorgés. Le marché n'accepte plus rien. Les voies d'écoulement sont bouchées. Les commandes restent en usine. Travail réduit, renvois, diminution de la production, arrêt des entreprises, chômage à grande échelle et révolte des affamés. Au bout d'un temps: lent écoulement des marchandises, hausse légère de la demande, reprise timide de production, fin de la crise, hausse de la conjoncture, plein rendement, et ainsi de suite jusqu'à la crise suivante. Le roulement est d'une dizaine d'années. Pendant le XIXe siècle, l'organisme de l'industrie a souffert environ une fois tous les dix ans de ces accumulations et de ces engorgements qui le secouent de convulsions et l'agitent de frissons horribles. Engrenée dans le mécanisme, soumise à la mystérieuse puissance du fétiche marchandise qui se montre plus fort que toute volonté humaine, la bourgeoisie courbe le dos sous les ordres de son incompréhensible divinité parce qu'elle n'en est pas seulement la victime mais aussi la favorite et la bénéficiaire.

Le prolétariat, au contraire, chargé de tous les frais, de tous les inconvénients et de toutes les horreurs du système, se redresse pour se défendre et, quand on lui a montré l'endroit où il faut appliquer le levier, déclare la guerre et entre en lutte.

Si l'argent se transforme ainsi en capital, si ce capital produit une plus-value, et si cette plus-value redevient capital, ce sont là des faits qui relèvent du système capitaliste. Mais où a-t-il pris son point de départ ?

Marx répond à cette question dans la section de son ouvrage relative à l'origine de l'accumulation.

« Cette accumulation primitive joue dans l'économie politique à peu près le même rôle que le péché originel dans la théologie. »[32]

On place l'anecdote au début pour expliquer l'origine du péché. Dans la légende du péché originel économique voici ce qu'on dit:

« De même, il y avait autrefois, mais il y a bien longtemps de cela, un temps où la société se divisait en deux camps: là des gens d'élite, laborieux, intelligents, et surtout doués d'habitudes ménagères; ici un tas de coquins faisant gogaille du matin au soir et du soir au matin. Il va sans dire que les uns entassèrent trésor sur trésor, tandis que les autres se trouvèrent bientôt dénués de tout. De là la pauvreté de la grande masse qui, en dépit d'un travail sans fin ni trêve, doit toujours payer de sa propre personne, et la richesse du petit nombre, qui récolte tous les fruits du travail sans avoir à faire œuvre de ses dix doigts. »[33]

Voilà ce que dit la légende; car la légende aime l'idylle. Mais la réalité est assez différente; c'est la force qui a décidé.

L'opération qui a créé la situation capitaliste n'est autre que le processus qui a retiré à l'ouvrier la propriété de ses conditions de travail, processus qui transforme d'une part les moyens de production sociaux en capital et d'autre part les producteurs directs en salariés. L'accumulation originelle a séparé le producteur de ses moyens de production. Elle s'est produite à la fin de l'époque féodale avec la disparition du servage et des obligations corporatives. À ce moment-là, le paysan et l'artisan deviennent libres. Mais ils perdent en même temps la base économique de toute leur existence et se voient privés des garanties que leur assuraient les institutions féodales.

« Dans l'histoire de l'accumulation primitive, toute révolution fait époque qui sert de levier à l'avancement de la classe capitaliste en voie de formation, celles surtout qui, dépouillant de grandes masses de leurs moyens de produc-

32. K. Marx, *Le Capital, Livre premier* (1867), in *Œuvres I, op. cit.*, p. 1167.

33. *Ibid.*, p. 1167-1168.

tion et d'existence traditionnels, les lancent à l'improviste sur le marché du travail, prolétaires sans feu ni lieu. Mais la base de toute cette évolution, c'est l'expropriation des cultivateurs.

Elle ne s'est encore accomplie d'une manière radicale qu'en Angleterre. »[34]

Les prolétaires, les hors-la-loi chassés de leur sol, se voient absorbés par les manufactures dont l'ère s'ouvre à ce moment. Mais en partie seulement: leur nombre croît trop vite; et d'autre part nombre d'entre eux, dépaysés, ne peuvent s'adapter d'un coup à ces nouvelles disciplines. Ils se transforment en mendiants, en vagabonds et en voleurs et sèment l'effroi pendant longtemps dans toute l'Europe occidentale. Finalement une législation cruelle se saisit d'eux, les flagelle, les stigmatise, les martyrise et les livre pour terminer aux fabriques et manufactures, aux « maisons de l'horreur », comme bêtes de somme.

L'évolution économique et politique qui créa ce prolétariat de sans-patrie, de sans-métier et de sans-ressources, favorisa d'autre part l'essor de fermiers capitalistes et de capitalistes industriels. Il arriva certainement aussi que des maîtres jurés, de petits artisans, voire de simples ouvriers, se transformèrent en petits capitalistes et devinrent de façon ou d'autre, par une exploitation croissante de la main-d'œuvre et par le procédé de l'accumulation, possesseurs de gros capitaux.

« L'enfance de la production capitaliste offre, sous plus d'un aspect, les mêmes phases que l'enfance de la cité au Moyen Âge, où la question de savoir lequel des serfs évadés serait maître et lequel serviteur était en grande partie décidée par la date plus ou moins ancienne de leur fuite. Cependant cette marche à pas de tortue ne répondait aucunement aux besoins commerciaux du nouveau marché universel créé par les grandes découvertes de la fin du XVe siècles. »[35]

On voit se former à cette époque deux forces qui préfigurent le capital moderne: ce sont le capital commercial et le capital

34. *Ibid.*, p. 1170.
35. *Ibid.*, p. 1211.

bancaire. Ils ouvrent le monde aux entreprises et font jaillir de grandes richesses.

« La découverte des contrées aurifères et argentifères de l'Amérique, la réduction des indigènes en esclavage, leur enfouissement dans les mines ou leur extermination, les commencements de conquête et de pillage aux Indes orientales, la transformation de l'Afrique en une sorte de garenne commerciale pour la chasse aux peaux noires, voilà les procédés idylliques d'accumulation primitive qui signalent l'ère capitaliste à son aurore. Aussitôt après éclate la guerre mercantile; elle a le globe entier pour théâtre. S'ouvrant par la révolte de la Hollande contre l'Espagne, elle prend des proportions gigantesques dans la croisade de l'Angleterre contre la Révolution française, et se prolonge, jusqu'à nous jours, en expéditions de pirates, comme les fameuses guerres de l'opium contre la Chine. »[36]

Cette histoire du capitalisme est inscrite en traits de feu dans les annales de l'humanité. Elle a laissé une large trace de sueur, de sang et de larmes.

« Les barbaries et les atrocités exécrables », dit W. Howitt, « perpétrées par les races soi disant chrétiennes, dans toutes les régions du monde et contre tous les peuples qu'elles ont pu subjuguer, n'ont de parallèle dans aucune autre ère de l'histoire universelle, chez aucune race si sauvage, si grossière, si impitoyable, si éhontée qu'elle fût »[37]

Les annales de la colonisation hollandaise – et la Hollande était le modèle des nations capitalistes du XVIIe siècle – les annales de la colonisation hollandaise « brossent une fresque inégalable de trahisons, de corruptions, d'assassinats et d'infamies ». Cette infamie atteint son maximum dans les plantations exportatrices, comme celles des Indes Occidentales, ou dans les pays riches de population dense comme le Mexique et les Indes Orientales.

La suprématie commerciale entraîne l'hégémonie industrielle. Le « dieu étranger » importé par le système colonial « prend sa place à côté des vieilles idoles d'Europe et les culbute un beau jour d'un seul coup ». La manie de produire davantage devient le

36. *Ibid.*, p. 1212-1213.
37. Cité in *Ibid.*, p. 1213.

seul et unique but de l'humanité. Le système du crédit public, des dettes d'État, s'instaure alors et permet aux capitalistes de s'ingérer dans les affaires au point de mettre dans leurs poches des pays, des États entiers.

« La dette publique [...] par un coup de baguette, elle doue l'argent improductif de la vertu reproductive et le convertit ainsi en capital, sans qu'il ait pour cela à subir les risques, les troubles inséparables de son emploi industriel et même de l'usure privée. »[38]

Elle fait naître les sociétés par actions, le commerce à coups d'effets, les jeux de bourse, la bancocratie moderne, et le système du crédit international.

« Régime colonial, dettes publiques, exactions fiscales, protection industrielle, guerres commerciales, etc., tous ces rejetons de la période manufacturière proprement dite prennent un développement gigantesque pendant la première jeunesse de la grande industrie. [...] Avec le développement de la production capitaliste pendant la période manufacturière, l'opinion publique européenne avait dépouillé son dernier lambeau de conscience et de pudeur. [...] Dans le même temps que l'industrie cotonnière introduisait en Angleterre l'esclavage des enfants, au États-Unis elle transformait le traitement plus ou moins patriarcal des noirs en un système d'exploitation mercantile. En somme, il fallait pour piédestal à l'esclavage dissimulé des salariés en Europe l'esclavage sans phrase dans le Nouveau Monde. [...] Si d'après Augier, c'est « avec des taches naturelles de sang sur une de ses faces » que « l'argent est venu au monde », le capital y arrive suant le sang et la boue par tous les pores. »[39]

D'où provient l'accumulation originelle du capital ? Quelle est sa genèse historique ? Quand elle ne repose pas sur la transformation directe d'esclaves ou de serfs en salariés (ce qui revient à un changement de pure forme), elle s'appuie sur l'expropriation du producteur immédiat, c'est-à-dire sur la destruction d'une propriété privée acquise par le travail personnel. Car la propriété privée acquise de cette façon se voit elle-même traquée par la propriété

38. *Ibid.*, p. 1217.

39. *Ibid.*, p. 1220-1224.

privée capitaliste qui repose sur l'exploitation d'un travail étranger théoriquement libre.

« Dès que ce processus de transformation a décomposé suffisamment et de fond en comble la vieille société, que les producteurs sont changés en prolétaires et leurs conditions de travail en capital, qu'enfin le régime capitaliste se soutient par la seule force économique des choses, alors la socialisation ultérieure du travail ainsi que la métamorphose progressive du sol et des autres moyens de production en instruments socialement exploités, communs, en un mot, l'élimination ultérieure des propriétaires privés, va revêtir une nouvelle forme. Ce qui est maintenant à exproprier, ce n'est plus le travailleur indépendant, mais le capitaliste, le chef d'une armée ou d'une escouade de salariés. »[40]

Elle s'opère par le jeu des lois immanentes de la production capitaliste: par la centralisation des capitaux. Chaque capitaliste en tue une foule d'autres. En même temps que s'opère cette centralisation, au profit d'un homme ou d'un groupe, on voit se développer à une échelle croissante la coopération des Armes, les applications scientifiques, l'exploitation systématique de la terre; on spécialise de plus en plus la machinerie en vue du travail en commun, on recherche avec plus de fièvre l'économie des moyens de production et on l'obtient en combinant leurs tâches; les peuples s'engluent de plus en plus dans les vases du marché mondial et le caractère international du régime capitaliste s'accuse de plus en plus nettement. À mesure qu'on voit diminuer le nombre des magnats qui ont monopolisé les avantages de cette transformation, on sent croître, au pôle opposé, la masse de la misère et de la servitude, mais aussi l'indignation de la classe ouvrière organisée, unie, dressée par le mécanisme capitaliste lui-même. Le monopole du capital devint une entrave aux méthodes de production qui se sont épanouies avec lui et sous lui. La centralisation des moyens de production et la socialisation du travail atteignent un point où elles deviennent incompatibles avec leur enveloppe capitaliste. Cette enveloppe doit sauter. L'heure de la propriété capitaliste a sonné. Les expropriateurs vont être expropriés.

40. *Ibid.*, p. 1238-1239.

Les méthodes d'acquisition de la production capitaliste – et la propriété capitaliste elle-même, puisqu'elle en est une conséquence, – sont une première négation de la propriété privée individuelle basée sur le travail personnel. Mais elles fabriquent leur propre négation avec la même fatalité qu'une nécessité naturelle. Cette négation est négation d'une négation. Elles ne rétablissent pas la propriété privée, mais elles rétablissent la propriété individuelle sur la base des acquisitions de l'époque capitaliste, c'est-à-dire coopération et possession commune du sol et des moyens de production créés par le travail lui-même.

TOMES II & III

Dans le premier tome du *Capital*, dont la conclusion nous amène aux portes de la future société socialiste, Marx avait dévoilé les bases économiques de la société d'aujourd'hui.

Il avait répondu à la question de l'origine du bénéfice. Non point comme les petits-bourgeois qui défendaient le capitalisme en se servant de la science pour justifier des intérêts égoïstes, et qui voyaient dans le bénéfice une juste compensation des bienfaits du capitalisme. Non pas, encore, à la manière des utopistes pour lesquels le capitalisme n'était que l'enfant monstrueux de la vilenie humaine et qui dénonçaient le bénéfice comme le fruit d'une extorsion et d'une rapine. Mais d'une façon entièrement neuve et personnelle: Marx voyait dans l'achat de la marchandise main-d'œuvre un échange parfaitement légal; il reconnaissait aux méthodes de production de la plus-value la valeur d'un système logique et objectif, et il trouvait parfaitement naturel, comme conforme aux lois de la classe, que le capitaliste empochât lui-même le bénéfice. De son exploration scientifique il ne tirait aucune raison d'amour, comme l'économiste bourgeois, ni de haine, comme l'utopiste, mais cette froide et nette conclusion que, pour éviter l'exploitation de l'homme par l'homme, il fallait modifier le système de fond en comble. C'était une conséquence logique des lois mêmes de

l'évolution. Et il en attendait la réalisation de l'intervention de la classe ouvrière quand elle connaîtrait sa situation de classe et serait entraînée à poursuivre son but.

Le premier tome embrasse donc et analyse le système capitaliste dans les limites du processus de production. Son seul décor est l'atelier. Nous voyons venir l'ouvrier qui apporte la marchandise main-d'œuvre. Il touche son salaire, puis se met à produire. Les marchandises sortent de ses mains. Nous ne lisons pas sur ces objets de fer, de bois, de terre ou de cuir, la part qu'ont eue dans leur fabrication le mécanisme de la création de valeurs et celui de l'exploitation. Mais nous savons que leur valeur renferme aussi la plus-value et qu'ils contiennent, encore humide et chaude de la sueur du travailleur, une richesse qui ne prendra vie que pour le capitaliste. Cette plus-value qui échoit au patron sans qu'il ait eu à la gagner lui-même demande maintenant à se transformer, à prendre une forme sonnante, et à passer sous cette forme dans sa poche. Mais cette transformation ne peut pas s'opérer à l'intérieur de l'atelier. Elle nécessite un changement de décor. La plus-value ne devient bénéfice que par la vente, sur le marché, au magasin ou à la bourse.

C'est là que nous mène le second volume du *Capital*. Il groupe l'étude du mécanisme de la circulation des capitaux sous les trois grandes rubriques suivantes: Métamorphoses et Circuit du Capital; Changement d'aspect du Capital; Reproduction et Circulation du Capital social général.

Sur le marché, le capitaliste se voit livré à la puissance du fétiche marchandise d'une façon toute différente de celle qui règne à l'atelier. Si la discipline d'un ordre prévu dans ses moindres détails régit la production de l'usine, le marché, lui, offre l'image parfaite de la plus confuse anarchie. Les marchandises, échappées aux mains du producteur, se livrent là aux plus toiles fantaisies. Elles prennent des prix arbitraires, voyagent, changent de possesseur, s'amoncellent ou se dispersent, se reposent dans des greniers où elles perdent leur valeur, ou passent à toute vitesse de main en main, de ville en ville, et se répandent dans la consommation. Elles forment à

part un monde fantastique, mènent une existence autonome sans s'inquiéter de la volonté du producteur.

Si l'homme ne veut pas perdre la tête, ni surtout son argent, dans ce tourbillon fou, il doit savoir se retrouver dans le mécanisme de la circulation marchande. Il doit apprendre à vendre au bon moment, à acheter à temps les matières premières, à se procurer suffisamment d'argent liquide pour les salaires, et à ne jamais se tromper dans le calcul du circuit qui va de l'argent à la marchandise et de la marchandise à l'argent; il doit savoir saisir toujours l'instant propice, ne jamais succomber à la concurrence et ne jamais se laisser prendre sans vert. Bien que nul cycle ne soit prévu, nul rythme déterminé d'avance, il doit, constamment aux aguets, constamment prêt à s'élancer, faire à la minute décisive le geste exact que réclame une situation. Il doit flairer les besoins du marché, estimer sans erreur sa puissance d'achat, calculer sans se tromper la proportion des besoins. Il ne dispose d'aucune carte d'après laquelle il puisse s'orienter, car le commerce est anarchique. Et cependant, s'il ne veut pas être écrasé, il faut qu'il mène son navire avec méthode. Il ne peut s'entendre avec personne, car il doit se garder de confier ses intentions, ses projets et ses secrets de fabrique à la concurrence ennemie. Ce qui ne l'empêche pas d'être obligé de se comporter malgré tout comme s'il agissait d'après un pacte de bonne entente, un contrat de solidarité avec les autres dirigeants, dans l'intérêt de l'industrie capitaliste tout entière. Dans un chaos qui échappe à toutes les influences il ne peut introduire aucune règle, aucun ordre. Et cependant, sous peine de sauter, il doit veiller à ce que tout marche, à ce qu'aucune erreur ne se produise, aucune perte, aucune fuite de secrets qui compromettrait son usine et en rendrait les succès illusoires. Car c'est seulement sur le marché que le bénéfice, réalisé sous la forme de plus-value dans les ateliers de l'usine, adopte une forme tangible. C'est lui qui donne une substance à ce qui n'était encore qu'une cotation abstraite sur les registres de production. C'est lui seulement qui rend avantageux le métier de capitaliste et de directeur d'industrie.

C'est une difficile affaire, une affaire pénible et risquée qui attend le capitaliste sur le marché de la production. Elle exige de lui toute sa capacité, toute sa prudence, tout son flair, toute son audace. Il doit avoir l'oreille fine et la peau dure, faire preuve d'esprit d'aventure et de circonspection à la fois, se montrer froid et téméraire, être insouciant et rusé. Il doit avoir toutes les qualités d'un bon marchand.

Pourtant, malgré tous ses talents, s'il reste seul il est abandonné sans armes à tous les caprices du marché. Pour se défendre il se joint aux autres; c'est une opération qui s'effectue d'elle-même. Car, quel que soit l'antagonisme qui divise les concurrents dans la guerre des capitalistes, ils s'entendent sur l'essentiel qui est de gagner de l'argent. On les voit s'entraider: ils fondent des maisons de banque, se font des avances, des prêts, adoptent des mesures de sûreté générale.

À partir de ce moment-là le regard domine plus facilement les phases du processus de la circulation. Le jeu chaotique des phénomènes se laisse même en un certain sens si nettement régulariser que le capitaliste arrive à assurer définitivement les piliers de son édifice: poursuite de la fabrication, production de la plus-value, alimentation de la classe ouvrière et enrichissement de la bourgeoisie. Ce qui lui permet d'accumuler de façon croissante, de donner au capitalisme des proportions de plus en plus imposantes et « d'éterniser provisoirement » le système.

Évidemment, la multiplicité d'aspects du mécanisme général correspond désormais à une foule énorme de travaux et de personnages. La catégorie des capitalistes s'est notablement compliquée. Le capitaliste n'est plus un simple producteur de marchandises. Il est marchand, intermédiaire, banquier, propriétaire foncier, et fournisseur de matières premières. C'est un Protée. Il ne produit de plus-value que dans son rôle de fabricant, mais, l'industrie se développant, il a réparti ses fonctions entre une foule d'autres personnes qui prennent une part plus ou moins grande à la fabrication de l'article, à l'exploitation de l'ouvrier, à la vente des marchandises, au dragage des capitaux, à la marche du mécanisme et à la production

du bénéfice. Ils aident tous le capital à engendrer ce bénéfice et réclament leur part du butin. Ils exigent qu'on les satisfasse. Le bénéfice doit désormais être partagé entre tous les loups de la horde.

Mais quelle sera la part de chacun ? Comment l'évaluer ? Qui la déterminera ? Comment régler la distribution sans désavantager personne ? Le monde des marchandises y pourvoit de lui-même. Le mécanisme de l'ordre capitaliste est de telle nature que le jeu d'ensemble de ses forces, de ses facteurs et de ses tendances apaise automatiquement tous les appétits en question. Sans plan, sans précisions, sans règles, par le seul fait de la logique immanente de la marchandise et de la justice immanente de l'échange, on voit se constituer le principe d'après lequel chacun reçoit son dû.

C'est le plus grand triomphe du fétiche. Le troisième volume du *Capital* est consacré à le dépeindre.

Marx découvre, chemin faisant, la solution d'un casse-tête qui avait causé bien des tourments à l'économie officielle. Pourquoi les capitaux engagés dans des branches de production différentes donnent-ils un pourcentage de bénéfice égal, dans un même temps et dans un même pays, alors qu'ils « travaillent » dans des conditions aussi peu semblables que possible ? Marx répond que cette constance provient du fait que les différences de bénéfices s'égalisent au moment de la vente des marchandises. La perte que subit telle catégorie qu'on vend au-dessous de sa valeur est compensée par le gain de telle autre qu'on vend au-dessus de la sienne. Il se crée une sorte de moyenne qui étouffe les variations. Car le capitaliste isolé n'encaisse pas le bénéfice de sa production individuelle mais seulement sa part du butin général.

« Les différents capitalistes jouent ici le rôle de simples actionnaires d'une société par actions dans laquelle les parts de profit sont réparties uniformément en pourcentage; […] elles ne diffèrent que suivant l'importance du capital engagé par chacun dans l'entreprise commune, c'est-à-dire suivant la part relative de chacun dans cette entreprise. »[41]

41. K. Marx, *Le Capital, Livre trois* (1864-1875), trad. française par M. Jacob, M. Rubel et S. Voute in *Œuvres II*, *Économie*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1968, p. 951.

Doué d'une force magique, régi par on ne sait quels démons, le monde des marchandises ordonne ses relations suivant les lois de son propre caprice et règle, bien au-dessus des hommes, le fonctionnement du mécanisme général. Le firmament dans lequel les étoiles gravitent suivant des lois d'airain, et où se déroulent loin de l'homme les va-et-vient du temps et de l'éternité, nous offre seuls un symbole suffisant des mystères du capitalisme.

Mais, comme l'astronomie nous a ouvert le ciel, décrit l'orbite des étoiles, prédit les catastrophes cosmiques et révélé ainsi le secret du firmament, de même Marx a projeté la lumière sur toutes les obscurités du mécanisme économique, il a trouvé les lois du monde des marchandises, révélé les subtilités de la production du bénéfice et montré dans la mystérieuse prédestination de l'homme à la richesse ou à la pauvreté la conséquence d'un système. Il a décelé à l'origine de tous les gains capitalistes, qu'ils s'appellent intérêts, rentes foncières ou revenus, la présence du bénéfice qu'ils ne font jamais que masquer.

Des trois volumes du *Capital* le premier est le plus direct, le plus complet et le plus important. Le second peut enrichir l'analyse du premier de vues extrêmement profondes, le troisième peut passer au regard du savant pour une pièce indispensable à la perfection de l'édifice, mais le poids scientifique de l'ouvrage se trouve rassemblé dans le premier.

C'est lui qui apporte la solution des deux problèmes essentiels dans la question du socialisme et du mouvement ouvrier: l'origine de la plus-value, et la socialisation du processus de production. En résolvant le premier de ces problèmes Marx donne pour la première fois une explication scientifique de l'exploitation du prolétariat. En résolvant le second il expose les bases du bouleversement socialiste. La première de ces solutions révèle à l'ouvrier sa situation présente, la seconde lui dévoile l'avenir.

La soif de théorie du mouvement ouvrier se trouve ainsi entièrement satisfaite. Car, du point de vue de la lutte de classe, ce sont là les points essentiels; quelque curieux, intéressants, que puissent se montrer les autres, leur importance n'a pas un caractère aussi élémentaire, aussi fondamental.

C'est ce qui explique que le premier tome du *Capital* soit à peu près le seul connu, même dans les milieux socialistes et chez les chefs du mouvement. On le discute, on le rend populaire, on l'exploite pour la propagande; les deux autres mènent une existence décorative mais obscure sur les rayons inaccessibles des bibliothèques. Bernard Shaw, demi-socialiste, avait raison le jour où il railla Hyndman, chef de parti et socialiste cent pour cent, de vouloir passer pour marxiste intégral quoiqu'il n'eût lu que le premier tome du *Capital*. Mais Hyndman, à son tour, n'eut pas tort de répondre qu'aucun des chefs du mouvement, à l'exception de quelques érudits, ne connaissait le troisième volume et que cette lacune ne les empêchait nullement de mener la lutte de classe dans le plus pur esprit marxien. La connaissance du premier tome a suffi, de fait, entièrement, pendant toute la phase de la lutte de classes qui est révolue de nos jours.

Mais, à mesure que nous la dépassons, le second et le troisième volumes prennent de plus en plus d'importance. La physionomie du marxisme a évolué avec l'époque et le changement des circonstances. En face de l'ancien marxiste, marxiste en gros qui ne tirait sa doctrine que du premier tome du *Capital* et professait un matérialisme historique grossièrement interprété, le marxiste moderne, qui peut suivre les traces de l'évolution jusque dans sa doctrine, se sent souvent tenté de dire comme Marx: « Personnellement, je ne suis pas marxiste. »

CRÉPUSCULE ET FIN DE KARL MARX

Il ne fut pas permis à Marx de terminer lui-même les deux derniers volumes. La mort lui arracha sa plume. Engels, exécuteur testamentaire du chef, en ce qui concernait l'héritage littéraire, reprit la rédaction des manuscrits posthumes, l'acheva et donna le tome II en 1885, le tome III en 1894.

Depuis 1870, l'amitié de Marx et d'Engels s'était encore resserrée du fait d'un voisinage intime. Car, Engels, quittant Manchester et

lâchant sa maison de commerce, était venu s'installer à Londres. Voici la lettre qu'il avait écrite à Marx le 29 novembre 1868:

« 1° Combien te faut-il pour liquider toutes tes dettes et recommencer en terrain déblayé ? 2° Peux-tu arriver avec 350 livres par an, en faisant abstraction de l'imprévu, sans t'enfoncer dans de nouvelles dettes ? Sinon dis-moi somme qui te serait nécessaire; une fois ses dettes éteintes, s'entend. Il résulte, en effet, de mes négociations que Gottfried Ermen serait prêt à m'acheter mon départ à la fin de notre contrat qui expire le 30 juin; c'est-à-dire qu'il m'offre une certaine somme si je veux m'engager à ne pas entrer de cinq ans dans une maison concurrente et à lui laisser la direction de la nôtre. C'est justement à quoi je voulais l'amener [...] La somme qu'il me propose me mettrait en état de t'assurer pendant un lustre un versement annuel de trois cent cinquante livres, et même plus en cas de besoin. »

Marx répondit par retour du courrier:

« Je suis bouleversé d'émotion par ton excessive bonté. Ma femme m'a présenté les comptes et j'ai trouvé la somme des dettes plus forte que je ne pensais: elle se monte à 210 livres, dont 75 pour le Mont-de-Piété et les intérêts. »

Le 1er juillet 1869 Engels disait adieu au « suave commerce » en poussant un joyeux hourra, redevenait un « homme libre », faisait « table rase » chez Marx et venait s'établir un an plus tard à Londres. Il se logea tout à côté de la maison Marx.

Là, bien des choses avaient changé. Les deux aînées, Jenny et Laura, avaient trouvé des prétendants. Marx en avait parlé à Engels dans une lettre d'août 1866:

« Laura », y disait-il, « est à moitié promise depuis hier à M. Lafargue, mon créole médical. Elle ne le traitait pas mieux que les autres, mais les excès de sentiment de ces Créoles, la crainte, un peu, que le petit se suicidât (c'est un jeune homme de vingt-cinq ans), un peu de penchant aussi, mais à froid, comme toujours, (c'est un joli garçon, intelligent, gymnaste), ont amené un demi-compromis. Ce monsieur s'était d'abord attaché au vieux père mais son penchant n'a pas tardé à se reporter sur la fille. Financièrement, il a une situation moyenne, car il est fils unique d'une famille d'anciens planteurs.

On l'a rayé pour deux ans des registres de l'Université de Paris, à cause du Congrès de Liège; il veut se présenter à Strasbourg.»

Marx demanda aux parents du jeune homme des renseignements précis sur sa situation de fortune et, ayant reçu une réponse satisfaisante, déclara, malgré tout, catégoriquement, que les jeunes gens ne se marieraient pas tant que tous les examens ne seraient pas passés. Lafargue les passa et épousa sa Laura. Il s'établit comme médecin à Paris, prit part aux combats de la Commune, dut fuir, et atterrit finalement à Londres. Il renonça à la médecine, estimant qu'on ne pouvait pas « la pratiquer sans charlatanerie », et il fonda un institut photographique qui le nourrit tant bien que mal, mais plutôt mal.

Jenny avait trouvé aussi un prétendant, Charles Longuet, qui était alors le rédacteur en chef du journal des étudiants socialistes de Paris; il était venu à Londres en 1866, comme membre de la section française, pour faire opposition au Conseil général, dont il ne tarda pas, d'ailleurs, à faire partie. Il fut rédacteur de l'organe de la Commune de Paris en 1871. Deux ans plus tard il épousa Jenny et s'installa à Paris avec elle.

Tussy – ou mieux Eleanor – resta donc seule auprès de ses parents. Lissagaray, l'historien de la Commune, qui était venu se réfugier à Londres en 1871, rechercha bien la jeune fille, mais Marx ne voulut pas donner son consentement. Tussy s'est mariée plus tard, avec un docteur Aveling, sous le régime de l'union libre; elle a mené une existence très malheureuse et s'est jetée de désespoir par une fenêtre. Bernard Shaw l'a prise comme modèle pour sa Jennifer Dubedat dans son *Médecin à la Croisée des Chemins*.

Le ménage Lafargue, à Paris, pour échapper aux misères du grand âge, s'est suicidé comme Tussy. Le seul survivant de la famille Marx est un fils de Longuet qui habite à Paris et qui est l'un des chefs de l'extrême gauche française.

Après le mariage de ses filles, Marx transporta son domicile 41 Maitlandpark Road Haverstock Hill. Il y passa ses dernières années, qui furent une lente mort.

Il souffrit, à partir de 1873, de maux de tête qui le rendirent incapable de tout travail et l'exposèrent plusieurs fois à une congestion

cérébrale. Son ancienne maladie de foie, brochant sur le tout, le reprit. Engels fit venir son vieux médecin, le docteur Gumpert, de Manchester, qui ordonna une saison à Karlsbad. L'aide financière d'Engels permit à Marx de faire cette cure de Karlsbad en 1874, 75 et 76; il s'en trouva extrêmement bien. En 1877, il se rendit à Neuenahr; son foie fut soulagé, mais sa gastrite chronique, jointe aux maux de tête, aux insomnies et à l'épuisement nerveux bravait toute cure et tout traitement. La mer n'apporta au malade qu'un soulagement passager. Sa santé baissa chaque année.

Bien des symptômes poussent à penser que le progrès du mal de Marx résulta de raisons morales autant que de causes physiques. Car sa maladie, dans cette phase, offrait le tableau d'une profonde dépression qui se traduisait dans le domaine psychique aussi bien que dans le physiologique. L'Internationale s'effondrant, il avait vu dans cette faillite le fiasco de toute sa vie, bien qu'il dût raisonnablement se dire que cette fin du mouvement était causée, comme sa naissance, par des nécessités d'ordre tout objectif. Ajoutons-y que le succès du *Capital*, sur lequel il avait fondé les espérances les plus grandes, resta bien en deçà de ce qu'il attendait. Le monde qu'il avait cherché à faire sortir de son ornière continua de s'y enfoncer comme si rien ne s'était passé. On fit pendant de longues années le silence complet sur l'ouvrage, et quand « cette tactique ne correspondit plus aux nécessités de l'époque », « les vulgarisateurs bavards de l'économie allemande le commentèrent d'une façon perfide et le déchirèrent à grands coups de dents ». Un homme comme Freiligrath ne trouva lui-même rien de plus typique que ceci: « Bien des industriels du Rhin vont s'enthousiasmer pour ce livre ! » En face d'une telle masse de sottises, la consolation était maigre de se dire que « le seul qui eût vraiment compris » était un prolétaire qui vivait en Russie, un tanneur du nom de Dietzgen.

Bien d'autres choses fâchaient Marx et le déprimaient. C'était ainsi qu'un mouvement socialiste s'était formé en Allemagne, qui allait son chemin, menait ses guerres, marchait au but sans s'inquiéter beaucoup de lui et sans rechercher sa sanction. Sans doute, Liebknecht était-il demeuré en relations épistolaires avec

les deux hommes de Londres, demandant conseil et assistance dans toutes les circonstances difficiles et respectant l'oracle avec vénération. Mais Liebknecht n'était pas le parti allemand, qui décidait souvent contre l'avis de son chef à propos de questions importantes. Aussi Liebknecht s'attira-t-il souvent le courroux de Marx. Les lettres de Marx à Engels fourmillent d'imprécations, de critiques contre lui, voire de réprobations complètes. La vraie cause de ces différends et de ces déceptions était assez profonde: Marx, qui vivait depuis très longtemps en Angleterre, avait perdu de vue la situation allemande et la jugeait sous un jour faux. Aussi lui arrivait-il souvent de se tromper dans les directives qu'il donnait d'Angleterre. Son erreur éclata surtout au moment où Lassalliens et socialistes d'Eisenach, las d'une trop longue querelle, et cédant à la pression de circonstances puissantes, décidèrent de fondre leurs groupes et se réunirent à Gotha en 1875 en un seul et même parti. Marx s'y opposa de toutes ses forces; sa critique ne laissa rien de leur programme d'unification, et il écrivit à Liebknecht pour essayer d'influencer les événements dans le sens qu'il voulait leur voir prendre. Liebknecht garda la lettre en poche; c'était ce qu'il avait de mieux à faire; mais Marx en fut horriblement blessé; il se sentit mis de côté, volé de son influence et touché dans son ambition à la place la plus sensible.

Le 1er janvier 1983, sa fille préférée, Jenny, Mme Longuet, mourut d'une façon soudaine. Ce fut pour lui un coup affreux. Ses maladies se compliquèrent. Il revint à Londres au plus mal.

« Depuis six semaines », écrit Engels à Sorge, « je redoutais tous les matins, en tournant le coin, de voir les rideaux baissés. Hier, le 14 mars, à deux heures et demie, sa meilleure heure pour les visites, j'y suis allé; j'ai trouvé la maison en larmes, il semblait que ce fût la fin. Une petite hémorragie s'était produite et un effondrement soudain. Notre brave Lène, qui l'a soigné comme une mère ne soigne pas son propre enfant, est descendue pour me dire qu'il sommeillait et que je pouvais venir. Quand nous sommes entrés il dormait, mais pour ne plus se réveiller. Il n'avait plus ni pouls ni souffle. Dans l'espace de ces deux minutes il était parti sans douleur. »

Et le jour même de la mort, Engels, encore, écrivait à Liebknecht:

« Je ne peux pas imaginer que cette tête géniale ait cessé de féconder de ses idées puissantes le mouvement prolétarien. Ce que nous sommes tous c'est par lui que nous le sommes; c'est à son activité de penseur et d'homme d'action que le mouvement doit d'être ce qu'il est; sans lui nous croupirions encore au sein de la pire confusion. »

Le 17 mai, Marx fut enterré au cimetière de Highgate. Comme pour la mort de sa femme il n'y eut aucune solennité. Bien peu de gens se réunirent sur sa tombe: Engels, Lessner, Liebknecht, Longuet, Lafargue, et quelques autres. Ce fut Engels qui prononça le discours que nous reproduisons ici textuellement parce qu'il résume de façon admirable l'œuvre entière de cette vie.

« Le 14 mars, à trois heures moins le quart, le plus grand penseur de notre époque a cessé de penser à jamais. L'ayant laissé seul deux minutes nous l'avons retrouvé endormi… pour toujours. Qui saurait mesurer la perte qu'ont faite en lui la science de l'histoire et le mouvement prolétarien ? On ne découvrira que trop tôt la lacune que la mort de cet homme immense va laisser à combler dans le monde.

Darwin a découvert la loi qui régit l'évolution de la nature organique, Marx a trouvé celle qui régit l'évolution de l'histoire humaine: le simple fait, – jusqu'alors étouffé par les envahissements de l'idéologie, – que les hommes doivent manger, boire, se loger et se vêtir avant de pouvoir s'occuper de politique, d'art, de science ou de religion; que la production des matériaux immédiatement indispensables à la vie, le développement économique d'un peuple ou d'une certaine époque, forment la base sur laquelle se développent les institutions politiques, les idées juridiques, les opinions artistiques et même les conceptions religieuses de ce peuple ou de cette époque et que ce sont elles qui les expliquent, loin d'en être la conséquence comme on le pensait avant Marx.

Mais ce n'est pas tout. Marx a trouvé aussi la loi qui régit le mouvement de la production capitaliste de nos jours et de la société bourgeoise qu'elle a formée. En découvrant la plus-value il a introduit la lumière dans les ténèbres que l'économie bourgeoise et les critiques socialistes n'avaient pu encore éclairer.

Deux découvertes de cet ordre peuvent suffire à une vie. Heureux celui qui en eût fait une. Mais dans tous les domaines que Marx a soumis à son analyse, et ces domaines sont légion, il ne s'est jamais contenté d'un examen superficiel; dans tous, même en mathématiques, il a découvert quelque chose.

Tel était le savant. Mais le savant chez Marx n'était même pas la moitié de l'homme. La science était à ses regards une force qui meut l'histoire, une puissance révolutionnaire. Quelque joie qu'il pût concevoir d'une découverte scientifique dont les effets ne se pouvaient encore prévoir, il était plus heureux encore de celles qui amenaient immédiatement une révolution de l'industrie et une évolution de l'histoire. Aussi a-t-il suivi avec le plus grand soin les découvertes qu'on a faites dans le domaine de l'électricité, et notamment, en dernier lieu, celles de Deprez.

Car Marx fut avant tout un révolutionnaire. Collaborer de façon ou d'autre à renverser la société capitaliste et l'organisation de l'État qu'elle a créée, contribuer à la libération du prolétariat de notre époque qu'il avait éclairé d'abord sur sa situation, sur ses besoins, et sur les conditions de son affranchissement, telle était sa vraie vocation. Son élément était la lutte. Il a lutté avec une passion, une persévérance et un succès bien rares. En 1842, c'est dans la *Rheinische Zeitung*, en 1844 dans le *Vorwärts* de Paris, en 1847 dans la *Deutsch Brüsseler Zeitung*, en 1848 et en 1849 dans la *Neue Rheinische Zeitung*; enfin, de 1852 à 1861, dans la *New York Tribune*; ajoutez une foule de brochures de combat, et les travaux que Marx a fournis dans les diverses sociétés de Paris, de Bruxelles et de Londres, jusqu'au jour où l'Association Internationale des Travailleurs est venue couronner le tout [...] et vous aurez encore un résultat dont un homme peut être fier quand bien même il n'eût rien fait d'autre.»

Et c'est pourquoi Karl Marx fut l'homme le mieux haï et le mieux calomnié de son temps. Absolutistes ou républicains, les gouvernements l'ont chassé; conservateurs ou démocrates, les bourgeois l'ont diffamé à l'envi. Il a balayé ces insultes comme des toiles d'araignée et n'y a prêté d'attention que sous la pression de circonstances impérieuses. Il est mort honoré, aimé et respecté par des millions de collaborateurs révolutionnaires, des mines de Sibérie jusqu'en Californie, en passant par l'Europe et l'Amérique; et je puis dire que, s'il avait encore bien des adversaires politiques, il n'avait pas un ennemi personnel.

Son nom vivra dans la suite des siècles; son œuvre aussi.»

Une simple plaque de marbre porte sur son tombeau les inscriptions suivantes, au milieu des branches du lierre:

JENNY VON WESTPHALEN
THE BELOVED WIFE OF
KARL MARX
BORN 12. FEBRUARY 1814
DIED 2. DECEMBER 1881
AND KARL MARX
BORN MAY 5. 1818; DIED MARCH 14. 1883
AND HARRY LONGUET
THEIR GRANDSON
BORN JULY 4. 1878; DIED MARCH 20. 1838
AND HELENE DEMUTH
BORN JANUARY 1. 1823; DIED NOVEMBER 4. 1890.

APPRÉCIATION

L'HOMME

Si le matérialisme historique donne la méthode d'explication qu'impose notre temps pour les événements du monde, elle doit s'appliquer non seulement aux masses qui accomplissent ces événements mais aux individus qui incarnent les aspirations de ces foules.

L'application de la conception matérialiste à l'étude des masses en tant que facteurs de l'histoire, est une tâche de la sociologie.

L'application de cette même conception à l'étude des individus relève de la psychologie.

La conception matérialiste de l'histoire dit ceci: les forces productrices naturelles et les conditions de production fournissent à la société, ou, dans une société de classes, à la classe qui détient le pouvoir, les éléments à partir desquels elle détermine l'ordre social. La structure de ce substratum se reflète dans les idées de la société. Il s'établit entre les deux une relation dialectique, un vif échange d'influences. C'est le besoin de conservation de la société, ou de la classe qui la domine, qui donne à l'ordre social son caractère typique.

Si l'on transpose ces directives dans le domaine psychologique on devra dire ce qui suit: c'est à partir de sa constitution physique, de sa situation au sein de la société, de sa position dans la famille, que l'homme forme son caractère. Ses intérêts biologiques et sociaux se transforment pour lui en buts sans même qu'il s'en aperçoive. Les grandes lignes de sa conduite s'organisent d'après ces buts. Toutes ses pensées, ses conceptions et ses idées apparaissent comme des expressions de son dessein de conservation. C'est la nécessité, imposée par la vie, de s'affirmer en tant que personnalité, qui décidera d'un caractère et d'une conduite dans une époque individualiste.

Examinons à ces lumières l'homme Marx, l'homme uniquement, sans nous inquiéter de son œuvre. Nous découvrons trois caractéristiques:

Premièrement: mauvais état de santé, décelant une faiblesse de constitution ou une insuffisance organique.

Deuxièmement: origine juive, ressentie comme une tare sociale.

Troisièmement: rôle d'aîné.

Chacun de ces éléments, le premier biologique, le deuxième d'ordre social, le troisième d'ordre familial, semble bien isolé des autres. Il n'apparaît nullement, sans plus d'explication, qu'ils soient en relation organique. À plus forte raison ne peut-on pas affirmer qu'ils doivent fatalement se rapporter au même être comme éléments d'un même tout.

La méthode matérialiste exige pourtant qu'on les ramène à l'unité.

Partons de l'idée que tout organisme est uniformément orienté dans le sens de son adaptation aux conditions naturelles d'existence; il s'en suit que toutes ses parties se développent, se joignent et s'entraident comme si elles étaient dirigées par les exigences d'un même but; ce but, dans le domaine biologique, peut s'appeler conservation.

L'organisme humain se distingue des autres organismes vivants en ce que ses buts biologiques se compliquent de buts sociaux qui ne concordent pas nécessairement, ou tout au moins du premier coup, avec l'objectif biologique, car la sociologie humaine, au contraire de celle des animaux, comporte un élément d'histoire, de tradition. Toute génération humaine reçoit son état social de celle qui la précède et doit le travailler, l'adapter, dans l'intérêt de sa conservation. Or, l'évolution sociale marche plus vite que l'évolution biologique et s'opère parfois différemment.

L'organisme de l'individu a la tâche encore plus pénible. Car, outre les dangers naturels et sociaux, l'individu doit redouter aussi le péril qui vient de son semblable. Et l'objectif qu'il doit se proposer d'atteindre pour sa conservation personnelle ne concorde pas toujours avec ceux de l'espèce ou de la société. Il peut survenir des conflits.

Le programme général de la vie est de passer de l'incertitude à la sécurité. En langage concret, dans le domaine biologique cette formule peut se traduire: vivre longtemps et en santé; dans le domaine sociologique: avoir en outre une place au sein de la

société et se tirer proprement des devoirs qu'imposent le métier, le mariage, les relations.

Mais la société n'est pas une: c'est une hiérarchie de classes, elle comporte son zénith et son nadir. Sa structure conditionne et provoque une estimation psychologique. Aussi l'individu, dans son programme de vie, applique-t-il des règles dictées par une échelle des valeurs: ne pas rester derrière les autres, prendre, d'une façon ou d'une autre, une certaine valeur dans la vie. Cette valeur, dans le domaine psychologique, s'appelle la personnalité.

Plus est bas le degré d'estime que l'individu a pour soi, plus est grande, par conséquent, sa sensation d'incertitude, plus sera vive sa tendance à fortifier le sentiment qu'il a de sa personnalité et son besoin d'égaliser les chances. Toute moindre valeur vitale apparaît, sur le plan social, comme une infériorité. Elle se traduit dans le domaine psychologique par une sensation qui pousse l'individu à accroître le sentiment qu'il a de sa personnalité. Cette opération apparaît comme un essai de compensation qu'il opère pour retrouver son équilibre moral; on peut y voir aisément le pendant de l'opération physiologique qui permet à l'organe insuffisant de racheter sa faiblesse par un redoublement d'activité.

L'une des caractéristiques de l'époque capitaliste qui, prolétarisant, individualisant, a retiré à des masses formidables le sentiment de la sécurité, est d'avoir généralisé l'inquiétude. Comme le sentiment de l'insécurité provient presque exclusivement de ce que l'on se compare soi-même avec des contemporains assurés, soit de fait, soit en apparence, la sensation d'infériorité est devenue de nos jours une disposition générale.

Ce sentiment, dans certains cas, sous l'aiguillon d'excitations terribles, peut acquérir une violence inouïe et domestiquer entièrement le mécanisme moral d'un homme. C'est ce qui arrive aux gens physiquement affaiblis, à ceux qui souffrent d'une tare organique, d'un grave préjudice social, d'une situation de famille lourdement handicapée, ou d'une éducation qui ne les a pas assez fortement préparés à la vie; en un mot d'un mauvais départ, d'une cuirasse insuffisante.

Si ce sentiment d'infériorité, déjà exaspéré, se voit renforcé par l'échec de tentatives compensatoires, ou si de nouvelles causes d'inquiétude viennent s'y ajouter dans la vie, le pendule compensateur finit par dépasser son but. La compensation devient excessive. La personnalité ne vise plus simplement à valoir, à se sentir sûre, mais à valoir plus que les autres, à les dépasser inaccessiblement, à devenir semblable à Dieu.

La vie morale se déroule alors entre le sentiment d'infériorité excessif qui lui a servi de point de départ et l'idéal accru de la personnalité qu'elle s'est fixé comme objectif. Consciemment pour une petite part, inconsciemment pour la plus grande, elle ne cesse d'évoluer entre ces pôles. Depuis le jour où l'homme découvre son moi jusqu'à celui où il expire, toutes ses pensées, tous ses jugements, ses sentiments, toutes ses volontés, tous ses actes, si contradictoires qu'ils paraissent, se déplacent, sur cette ligne, d'un mouvement ascensionnel. Tout se met alors au service de l'idéal de personnalité: le corps, la sexualité, l'esprit, la logique, la mémoire, les expériences. Tout s'ordonne uniformément en vue de cet effort d'ascension qui mène du sentiment de l'infériorité au sentiment accru de la personnalité. Il se forme une foule d'attitudes, toutes dictées par un même but, dont la somme s'appelle caractère. L'homme, dans les traits de son caractère, bâtit les voies qui lui paraissent les plus rapides et les plus sûres pour atteindre son objectif. D'une façon inconsciemment systématique il se « fabrique » des expériences, se fait des souvenirs tendancieux, se formule des jugements qui lui confirmeront, dans toute phase de sa vie, ce qu'il pensait déjà de soi, du monde et de l'existence. Ce sont toujours les mêmes chances, les mêmes déboires qui lui arrivent, les mêmes expériences qu'il fait avec les femmes, les collègues, les amis, les mêmes impressions qu'il éprouve, les mêmes jugements qu'il porte. Ce qui paraît modification n'est le plus souvent qu'un changement de forme qui lui permet de rester le même dans des circonstances différentes. Aussi celui qui ne se laisse pas tromper par les apparentes contradictions de la surface, peut-il parvenir à se former de toute personnalité une image où l'unité règne, où tout se tient, où la moindre émotion de

l'âme se voit dictée par un but central, par une tendance générale et se trouve toujours à sa vraie place dans sa fonction. Les objectifs sociologique et biologique s'incorporent au but personnel. Et voilà toutes les pièces de l'homme qui s'ajustent d'un seul tenant.

On ne trouve pas moins d'unité dans l'emploi que l'homme fait des moyens que lui procurent sa constitution physique, sa situation sociale, sa place dans la famille. Sa naissance le met dans certaines conditions qui ne lui laissent aucun choix et qu'il ne peut pas modifier; il doit s'arranger de ces données. Et il s'en arrange toujours de la façon qui sert le mieux son programme d'existence. Il utilise ses insuffisances physiques, se fait une arme de ses tares organiques, apprend à exploiter sa situation sociale et à se servir de la place qu'il occupe dans sa famille. Ses désavantages se transforment, sous l'influence d'une habitude raffinée, et sans même qu'il s'en aperçoive, pour l'aider à choisir le but. Ce but est toujours haut placé. Si l'homme n'y atteint pas à l'aide des moyens qu'il a employés, il se sert d'eux pour s'accorder le bénéfice des circonstances atténuantes ou dégager ses responsabilités.

Si, d'après ces constatations, nous examinons maintenant la personnalité de Marx, les caractéristiques biologiques, sociale et familiale que nous avons remarquées au début nous apparaissent grosses de conséquences. Elles sont pourtant bien peu de chose et ne fournissent à l'analyste que des éléments bien grossiers; mais nous devons nous en contenter, car personne n'a laissé sur l'existence de Marx une documentation précise qui entre dans tous les détails. Évidemment, ces éléments ne suffisent pas pour une analyse complète. La construction doit souvent remplacer les lacunes de l'observation, la méthode suppléer au manque de documents et se substituer à l'empirisme. Quoi qu'il en soit, nous irons bien plus loin qu'il n'eût encore été possible par les moyens d'exploration psychologique qu'on a employés jusqu'ici. Si nous n'obtenons pas toujours des résultats définitifs, c'est que la psychologie, comme toutes les sciences, laisse toujours le débat ouvert sur bien des points.

Les souffrances hépatiques jouent leur rôle de bonne heure dans l'existence de Karl Marx; c'est une maladie de sa famille: on

l'a dit à Marx et il le croit. Il a secrètement redouté toute sa vie de mourir d'un cancer au foie, ce qui passait aussi pour un destin héréditaire. Il est extrêmement vraisemblable que ses douleurs hépatiques soient étroitement liées à la faiblesse générale de son appareil digestif; son intestin fonctionnait mal. Il ne souffrait pas seulement des symptômes de la maladie de foie, mais aussi d'une foule d'ennuis, manque d'appétit, constipation, maux d'estomac ou d'intestin, hémorroïdes, furonculose, etc., qui accompagnent et manifestent de mauvais échanges organiques. C'était un homme qui assimilait et désassimilait très mal.

Cette constatation biologique a une très grosse importance. Car il est évident qu'un dérangement si grave de fonctions aussi importantes devait être ressenti par Marx comme une insuffisance terrible et provoquer très fortement dans son esprit le sentiment d'infériorité. C'est certainement là qu'il faut voir, dans le cas Marx, l'une des sources les plus profondes de ce sentiment.

Ajoutons-y une cause sociale: son origine, qui était juive. Nous avons déjà fait remarquer combien l'élément juif se trouvait désavantagé du point de vue social, juridique, politique, avant la révolution de mars, et de quelles persécutions il avait à souffrir parfois, principalement en Rhénanie. Marx était condamné à un mauvais départ qui diminuait ses chances d'avancer dans la vie. Sa conversion lui permettait d'en rattraper un certain nombre, mais l'eau du baptême chrétien n'avait pas effacé sa race. Elle se lisait d'ailleurs sur lui, car il ne cessait de la rappeler de la plus provocante façon par la mimique de son visage et son attitude générale. Marx, baptisé ou non, restait nettement un Juif, et reconnaissable; et poursuivi, en conséquence, où qu'il allât, par les ennuis qui s'attachent à sa race. Probablement dès sa petite enfance a-t-il cherché à s'en défendre en neutralisant par son intelligence et son travail le handicap de son origine. Mais même s'il n'a pas trouvé d'obstacles dans sa vie, ou les a franchis aisément, de sorte qu'ils n'ont pas joué un rôle mentionnable, ce fait n'infirme en rien que son origine juive ait provoqué dans son esprit un sentiment d'infériorité. Car il n'est pas nécessaire pour cela que ce sentiment soit justifié; de simples

suppositions, des imaginations, ou quelques exagérations, suffisent parfaitement à le produire. Voyez l'extraordinaire violence avec laquelle il attaque par exemple, à propos de la question juive, ce qu'il appelle « l'empirisme des Juifs ».

« Quel est le fond profane du judaïsme ? Le besoin pratique, l'argent. Quel est le culte profane des Juifs ? Le petit trafic sordide. Quel est leur dieu profane ? L'argent. »

Marx accuse le Juif d'être le prototype du trafiqueur d'or, du capitaliste vampirique. On éprouve l'impression qu'il cherche ostensiblement à se montrer aux antipodes de sa race, à s'en séparer publiquement, et à se proclamer non-Juif aux yeux du monde en soulignant ses tendances hostiles au capitalisme. Or qui déclare expressément n'être pas Juif, a sans doute des raisons de craindre qu'on le prenne pour tel. On peut affirmer en tout cas que Marx éprouvait du fait de sa race la sensation accrue d'une infériorité qui provoquait un redoublement de la tendance compensatoire.

Enfin sa situation au sein de sa famille a très probablement agi dans le même sens. Marx était l'aîné, le seul fils et tout l'espoir de ses parents. Comme les occupations de l'esprit étaient de tradition chez les siens, sa famille attendait beaucoup de son développement intellectuel, et d'autant plus qu'il fut un petit garçon précoce et remarquablement doué. Sa carrière d'écolier autorisait les plus grands espoirs. Son intelligence et sa maturité d'esprit étonnaient tout le monde. Une auréole d'enfant prodige l'entourait. À dix-sept ans, il était prêt à aborder la Faculté.

Mais des dons supérieurs obligent. Surtout quand on possède un prestige à soutenir, quand on a fait par ses exploits des promesses qui vous engagent. Marx, jusqu'à dix-sept ans, avait marché si vite qu'il devait désormais soutenir la même allure. L'aiguillon d'un glorieux passé est plus mordant que l'éperon. Ajoutons que le père de Karl voulait expressément que son fils embrassât une carrière savante. Et son autorité, d'après tout ce qu'on sait, semble avoir eu grand poids dans toutes ces questions.

La déception n'en fut que plus vive quand Marx, soudain, heurta l'obstacle et renâcla. Il y eut de sérieux conflits entre lui et son père, qui songea même à l'aiguiller sur d'autres voies. Les choses n'allèrent pas si loin, mais Marx garda de cet échec, subi sous les yeux de sa famille, une diminution de sa confiance en soi. Il tomba dans la crainte et le doute, l'incertitude s'empara de lui, il se demanda s'il était de taille à satisfaire aux exigences familiales. Il se mit à fuir ses condisciples, se déroba aux examens, refusa de choisir une carrière et présenta tous les symptômes du plus profond découragement. Son ambition aiguisait à tel point le sentiment de ses responsabilités qu'il ne pouvait que difficilement finir ses devoirs. Il redoutait de terminer parce qu'il craignait un échec.

Nous résumant, nous pouvons dire que les trois éléments typiques que nous avons notés au début – mauvaise constitution, origine juive, et rôle d'aîné – concourent à former le trait fondamental de la personnalité de Marx: sentiment d'infériorité poussé à un degré extrême.

La tendance compensatoire va se faire jour dès le choix du but. Plus l'estime du sujet pour lui-même est petite, plus le but sera haut placé. La situation de l'enfance reste toujours la base. Marx demeurera toute sa vie le jeune étudiant qui craint de décevoir par l'insuffisance de son œuvre et se forge par conséquent but sur but, devoir sur devoir. Il ne se délivrera jamais de cette voix qui l'éperonne et le tourmente: Il faut prouver ce que tu peux faire, accomplir une carrière brillante, des exploits extraordinaires, être le premier. Ce désir de victoire, ce besoin de supériorité gouverneront despotiquement toutes les phases de son existence laborieuse et combative. Infatigablement, il entraîne sa raison, exerce sa mémoire, aiguise son esprit, éperonne son zèle. Comme Saint-Simon par son valet de chambre, il se fait dire tous les matins par l'ambition qu'il déguise en sens du devoir: Lève-toi; tu as de grandes choses à faire; il s'agit de gagner un monde ! Voilà le but qu'il s'est fixé: faire des choses prodigieuses, être le seul de son espèce, assumer la plus haute responsabilité. C'est le besoin de ressembler à Dieu qui dicte son programme de vie et lui trace ses directives.

Quel que soit le dessein que se propose un homme, il n'a jamais que ses moyens pour l'accomplir. C'est avec ces moyens donnés qu'il faut qu'il fasse son ouvrage. De quels moyens disposait Marx ? Un corps malade, une naissance juive, un rôle d'aîné. S'il voulait faire de grand-chose, c'était avec ses éléments qu'il devait s'arranger pour agir. Il s'agissait de les mettre au service de la tendance compensatoire, de les faire entrer comme auxiliaires dans son plan de vie.

Les gens qui souffrent de troubles digestifs, de l'estomac, de l'intestin, se distinguent, comme on le sait, par un fort triste caractère. Grognons, maussades, ils communiquent difficilement avec les personnes de leur entourage; ils sont méfiants et incapables de s'attirer les sympathies; aussi restent-ils seuls, aigris, bilieux, irrités, irritables, couvant des sentiments hostiles qui n'attendent qu'une occasion pour se déchaîner dans l'attaque. Il semble que leurs maux physiques, leurs contradictions, leurs refoulements se soient transportés dans leur âme. Et, de fait, l'homme transpose dans son monde moral les données de son monde physique. Ici comme là mêmes dérangements, mêmes exceptions, mêmes anomalies fonctionnelles. L'ordre des échanges est troublé. Tantôt c'est la désassimilation intellectuelle et morale qui se fait mal, et un engorgement se produit, tantôt c'est l'assimilation, et l'âme souffre de la faim. Il peut se produire aussi une absorption trop grande qui surcharge les sentiments, ou une dépense excessive qui amène l'épuisement. De toute façon, la mesure n'est jamais juste; la digestion, l'osmose s'opèrent mal. On reproche aux bébés qui mangent mal, trop ou trop peu, qui refusent la nourriture ou qui n'en ont jamais assez, d'être des rapiats ou des voulus. De fait, ces enfants qui jamais n'ont pu accomplir normalement l'une des plus importantes fonctions physiologiques font plus tard des avares ou des prodigues, des grippe-sous ou des dépensiers, des pédants ou des brouillons.

Marx est le type du malade des fonctions d'assimilation et de désassimilation morale. Toujours grognon, fâché, mordant, il se comportait comme un homme qui souffre de crampes d'estomac, de flatulences et d'accès biliaires. C'était un hypocondre, et c'est en hypocondre qu'il exagérait ses malaises. Sans discipline alimentaire,

mangeant peu, irrégulièrement et sans ressentir d'appétit, mais excitant incessamment son estomac à coups de *pickles*, de cornichons, de caviar et d'épices, il était également sans règle et sans mesure dans son travail et ses relations. Les mauvais mangeurs sont de mauvais ouvriers et de mauvais camarades. Ils absorbent trop peu ou se chargent les organes, refusent le travail ou s'en tuent, se cachent des hommes ou sont amis du génie humain sans que personne en bénéficie. Ils se trouvent toujours à l'extrême. Ni l'estomac, ni le cerveau, ni l'âme ne supportent un tel traitement. Marx n'a jamais pu exercer un vrai métier dans sa jeunesse et n'a jamais été capable par la suite de gagner son pain régulièrement. Il n'avait ni profession, ni emploi, ni occupation régulière, ni gain fixe. Tout ce qu'il faisait était improvisé, fruit du caprice, jeu du hasard. Au lieu de suivre les cours de l'Université et de se préparer un métier, il surchargeait son estomac intellectuel de *mixed pickles* littéraires et philosophiques. Ni discipline, ni sens de l'ordre, ni mesure dans l'absorption ou la dépense. Il passait quelquefois des mois sans mettre la main à la plume, puis soudain se précipitait dans les abîmes de la science et travaillait comme un Titan. Il passait alors jour et nuit à bouleverser des bibliothèques, faisait des montagnes d'extraits, rédigeait d'épais manuscrits qu'on a trouvés après sa mort à pleins paniers, arrêtés au milieu du texte. Et cependant, il avait au travail aussi peu de goût qu'à la table; il gémissait, jurait, il maudissait son sort, se traitait de galérien de l'esprit et martyrisait sa famille. En revanche, grand amateur de menues friandises: souvent, tandis que les siens attendaient tristement les honoraires du journal, il confiait au brave Engels les articles promis pour s'enfoncer lui-même dans les classiques anciens, fouiller les plus précieux trésors des bibliothèques, engloutir le caviar de littératures choisies, ou se livrer au plaisir des hautes mathématiques avec une jouissance de snob. Ces épices ne le lassaient pas, il n'en avait jamais assez, non plus que de cornichons à table. Mais le travail quotidien lui causait une horreur, il ne pouvait souffrir de se mettre dans le rang. Il n'avait pas un penny dans sa poche et sa chemise était au Mont-de-Piété, mais il assurait son monocle avec des gestes de grand lord. Il détestait

toute fréquentation des hommes: il ne buvait qu'avec des gens qui le louaient et l'admiraient; toute expression d'un sentiment un peu profond le rendait cynique. C'était un homme auquel les plaisirs de la table étaient refusés et au moral et au physique, un solitaire, un original, un va-tout-seul.

Ce goût de l'isolement se fortifie le plus souvent, chez les malades des échanges organiques, du fait que leur souffrance, concernant l'appareil de la digestion et de l'évacuation, leur semble répugnante et sale. Ils réagissent souvent contre cette impression par une manie de lavages, un fanatisme de propreté, un excès de correction pédantesque. Leur idéal est d'être les plus propres, les plus immaculés, les plus purs, les plus nobles. Aussi est-ce parmi eux qu'on recrute les moralistes, les apôtres des bonnes mœurs, les héros de la vertu, les prêcheurs de nouvelles éthiques et les preneurs de vie modèle. C'est chez eux qu'on trouve les gens qui recherchent avec le plus de passion l'intégrité du caractère, la pureté absolue des actes et des motifs, la perfection de la doctrine. En s'exprimant d'une façon paradoxale, on pourrait dire que le rigorisme éthique et moral vient de l'intestin.

Marx était de ces gens qu'emplit un besoin constant de perfection et d'idéal. Il n'avait pas seulement l'ambition d'être le plus savant connaisseur de la littérature socialiste et le plus compétent critique de l'économie politique. Il voulait encore passer pour le meilleur révolutionnaire et le suprême représentant du communisme. Il voulait incarner la plus pure théorie, le système le plus parfait. Pour s'assurer cette supériorité, il devait d'abord déprécier tous les autres auteurs socialistes, les détrôner en les taxant d'erreur, de confusion, de fausseté, et en les livrant au mépris et à la risée du public. Le socialisme des utopistes fut traité de lavasse informe et de macédoine d'idées douteuses. Proudhon se vit stigmatisé comme un triste monsieur dans le monde des systèmes socialistes, Lassalle, Bakounine et Schweitzer furent accusés de traîner la pure théorie dans la fange des idées bourgeoises ou de se vendre salement. Lui, Marx, lui seul, détenait la doctrine. C'était chez lui, et chez lui seul, que se trouvait la science aussi pure que le diamant, la conception

immaculée du socialisme, la pierre philosophale, la vérité divine. Il réprouvait toute autre opinion que la sienne avec une rage méprisante, avec un sarcasme haineux, et persécutait de toutes ses forces toute pensée qui n'était pas née dans son cerveau. Il n'était de sagesse que la sienne, de socialisme que celui qu'il propageait, d'évangile qu'en sa doctrine. Son œuvre était le parangon de la pureté intellectuelle et de l'intégrité scientifique. Son système était Allah et il en était le prophète.

Si haut que fût le piédestal sur lequel il se juchait, Marx tombait dans le dernier dessous dès qu'il quittait les grandes idées et le monde des problèmes abstraits pour s'occuper des petites réalités concrètes et des menus devoirs de la vie. Il se perdait dans le réel comme il triomphait dans l'esprit; à coup sûr; et l'échec était aussi risible sur le plan de la vie quotidienne que la victoire était brillante dans le domaine de la pensée. Cette victoire et cet échec ne sont pas choses contradictoires.

Les gens qui souffrent de mauvais échanges organiques, qui ne peuvent régulariser le fonctionnement de leur système digestif, n'arrivent pas à régler non plus le fonctionnement de leurs finances. Ils se trouvent aussi impuissants en face du jeu « recettes-dépenses » de leur caisse que devant celui de leur corps. Ils ne savent pas compter, même lorsque, comme Marx, ils font de hautes mathématiques. Ils ne savent pas manier l'argent. Ils sont de mauvais ménagers. Ils épargnent au pire moment et sur l'article indispensable, ou jettent l'argent à la rue. Ils ne savent pas gagner l'argent ni le gérer. Leur sens économique est nul ou hypertrophique. Ils souffrent d'un dérangement dans leurs échanges économiques comme dans leurs échanges fonctionnels.

Que Marx fût de ces gens, les détails biographiques ne nous permettent pas d'en douter. Il n'est que de rappeler le manque de finances dont il a souffert toute sa vie, l'impuissance ridicule dans laquelle il assiste à la pénurie de sa famille, et la série sans fin de conflits et de catastrophes dans laquelle il s'embourbe par incapacité de dominer la moindre situation financière. Il n'a jamais pu en sortir; il a toujours dû de l'argent à des douzaines de personnes;

il n'a cessé d'être assiégé par une armée de créanciers, poursuivi par des usuriers, vampirisé par des suceurs de sang. La moitié de son budget passait au Mont-de-Piété; ses finances bravaient tout assainissement; sa banqueroute était chronique. Les billets de mille qu'Engels ne cessait d'envoyer fondaient par paquets de dix entre ses doigts prodigues comme la neige aux rayons du soleil. Plus les envois étaient massifs plus la calamité s'avérait invincible. C'était le tonneau des Danaïdes.

Cette situation n'était pas imputable à un défaut particulier de Marx; elle n'était pas non plus la conséquence fatale d'une tragique destinée; elle provenait tout simplement, comme nous l'avons dit plus haut, d'un grave dérangement des échanges, d'une maladie qui s'attaquait à l'homme entier et se traduisait dans le domaine économique comme dans le domaine physiologique et dans le domaine moral. Les crises financières de Marx se produisaient avec la même fréquence et la même régularité que ses accès de furonculose; les unes attaquaient le corps, les autres la maison. Et les conflits, les querelles, les disputes avec amis ou ennemis obéissaient au même rythme. C'était toujours le même symptôme du même mal, mais sous trois apparences diverses, dans trois domaines différents. Et c'était trois fois ennuyeux, déplorable et calamiteux.

Mais un aussi perfide dérangement des échanges ne saurait lui-même se contenter de n'avoir qu'une face négative. Il possède un revers positif. C'est en quoi se voit confirmée la vieille, vérité d'expérience qui dit que la faiblesse d'un homme est en même temps sa meilleure force.

L'infériorité veut sa revanche. Son sentiment, entretenu par mille échecs, mille défaites, mille coups de bâton dans l'eau, ne peut laisser ni paix ni trêve à l'homme que la perte ne soit compensée, le moins racheté par un plus. Si le moins est affaire de nature, le plus sera le résultat de l'acharnement personnel. C'est ainsi que Démosthène, un bègue, est devenu le plus grand orateur de l'antiquité, que Beethoven, un sourd, a été le dieu de la musique, qu'un homme aussi laid que Michel-Ange a représenté les plus radieux types de beauté.

Le malade de l'estomac, le malade des échanges organiques, éprouve partout et toujours le besoin de compenser son état négatif par une valeur positive. Il se dit: « raison de plus », et, faisant de nécessité vertu, il cherche à transformer une cause de défaite en un élément de victoire. C'est uniquement le degré de courage qui détermine désormais le plus ou moins de succès de la compensation. Tel, pour racheter l'insuffisance de son estomac et de son intestin, se fera cuisinier ou aubergiste; tel autre médecin spécialiste des troubles de la digestion; le troisième inventera un sel, un régime ou une réforme; le quatrième prêchera le végétarisme et les fruits crus. De toute façon, la compensation est orientée par l'infériorité. Dès l'enfance, souvent, le choix de la profession se présente comme résultat d'une tendance compensatoire. Le but secret est toujours de rattraper une infériorité naturelle par une supériorité acquise. Le sujet y parviendra-t-il par ses ouvrages ou par des détours pathologiques ? C'est une question de courage personnel.

Marx chercha sa compensation dans le royaume des idées. L'effort qu'il fournit pour retrouver son équilibre fit de lui le fondateur d'un nouvel ordre économique, le créateur d'un nouveau système industriel. Il n'y alla pas à demi: il se fit le sauveur de l'humanité et bâtit une œuvre éternelle.

Lui qui n'avait pas d'appétit, mangeait mal et ne digérait qu'avec une peine terrible, il se mit à bâtir un plan de réorganisation industrielle qui devait permettre à tout le monde de se rassasier et de mener une vie de bien-être. Lui qui n'avait jamais d'argent et croupissait jusqu'au cou dans les dettes, il prêcha et prôna un monde dans lequel chacun posséderait et aurait part aux biens de tous. Lui qui ne pouvait supporter aucun être et n'a jamais été capable d'une véritable amitié, prit pour mot d'ordre: tous les hommes doivent être frères. Lui qui ne sut jamais administrer un sou créa la théorie de l'argent la plus profonde qu'on eût connue et le monument grandiose d'une nouvelle économie.

L'œuvre compensatoire de sa vie fut de devenir le représentant scientifique d'un système social et économique qui avait tout ce que Marx n'avait pas et pouvait tout ce que Marx ne pouvait pas.

Rien, dans le caractère de Marx, ne le distingue essentiellement de ses contemporains ni des gens de notre époque, qui sont tous plus ou moins névrosés comme lui, plus ou moins marqués du « complexe d'infériorité », désireux de s'élever, vaniteux, ambitieux, avides de succès et de puissance.

C'est par le niveau qu'il se distingue. Son sentiment d'infériorité est plus profond, ses moyens compensatoires plus grands. Il peut servir d'exemple à ceux qui veulent montrer que la misère physiologique de l'homme déchaîne en lui de formidables énergies, leur fait atteindre une envergure prodigieuse, les dote d'une puissance créatrice et les jette dans le sein du devenir social où elles mûrissent avant de naître enfin sous forme d'événements historiques.

L'homme fournit l'énergie et accomplit sa tâche. Une nécessité subjective, la contrainte impérieuse de ses besoins personnels, lui font exécuter une œuvre.

C'est la société seulement qui qualifiera cet ouvrage, d'après la valeur qu'il représente pour elle, et dira s'il fut d'un génie.

L'ŒUVRE

Quand un homme ne réussit pas à compenser par une tâche son sentiment d'infériorité, il finit par se contenter de l'apparence de cette tâche.

Mais s'il craint d'avouer son échec ou son incapacité, il cherche une excuse qui le délivre de la responsabilité de sa défaite. De préférence, il arguera de la maladie. Car non seulement elle oblige à l'indulgence pour le malade, mais elle passe aussi, couramment, pour une puissance mystérieuse qui saisit l'homme avec la fatalité d'un destin. La thèse, encore très répandue bien que scientifiquement indéfendable aujourd'hui, d'après laquelle maladies et anomalies se transmettraient automatiquement d'une génération à l'autre et placeraient l'homme dès sa naissance sous le coup d'une fatalité, cette thèse favorise l'idée de chercher dans la maladie une excuse aux échecs de l'homme.

Celui qui recourt à ce prétexte trouve facilement au fond de son organisme une faiblesse quelconque, une lacune, un défaut dont il s'empare et dont il use. Grâce à un entraînement, qui est peut-être inconscient, mais qui s'opère cependant avec méthode, il se fait de cette « prévenance du corps », avec le temps, une véritable maladie, une souffrance utilisable. Et, son habileté croissant, il s'arrange pour que les symptômes de cette maladie surviennent toujours au bon moment, c'est-à-dire quand il s'agit d'excuser un échec ou une erreur de conduite par une raison de force majeure. Avec un entraînement constant et un raffinement supérieur, un homme peut même réussir à se faire dispenser définitivement de toute obligation par son mal. Il a alors atteint son but: il est à l'abri de toute épreuve et de tout risque de nouvelle défaite. La maladie est devenue son refuge.

Le découragé paie volontiers d'assez gros prix pour cet asile, sous forme de douleurs, de renoncements, de dépenses pécuniaires ou de cures ennuyeuses. Il attache moins d'importance à faire de tels sacrifices qu'à se délivrer d'une situation qui exige chaque jour l'emploi de toutes ses capacités et le menace quotidiennement d'une défaite déshonorante. De plus, la maladie lui donne ce que la santé lui refusait: il devient le centre d'une action, d'un cercle d'événements et de gens. Il acquiert une valeur dans le rôle de malade, de l'homme qu'on plaint, qu'on épargne et qu'on soigne. Surtout il croît dans son estime personnelle, car la formule: « Ah ! si je n'étais pas malade… », qu'il emploie maintenant constamment, n'impose plus aucune limite aux ouvrages et aux succès qu'il peut s'attribuer en imagination. Bien plus: dans cet état, il peut considérer les moindres réalisations comme des exploits héroïques.

Le médecin et le psychologue donnent le nom de névrosées aux personnes qui réussissent par ce genre de mécanisme à se soustraire aux travaux de la vie et à leur substituer l'apparence de l'action. Et ils nomment névrose l'attitude qui consiste à s'affranchir des devoirs de la vie sans renoncer à la prétention de vivre et sans qu'on ait conscience d'agir d'une façon antisociale et gênante pour l'évolution.

Il y a peu de gens aujourd'hui qui ne présentent pas des signes de névrose. C'est une maladie de l'époque.

Marx fut un névrosé, cela ne fait aucun doute. Quiconque connaît les symptômes de la névrose en trouvera les traits principaux dans le tableau de sa maladie. Son affection chronique du foie est certainement venue au secours de son désir de se fournir d'un prétexte dans les situations difficiles, de se pourvoir d'un paratonnerre. S'il est possible, comme l'enseigne une expérience très diverse, de produire par la simple concentration de la volonté des crampes cardiaques plus ou moins graves, des crises biliaires, des hémorragies, des paralysies, etc., etc., il n'est peut-être pas extraordinaire qu'on puisse faire, avec le temps, d'une petite faiblesse organique une véritable maladie qu'on a toujours à sa disposition. Il ne faut pas voir là l'intention de duper; il n'y a pas lieu de parler de simulation, de passe-passe. D'après la psychiatrie moderne, beaucoup de maladies comportent un élément psychologique, et peut-être viendra-t-il un temps où les maladies héritées, mystérieuses et incurables, ne passeront souvent que pour des arrangements destinés à venir au secours d'une vitalité diminuée. Chez Marx le mal, avec sa perfection compliquée, son unité centrale et ses fonctions précises, se présente si nettement comme un mécanisme utilisé que son caractère névropathique ne fait pas de doute. Il a fourni toutes les excuses classiques: Marx se voyait toujours poursuivi par la guigne, tombait partout sur des collaborateurs inemployables, ne pouvait faire face à ses devoirs de pourvoyeur de la famille, se sentait constamment déçu par des amis auxquels on ne pouvait pas se fier, et s'enfonçait à chaque pas dans des conflits et des disputes. Naturellement, c'était toujours, au bout du compte, son état qui en était cause.

Si copieusement qu'il se servit de méthodes et de tours névropathiques pour se pourvoir de circonstances atténuantes, il n'a cependant jamais sombré entièrement dans la névrose, il n'en est pas resté à elle. Et c'est là le point décisif.

S'il n'a jamais résolu la question du métier, il n'en a pas moins fourni un labeur considérable. Sa capacité de travail et son courage à la tâche provoquent même l'admiration.

S'il a mal pourvu aux besoins de sa famille, il a tout de même eu un ménage heureux; il a été un père tendre et il a réussi à faire jusqu'au bout le bonheur d'une femme supérieure.

S'il a passé sa vie à se battre avec les autres, il a gardé cependant en Engels un ami qui en vaut des centaines et qui ne se gaspillait pas avec le premier venu.

Un sentiment d'infériorité accentué comme celui de Marx peut bien provoquer le développement et l'emploi d'attitudes d'ordre névropathiques, peut même amener à fuir le monde par névrose, mais ne fait pas fatalement du sujet une victime intégrale de sa nocivité. Dans quelle mesure ce sujet succombera-t-il à la tendance qui le pousse à fuir l'existence ? Dans quelle mesure se laissera-t-il guider par le besoin de se réfugier dans une passivité masquée ? Cela dépend du degré de sens social dont il dispose et qu'il peut transformer en courage vital, en activité positive.

Marx se servait de son mécanisme de protection névropathique dès qu'il se trouvait isolé et qu'il était abandonné à sa faiblesse sans pouvoir prendre appui sur la communauté: comme père de famille, par exemple, comme correspondant de journaux, comme partenaire dans une controverse, comme défenseur de ses propres idées. La crainte de l'épreuve l'empêchait de sentir alors socialement. Mais, dès qu'il prenait conscience des grandes relations, il était comme transformé. Le sens social se réveillait en lui, montait comme une marée et déployait sa force. Tel Antée reprenant contact avec le sol, quand il touchait la collectivité il se sentait enlevé par des ailes au-delà des incertitudes, des doutes, des mesquineries et des lâchetés qui emprisonnaient ordinairement son âme. Son « plus » était au fond un « moins »: la collectivité fictive ne lui demandait pas autant de courage que les petites communautés réelles. N'importe: le contact de cette collectivité accroissait les forces de Marx, décuplait son audace, animait son travail, et faisait prendre à son œuvre les proportions d'un événement historique. La gigantesque envergure de Marx vient de la puissance extraordinaire de son sens social.

Quand il aborda la tribune politique, la bourgeoisie allemande luttait pour conquérir le pouvoir. Elle avait besoin de toutes ses éner-

gies pour affronter victorieusement la grande crise où la plongeait son développement. Afin de mobiliser et de jeter dans le combat toutes les forces utilisables, elle avait fait de son objectif particulier l'objectif général du peuple, de son idée l'idée de l'humanité. En conséquence, tout ce qui pouvait s'enthousiasmer pour le progrès et la liberté, s'enflamma en cette occurrence pour le progrès de la bourgeoisie, pour la liberté des bourgeois. Les volontés particulières firent bloc et ce bloc remporta la victoire.

Mais dans le sein de la bourgeoisie le prolétariat était né. Tant qu'il n'eut pas encore rompu toutes ses attaches avec la petite classe et la paysannerie dont il tirait son origine, il identifia fidèlement ses intérêts avec ceux des bourgeois. Il les aida dans leur révolution, mourut pour eux sur les barricades et crut aux buts humains qu'on avait proclamés. Mais au moment de la victoire on découvrit le fossé profond qui séparait la bourgeoisie des prolétaires: leurs conditions de vie s'opposaient. La bourgeoisie, sa situation sauvée, laissa tomber les buts humains et se jeta sur le prolétariat.

Les circonstances étaient hostiles à celui-ci, il venait de donner sa force, ses énergies, sa vie pour les bourgeois. Il saignait encore par cent blessures, il était épuisé, fini; il vacillait, les oreilles bourdonnantes, dans le chaos d'une situation qu'il ne pouvait pas éclairer. Ce fut alors que les coups de la traîtrise, sans lui laisser le temps de se retourner, vinrent lui siffler aux oreilles et le jeter dans la panique par surprise. La déception le cloua au sol. Il assista à son destin sans faire un geste. Trahi, perdu, il s'abattit. Il resta mort pendant dix ans au sentiment de la politique et de l'histoire. Au bout de ce temps, la masse commença à sortir de sa profonde léthargie, jeta les yeux autour d'elle, trouva au milieu des décombres l'étendard de la liberté qu'avait jeté la bourgeoisie, s'en empara et le brandit pour tenter un nouvel assaut.

Mais la bourgeoisie de cette époque n'était plus celle de 48. Elle avait mis le temps à profit; elle avait fortifié sa position sociale, sa citadelle économique; elle était grande, riche et puissante, elle possédait tous les moyens de défendre sa forteresse et elle était fermement décidée à écraser tout mouvement des prolétaires. Elle

pesait sur eux d'un tel poids que, sans puissance économique ni sociale, sans culture personnelle, déjà handicapés par le traumatisme d'une révolution perdue et l'expérience déprimante d'une contre-révolution, ils tombèrent dans le découragement devant la supériorité de cet adversaire brutal et rude.

Nous voyons là, dans la vie de classe, la formation d'une situation névropathique comme il s'en crée chez l'individu. Le prolétariat se trouvait placé par l'évolution historique en face d'un grand devoir vital: il s'agissait d'être ou ne pas être. Il avait peur. Il ne sentait pas encore ses forces suffisantes pour les exigences de son temps. Il essaya donc d'obliquer et de se réfugier dans l'indifférence politique, dans l'apparence, dans l'attitude nevropathique. Il menaçait de se dérober dans un instant qui était historique.

Seul un acte d'encouragement pouvait venir au secours de sa cause compromise; il fallait une thérapeutique qui s'attaquât à son sentiment d'infériorité, une méthode d'éducation qui relevât son moral. Il avait besoin d'un élixir tonique, de la force d'une grande conviction, du fanatisme d'un possédé.

Ce fut alors que Marx arriva et lui tendit le breuvage magique. Son sens social le plaça tout de suite, avec une logique instinctive, aux côtés du prolétariat. Il reconnut dans la structure de la société bourgeoise les conditions de l'impuissance des prolétaires et en conclut qu'on pourrait supprimer les conditions de cette impuissance en transformant cette structure. Il supprima à cette fin la conception individualiste de la personnalité qu'il noya dans le concept plus large de la classe, concept qu'il dut d'abord créer. Il dénia toute portée, toute raison aux petits combats singuliers qui se livraient pour des victoires de détail, et proposa de les remplacer par la lutte collective de classe qui donnerait le pouvoir à tout le prolétariat. Il fit de cette lutte de classe une loi de l'évolution et présenta le socialisme comme son résultat nécessaire et logique.

En tirant de ses découvertes un travail scientifique, une œuvre, Marx « compensait » victorieusement le tourment que lui causait son sentiment d'infériorité. Et en faisant plus, en donnant son ouvrage, sa doctrine au prolétariat, il lui fournissait le moyen de

les transposer en action, c'est-à-dire de compenser lui aussi son sentiment d'infériorité sociale.

À un moment déterminé de l'évolution, quand une classe est empêchée par un barrage psychologique et un étiage de l'énergie, de remplir la tâche historique qu'elle devrait liquider d'urgence, il y va de vie ou mort pour toute la société que ces obstacles soient franchis. Mais il faut pour cela l'intervention d'une force qui dépasse de beaucoup la mesure habituelle, il faut un exploit surhumain, il faut une action héroïque. Cette action ne peut être opérée que par une personnalité qui doute tellement de sa valeur qu'elle ait besoin, pour rétablir son équilibre, d'un geste de héros, d'une œuvre titanesque. Et le geste s'accomplira si l'ampleur et la qualité des moyens correspondent à la violence de l'impulsion.

Ce geste rend à la société, ou à une classe sociale, un service qui lui sauve la vie, qui la préserve du naufrage. Aussi la société, en retour, paie son sauveur de l'honneur le plus grand qu'elle puisse témoigner à un homme. Elle le qualifie de génie.

Le génie n'est pas seulement qualité, format, envergure. Il est d'abord une catégorie sociale. Il exprime un certain rapport entre la société et l'individu, un rapport qui se produit lorsque l'individu accomplit un exploit record dans un tournant de l'évolution sociale, au moment où la société a le plus besoin de cet exploit pour sa propre conservation. Le génie est le point de séquence de la courbe de l'activité compensatoire de l'individu et de la courbe du besoin compensatoire de la société (ou d'une classe).

Marx – du point de vue prolétarien – fut un génie. Quel fut l'exploit qu'il accomplit pour sauver l'existence de la classe prolétarienne ? Il lui fournit par sa doctrine le maximum d'encouragement au moment de la pire dépression. L'évolution, lui cria-t-il, est avec toi. Le capitalisme, dont le succès s'explique par les lois de l'histoire, disparaîtra du fait des mêmes lois. La bourgeoisie, chargé d'affaires du système capitaliste, est montée sur la scène en même temps que lui et devra la quitter avec lui. Toi, prolétariat, qui assure par ton travail l'existence du capital, tu maintiens au prix de ton zèle toute la société bourgeoise. Mais le socialisme est déjà en puissance

dans l'essence du capitalisme. Il succédera nécessairement à celui-ci. Représentant des tendances et des forces qui remplaceront le capital, c'est toi, prolétariat, qui est appelé fatalement à relayer la bourgeoisie. Tu n'as qu'à réaliser l'évolution, à accomplir ta mission de classe. Tu n'as qu'à vouloir. L'histoire te rend la tâche aussi aisée que possible. Tu n'as pas besoin de couver de nouvelles idées, de forger des plans, d'inventer l'État futur. Il ne s'agit pas de fabriquer des doctrines qui anticipent sur l'avenir. Tu n'as qu'à presser le mouvement qui s'opère de lui-même sous tes yeux. Le moyen ? La lutte de classe, incessante, conséquente, bien consciente de son but, qui trouvera son couronnement dans la victoire de la révolution sociale.

L'évolution est avec toi ! Voilà la formule magique qui réveilla le prolétariat de sa léthargie, le délivra de sa peur d'être inférieur.

Tu n'as qu'à vouloir ! Voilà le filtre qui le replanta sur ses jambes et qui le remit en mouvement. Son angoisse était dissipée, sa paralysie terminée, son inquiétude évanouie, son peu de foi balayé par une vague de confiance.

Le socialisme, jusqu'alors objet d'une ferveur religieuse, terre promise et chimérique, tissu de l'imagination, devenait désormais le produit de l'évolution, le fruit qu'elle portait nécessairement: pour le faire tomber dans sa main il n'y avait qu'à secouer l'arbre, Marx donnait au prolétariat cette certitude à mettre dans sa poche.

Un tel évangile, s'appuyant non plus sur une foi naïve mais sur les déductions aiguës de la logique la plus rationnelle, devait imprimer fatalement aux prolétaires un élan d'une force inouïe. Il devait déchaîner toutes les bonnes volontés, faire sauter toutes les chaînes qui avaient entravé l'énergie, ouvrir aux espoirs de la classe toutes les portes de l'avenir.

Si nous examinons dès lors Marx et son œuvre à la lumière de ces remarques, nous parvenons à la constatation suivante: la formidable importance historique du phénomène qu'on nomme marxisme de nos jours ne tient pas à l'homme ni à son œuvre. Elle résulte plutôt du fait que Marx a donné sa doctrine au prolétariat au moment décisif, au moment où ce prolétariat avait besoin de cette doctrine pour opérer une ascension que l'histoire rendait nécessaire.

Lorsqu'on voit et juge de la sorte, il est indifférent de savoir si le marxisme est une vérité éternelle ou une fiction opportune, si le système se tient dans toutes ses parties ou s'il présente des lacunes et des thèses insoutenables, si la théorie du bouleversement satisfait aux exigences de la méthode scientifique ou n'a que la valeur décorative d'une apothéose. Ce que le marxisme avait à faire — arracher le prolétariat à son anonymat historique, le concentrer, le transformer en puissance politique, en facteur conscient de l'évolution, et le placer sur la scène de l'histoire pour jouer la pièce qu'il doit écrire lui-même – tout cela le marxisme l'a accompli. Si, de surcroît, comme les faits le prouvent, il fut et reste une doctrine juste, il a fait plus que l'histoire ne lui demandait.

Ceux qui croient que les derniers événements historiques ont infirmé la valeur et l'argumentation du marxisme, se laissent tromper par l'apparence.

Le marxisme, appelé d'abord à secouer les masses prolétariennes, à les resserrer et les conduire sur le champ de bataille, a dû s'exprimer au début sous une forme qui faisait passer au premier plan avec violence et optimisme les lois de l'évolution qui devaient garantir l'affranchissement de l'humanité. Pour avoir le champ libre il devait démolir de la façon la plus impitoyable tous les systèmes socialistes utopiques ou rationalistes et exiger qu'on suivit sans écart la ligne qu'il avait brutalement tracée. Aujourd'hui que sa première étape est accomplie, une autre conception du marxisme commence aussi à se faire jour. Il peut se permettre maintenant de revenir à l'occasion aux systèmes utopistes ou rationalistes, il y est même contraint par les devoirs d'ordre pratique de l'époque, par les exigences de l'heure qui demandent des actes positifs aux soldats de la lutte de classe. Le marxisme vulgarisé qui accorde au mécanisme automatique des choses le rôle le plus important dans le jeu de l'évolution, doit céder le pas à un marxisme évolué, approfondi, qui donné la part prépondérante à l'action directe des hommes.

Ce changement affecte aussi la tendance des jugements qu'on porte sur la personnalité de Marx. Si la génération d'hier – suivant ses intérêts de classe – voyait en Marx un criminel et un démon,

ou un saint, un pape infaillible, la génération d'aujourd'hui peut se permettre de voir en lui un être humain avec les qualités et les défauts d'un homme. Elle est même tenue de le faire, à moins de refuser d'appliquer au seul individu la méthode du matérialisme historique. Les découvertes que la psychologie moderne, que nous avons pratiquée ici, permettent de faire dans le caractère d'un homme, ne s'obtiennent que par l'application de cette conception matérialiste à l'exploration de l'âme humaine.

Marx devait être fatalement un penseur entêté, un savant opiniâtre et dépourvu de toute tolérance, se méfiant de tout ce qui venait d'ailleurs, hostile à toute tendance qui n'était pas la sienne, séparatiste et capricieux, possédé par sa conviction et combattant avec un zèle fanatique toute confusion de sa doctrine et tout écart hors de sa voie. Il devait concentrer pendant de longues années tout son esprit, toute son intelligence, toute sa puissance de création sur un seul point, sur sa seule tâche, en oublier métier, famille, argent, amis. Il fallait qu'il fût nuit et jour fouetté par une ambition formidable, aiguillonné par un égoïsme insupportable, éperonné par la sensation de l'infériorité la plus cuisante pour fournir son exploit record. Sans quoi il n'aurait jamais pu réaliser son œuvre géniale. Car, à ce moment-là l'œuvre était l'essentiel; la qualité des hommes n'intervenait qu'ensuite. Aujourd'hui la lutte de classe demande en plus des gens extrêmement qualifiés.

Si Marx s'était contenté en névropathe d'une simple apparence de réalisation, son œuvre se serait pulvérisée et il aurait fini d'une façon tragique.

Mais, agissant comme il le fit, il a laissé une marque profonde dans sa génération et sa postérité. Et la classe que son travail a éveillée à la conscience et aiguillée vers l'avenir l'honore comme son plus grand génie.

CHRONOLOGIE

1818 Naissance de Marx (5 mai).
1824 Conversion de la famille au protestantisme.
1835 Faculté de Bonn.
1836 Fiançailles.
Faculté de Berlin.
1838 Mort du père.
1841 Doctorat.
1842 Débuts à la *Rheinische Zeitung*.
1843 Adieux à la *Rheinische Zeitung*.
Mariage. – Paris.
1844 *Deutsch-Französische Jahrbücher*.
Engels.
La Sainte Famille.
1845 Bruxelles.
L'*Idéologie Allemande.*
1847 Ligue des Communistes.
La Misère de la Philosophie.
1848 Le *Manifeste Communiste.*
Paris.
Neue Rheinische Zeitung.
1849 Acquittement.
Fin de la *Neue Rheinische Zeitung*.
Paris.
Londres.
1850 Revue de la *Neue Rheinische Zeitung*.
Marx se retire de la Ligue des Communistes.
1852 Collaboration à la *New York Tribune*.
Le Dix-Huit Brumaire.
Révélations sur le Procès des Communistes de Cologne.
Critique de l'Économie politique.

1850 Monsieur Vogt.
1860 Voyage à Berlin.
1861 Fondation de l'Association Internationale des Ouvriers.
1864 Voyage à Hambourg.
1867 *Le Capital*,livre I.
1868 Début du conflit Bakounine.
1870 Manifeste de Brunswick.
1872 Bakounine est chassé de l'Internationale.
1873 Rapport contre Bakounine.
1881 Mort de Mme Marx.
1883 Mort de Marx (14 mars).
1885 *Le Capital*, livre II.
1894 *Le Capital*, livre III.
1895 Mort d'Engels.
1902 Extraits de l'œuvre posthume de Marx, Engels et Lassalle, édités par Franz Mehring.
1904 Théories sur la plus-value, manuscrits posthumes. édités par Karl Kautsky.

POSTFACE

Marx modernisateur. Les heureux ravages d'une hagiographie courageusement manquée – Citons pour commencer un extrait, reproduit par Rühle dans la présente biographie de 1928, de l'oraison funèbre prononcée par Engels à l'occasion des funérailles de Marx à Highgate: « Darwin a découvert la loi qui régit l'évolution de la nature organique, Marx a trouvé celle qui régit l'évolution de l'histoire humaine: le simple fait, – jusqu'alors étouffé par les envahissements de l'idéologie, – que les hommes doivent manger, boire, se loger et se vêtir avant de pouvoir s'occuper de politique, d'art, de science ou de religion; que la production des matériaux immédiatement indispensables à la vie, le développement économique d'un peuple ou d'une certaine époque, forme la base sur laquelle se développent les institutions politiques, les idées juridiques, les opinions artistiques et même les conceptions religieuses de ce peuple ou de cette époque et que ce sont elles qui les expliquent, loin d'en être la conséquence comme on le pensait avant Marx ». Il ajoute aussitôt: « Mais ce n'est pas tout. Marx a trouvé aussi la loi qui régit le mouvement de la production capitaliste de nos jours et de la société bourgeoise qu'elle a formée. En découvrant la plus-value il a introduit la lumière dans les ténèbres que l'économie bourgeoise et les critiques socialistes n'avaient pu encore éclairer » (p. 326).

Science de l'histoire d'un côté et science du capital de l'autre, donc. La première a permis à Marx d'être le théoricien du capitalisme dans tous les sens du mot, y compris celui, constamment inaperçu, de l'apologie: capitalisme-stade-nécessaire-bien-que-seulement-intermédiaire-de-l'accomplissement-de-l'esprit-de-l'histoire, entendons, dans cette vulgate de l'hégélianisme: du communisme. Mantra sans cesse rebattu de la religion marxiste. Marx pas marxiste, voire ! « Puisqu'il le disait lui-même ! »: sans doute. Mais la moindre vertu de cette biographie de Rühle n'est pas de nous pousser à y voir de

plus près. Le marxisme de Marx pourrait avoir occupé une place bien plus importante que nous n'avons voulu l'imaginer. Nous ? Nous qui nous bercions il y a vingt ans de la douce chanson de Michel Henry (« le marxisme est l'ensemble des contresens coupablement propagés au sujet de l'œuvre Marx par d'ignorants marxistes, Engels au premier rang ») ; appâtés par les effluves libertaires du mythe rubélien qui faisait de Marx, allons donc, un anarchiste[1] ; bref, encouragés par l'effondrement du bloc de l'Est à balayer les décombres *en théorie également* et à reprendre les choses à zéro en matière de critique sociale, bien décidés d'y aller cette fois à fond, non pas contre Marx, mais avec lui. Nous, trouvant notre chemin de Damas dans la lecture éblouie mais tenace du *Capital*, qui y voyions, loin de tout historicisme – et nul besoin aujourd'hui de revenir sur ce point, bien au contraire –, le virtuose démontage du mécanisme de la bête artificielle, la subtile anatomie du « mort se mouvant dans soi-même », selon la formule en quelque sorte prémonitoire du jeune Hegel, que nous ne découvririons que bien plus tard. Nous qui tenions le marxisme de Marx, sans doute bien réel, pour quantité négligeable, les frictions avec Bakounine et la Fédération Jurassienne (connues seulement par ouï-dire) à la fois pour inévitables et insignifiantes du point de vue doctrinal. Communisme et anarchisme n'étaient que l'envers et l'endroit d'un seul mouvement, et nous contemplions goguenards et supérieurs les crispations anti-marxiennes des libertaires, que nous imputions aux préjugés de leur ignorance bien connue. Bref, nous tenions pour une évidence cette co-appartenance qu'il s'agissait au contraire d'inventer et construire *entre communisme et interruption de l'industrie*

1. Mythe savamment et récemment démonté par Jérémie Demaret dans un mémoire défendu à l'Université Libre de Bruxelles, non encore publié. N'entendons pas revenir, cela dit, sur la thèse de notre ouvrage *Contrariété sans dialectique* (L'Harmattan, 2011), où il est effectivement question du divorce prononcé par Marx entre société et État dans le brouillon de critique de jeunesse consacré au droit public hégélien. Cette critique porte de puissants accents libertaires, incontestablement (du moins, si l'on se permet l'usage rétroactif de cette terminologie), puisque le communisme y est présenté comme l'essence de la société *contre l'État*. L'angle sous lequel il s'agit de mettre l'anarchisme putatif de Marx en question n'est autre que celui du rôle accablant tenu par ce dernier dans l'effervescence politique de son temps, tout particulièrement dans le cadre de l'AIT, qui a fait la fin pathétique que l'on sait.

machiniste. Le problème ne se posait certes pas alors en des termes aussi clairs qu'aujourd'hui, mais nous pressentions déjà nettement que le chapitre XV (XIII de la seconde édition allemande) à la section IV sur la plus-value relative ne pouvait laisser intacte la superstition progressiste, la génuflexion des ilotes devant la science-moderne-et-ses-remarquables-applications-industrielles. Survinrent alors les opéraïstes, Tronti et surtout Sergio Bologna en tête – mais c'est une autre histoire.

Au fond, la lecture de cette biographie nous permet de mesurer les ravages, bien plus importants que nous ne soupçonnions, opérés par le marxisme *de Marx lui-même* sur le mouvement ouvrier de son temps et les générations de lecteurs à venir. Que l'on se reporte pour s'en convaincre, les yeux écarquillés, sur des passages du genre de ceux-ci, où Rühle lui-même s'abandonne, en 1928 il est vrai, à cette incontinence historiciste qui aura ruiné toute l'énergie interruptrice du mouvement ouvrier: « Le socialisme, espoir immense, rêve fascinant d'une délivrance générale, avait été jusqu'à Karl Marx l'œuvre du dévouement humain, le résultat de l'abnégation, d'un noble zèle et d'un déploiement illimité de toutes les forces de l'âme; ce socialisme des utopistes, des rêveurs, des illuminés, devint à son tour l'objet d'une argumentation, le résultat d'une évolution historique dont on put contrôler les lois; il fut le sujet d'études et de constatations, le produit d'une nécessité donnée par la nature et scientifiquement démontrable » (p. 274-275). Et, plus loin: « Marx, aboutissement logique, appliqua pour la première fois à l'évolution historique les méthodes du rationalisme bourgeois. C'est avec lui que le socialisme cesse d'être affaire de foi, d'espoir et d'imagination. Son étude rationnelle ouvre des aperçus sur le jeu des mouvements historiques et la structure des phénomènes sociaux comme le scalpel de l'anatomiste sur les fonctions du corps humain, la formule du mathématicien sur la mosaïque des nombres, le microscope du biologiste sur le monde des cellules, ou l'analyse du chimiste sur les mystères de la substance. Sentiments, voix du cœur et mouvements de l'âme n'ont plus que faire en ces domaines. C'en est fini de l'imagination. Rien n'a plus cours ici de communément humain.

De même que dans le monde du commerce on ne veut plus de paiement qu'au comptant, de même dans le monde des relations sociales on ne veut plus que du prouvable, et dans le monde idéologique que des concepts, monnaie frappée par l'intellect. Le socialisme devient ainsi le dernier maillon d'une chaîne de preuves dont les différents éléments se succèdent suivant les lois de la logique, le Z d'un alphabet qui commence par A, le dépôt d'une fermentation qui s'opère suivant une formule constatée, l'X d'un problème qu'on peut résoudre par une voie mathématique. Le socialisme sort ainsi des bas-fonds de la mystique, de l'utopisterie, du chiliasme, de la foi naïve, pour s'élever jusqu'à la sphère scientifique. Il abandonne le domaine de la religiosité, de la magie, et du charlatanisme pour recevoir la consécration officielle de l'intelligence. Il entre sur le même plan que les sciences naturelles. C'est l'immense mérite de Marx d'avoir ainsi intronisé officiellement le socialisme, c'est son œuvre considérable. Il lui a consacré le plus clair de sa vie, le meilleur de sa force et le plus pur de son zèle » (pp. 275-276). Point n'est besoin d'en jeter davantage.

Mais le caractère exceptionnel du *Capital* n'en ressort que davantage. Alors que, par sa prétendue théodicée industrielle, cette « science de l'histoire » tant louée d'Engels, Marx fait au mieux un remarquable propagandiste bourgeois, un zélateur brillant de la modernité, il révèle véritablement son génie dans la science du capital, qui nous fait presque oublier le sentiment d'horreur éprouvé à la lecture de ce que, par exemple, « le socialisme est déjà en puissance dans l'essence du capitalisme » (p. 347-348).

Qu'est donc cette science du capital ? On le sait, c'est tout uniment sa critique: critique de l'économie politique. Si nous disons: tout uniment, ce n'est pas pour contraster science et critique. Science: *c'est-à-dire* critique. Et le négatif, protestera-t-on ? La critique de l'économie politique ne fait-elle pas saillir ce qui « ne va pas » dans l'économie politique ? Mais c'est qu'il n'y a *rien de particulier* qui n'aille pas. Le capital va bien, merci pour lui, hélas pour nous, et il est le monstre que Marx se propose de décortiquer, l'automate non vivant dont il prétend mettre à nu les rouages. Il n'y a donc pas

de critique partielle en vue d'une correction quelconque, selon le sens ordinaire de la critique, qui consisterait alors à *amender*. Non, la critique est la science tout court, *mais opérée du point de vue du scandale que suscite son objet.* Objet monstrueux, donc: cette science est bien une tératologie.

Mais si sa fonction n'est pas d'amender[2], quelle est-elle alors ? S'agit-il de comprendre d'abord pour agir ensuite, en l'occurrence: en vue non pas donc de remédier mais de démonter l'objet en question ? Cette vue instrumentale au long cours a fait toute la teneur de la rhétorique marxiste à travers les siècles. Mais d'abord, pourquoi s'échiner à comprendre, pourquoi chercher à démonter si détruire peut tout aussi bien faire l'affaire, plus sûrement, même, et à moindre frais ? Y a-t-il un surcroît *d'élégance* dans le démontage ? C'est ce que nous avons cru longtemps, indécrottables esthètes que nous étions (et restons). Mais le démontage en pensée ne précède pas le démontage effectif. Foin de cette jobardise ! Avec le *Capital*, il est pourtant bel et bien question d'esthétique, parce que, pour commencer, Marx lui-même disait que c'était là son *œuvre d'art*.

Œuvre d'art: objet esthétique, fin à soi-même. À l'époque où les arts ont été réduits à l'Art majuscule et unique, ce dernier attise la production d'un monde où toute activité serait *à nouveau* technique, donc pourvoyeuse de plaisir esthétique, que nous menions nous-mêmes l'activité en question ou que nous ne fassions qu'y participer de quelque manière. Mais alors, où est donc passée la connaissance ? Connaissance et esthétique cessent dans cette perspective d'être mutuellement extérieures; l'esthétique n'est pas faculté de connaissance sensible d'un côté et faculté d'éprouver le beau de l'autre, comme le voulait Kant, qui faisait de l'expérience du beau la simple occasion pour les facultés de connaissance de s'éprouver et d'éprouver gratuitement, à vide pour ainsi dire, leur mutuel ajustement. Qu'elle soit dernière ou seulement intermédiaire, la connaissance apparaît alors comme une activité esthétique parmi

2. Marx déjà dans son adresse à la Ligue des communistes en 1850, citée dans le présent ouvrage: « il ne s'agit pas d'améliorer la société existante, mais d'en fonder une nouvelle » (p. 159).

d'autres, où l'intelligible ne serait qu'une puissance de la sensibilité, qu'il viendrait rehausser plutôt que de l'appauvrir, à moins qu'il n'accuse sa propre dégénérescence, comme du reste Whitehead à la suite de Hegel l'avait vu: la pétrification de son abstraction. Mais le plaisir esthétique est indissociable, comme la joie spinozienne, d'une augmentation de puissance propre.

Tel est bien l'effet du *Capital.* La joie que suscite sa lecture n'est pas du type de l'espérance (petite joie inconstante, encore selon Spinoza), une promesse que la connaissance fournit les moyens adéquats de triompher du monstre. Or *c'est précisément à cet endroit-là que se joue, sinon le démontage, du moins l'affaiblissement du capitalisme.* L'expérience esthétique de la lecture du *Capital*, qui est en même temps un exploit technique, une *action*[3], dispense *comme n'importe quelle autre activité autonome* un surcroît de puissance qui mine précisément *ipso facto*, c'est-à-dire sans le chercher explicitement, le pouvoir d'anéantissement de toute appropriation à quoi se résume le capitalisme. Chaque fois qu'un corps gagne en puissance, le capitalisme, quasi-mégacorps, en pâtit localement.

Mais, dira-t-on, la critique est en l'occurrence une arme, pas seulement l'exercice joyeux d'une connaissance. Pour que joie il y ait, il faut de l'empathie entre les corps connaissant et connu, articulation. Or tel ne serait pas le cas avec la critique du capitalisme, ou de l'économie politique, qui n'en est que la respiration théorique[4]. Ici, la critique viserait à l'anéantissement de son objet. Scénario fort différent, en effet. Sans doute était-il *aussi* celui de Marx – outre le souci de faire œuvre d'art, donc. La critique comme prologue à la guerre faisait partie des mœurs dans un monde où la prétention d'en changer, de monde, constituait un tropisme de la vie intellectuelle. Aujourd'hui, plus personne ne peut sérieusement

3. Que nous entendons ici encore une fois au sens spinozien, comme *l'affect* qu'accompagne un effet dont le corps-suppôt est cause adéquate: où l'on voit que l'action est tout uniment un type d'affect, et non pas son contraire, comme si l'affect était toujours *seulement* passif.

4. Avec la charge de désordre que comporte toute production intellectuelle dans tout système de domination, celui-ci rendant possible celle-là comme spécialité de corps tout en mobilisant malgré lui ce qui, présidant à cette production, est spontanéité vivante et bricoleuse, et, partant, dérapage anti-systémique possible: l'imagination.

prétendre venir à bout du capitalisme; c'est bien plutôt l'inverse qui s'observe, et la question qui demeure est, s'il en est: comment, ne fût-ce que par îlots, réchapper du naufrage et nous tirer de ce misérable cloaque, comment, *à travers* la férule périssable d'une féroce truandocratie globale, *persister nous-mêmes comme biosphère et parmi elle ?* Peut-on seulement envisager un épuisement vital *suffisant* pour ôter tout « combustible » au capital, et néanmoins assez *incomplet* pour laisser l'aventure se poursuivre ? Quoi qu'il en soit, après des siècles de contre-révolutions effroyables (bénies par les chefs mêmes du mouvement ouvrier !), l'heure est la trêve de plaisanterie révolutionnaire. Exit donc la critique comme guerre *à son objet.* Reste l'œuvre d'art.

Mais la participation à l'œuvre d'art ne serait-elle pas *une sorte* de guerre, elle aussi ? Sans doute, mais alors, à titre de *Nachfolge*. Autrement dit, non seulement cette participation commence quand la guerre au capitalisme, réelle comme imaginaire, *est terminée et perdue*, mais elle est l'occasion d'un effet antagonique sous une forme non explicitement polémique et, surtout, dérivée, non visée. Au lieu de provenir d'une composition avec l'objet, l'accroissement de puissance que suscite la critique est ici de l'ordre de l'introspection; davantage de puissance propre naît de l'élucidation de cette même puissance dans et par l'effort théorique. La critique « comme guerre » constitue moins une communauté de guerriers qu'une communauté tout court. Marx attendait peut-être qu'après des siècles de lectures empressées par des militants, ces soldats sans solde, à qui il tardait de faire la révolution, cette guerre perdue d'avance, advienne enfin le temps des communautés d'hommes libres qui partageraient, *entre autres*, le goût de lire *Le Capital.* Exactement comme il comprit que la fin dernière de la Ligue des Justes (puis des communistes) à laquelle il participait se révélait *dans ses réunions mêmes.* Réunions de lutte qui étaient en fait réunions de vie: la fin s'y donnait dans le moyen. Ce temps, ce tempo, ce rythme de vie, éternel parce que sans passé qui ne dure, ni de futur qui ne soit déjà passé, nous ne dirons pas qu'il est enfin venu, parce qu'il n'a jamais cessé d'être. Mais, alors que nous sommes définitivement débarrassés du futur

et que nous grappillons comme nous pouvons ce qui reste de passé, ce temps est plus que jamais le nôtre aujourd'hui.

Jean-François Gava

Jean-François Gava est l'auteur, entre autres, de *Contrariété sans dialectique* (L'Harmattan, 2011), *Machinisme, fantasme* (La Nuit, 2010) et *Autonomie ou capital* (inédit, 2008).

TABLE

Préparation

1 La situation historique 11
2 La situation allemande 13
3 Socialistes utopistes 15
4 Karl Marx 18
5 Études 21
6 Jeunes hegeliens 31
7 Bauer et feuerbach 34
8 Essor révolutionnaire 37
9 L'essor de la bourgeoisie 40
10 La « Rheinische Zeitung » 43

Clarification

1 Changement de tribune 49
2 Les «Deutsch-Französische Jahrbücher» 51
3 Critique de la philosophie du droit de Hegel 57
4 La Question Juive 62
5 Frédéric Engels 66
6 Paris 70
7 La Sainte Famille 75
8 Bruxelles 83
9 L'Idéologie Allemande 88
10 Le socialisme «vrai» 93
11 Dialectique 96
12 Misère de la Philosophie 102
13 Pré-mars 108
14 L'Association Ouvrière de Bruxelles 115
15 Le Manifeste Communiste 119

L'épreuve

1 Le Coq Gaulois 131
2 La «Neue Rheinische Zeitung» 136
3 Dans le Parti Démocratique 141
4 Effondrement de la révolution 146

5 Premières étapes de la misère 151
6 La «Neue Rheinische Revue» 154
7 Scission de la Ligue des Communistes 157
8 Pas de nouvelle révolution 159
9 Le procès des communistes de Cologne 162
10 Les Luttes de Classes en France 168
11 Le dix-huit Brumaire 174
12 Dur exil 179
13 Amitiés et fréquentations 190
14 Herr Vogt 193
15 Bannissement perpetuel 197
16 Lassalle 205

Réalisation
1 Fondation de l'Internationale 219
2 L'Adresse 224
3 Sur le chantier de la tour de babel 229
4 Conflits, crises, combats 232
5 Schweitzer et Liebknecht 241
6 Bakounine 245
7 Alliance et Internationale 252
8 Guerre et Commune 260
9 Fin de l'Internationale 266
10 La grande œuvre 272
11 Le matérialisme historique 276
12 Le Capital 282
13 Le tome I 286
14 Tomes II & III 311
15 Crépuscule et fin de Karl Marx 317

Appréciation
1 L'homme 333
2 L'œuvre 347

Postface 353

DANS LA MÊME COLLECTION

Nanni Balestrini
La violence illustrée

Nanni Balestrini
Black-Out

Paul Mattick
Marxisme, derrnier refuge de la bourgeoisie?

Marianne Enckell
La Fédération jurassienne

Marco Camenisch
Résignation et complicité

Yann Collonges, Pierre Georges Randal
Les autoreductions

Nanni Balestrini
Nous voulons tout

Voline
La Révolution Inconnue (3 vol.)

Jean Wintsch, Charles Heimberg
L'École Ferrer de Lausanne

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Maximilien Rubel
Marx théoricien de l'anarchisme

Michel Bakounine
Considérations philosophiques sur le fantôme divin, le monde réel et l'Homme

Karl Marx
Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel

Alfredo M. Bonanno
La joie armée

Otto Rühle
La révolution n'est pas une affaire de parti

Karl Marx
Salaires, prix et profits

Réalisé par les éditions Entremonde
Genève (Suisse), 2011
ISBN 978-2-940426-17-1 / ISSN 1662-3231
Imprimé en France